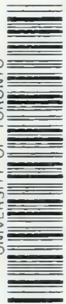
LECTURES LITTÉRAIRES

PAGES CHOISIES des Grands Écrivains

Alexandre Dumas

HIPPOLYTE PARIGOT



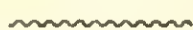


PARIS
Armand Colin & Cie, Éditeurs
5, rue de Mézières, 5

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS



Alexandre Dumas



Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 615-96.

LECTURES LITTÉRAIRES

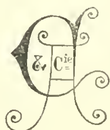
PAGES CHOISIES

des

Grands Écrivains

Alexandre Dumas

HIPPOLYTE PARIGOT



PARIS

Armand COLIN et Cie
ÉDITEURS
5, rue de Mézières, 5

CALMANN LÉVY
ÉDITEUR
3, rue Auber, 3

1897

INTRODUCTION

I

Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie est né à Villers-Cotterets, le 5 thermidor an X (24 juillet 1802), du général de division Alexandre Dumas et de Élisabeth Labouret, son épouse : demi-nègre par sa grand'mère paternelle, qui habitait Saint-Domingue. Il est mort chez son fils, à Puys, le 5 décembre 1870. Entre ces deux dates, il a fait beaucoup de feuilletons, beaucoup de romans, beaucoup de drames, beaucoup de fugues dans tous les pays. Au moment où il vit le jour, l'imagination française était embrasée. Il s'éteignit avec elle, pendant l'hiver inoubliable de 1870. Il n'avait plus sa raison d'être. L'année ne devait pas avoir de printemps; la France avait perdu son enthousiasme et sa jeunesse.

« Mon cher Brune, écrivait le général à son ami devenu maréchal de l'Empire, je t'annonce avec joie que ma femme est accouchée hier matin d'un gros

garçon qui pèse neuf livres et qui a dix-huit pouces de long. Tu vois que, s'il continue à grandir à l'extérieur comme il a fait à l'intérieur, il promet d'atteindre une assez belle taille. » Dumas n'a pas menti à la promesse; il avait de qui tenir. Le général était une manière de colosse, au teint bruni, aux cheveux crépus, qui mesurait cinq pieds neuf pouces, et que les Autrichiens appelaient le *Diable Noir*. Au moment où il se maria, le bon géant avait le mollet égal en grosseur à la taille de sa femme. C'est le fils qui le dit avec admiration. « C'était un véritable cavalier américain, un gaucho [1] », dont la force musculaire fut, paraît-il, proverbiale dans l'armée. Dans ses Mémoires, Dumas ne tarit pas sur ce point. Au manège, le général s'accrochait à une poutre et enlevait son cheval entre ses jambes pour se dégourdir. Les barres de fer scellées aux murs n'étaient pour lui que roseaux. Et quant aux malins, aux hercules de régiment, ils n'avaient qu'à se bien tenir. Témoin l'anecdote suivante, entre dix autres, que Dumas conte d'enthousiasme, « Le docteur Férus, qui a servi sous mon père, m'a raconté souvent que, âgé de dix-huit ans à peu près, lui, Férus, fut expédié à l'armée des Alpes comme aide chirurgien. Le soir de son arrivée, il regardait au feu d'un bivac un soldat qui, entre plusieurs tours de force, s'amusait à introduire son

1. *Mes Mémoires*, t. I, p. 23 sqq.

doigt dans le canon d'un fusil de munition, et le soulevait, non pas à bras mais à doigt tendu. Un homme, enveloppé d'un manteau, se mêla aux assistants et regarda comme les autres; puis, souriant et jetant son manteau en arrière : « C'est bien, cela, dit-il. Maintenant, apportez quatre fusils. » On lui obéit; car on avait reconnu le général en chef. Alors il passa ses quatre doigts dans les quatre canons, et leva quatre fusils avec la même facilité que le soldat en avait levé un seul. « Tiens, dit-il en les reposant lentement à terre, quand on se mêle de faire des tours de force, voilà comment on les fait [1]. » Même à travers les récits du fils il paraît bien que le génie du père a surtout résidé dans ces muscles d'acier et je ne sais quel héroïsme à bras tendu, dont l'exemple ni la contagion n'étaient rares en ce temps-là. Il faut lire, dans *Mes Mémoires*, la prise du Pont de Clausen par le général Dumas, et comparer à ce fait d'armes, au second volume des *Mémoires* de Marbot [2], des prouesses analogues, du même courage un peu fou, qui supplée à tout et triomphe de tous obstacles. Et après cela, vous goûterez sans étonnement les chapitres allègrement gascons du déjeuner du Bastion Saint-Gervais dans *les Trois Mousquetaires*, et aussi la prise de la Bastille par Ange Pitou, ou

1. *Mes Mémoires*, t. I, p. 24.
2. V. notamment : p. 132 sqq., Assaut de Ratisbonne; p. 149 sqq., Passage du Danube.

même encore celle de la poudrière de Soissons par Alexandre Dumas, fils de Dumas. « La force poussée à ce point, écrit-il à la fin d'un portrait de Porthos endormi, c'est presque de la divinité [1]. » Et Porthos fait un somme!

L'époque où est né Dumas ne dormait pas. Napoléon ne lui en laissait pas le loisir. Le merveilleux et l'admirable se sont multipliés depuis douze années. La Révolution, Brumaire, l'Europe sillonnée, domptée, conquise, les vastes pensées, les longues caravanes, les marches forcées sur les capitales, et puis les retraites de là-bas, Moscou, Waterloo, quelle pâture pour l'imagination des enfants du siècle, qui grandissent rêveurs et sédentaires sous la paix des Bourbons, dans l'atmosphère de la légende! Il est là, Lui, toujours Lui, debout sur le seuil des temps modernes; il symbolise la force, fatale et géniale; il cristallise ces infinies velléités de l'âme française inquiète; il personnifie ce besoin de fatalisme, cette croyance au hasard, et les mille superstitions latentes que l'histoire, depuis 1789 jusqu'en 1815, avait singulièrement excités. Dumas, qui est aristocrate par son père, et dont la mère eut à souffrir de l'ingratitude de Bonaparte, est à plusieurs reprises sévère et dur à Napoléon. Et tout de même, il est peuple : cette figure l'attire; il est superstitieux : elle le hante. Il

1. *Le Vicomte de Bragelonne*, t. IV, p. 85.

l'a vu passer, au galop des chevaux de poste, l'avant-veille de Waterloo. Et quelques jours après, il l'a vu revenir morne, écrasé, toujours à toute bride. Vingt ans plus tard, il frémit encore à ce souvenir. Même vaincu, même mort, ce capitaine extraordinaire est une force qui agit jusqu'en 1830 sur le cœur, ou plutôt sur l'imagination populaire. Dumas est peuple : Antony et Monte-Cristo sont frères, par la vigueur de la fantaisie.

Dumas est « une force de la nature », selon le mot de Michelet, en proie à une imagination, non pas échauffée, mais naturellement brûlante et continuellement embrasée. De son père il a l'énergie, de son époque tous les besoins d'action et de superstition accrus des exigences d'une complexion créole. Jeune, il est élevé par une mère très douce, au sein de la nature, au milieu des forêts ducales de Villers-Cotterets. Il croît en plein champ, étudie peu, le latin mal, le violon sans succès; mais pour prendre les oiseaux à la pipée, pour braconner armé d'une canne-fusil, pour engluer les pinsons, démonter les perdrix et dépister les gardes forestiers, il a déjà l'agilité du Renard Subtil et l'endurance de la Longue Carabine de Cooper, qui bientôt feront ses délices. Le corps est robuste, le pied et le poing solides; l'amour-propre est comme le poing et le pied. Cependant il prend feu aux récits, que lui font les gardes, des exploits de son père le général. Dans les grandes lignes des grands bois, il entend conter

les faits d'armes relevés des croyances les plus étranges. Ces forestiers, vétérans de la Grande Armée, âmes incultes, ont beaucoup plus d'influence sur lui que l'abbé Grégoire et l'abbé Fortier, qui lui enseignent peu le rudiment et les déclinaisons. Il a dit ses premières lectures dans ses *Mémoires*; après la nature et les fourrés de la forêt, ce qu'il aime le mieux, ce sont les *Mille et une Nuits*, et les œuvres de Buffon.

Vigueur, amour-propre, imagination, tout cela très combustible et prêt aux incendies. Il suffira d'une étincelle. Sa mère, prudente et pauvre, le met chez un notaire. Quelques amis de Paris étaient venus à Villers-Cotterets et avaient déjà opéré des dégâts dans la cervelle du jeune Dumas. Et le voilà donc troisième clerc saute-ruisseau, chez maître Mennessier; si physiquement il continue à s'y développer. peut-être il y sera plus calme... Il s'échappe un jour vers Soissons, assiste à une représentation de l'*Hamlet* de Ducis. donnée par des élèves du Conservatoire. C'est Ducis qui met le feu aux poudres.

Je renvoie aux *Mémoires*, pour le détail des influences que subit Dumas. Deux traits essentiels se dégagent de ces nombreux chapitres. C'est d'abord la volonté de cet adolescent, qui veut voir Paris, qui s'y achemine à pied, en compagnie d'un camarade, braconnant sur la route, tuant des lièvres pour subsister, et arrivant quand même au

but qu'il a rêvé. Puis, ce sont les secousses imprimées par le hasard à cette tête chaude. Ce provincial, ce sauvageon, ce demi-nègre est présenté à Talma dans sa loge, au moment où le tragédien « fait sa figure », et là, en présence des hommes de théâtre de l'époque, il est baptisé, que dis-je? sacré dramaturge, au nom du Père, du Fils et de Shakespeare, par le cabotin officiant et malicieux. Car il est vrai que Talma ajoutait : « Retourne en province, rentre dans ton étude [1]. » Dumas, tout enflambé, réintégra son étude et sa province. Mais il en revint bientôt pour entrer comme employé aux écritures dans les bureaux du duc d'Orléans, dont les fenêtres donnaient sur la Comédie-Française. Désormais, en bon expéditionnaire, il passe son temps à lire tout ce qu'il faut avoir lu alors : Shakespeare, Lope, Calderon, le théâtre le plus énergique et le moins timide (c'est du moins ce qu'il en comprend d'abord), et aussi Gœthe et Schiller, et Byron par snobisme, et Walter Scott pour le décor historique et le plaisir des reconstitutions. Et il s'oriente ainsi vers le drame par une suite de contingences, auxquelles ni l'imagination ni l'amour-propre ne sont étrangers.

Décidément, c'est la Fatalité, la vraie Fatalité des romantiques, qui se plut à faire naître, grandir et grossoyer Alexandre Dumas, fils du Diable Noir

1. *Mes Mémoires*, t. III, p. 61.

du pont de Clausen, en un temps et en des milieux où la vitalité et la fantaisie soutenues d'une confiance en soi sans pareille — c'est à peu près le tout de cet homme, ou du moins l'essentiel d'où les autres qualités émanent — pouvaient faire de lui, sur la scène et dans le roman, une sorte de rapsode moderne et populaire, rapsode de la race française à l'aurore de ce siècle, débordant de sève, passionné selon le goût de la foule, et interprète jusqu'à sa mort d'une époque et d'une légende quasiment homériques.

II

Il débute donc par le théâtre. Il a la foi, la fantaisie, la vie, l'esprit, tout ce qu'il faut pour y réussir, et, malgré ses lectures tardives, un à peu près d'ignorance, qui est comme le levain des audaces dramatiques. Quand il demeurait à Villers-Cotterets, il attendait avec impatience les villégiatures d'Adolphe de Leuven, coureur de coulisses, frôleur de grands hommes, ami de tous les comédiens en renom. Adolphe était de l'âge de notre Dumas, et lui apportait l'air de Paris embaumé des senteurs du quinquet d'avant-scène. Vous devinez le travail qui se faisait, au cours de ces causeries, en cet autre Alexandre. On ébauchait des vaudevilles, dont *le Major de Strasbourg*; on esquissait un

drame, *les Abencérages*, tiré de Florian. Dans tous les théâtres parisiens, de Leuven avait ses entrées; mais elles étaient personnelles, et ne valaient pas pour ses pièces. Une fois Dumas installé à Paris, la collaboration reprit de plus belle. Il était écrit là-haut que toute sa vie serait prise en cet engrenage des collaborateurs. On s'adjoignit Rousseau, mystificateur incomparable. Une œuvre naquit, laquelle fut enfin représentée à l'Ambigu : *la Chasse et l'Amour* (22 septembre 1825). Notre braconnier avait mis sa marque sur ce couplet de facture :

La terreur de la perdrix
Et l'effroi de la bécasse,
Pour mon adresse à la chasse
On me cite dans Paris.
Dangereux comme la bombe,
Sous mes coups rien qui ne tombe,
Le cerf comme la colombe...
A ma seule vue, enfin,
Tout le gibier a la fièvre;
Car, pour mettre à bas un lièvre,
Je suis un fameux lapin.

Cela ne manque point de saveur, mais peut-être n'était-ce pas encore pour renouveler l'art dramatique en France. Ni non plus *la Noce et l'Enterrement*, — en société avec Lassagne et Vulpian, — vaudeville en trois tableaux, dont la première représentation eut lieu le 21 novembre 1826. Cependant Dumas prenait contact avec le public : ce qui n'est pas la moindre affaire pour un apprenti dramaturge. Et il lisait, il s'essayait à des traductions

du théâtre étranger. Il avait le don; il étudiait le métier.

On trouvera dans ses *Mémoires*, ses *Souvenirs dramatiques* [1], et un peu partout dans ses œuvres, l'histoire de *Christine*, dont Taylor subit la lecture au bain (Charlotte Corday et Marat), et toutes les tribulations qui en advinrent au débutant; tant y a que, reçue par le comité de la rue de Richelieu, envoyée à Picard, condamnée par le bon maître, rapportée par l'auteur, perdue dans un ruisseau, recopiée de mémoire, refusée, refaite, augmentée du rôle de Paula, répétée par mademoiselle Mars aux Français et enfin jouée par mademoiselle Georges à l'Odéon, sa première pièce en vers, *Christine*, fut devancée par *Henri III et sa cour*, son premier drame en prose, à propos duquel Dumas a tout dit, et un peu au delà, sauf peut-être le nécessaire.

Ni le public ni la postérité ne se sont trompés sur la valeur de ces deux œuvres. L'une, tragédie bâtarde et cousue d'épisodes, avec deux ou trois scènes de drame vigoureusement enlevées ou plutôt imitées avec adresse, *Christine* n'est pas d'ensemble. Malgré quelques souvenirs de Corneille (*Don Sanche*) et quelques procédés de tragédie, et en dépit des réminiscences du répertoire étranger et de Walter

1. *Mes Mémoires*, t. IV, p. 281-282. — T. V, p. 16 sqq., p. 30 sqq., p. 76-77, p. 292 sqq. — T. VI, p. 2 sqq., p. 23. *Souvenirs dramatiques*, t. I, p. 190 sqq., p. 209 sqq.

Scott, l'autre était originale et révélait un homme de théâtre. A l'égard d'*Henri III et sa cour* toutes les réserves ont été exprimées; les traits ironiques ne lui sont pas épargnés; et chacun sait, grâce à nos critiques à idées, qu'il suffit d'un léger coup de pouce pour faire chavirer pièce et personnages dans le ridicule. « O ma tête! ma tête! » a mis en verve les ironistes, dont les pointes atteignent Schiller, à qui Dumas malin avait emprunté le mot. A défaut de la critique, l'interprétation solennelle et plate qu'en donnait naguère la Comédie-Française suffirait à ridiculiser le drame fougueux du jeune Dumas. Le duc de Guise surtout y apportait, dans son allure blindée, l'élégance et la distinction d'un compagnon ou, si l'on veut, d'un contremaître armurier.

Sans doute ce drame historique n'est pas l'histoire. Il faut la verve intrépide de J.-J. Weiss pour soutenir le contraire. Ni Henri III ni le duc de Guise n'apparaissent fidèlement dessinés. Je me trompe. Le dessin est au point, — et le costume et le spectacle. Notez le titre : *Henri III et sa cour*. Le décor est brossé par un dramatiste, qui estime que l'émotion entre volontiers dans l'âme des foules par les yeux. Mémoires, chroniques, pamphlets, tous ouvrages où la vérité est plus familière et saisissante, et, au besoin même, outrée, ont été consultés et adroitement utilisés. C'est du Walter Scott en raccourci et en relief. Cette vérité relative ne se borne pas au pittoresque. L'atmosphère de l'époque

y est. Dumas l'a recréée, d'instinct et d'imagination; Anquetil a embrasé son cerveau; quelques lectures ont précisé les images. Ce n'est pas l'histoire, c'est mieux; c'en est la fiction, plus scénique, plus populaire et immédiatement accessible à l'esprit du public. Il évoque ce temps dans l'imagination du spectateur, comme il l'a évoqué dans la sienne, sous forme de tableaux, de mouvement, et de passions. Le reste, c'est-à-dire la surcharge de couleur locale, l'abus du détail érudit, d'une érudition matérielle et à la grosse, de l'accessoire plaqué : c'est de la littérature; affaire d'école, excès de début. Et cela vit pourtant, d'une vie intense, théâtrale, et projetée au dehors. C'est le drame, — sinon le drame historique que je soupçonne fort de n'exister point.

Comme tant d'autres après lui, Dumas s'est heurté, pour son coup d'essai, à l'essentielle antinomie du genre. Il semble bien que le drame exclut l'histoire, celle-ci ayant plus de secrets et de mystères que le théâtre n'en comporte; exigeant, pour les livrer à distance, plus d'étude plus patiente, plus psychologique et philosophique que n'en supporte la scène, où l'action et le grossissement synthétique des personnages est la loi première de l'émotion. J'ajoute que les méthodes historiques se sont singulièrement modifiées depuis. L'histoire n'est plus une résurrection. L'imagination a été convaincue d'insuffisance. M. Victorien Sardou, qui a suivi les progrès de la critique, en arrive à mêler la science archéo-

logique à la passion, ou mieux, à jeter quelques scènes de passion dans un décor d'opéra. La scène est à la cour de Byzance; elle pourrait être dans les Balkans. C'est affaire au machiniste. L'auteur y peut dépenser dans le détail toute l'érudition qu'il lui plaît : l'histoire n'est point intéressée en cette entreprise. Ni plus ni moins que dans *Henri III*. Et il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour m'incliner à dire qu'elle l'est à peu près autant dans *Horace* et *Mithridate*.

Le domaine du théâtre est la légende. Et qu'est-ce, au fond, que la légende, sinon l'universel, le merveilleux, l'héroïque mensonge qu'impose à l'histoire la fantaisie des hommes? C'est le beau du théâtre qu'il anime et met en œuvre sous nos yeux, et pour notre plaisir, ces mensonges. A partir d'*Henri III*, jamais plus l'auteur n'affichera la prétention littéraire de serrer les textes d'aussi près. Dramaturge, du premier coup il en a reconnu la vanité. Lisez *Un Mot*, qui précède la pièce. Il confesse qu'il s'est trompé sur l'énigme du caractère du roi et sur la qualité des documents dont il s'est servi. Il l'avoue sans cérémonie et sans honte. S'il lui fallait reconnaître que son personnage n'est ni vivant, ni en scène, il y ferait plus de façons. La psychologie en est rudimentaire, assurément; c'est l'époque et la passion qui l'intéressent. Cette fin du XVI[e] siècle, avec ses mœurs de la cour et ses mœurs populaires, ses hommes d'action, spadassins, bret-

teurs, débauchés, courtisans, damerets, et sa foi et ses superstitions, et l'âpreté de ses haines, de ses joies et de ses jouissances, est-il rien de plus propre à émouvoir l'imagination de la foule en 1830? Entre la légende napoléonienne et celle de ces chefs de partis, les analogies frappent les yeux, les yeux de ceux qui sont nés en France entre 1800 et 1810. Voilà le théâtre qu'attendent les fils des héros qui furent de la bataille d'Austerlitz, à leur tour pressés du besoin d'agir. La psychologie n'est point leur fait. Pour un Stendhal ou un Mérimée, que de capitaines Buridans, que de Saint-Mégrins en rêve! Et voilà l'instinctive originalité du drame de Dumas. En Figaro s'agitait déjà l'âme d'un Napoléon.

Dumas renoue avec Beaumarchais, le Beaumarchais du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*. Le « Tandis que moi, morbleu! » trouve enfin son application dramatique. *Henri III et sa cour* est le premier drame qui réponde par l'exécution aux prétentions de l'esprit populaire. L'histoire illustrée en décors et vue à la lorgnette, c'est l'histoire du peuple, telle qu'il la veut, et telle qu'elle lui appartient. Il s'est enfin avisé que lui aussi fut des Croisades, que les rois ont été ses rois, c'est à savoir des hommes, et non pas toujours meilleurs que les autres. Prenons-y garde : c'est le plaisir que jette en pâture aux regards curieux de la foule ce drame divisé en tableaux à la fois héroïques, familiers — et dramatiques. Si le peintre n'a pas ménagé la cou-

leur, songez qu'il est à ses débuts. Au surplus, comme nous n'avons pas affaire ici à un humaniste, plus ces tableaux plairont, plus il les multipliera dans la suite; et il inaugurera plus tard le drame de la lanterne magique, qui est le triomphe de la fantaisie populaire déchaînée à travers le passé.

Et du premier coup il est un dramatiste vigoureux, il étale la joie des muscles. Le général eût été content. Sous les couleurs flamboyantes du spectacle, examinez la trame de l'action. Elle est serrée, nerveuse. C'est la facture des grandes comédies de Beaumarchais appliquée au drame : alerte, rapide, et seulement plus tendue. Sans doute Dumas n'a pas encore concentré toutes ses énergies, comme dans *Antony*. Mais aux scènes à faire, cela se détend comme un ressort, avec une force de projection qui est proprement poignante. La fin du Ier acte, celle du IIIe, du IVe prennent le public à la gorge; il y a des mots étouffants : « Saint-Paul, qu'on me cherche les mêmes hommes qui ont assassiné Dugast! » Le Ve acte n'est qu'une cantilène soupirée dans un guet-apens. Mais quel dénoûment! Le mouchoir d'Othello sert à nous bâillonner. Et si l'on me dit que ce pathétique est un peu robuste au gré de nos subtils psychologues, j'en suis d'avis.

Ces audaces violentes, que la critique reproche à Dumas, sont la force d'expansion de ce théâtre à travers ce public. Ils n'étaient pas penchés sur leur moi, les grognards à la poigne glorieuse. Ni Eschyle,

ni Sophocle, ni Shakespeare, en des temps d'action et d'énergie physique, n'ont rebuté ce pathétique; ni Gœthe (fin d'*Egmont*), ni Schiller (fin de *Marie Stuart*), n'ont désavoué ces émotions; ni Alfred de Vigny n'a dédaigné ces moyens (V. la scène finale de l'escalier dans *Chatterton*). De là est sorti un certain réalisme dramatique, dont il faut pourtant tenir compte, et qui est nécessaire à peindre les intimités de la vie et des milieux modernes. Dès le début de sa carrière, et jusqu'à la fin, Dumas fils s'en est avisé.

Et voici le meilleur de cette pièce, *Henri III et sa cour* : sous le drame historique à prétentions révolutionnaires vit et se débat le drame intime, qui se dessine dans le *Mariage de Figaro*, le drame de mœurs, qui sera la substance même du théâtre de ce XIXe siècle. Les temps nouveaux ont paru. Après 1789, on ne rit guère, et pleurer ne suffit point. On aime, on est embrasé, on crie, on s'arme, bataille! bataille! Le traquenard du duc de Guise, en attendant le coup de pistolet du comte de Lys. Bon gré mal gré, il faut reconnaître que le germe de ce théâtre moderne est dans *Henri III*, et déjà les moyens techniques de le développer sur la scène. Car, en matière de théâtre comme de peinture ou de sculpture, c'est l'exécution qui compte, et le renouvellement de la technique qui fait les révolutions. En sorte qu'apparaît pleinement l'erreur de ceux qui, découvrant qu'au XVIIIe siècle La Chaus-

sée avait éventé certains sujets sans les traiter, le rattachent directement à Émile Augier et à Dumas fils. En vérité, c'est Dumas père qui résout la question et met en mouvement tout le dramatique qui va suivre.

Coup sur coup il le développera d'instinct et parce qu'il a le génie. Le drame historique va peu à peu s'espacer en un nombre infini de tableaux. Et, comme l'invention y a plus de part que l'histoire, on conçoit que *Monte-Cristo* soit l'apogée de ces imaginatives convoitises. Mais, à différents moments de sa carrière, Dumas reviendra à *Antony*, drame intime et social (déjà entrevu dans *Henri III*), où l'imagination est sans doute maîtresse, mais dont l'intuition, sinon l'observation, fut féconde pour la pièce réaliste du second Empire.

Et donc il n'a pas eu seulement du métier, comme on affecte de le dire; il a mis dans le plein des idées ou plutôt de l'âme populaire de son temps. Comme il avait touché juste, le drame passionnel, dont il a définitivement orienté la marche et mis au point la formule, fournit de substance et de moyens une bonne part des drames de ce siècle. On peut discuter la valeur ou la qualité morale de ce réalisme qui règne sur la scène depuis soixante ans. On ne saurait enlever à Dumas le mérite d'avoir été le dramaturge de la première heure. Romantique ou non, qu'importe? Il fut le plus original et le plus fécond, malgré ses incartades, ses fanfaronnades, ses fautes

de goût, et ses erreurs. Encore ne cité-je pas les comédies dans le genre de Marivaux, où il eut tant d'esprit, je dis du plus fin, élégant et délicat[1]. Qu'on ne parlât jamais du théâtre de 1830 sans mettre au premier plan les romances et les opéras de Victor Hugo, cela était déjà assez intolérable; mais que l'ingénieuse curiosité des érudits déterrât La Chaussée du monument, pour évincer Beaumarchais et déposséder le bon Dumas, n'est-il pas vrai, Dieu équitable des drames et des mélodrames, que c'était trop?

III

Les progrès de la critique ont fait plus de tort à ses ouvrages d'histoire. Après le succès de ses premiers articles à la *Revue des Deux Mondes* (*la Vendée après le 29 juillet 1830*, — *la Rose Rouge*, récit de la Terreur : livraisons de 1831, — *la Prise de Paris en 1417, Perrinet Leclerc* : 1832) et surtout après son livre *Gaule et France*, dans l'épilogue duquel il prédit l'avènement d'une république avec un président élu pour cinq ans, il put s'imaginer qu'il était né historien. Et, de fait, on ne s'avise pas sans étonnement, à l'heure présente, que Walter Scott fut le promoteur du mouvement historique de

1. V. *Marivaux, sa vie et ses œuvres*, par M. Gustave Larroumet.

ce siècle, qu'Augustin Thierry et Michelet reçurent de lui l'étincelle. Michelet n'a pas échappé au reproche de manquer de critique. A quel point elle fait défaut à Dumas, on s'en doute. Mémoires, pamphlets, tous documents de second ordre ou de troisième main, authentiques, s'il se peut, apocryphes à la rencontre, il met tout à sac. Respect, choix et hiérarchie des textes,

Il s'en soucie autant qu'un poisson d'une pomme.

L'histoire est une résurrection. Il ressuscite à vue de pays, à tour de bras. Il écrit sa *Légende du Sire de Giac* d'après un croquis du pont de Montereau dessiné par Louis Boulanger dans une partie de chasse. Il se souvient qu'un bas-relief lui avait fourni l'inspiration de son drame : *Christine*; il traite l'histoire comme le drame. Il réveille les chroniques, ranime les almanachs, plante les décors, dessine les costumes, et fait dialoguer les hommes des siècles passés au petit bonheur. S'il lui arrive (parce que tout arrive) d'aborder des idées générales, oh! alors ce sont les plus audacieuses vaticinations et synthèses, non exemptes, qui le croirait? de pédantisme : tant il est vrai qu'il ne faut pas forcer son talent.

Heureusement, l'influence de Walter Scott devait pousser Dumas dans le sens de ses dons. Le parti qu'il en tire sur le théâtre n'est qu'un avant-goût du profit qu'il en recueillera dans le roman. Sa

fougue romantique une fois apaisée, il songe à devenir le Walter Scott de la France. Il l'est, et même un peu davantage. Il est aussi populaire, aussi colossalement lu; pour la fécondité, l'improvisation, il égale son modèle. C'est la rançon de cette popularité. Il y laissera son cerveau, sa vie, comme il advint au « barde écossais ». Au surplus, il en a tout le procédé. Il se tient sur la lisière des époques; il reconstitue le panorama; il peint les mœurs surtout par le dehors, ou plutôt ce qu'il en *voit* en imagination et à distance. Il est curieux du bibelot, du bric-à-brac, moins que Scott, avec plus d'habileté à en tirer un développement romanesque ou dramatique. Lui aussi, il sait nous intéresser à certains personnages par la répétition des tics ou des signes extérieurs. On trouvera dévoilé le secret de cette composition familière dans les premières pages de l'*Histoire de mes Bêtes*. De mesure ou de concision, point. Hormis Stendhal et surtout Mérimée, tous les romanciers du début de ce siècle sont des développeurs. De Scott lui vient ce goût pour les petites gens et les mœurs du commun. Si Dumas n'a pas en ces esquisses le trait aussi précis et pittoresque, peut-être y met-il plus de malicieuse bonhomie. Dans tous ses romans historiques ou autres, circulent des figures inoubliables de petits employés, commerçants, paysans, forestiers, parmi les chevauchées des mousquetaires ou des grands bandits. A l'exemple de Scott encore, il a tout déversé

dans le roman, tout, et le reste, et le reste du reste : alchimie, magnétisme, autobiographie, Marseille, Naples, tous ses voyages, toute l'Europe, tout l'Océan, et toutes ses croyances, ses superstitions, ses imaginations, tout y est. Il aurait mis l'histoire du monde en feuilletons, s'il n'en avait trouvé la matière un peu courte. *Isaac Laquedem* en est resté au tome second.

Dumas surpasse son maître, quand il s'en donne la peine. Il n'ennuie jamais. Il est un robuste amuseur. Manifestement, il s'amuse, lui premier, de ses interminables fictions. Scott, plus froid, est encore pris au sérieux par quelques hommes graves. Je ne crois pas, ce nonobstant, qu'il eût écrit les cent premières pages du roman d'*Acté*, qui sont exquises. Ah! que l'imagination de ce Dumas le sert à souhait quand il ne la violente ni ne la gâche! Ces pages sont une vision animée et vraiment artiste de l'antiquité au temps de Néron. Cela est peint, et cela vit. Et il est vrai que le conteur s'échappe bientôt à copier ou développer Tacite, et que c'est une grande misère que cette impuissance à faire court.

Il n'a pas tracé les lignes profondes des caractères, non plus que Walter Scott. Mais il possède, infiniment supérieur à son modèle, l'art de mettre en œuvre, de faire agir la passion. Les démarches secrètes du cœur ne l'attirent point; mais la fougue, l'énergie vitale, toutes les énergies de l'amour à toutes les époques, voilà son fait. Ses femmes, ses

faibles femmes sont romantiques; elles ont lu Rousseau, elles attendent George Sand, et pourtant leurs faiblesses reflètent les milieux et les temps où elles vivent. Sans doute on reconnaît en elles les douces créatures, épouses de ces grands diables de héros de l'Empire. Mais souvent il a deviné et reconstitué la vie intime des différentes époques. Et c'est ce qu'il y a de plus historique en ses romans. Ceux qui ont appris l'histoire dans les livres d'Alexandre Dumas l'ont peu apprise; ils en ont pourtant retenu un fonds de vérité sentimentale, qui, sans faire illusion à la critique, passionne l'âme populaire.

Quand l'imagination de Dumas est livrée à elle-même et s'affranchit entièrement de l'histoire, elle s'enivre. C'est une liesse d'invention. Ce ne sont qu'aventures, prouesses, coups de surprise, passions, vengeances à long délai et voyages au long cours, dont les protagonistes sont vraiment citoyens du monde. Tous les pays, tous les éléments, ils ont tout soumis. Ce sont des Bonapartes, doublés de Laras et de giaours. Ils imaginent, sentent, rêvent, voyagent, à bride abattue. C'est la convoitise d'Antony lâchée à travers tous les domaines de la fantaisie. Et il y a du Gargantua là-dessous, un Gargantua des *Mille et une Nuits*, oriental et gascon, parisien et un peu nègre, intrépide et bonhomme. Et tout cela sans doute est loin de nous. Nous ne sommes plus dans un état d'esprit congruent à ces innocentes débauches. Nos désirs même ni nos aspirations, ni

non plus nos passions bonnes ou mauvaises ne trouveront leur idéal en cette fiction ruisselante. Nous sommes plus âpres et plus pressés. Dans *Monte-Cristo*, comme dans tous les romans imaginatifs de Dumas, il y a trop d'imagination, trop énorme, et à trop lointaine échéance. Pour le peuple c'est encore un délice.

Mais je viens de relire *les Trois Mousquetaires* avec un plaisir aisé, continu, et non sans qualité. Cette lecture a remué en moi un fond d'impressions d'enfance, d'une enfance attristée par la guerre et l'existence difficile. Les quatre ou cinq heures que ces deux volumes m'ont prises, je ne les regrette point. Elles ont coulé, dans une heureuse inconscience, dans cet absolu isolement qui est comme une parcelle de l'autre vie, de l'existence parfaite, et que seuls procurent en celle-ci l'essor de l'imagination ou l'effort de la pensée. Mon plaisir était exempt d'effort; la pensée n'y entrait pas en compte. Mais, les deux livres dévorés, j'ai compris le succès inouï de l'œuvre, et la France chaque jour suspendue au feuilleton du vieux Dumas. J'y ai vu la marque d'un génie vraiment français et populaire. Les *Mémoires de M. d'Artagnan*, dont il s'est inspiré, viennent de reparaître. C'est une aubaine, et non une gêne pour la renommée de Dumas. Il faut les lire, avant ou après *les Trois Mousquetaires*, pour juger ce que l'abandon naturel du récit et la vivacité du dialogue renferment de clarté facile, de couleur

unie, de souple développement, d'ordonnance dramatique (V. le voyage des mousquetaires à Calais), de bravoure, de vigueur, d'élégance et de belle humeur. De l'histoire du XVIIe siècle, voilà le mensonge charmant, à la française. Je vous dis que ces quatre compagnons résolus et adroits résument les traits essentiels de notre terroir. Seul Athos paraît aujourd'hui un peu fatal et romantique. Mais Porthos, le bon géant vaniteux et simple, mais d'Artagnan, l'avisé Gascon, c'est l'allégresse, le sens, et le charme même du peuple que nous sommes. Pour Aramis, il est inspiré de génie. Ce mousquetaire abbé accuse une touche si finement élégante, que je ne vois rien dans le roman historique qui lui puisse être comparé. Une autre fois, Dumas a eu la main aussi heureuse; et ce fut quand il crayonna le duc de Richelieu de *Mademoiselle de Belle-Isle*. Si Aramis, si Richelieu ne furent pas véritablement ainsi, ils eurent tort. Ils n'ont pas seulement de la race : c'est la race même aristocratique et alerte. Encadrant ces figures, les études de mœurs abondent. De son pinceau tranquille et copieux Dumas anime les mémoires et le roman bourgeois du temps. Il y met le mouvement, y prodigue l'esprit. Maquet indique les sources, où il se plonge en riant. Peu d'événements, peu d'aventures extraordinaires : il faut le noter pour une fois. Mais des tableaux et une atmosphère vivante. L'antichambre de M. de Tré-

ville, le dîner de la Procureuse, les quatre duels, tout en est pris sur le vif d'une époque; le bastion Saint-Gervais, c'est le panache du premier Empire; et pour ce qui est du ménage Bonacieux, j'y retrouve ce don de peindre les gens de petite condition, sans prétention au réalisme. Et les beaux coups, les beaux coups d'épée, et les admirables exploits, et tout ce qu'aime le peuple de France, et, dans le peuple, les femmes, et parmi celles-ci les plus douces et sensibles!...

Mais *Vingt ans après?* Mais *le Vicomte de Bragelonne?* — Certes, je ne songe pas à prétendre que l'écrivain ait été populaire pour ses seules qualités. Il a mis sa fécondité à de rudes épreuves. Sous le poids de ses collaborations anonymes ou avouées, de la bourre, du plagiat et du fatras, dont il enflait ses feuilletons, insoucieux de son génie, il devait fléchir et succomber; tel Porthos ployant sous la charge énorme du rocher qui l'écrase, et gémissant : « Trop lourd! » Trop long : c'est le défaut, pour les lettrés, de l'œuvre romanesque de Dumas.

Mais s'il a écrit *Acté, les Trois Mousquetaires* et plusieurs autres choses, s'il a donné du plaisir à deux ou trois générations dans l'univers, encore s'en faut-il souvenir et est-il bon de le redire. Cet homme, qui vola sur la bouche des hommes, qui a laissé quelques romans dignes d'être relus, prodigué dans tous, vie, mouvement, gaîté, esprit et reflété

partout un idéal d'action, familier mais héroïque, dont l'ascendant sur la foule n'est pas près de disparaître, ne saurait être définitivement éliminé par le trait de plume sec d'une critique sans imagination et sans joie.

IV

Il est d'un temps où la personnalité prévaut. La sienne est expansive, comme celle de Diderot, avec plus d'intrépide jovialité. Toutes les personnalités rayonnantes l'attirent; il faut qu'il les frôle, et s'y brûle parfois les ailes : tels ces papillons du soir fascinés et un peu fous que la flamme éblouit et qui s'y viennent griller. Il lui arrive ainsi d'être à la suite, mais il a tant de bonne humeur et d'imagination vivifiante qu'il ne semble pas être *d'après* d'autres. Chateaubriand, Lamartine, Napoléon, Byron ont sillonné l'Europe. Dumas les imite; il les voudrait dépasser. Il les dépasse quand il se raconte. Jamais homme ne fut mieux fait pour s'espacer parmi la vie et à travers le monde. Il a tout vu; il imagine le reste. Il imagine tout. Car si les Mémoires vivent de souvenirs, il m'a toujours semblé, à lire les mémorialistes, que la fantaisie y est une maîtresse souveraine et que la faculté de se rappeler les faits passés y joue le rôle d'une esclave qui ne doit qu'obéir. C'est propre-

ment la seconde vie anticipée des écrivains et des héros, qui n'ont pas atteint leur idéal dans la première. Ils la parent de tous leurs rêves. Pareillement, les impressions de voyage, si fort à la mode entre 1830 et 1850, et qui, de nos jours, sous la plume d'un Loti, s'élevèrent à la dignité du roman, ne sont, à les bien prendre, que la recherche d'une existence au delà, de sensations autres, d'images ou de sentiments plus colorés ou plus intenses. Et il s'insinue dans ce talent de les publier je ne sais quel égoïsme inquiet et dispos, qui est bien le fait de Dumas, après ses premiers succès, un instinct de mouvement, de dépense de soi, et surtout des désirs d'avoir vu, que La Fontaine avait notés d'un mot, avant *Childe-Harold* :

> Je dirai : J'étais là : telle chose m'avint.
> Vous y croirez être vous-même.

Par tempérament, par humeur, Dumas était l'homme des Impressions, Souvenirs, Mémoires où le moi s'extravase, où l'imagination s'épand.

On sait que la sienne n'y peine point. Il voyage, mais ne décrit pas, ou en termes généraux et assez vagues. Quand il veut peindre, il lui arrive de déclamer. C'est le flonflon romantique ; c'est Chateaubriand épaissi et sans art. Il n'a pas l'œil artiste ni le pinceau méticuleux de Gautier. Il conte. Dans tous ses pèlerinages il emmène avec lui un compagnon remuant, dont la verve déborde, dont il ne se

sépare pas, et qui l'empêche de voir avec précision : c'est lui-même.

A vrai dire, il n'a pas *vu* le Caucase, ni la Suisse, ni l'Italie. Il raconte Dumas en Italie, en Suisse et dans le Caucase, et tout ce qu'il y a entendu, et senti vivement. Et, lorsqu'il s'agit de Dumas, j'ai dit que la plume de Dumas n'est ni paresseuse ni froide. C'est le naturel commentaire d'un mot de son enfance. Lorsqu'il pleurait à propos de rien et que sa mère lui en demandait la cause, il avait coutume de répondre : « Dumas pleure, parce que Dumas a du chagrin. » Dumas s'épanche, parce que Dumas est du voyage. Il est à l'affût de toutes les émotions, de tous les traits de mœurs et de toutes les légendes. Et cela est amusant ainsi, autant, ni plus ni moins que lui-même. Si vous faites route avec lui, vous ne vous ennuierez pas une minute; cela est plein de pages attrayantes. Dumas n'a pas quitté Dumas.

J'aime mieux ses *Mémoires*, qui sont aussi remplis de lui. Mais là, du moins, tout ce qu'il conte est vrai, vu d'un certain biais, par rapport à lui. Le critique ou l'historien les lira avec profit, non sans précaution. Les documents et les menus faits y sont d'une authenticité parfois douteuse. L'atmosphère au moins en est saine, l'impression vivante et conforme à la vérité. J. J. Weiss l'a dit à plusieurs reprises; il a eu raison de le dire. Et s'il est assuré que la personnalité de l'écrivain soit la mesure de l'intérêt de ce genre d'écrits, on n'y saurait languir.

Dumas, audacieux, toujours en scène et en quête de popularité, a été mêlé à tout. Il a tâté de tout, hommes et choses, et même de la politique. Il n'a pas eu le loisir de s'ennuyer. Ses *Mémoires* s'arrêtent au Xe volume et le Xe volume finit sur l'année 1833 : c'est le seul de ses ouvrages qui soit trop court, ou qui prenne fin trop tôt. Et, comme les *Mémoires* chômaient, il a écrit des *Souvenirs*; et, comme les *Souvenirs* ne lui suffisaient point, il a fait des *Causeries*; et, comme les *Causeries* étaient selon sa complexion et contentaient son goût d'expansion et de publicité, il a fondé des journaux, où il n'est question que de lui, que lui seul rédige, et qui vivent un temps tout de même : tant cet homme est doué d'activité et telle est la vigueur souriante qui émane de lui. A parler de soi tous les jours, sa verve ne s'amortit point, au contraire. Et naturellement, il a réuni tout cela en volumes : *Souvenirs dramatiques*, *Causeries*, *les Morts vont vite*, l'*Histoire de mes Bêtes* surtout, étincelante d'humour et d'esprit. C'est Monte-Cristo intime, et ce n'est pas le pire Dumas. Là, il n'a collaboré qu'avec lui-même. Ni Maquet ni même Walter Scott n'eussent écrit l'*Histoire de mes Bêtes*. En pantalon de nankin, en chemise de batiste, le cou à l'aise, il y est lui-même, ni fatal, ni démoniaque, ni romantique; et son style y est à son image, souriant, naturel, aisé et vivant : très populaire enfin.

V

La postérité est sévère aux improvisateurs; la postérité littéraire, s'entend; car les esprits simples ne sont pas encore las de ce grand amuseur. Ils sont heureux; le royaume des cieux leur appartient; ils peuvent aimer des choses simples sans rougir, et ne sont pas tenus de s'ennuyer par principes catégoriques. Mais la critique moderne n'est pas de ces esprits-là. Elle méprise Dumas pour avoir manqué d'idées, ce qui est strictement vrai, si par idées on entend des théories et des esthétiques. Mais il en a eu d'autres, l'auteur d'*Henri III*, d'*Antony*, surtout d'*Antony*, et du *Comte Hermann*. On ajoute en passant qu'il n'a point de style.

Si jamais écrivain posséda de génie la langue du théâtre, c'est lui. De l'art d'écrire, sauf en vers, il n'a cure. J'ai entre les mains le manuscrit original d'*Antony* : on n'y trouverait pas vingt ratures. Mais quelle fièvre, quelle vigueur, quelle imagination, quelle verve prime-sautière, passionnée et dramatique! Je ne crois pas qu'aucun autre ait eu à ce point le don du dialogue, non; j'en excepte le seul Molière, qui avait tous les dons. Dumas n'évite pas toujours le jargon ni le solécisme; mais ce qu'il écrit est toujours en relief, en couleur, en mouvement. C'est le drame même, pittoresque, énergique,

sensible et sensuel. Il n'analyse pas la passion, il l'agite, l'embrase, y jette les traits de flammes; il a vraiment ce « style de feu », dont il est parlé dans *Antony*. Et cela n'est pas encore éteint ; la force et l'imagination en sont toujours ardentes. Le vocabulaire exclamatif ou galant, rugissant ou shakespearien, a seul passé de mode, comme passent toutes les choses à la mode. MM. Meilhac et Halévy, qui s'en sont finement moqués, l'ont remplacé par autre chose, qui s'est fané aussi vite. Dumas l'avait recueilli d'autres mains alors très respectées. — « Enfer! Damnation! Demandez à un cadavre combien de fois il a vécu! O ma tête! ma tête! » Les cris de Bocage et les hurlements de Frédérick, les paroxysmes de Mélingue et les formules poétiques de Dorval, jets de flammes ou bouquets de fleurs, à la façon de Shakespeare ou de Schiller, tout cela sans doute a vieilli. Mais il faut entendre le style de Dumas au théâtre pour en sentir le naturel et la force de projection, le mouvement et l'intensité pathétique, style de héros à la fois légendaires et modernes, tout en muscles, et en action, style des hommes dont l'imagination s'est échauffée sous « les soleils d'Austerlitz [1] ».

Dans le roman, son dialogue, toujours naturel, est plus fluide. Il fait causer et agir ses personnages. Il cause et agit avec eux. Il s'agite en eux. Il ne

1. *La Confession d'un enfant du siècle*, p. 3.

se lasse jamais en leur compagnie, même quand ils ne font pas court. Dans ce labeur immense, il garde l'allégresse et la vie. Il croit et s'attache à ses héros. On conte qu'il pleura de chagrin, quand il lui fallut tuer Porthos, pour en finir. Ne fut-il pas lui-même Monte-Cristo pendant un temps? Soit qu'il évoque, soit qu'il imagine, Dumas ne cherche pas la grandeur de l'effet par l'abus de la description. Il peint un peu gros, comme on brosse des toiles de fond, pour le regard peu raffiné du public. Au surplus, c'est encore et toujours le mouvement, l'action qui nous attirent à ses personnages nullement compliqués. N'oublions pas l'esprit, qu'il a dru et gai, un esprit de santé et de force. A l'ordinaire il écrit par petites phrases, souples, non hachées, coulantes, avec quelques reprises sans gène, comme : « dis-je » ou : « alors, dis-je », quand par hasard la période s'allonge sans sutures, sans transition visible. C'est d'une bonne trame plaisante à l'œil. Il improvise, il s'emploie, il est fécond, il est aisé. M. Blaze de Bury compare ce style à celui de Walter Scott : Dumas, s'il n'est pas plus correct, est autrement alerte, quand il ne sommeille pas, et alors qu'il ne tire pas trop à la ligne. Il n'a point de style; mais il a tant de talent naturel, que c'est bien du génie.

A vrai dire, les improvisateurs de cette encolure sont des artistes créés à l'usage du peuple, que Dieu fit simple et crédule, ami de l'audace et des torses

triomphants, et toujours avide des philtres de l'imagination, qui lui versent l'oubli de la cruelle réalité ou des utopies perfides. A l'image du peuple est le génie de Dumas : et l'un et l'autre sont de grands enfants sans doute, qu'il faut aimer malgré leurs défauts énormes, et à qui nous devons être doux — pour la force vive dont ils sont dépositaires, pour cette flamme naïve et divine de la fantaisie, qui se perpétue en ces natures prime-sautières, plus tutélaire et sacrée que le feu de la déesse Vesta.

HIPPOLYTE PARIGOT.

Paris, le 12 janvier 1897.

PAGES CHOISIES
D'ALEXANDRE DUMAS

PREMIÈRE PARTIE

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

I

MORT DU GÉNÉRAL DUMAS

Aux souvenirs de son enfance Dumas mêle ceux qu'il a conservés de son père, le général, qui semble être mort des suites d'une tentative d'empoisonnement, dont il fut victime dans une prison militaire d'Italie.

Cette nuit où mon père mourut, je fus emporté hors de la maison par maman Zine et installé près de mon autre cousine Marianne, qui demeurait chez son père, rue de Soissons. Soit qu'on ne voulût pas mettre mon enfance en contact avec un cercueil, la mort étant prévue, soit qu'on craignît l'embarras que je pourrais causer, cette précaution fut prise vers les cinq heures du soir; puis maman Zine revint à la maison.

Ma pauvre mère avait besoin d'aide pour la nuit qu'elle allait passer.

J'adorais mon père. Peut-être, à cet âge, le sentiment, que j'appelle aujourd'hui de l'amour, n'était-il qu'un naïf étonnement pour cette structure herculéenne et pour cette force gigantesque que je lui avais vu déployer en plusieurs occasions; peut-être encore n'était-ce qu'une enfantine et orgueilleuse admiration pour son habit brodé, pour son aigrette tricolore et pour son grand sabre, que je pouvais à peine soulever; mais tant il y a, qu'aujourd'hui encore le souvenir de mon père, dans chaque forme de son corps, dans chaque trait de son visage, m'est aussi présent que si je l'eusse perdu hier; tant il y a enfin, qu'aujourd'hui je l'aime encore, je l'aime d'un amour aussi tendre, aussi profond et aussi réel que s'il eût veillé sur ma jeunesse et que si j'eusse eu le bonheur de passer de cette jeunesse à l'adolescence, appuyé sur son bras puissant.

De son côté, mon père m'adorait, je l'ai dit et je ne saurais trop le redire, surtout s'il reste des morts quelque chose qui entende ce que l'on dit d'eux; et, quoique dans les derniers temps de sa vie, les souffrances qu'il éprouvait lui eussent aigri le caractère au point qu'il ne pouvait supporter dans sa chambre aucun bruit ni aucun mouvement, il y avait une exception pour moi.

Je ne me rappelle point si, en quittant la maison, on me fit embrasser mon père; ce qui arriva dans la nuit et que je vais raconter, que ce soit ou non un effet de ma jeune imagination, me ferait croire qu'on avait oublié ce soin pieux. Je n'avais, du reste,

d'autre idée de la mort que ce que j'en ai dit à propos du gros chien noir et du baigneur évanoui [1]; il m'eût été, en outre, bien difficile de prévoir celle de mon père, moi qui, trois jours auparavant, l'avais vu monter à cheval. Je ne fis donc aucune difficulté pour sortir de la maison, et, une fois sorti, j'ignore si mon père parla de moi ou me demanda. Un voile est entre mes yeux et cette dernière journée de sa vie; je ne me souviens bien distinctement que du fait que je vais vous raconter, et qui est resté dans tous ses détails parfaitement présent à ma pensée.

On m'avait donc installé chez le père de mes deux cousines.

Ce brave homme était serrurier, et se nommait Fortier; il avait un frère curé de village. Je parlerai plus tard de ce frère, qui était un type assez curieux.

Je restai confié aux soins de ma cousine Marianne.

La maison n'était en réalité qu'un boyau, composé de la forge donnant sur la rue de Soissons; d'une cour intérieure venant après la forge; du logis, qui consistait en une chambre à coucher meublée d'ordinaire d'un grand lit à baldaquin de serge verte, d'une grande armoire de noyer, d'une table, de quelques chaises, et surmeublée, pour cette nuit, d'un petit lit qu'on m'avait improvisé sur deux chaises, et qu'on avait placé en face du grand. Après cette chambre à coucher venait la cuisine, demeure habituelle d'un gros chat appelé *le Docteur*, à la griffe duquel je faillis un jour laisser un de mes yeux. Enfin, après la cuisine, un petit

1. *Mémoires*, t. I, ch. XVI, p. 200 et 201.

jardin ombragé de quelques arbres, et encombré de beaucoup de pierres, jardin qui ne rapportait absolument que des orties, auquel on n'avait jamais songé à faire rapporter autre chose, et qui donnait sur la place du Château.

Il résultait de cette disposition que, du moment où la porte de la forge, donnant sur la rue de Soissons, et la porte du jardin, donnant sur la place du Château, étaient fermées, la maison d'habitation, à moins qu'on ne franchît les murs, était inabordable.

J'étais donc resté chez ma cousine Marianne, sans faire aucune difficulté d'y rester. J'aimais aller à la forge, où un garçon, nommé Picard, s'occupait beaucoup de moi. J'y faisais des feux d'artifice avec de la limaille de fer, et les ouvriers, Picard particulièrement, me racontaient des histoires qui me paraissaient fort intéressantes.

Je restai à la forge assez avant dans la soirée; la forge avait, le soir, des reflets fantastiques et des jeux de lumière et d'ombre qui me plaisaient infiniment. Vers huit heures, ma cousine Marianne vint m'y chercher, me coucha dans le petit lit en face du grand, et je m'endormis de ce bon sommeil que Dieu donne aux enfants, comme la rosée au printemps.

A minuit, je fus réveillé, ou plutôt, nous fûmes réveillés, ma cousine et moi, par un grand coup frappé à la porte. Une veilleuse brûlait sur une table de nuit; à la lueur de cette veilleuse, je vis ma cousine se soulever sur son lit, très effrayée, mais sans rien dire.

Personne ne pouvait frapper à cette porte intérieure, puisque les deux autres portes étaient fermées.

Mais, moi qui aujourd'hui frissonne presque en écrivant ces lignes, moi, au contraire, je n'éprouvai aucune peur : je descendis à bas de mon lit et je m'avançai vers la porte.

— Où vas-tu, Alexandre? me cria ma cousine; où vas-tu donc?

— Tu le vois bien, répondis-je tranquillement, je vais ouvrir à papa, qui vient nous dire adieu.

La pauvre fille sauta hors de son lit tout effarée, m'attrapa comme je mettais la main à la serrure, et me recoucha de force dans mon lit.

Je me débattais entre ses bras, criant de toutes mes forces :

— Adieu, papa! adieu, papa!

Quelque chose de pareil à une haleine expirante passa sur mon visage et me calma.

Cependant je me rendormis avec des larmes plein les yeux et des sanglots plein la gorge.

Le lendemain, on vint nous réveiller au jour.

Mon père était mort juste à l'heure où ce grand coup dont je viens de parler avait été frappé à la porte!

Alors j'entendis ces mots, sans trop savoir ce qu'ils signifiaient :

— *Mon pauvre enfant, ton papa, qui t'aimait tant, est mort!*

Quelle bouche prononça sur moi ces mots qui me faisaient orphelin à trois ans et demi?

Il me serait impossible de le dire.

Par qui me fut annoncé le plus grand malheur de ma vie?

Je l'ignore.

— Mon papa est mort, répliquai-je. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que tu ne le verras plus.

— Comment, je ne verrai plus papa?

— Non.

— Et pourquoi ne le verrai-je plus?

— Parce que le bon Dieu te l'a repris.

— Pour toujours?

— Pour toujours.

— Et vous dites que je ne le verrai plus?

— Plus jamais.

— Plus jamais, jamais?

— Plus jamais!

— Et où demeure-t-il, le bon Dieu?

— Il demeure au ciel.

Je restai un instant pensif. Si enfant, si privé de raison que je fusse, je comprenais cependant que quelque chose de fatal venait de s'accomplir dans ma vie. Puis, profitant du premier moment où l'on cessa de faire attention à moi, je m'échappai de chez mon oncle et courus droit chez ma mère.

Toutes les portes étaient ouvertes, tous les visages étaient effarés; on sentait que la mort était là.

J'entrai donc sans que personne me vît ou me remarquât. Je gagnai une petite chambre où l'on enfermait les armes; je pris un fusil à un coup qui appartenait à mon père, et que l'on avait souvent promis de me donner quand je serais grand.

Puis, armé de ce fusil, je montai l'escalier.

Au premier étage, je rencontrai ma mère sur le palier.

Elle sortait de la chambre mortuaire... elle était tout en larmes.

— Où vas-tu? me demanda-t-elle, étonnée de me voir là, quand elle me croyait chez mon oncle.

— Je vais au ciel! répondis-je.

— Comment, tu vas au ciel?

— Oui, laisse-moi passer.

— Et qu'y vas-tu faire, au ciel, mon pauvre enfant?

— J'y vais tuer le bon Dieu, qui a tué papa.

Ma mère me saisit entre ses bras, et, me serrant à m'étouffer :

— Oh! ne dis pas de ces choses-là, mon enfant, s'écria-t-elle; nous sommes déjà bien assez malheureux!

En effet, la mort de mon père, qui n'avait que quatre mille francs de retraite, nous laissait sans autre fortune qu'une trentaine d'arpents de terre que possédait, au village de Soucy, mon grand-père maternel, encore vivant à cette époque.

(*Mémoires*, t. I, ch. xx, p. 224-230.)

II

BRACONNIER

L'hiver, ces allées foisonnaient de toutes sortes d'oiseaux, et surtout de grives[1].

1. Les allées de Villers-Cotterets. Pour les récits de jeunesse de Dumas, on pourra voir avec quelle verve il les a repris et mis en œuvre dans le Ier volume de *Ange Pitou* (ch. I à VII).

Mon fusil-canne, de petit calibre, était excellent, et portait au faîte des plus hauts arbres.

Aussi, mon thème ou ma version finis, ou même non finis, prenais-je ma course, sous prétexte d'aller chez Montagnon[1]. Montagnon me tenait le fusil prêt, me faisait sortir par la porte de derrière, et je ne faisais qu'un bond jusqu'aux grandes allées.

Là, je trouvais Saulnier ou Arpin, avec quelque canon emmanché à une bûche, quelque fusil rogné, quelque pistolet exagéré de longueur, et la chasse commençait.

Là, je trouvais surtout quiot Biche.

Cooper a consacré cinq romans à Natty Bas-de-Cuir; que le lecteur me permette de consacrer quelques lignes à quiot Biche, le seul homme peut-être de notre Europe qui puisse, sans désavantage, être comparé au héros américain.

Hanniquet, surnommé, je ne sais pourquoi, quiot Biche, était à cette époque un garçon d'une vingtaine d'années, de taille moyenne, parfaitement pris, fort comme toute machine bien équilibrée, mais surtout excellent braconnier.

Biche avait commencé par la marette et la pipée, comme doit faire tout vrai braconnier, et, dans ces deux exercices, il avait bien certainement été à Boudoux[2] ce que Pompée avait été à César; peut-être même Biche fût-il devenu César et Boudoux Pompée, si l'ambition ne l'eût pas entraîné au bra-

1. Armurier qui demeurait en face de madame Dumas.
2. Voir *ibid.*, ch. XXXII, p. 33. C'était Boudoux qui avait appris à Dumas la marette et la pipée.

connage, terrain que Boudoux dédaignait noblement et surtout prudemment!

Personne n'a jamais distingué un lapin au gîte dans un buisson, un lièvre dans une jachère, comme Biche; personne n'a jamais su, comme Biche, approcher nonchalamment de ce lièvre ou de ce lapin, et le tuer d'un coup de pierre ou d'un coup de bâton.

On sait ce que c'est qu'une perdrix sur pied et courant. Eh bien, Biche avait le talent de charmer cette perdrix, de s'approcher d'elle et de la tuer avec un méchant canon de pistolet monté sur un affût, sans chien ni batterie, et auquel il mettait le feu avec une mèche d'amadou.

Il va sans dire que jamais il ne la manquait. Quand on arrive à aimer assez la chasse pour chasser avec de pareils instruments, on tue à tout coup.

Biche m'avait pris en amitié; Biche était mon professeur.

Il m'apprenait toutes les ruses, non pas du chasseur, mais des animaux; mais, pour chaque ruse d'animal, lui avait une ruse, et quelquefois deux.

Plus tard, on apprécia le mérite de Biche; comme on ne pouvait pas l'empêcher de braconner, on le fit garde.

Après quinze ans de séparation, ne sachant pas ce qu'il était devenu, et allant chasser dans la forêt de Laigue avec une permission du duc d'Orléans, je retrouvai Biche garde-chef.

C'était justement sur sa garderie que j'avais permission de chasser. Nous nous reconnûmes. Je me jetai dans ses bras, et nous partîmes.

O grand saint Hubert, toi seul sais quelle chasse nous fîmes ce jour-là!

Depuis la révolution de 1848, qui a amené la location des forêts royales ou apanagères à des particuliers, Biche ne chasse plus. Cette faculté, laissée autrefois aux gardes, de tuer ce qu'il leur fallait de lapins pour leur consommation personnelle, leur est ôtée aujourd'hui. Bien plus, ils ne peuvent plus faire leur service avec un fusil, et en sont réduits à porter un bâton pour toute arme.

A mon dernier voyage à Compiègne, un de mes amis, fermier pour un dixième de la chasse de la forêt de Laigue, me donnait tous ces détails.

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je; et mon pauvre Biche, il doit mourir de chagrin de se voir ainsi désarmé?

— Biche? me répondit mon interlocuteur. Soyez tranquille, il en tue plus avec son bâton que nous tous ensemble avec nos fusils.

Cela me rassura un peu sur le compte de Biche.

Biche me donnait donc des leçons dont je profitais à merveille.

Mais un si grand bonheur ne pouvait durer.

L'impunité enfante la confiance, la confiance rend imprudent.

Par une belle matinée des derniers jours de février 1815, comme le soleil faisait resplendir un tapis de neige d'un pied d'épaisseur, je suivais avec une si grande attention une grive voletant d'arbre en arbre, que je ne m'aperçus pas que j'étais suivi moi-même. Enfin elle parut se fixer au milieu d'une

touffe de gui. Je fis un fusil de ma canne, j'ajustai et je lâchai le coup.

A peine était-il parti, que j'entendis retentir à trois pas de moi ces paroles terribles :

— Ah! petit drôle, je t'y prends!

Je me retournai tout effaré, et je reconnus un garde-chef nommé Creton.

Sa main étendue n'était pas à un demi-pied du col de ma veste.

J'avais trop l'habitude du jeu de barres pour me laisser prendre ainsi. Je fis un bond de côté, et je me trouvai à dix pas de lui.

— Tu m'y prends, mais je ne suis pas pris, lui dis-je.

Il n'avait pas besoin de courir après moi, puisqu'il m'avait reconnu, et que le procès-verbal d'un garde est valable sur son simple rapport; mais l'amour-propre s'en mêla, et il se lança à ma poursuite.

Mes jambes avaient grandi depuis le jour où Lebègue m'avait donné cette chasse dont le résultat avait été si humiliant pour moi. Aussi Creton vit-il du premier coup que j'étais un rude coureur, et qu'il n'aurait pas bon marché de moi. Il n'en persista pas moins à vouloir me rejoindre. Je me dirigeai alors vers la plaine : un fossé de six pieds de large m'en séparait. Mais qu'était-ce pour moi qu'un fossé de six pieds? Je le franchis, et bien au delà.

Creton, emporté par sa course, voulut en faire autant; mais ses jambes avaient quatre fois l'âge des miennes, ce qui leur ôtait un peu d'élasticité.

Au lieu de tomber au delà, il tomba en deçà, et, au lieu de continuer sa course à fond de train, comme je faisais, il sortit du fossé à quatre pattes, se releva à grand'peine et se remit en chemin clopin-clopant et en s'appuyant sur la crosse de son fusil.

Il s'était donné une entorse.

Cela n'embellissait pas mon affaire.

Je revins chez Montagnon et lui racontai tout.

— Bah! dit-il, nous en avons bien eu d'autres du temps de l'*ogre*, et nous n'en sommes pas morts pour cela.

— Mais, enfin, est-ce qu'on ne va pas me mettre en prison?

Aller en prison fut la grande terreur de ma jeunesse. Un de mes camarades, nommé Alexandre Tronchet, avait une fois été mis en prison douze heures pour cause de maraude. Je l'avais accompagné jusqu'au bout de la ville, et une seule chose m'avait empêché d'être de la partie : j'étais en robe. On pensa que, ne pouvant courir convenablement en cas de déroute, je serais pris et compromettrais la société.

En conséquence, on me chassa honteusement.

Je n'étais pas complice de fait, mais j'étais complice d'intention.

Quand je vis Alexandre Tronchet en prison, je pensai mourir de peur.

Voilà pourquoi je disais à Montagnon d'un air si piteux :

— Mais, enfin, est-ce qu'on ne va pas me mettre en prison?

— Si l'on veut te mettre en prison, viens me

trouver, mon garçon, et je leur prouverai, le code à la main, qu'ils n'en ont pas le droit.

— Et quel droit ont-ils?

— Ils ont celui de te mettre à l'amende et de confisquer ton fusil.

— C'est-à-dire votre fusil.

— Oh! pour cela je t'en donnerai un autre qui vaudra trente sous.

— Oui, mais l'amende, à combien cela montera-t-il?

— Ah! ça, l'amende, c'est une affaire d'une cinquantaine de francs.

— Une cinquantaine de francs! m'écriai-je. Ils vont demander cinquante francs à ma mère? Oh! mon Dieu! oh! mon Dieu!

Je me sentais bien près de pleurer.

— Bah! dit Montagnon, et ton cousin Deviolaine [1], est-ce qu'il n'est pas là?

Je secouai la tête. Je n'avais pas à cet endroit grande confiance dans mon cousin Deviolaine. Je lui avais dit plus d'une fois pour le sonder :

— Mon cousin, que me feriez-vous, si vous me preniez chassant dans la forêt?

Et il m'avait répondu, avec cette douce voix qui le caractérisait, et ce charmant froncement de sourcils qui d'ordinaire accompagnait sa voix :

— Ce que je ferais? Je te flanquerais dans un cul de basse-fosse, drôle!

La consolation que me donnait Montagnon à l'en-

1. Cousin germain de madame Dumas, inspecteur des forêts à Villers-Cotterets, et que Dumas devait retrouver plus tard dans les bureaux du duc d'Orléans.

droit de M. Deviolaine n'était donc rien moins qu'efficace.

Je rentrai, en conséquence, à la maison, l'oreille excessivement basse. J'embrassai ma mère plus affectueusement que de coutume, et je m'acheminai vers ma chambre.

— Où vas-tu? me dit-elle.

— Faire mon thème, maman, lui répondis-je.

— Tu le feras après dîner. On va se mettre à table.

— Je n'ai pas faim.

— Comment, tu n'as pas faim?

— Non : j'ai mangé une tartine de beurre chez Montagnon.

Ma mère me regarda avec étonnement; madame Montagnon ne passait pas pour prodiguer les tartines.

Puis, se retournant vers une vieille amie à elle qui venait passer presque tout son temps chez nous, et que je criblais de niches :

— Ah çà! mais est-ce qu'il est malade? demanda-t-elle moitié riant, moitié inquiète.

— Soyez tranquille, répondit la vieille dame, le brigand aura fait quelque nouveau tour, et n'a probablement pas la conscience nette.

Oh! chère madame Dupuis, que vous aviez une profonde connaissance du cœur humain en général et de mon cœur en particulier!

Non, je n'avais pas la conscience nette, et il s'en fallait même du tout au tout. Aussi restai-je debout à la fenêtre, à moitié caché par le rideau, explorant la place en tous sens pour voir si quelque garde, quelque gendarme, ou même Tournemolle, à qui

j'avais déjà eu affaire à propos de mon pistolet, ne débouchait point par quelque rue, et ne s'acheminait point vers la maison.

Ce fut bien pis qu'un garde, bien pis qu'un gendarme, bien pis que Tournemolle qui déboucha sur la place du Château.

Ce fut M. Deviolaine en personne.

J'eus un instant l'espérance qu'il ne venait pas à la maison; nous logions porte à porte avec un vieux garde chez lequel il allait quelquefois.

Mais bientôt il n'y eut plus de doute : on eût dit qu'un mathématicien avait tracé une diagonale de la rue du Château au seuil de notre maison, et que M. Deviolaine avait fait le pari de suivre cette diagonale sans s'en écarter d'une ligne.

Je n'avais plus d'autre salut que la fuite.

En cinq secondes, mon plan fut fait.

Je descendis rapidement l'escalier. A travers deux portes vitrées, de la dernière marche de l'escalier on pouvait voir dans la boutique. Au moment où M. Deviolaine ouvrait la porte de la boutique, je m'élançai par une porte de communication chez Lafarge, et, de chez Lafarge, dans une allée qui conduisait à la rue. Je gagnai le pavé du roi. Je me glissai le long des maisons; j'atteignis la place de l'Abreuvoir par une ruelle, et, de la place de l'Abreuvoir, je rentrai chez Montagnon par cette fameuse porte de derrière, que je n'avais considérée jusque-là que comme sortie, et que, deux fois dans la même journée, je venais d'utiliser comme entrée.

De la boutique de Montagnon, je voyais chez nous, autant qu'on peut voir d'un côté d'une rue à l'autre.

Il me semblait qu'il se faisait un grand mouvement, et que l'on cherchait quelqu'un ; je n'eus plus de doute, lorsque je vis ma mère paraître derrière les carreaux du premier étage, ouvrir la fenêtre et regarder dans la rue.

Il était évident que, non seulement on cherchait quelqu'un, mais encore que c'était ma mère qui cherchait ce quelqu'un, et que ce quelqu'un, c'était moi.

Je ne pouvais charger ni Montagnon ni sa femme d'aller aux informations. Je venais chez eux tous les jours, mais ils venaient rarement chez nous. Leur apparition à l'un ou à l'autre eût donc semblé étrange, et eût certainement tout révélé. Je me tins donc coi et couvert, comme dit et comme fit Robinson, la première fois qu'il aperçut les sauvages débarqués dans son île.

Au bout d'un quart d'heure, M. Deviolaine sortit.

Il me sembla que sa figure était encore plus à l'orage qu'en entrant.

J'attendis la nuit, qui venait à cinq heures, et, la nuit venue, me faisant le plus invisible possible, je courus chez ma bonne amie madame Darcourt.

On se rappelle que, dans toutes les circonstances graves, c'était à elle que je recourais.

Cette fois encore, je lui exposai mon cas, lui avouant tout, et la priant d'aller chez ma mère, afin de s'informer de la gravité des choses.

La bonne et excellente femme m'aimait tant, qu'elle était à la disposition de mon moindre caprice. Elle courut à la maison ; je la suivis de loin

par derrière; quand elle fut entrée, je collai mon œil au coin du carreau.

Malheureusement, ma mère tournait le dos à la fenêtre, et je ne pouvais voir son visage; mais je voyais les mouvements de son corps, et ils me paraissaient des plus menaçants.

Au bout d'un quart d'heure, madame Darcourt sortit, et comme elle se doutait que je n'étais pas loin, elle m'appela. Je me fis appeler deux fois, et même trois; mais, comme je crus saisir dans ce troisième appel une intonation assez rassurante, je me rapprochai.

— C'est donc toi, méchant enfant? me dit ma mère.

— Voyons, ne le grondez pas, interrompit madame Darcourt; il est assez tourmenté, allez.

— Et, Dieu merci, il y a de quoi, dit ma mère en secouant la tête de haut en bas.

Je poussai un soupir qui ébranla le chambranle de pierre contre lequel j'étais appuyé.

— Tu sais que M. Deviolaine est venu? me dit ma mère.

— Je crois bien, je l'ai vu venir. C'est pour cela que je me suis sauvé.

— Il veut absolument que tu ailles en prison.

— Oh! pour cela, m'écriai-je, il n'a pas le droit de m'y faire aller.

— Comment, il n'a pas le droit de t'y faire aller?

— Non, non, non, je le sais... Puisque je te dis que je le sais!

Ma mère fit un signe à madame Darcourt. Je surpris ce signe.

— Oh! tu n'as pas besoin de cligner de l'œil, lui dis-je; il n'en a pas le droit.

— Oui, mais il a le droit de te faire un procès-verbal, de te mettre à l'amende.

— Ah! ça, c'est vrai, dis-je avec un second soupir encore plus déchirant que le premier.

— Et cette amende, qui la payera?

— Ah! dame, pauvre maman, je sais bien que ce sera toi. Mais sois tranquille : quand je gagnerai de l'argent, je te rendrai tes cinquante francs, parole d'honneur!

Ma mère ne put s'empêcher de rire.

— Ah! tu as ri, m'écriai-je; ah! il n'y a pas plus d'amende que de prison!

— Non, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que tu iras dire à M. Creton que tu es fâché de ce qui est arrivé, et que tu lui demandes bien pardon.

Je secouai la tête.

— Comment, non? s'écria ma mère.

— Non! repris-je.

— Tu dis non, je crois?

— Je dis non.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je ne puis aller lui dire que je suis fâché qu'il se soit donné une entorse.

— Tu ne peux pas lui dire que tu es fâché qu'il se soit donné une entorse?

— Eh! non, puisque j'en suis content. Ce serait mentir, et tu sais, maman, comme tu me le défends, de mentir!... Un jour, quand j'étais tout petit, tu m'as fouetté parce que j'avais menti.

— Avez-vous vu un bandit pareil? dit ma mère.

— Dame! s'il ne veut pas mentir, cet enfant! dit en riant madame Darcourt.

— Mais le procès-verbal! mais les cinquante francs! s'écria ma mère.

— Bah! les cinquante francs! dit madame Darcourt.

— Ah çà! crois-tu donc que ce n'est rien pour nous que cinquante francs? dit tristement ma mère.

L'intonation avec laquelle elle prononça ces paroles me serra profondément le cœur, car elle prouvait en effet que cette perte de cinquante francs, c'était beaucoup, que c'était trop pour ma mère.

J'allais céder, j'allais dire : « Eh bien, j'irai chez cet homme, je lui dirai que je suis fâché qu'il se soit donné une entorse, je dirai tout ce que tu voudras!... » quand, malheureusement pour ma bonne intention, madame Darcourt, qui, comme moi, avait remarqué l'intonation, se retourna de mon côté :

— Écoute, dit-elle, je ne t'ai rien donné cette année pour tes étrennes.

— Non, ni Léonor non plus.

— Ni Léonor non plus? répéta-t-elle.

— Non plus, répétai-je à mon tour.

— Eh bien, si tu es condamné à payer les cinquante francs en question, nous t'en donnerons chacune vingt-cinq.

— Merci, madame Darcourt... En ce cas, je cours chez M. Creton.

— Pour quoi faire?

— Pour lui dire que c'est bien fait; qu'il n'a que

ce qu'il mérite; qu'une autre fois, il ne courra plus après moi; que...

Ma mère m'attrapa par le bras.

— Voyons, rentre, dit-elle, et va te coucher.

(*Mémoires*, t. II, ch. XXXIII, p. 41-49.)

III

BUREAUCRATE ET DRAMATURGE

Dès son arrivée à Paris, Dumas était entré comme expéditionnaire dans les bureaux du duc d'Orléans. Les souvenirs qui vont suivre se rapportent au moment où il venait de quitter les archives pour le service des bureaux forestiers dirigés par son cousin, M. Deviolaine, qui eut une certaine influence sur l'enfance de l'auteur, étant inspecteur des forêts à Villers-Cotterets.

Le lecteur connaît M. Deviolaine. Depuis cinq ans que j'étais dans l'administration, on en faisait mon épouvantail. J'entrai donc dans ma nouvelle famille bureaucratique sous de mauvais auspices.

La lutte commença au moment même de l'entrée.

On avait voulu me colloquer dans une immense ralle où travaillaient déjà cinq ou six de mes camarades, et je m'étais révolté contre cette mesure. Mes camarades qui n'y voyaient point malice, avaient eu beau m'expliquer qu'ils trouvaient, dans cette réunion, l'avantage de tuer, par la causerie, le temps, cet ennemi mortel des employés; moi, je ne craignais rien tant que cette causerie, qui faisait leurs délices, à eux, et mon supplice, à moi; car cette causerie était une distraction à ma pensée unique, croissante, éternelle.

Non, tout au contraire de ce grand bureau émaillé de surnuméraires, de commis et de commis d'ordre, j'avais lorgné une espèce de niche séparée par une simple cloison de la loge du garçon de bureau, et dans laquelle celui-ci enfermait les bouteilles qui avaient contenu de l'encre, et qui lui revenaient quand elles étaient vides.

J'en demandai la mise en possession.

Autant aurait valu demander l'archevêché de Cambrai, qui venait de vaquer.

Ce fut, à cette demande, une clameur qui s'éleva depuis le garçon de bureau jusqu'au directeur général. Le garçon de bureau demanda aux employés de la grande chambre où il mettrait désormais ses bouteilles vides; les employés de la grande chambre demandèrent au sous-chef de bureau — celui-là même qui ne savait pas ce que c'était que Byron — si je me croyais déshonoré de travailler avec eux; le sous-chef demanda au chef si j'étais venu à la direction des forêts pour y donner des ordres ou pour en recevoir; le chef demanda au directeur général s'il était dans l'habitude qu'un employé à quinze cents francs eût un cabinet séparé comme un chef de bureau à quatre mille. Le directeur général répondit que, non seulement ce n'était point dans les usages administratifs, mais encore qu'aucun précédent ne militait en ma faveur et que ma prétention était monstrueuse!

J'étais en train de mesurer la longueur et la largeur du malheureux recoin dont l'usufruit faisait, en ce moment, toute mon ambition, lorsque le chef de bureau descendit fièrement de la direction géné-

rale, porteur de l'ordre verbal dont la signification devait faire rentrer dans les rangs l'employé indiscipliné qui avait eu un instant l'espoir ambitieux d'en sortir.

Il le transmit aussitôt au sous-chef, qui le transmit aux employés de la grande chambre, qui le transmirent au garçon de bureau. Il y avait liesse générale dans la direction; un camarade allait être humilié, et, s'il ne supportait pas humblement son humiliation, il allait perdre sa place!

Le garçon de bureau ouvrit la porte qui conduisait de sa loge à la mienne; il venait de faire une tournée générale dans l'administration, et rapportait toutes les bouteilles vides qu'il avait pu déterrer.

— Mais, mon cher Féresse, lui dis-je en le regardant avec inquiétude, comment voulez-vous que je tienne ici avec toutes ces bouteilles, ou bien que toutes ces bouteilles tiennent ici avec moi, — à moins que je ne m'établisse dans l'une d'elles, comme avait fait le Diable boiteux?

— Voilà justement la chose, répondit Féresse d'un ton goguenard en posant les nouvelles bouteilles près des anciennes; c'est que M. le directeur général n'écoute pas de cette oreille-là : il veut que je garde cette chambre pour moi seul, et il n'entend pas que le dernier venu fasse la loi.

Je marchai à lui le sang au visage.

— Le dernier venu, si peu de chose qu'il soit, lui dis-je, est encore votre supérieur; il a donc droit que vous lui parliez la tête découverte. Chapeau bas, drôle!

En même temps, j'envoyai, du revers de ma main,

le feutre du pauvre diable s'aplatir contre la muraille, et je sortis.

Tout cela s'était passé en l'absence de M. Deviolaine; par conséquent, je n'avais pas le dernier mot de l'affaire. M. Deviolaine ne devait être de retour que dans deux ou trois jours; je résolus donc de rentrer chez ma pauvre mère, et d'y attendre ce retour.

Mais, avant de quitter l'administration, j'allai conter ce qui venait de se passer à Oudard, qui me dit qu'il n'y pouvait rien, et à M. Pieyre, qui me dit qu'il n'y pouvait pas grand'chose.

Ma mère fut désolée : cela ressemblait fort à mon retour de chez maître Lefèvre, en 1813. Elle courut chez madame Deviolaine. Madame Deviolaine était une femme excellente, mais à vues étroites; elle ne comprenait pas qu'un commis eût d'autre ambition que celle d'être commis principal; un commis principal, d'autre ambition que celle d'être sous-chef; un sous-chef, que celle d'être chef, et ainsi de suite. Elle ne promit donc rien à ma mère; d'ailleurs, la pauvre femme n'avait pas grand pouvoir sur son mari, et, comme elle le savait parfaitement, elle essayait rarement d'user du peu qu'elle avait.

De mon côté, j'avais prié Porcher [1] de passer à la maison. Je lui avais montré ma tragédie presque finie, et je lui avais demandé si, en cas d'accident, il ne pouvait pas m'avancer une certaine somme.

— Dame! avait répondu Porcher, une tragédie!...

1. Marchand de billets de théâtre, qui avait déjà avancé de l'argent à Dumas sur ses droits de *la Noce et l'Enterrement*.

Si c'était un vaudeville, je ne dis pas!... Enfin, *faites-la recevoir*, et l'on verra.

Faites-la recevoir! En effet, là était toute la question.

Ma mère revint. Cette réponse de Porcher n'était pas de nature à la rassurer.

J'écrivis à M. Deviolaine, priant que ma lettre lui fût remise à son retour, et j'attendis.

Nous passâmes trois jours d'angoisses; mais, pendant ces trois jours, je restai couché et travaillai incessamment.

Pourquoi restai-je couché? Cela demande explication.

Lorsque j'étais au secrétariat, lorsque j'allais au bureau de dix heures du matin pour n'en sortir qu'à cinq heures du soir; quand j'y retournais à huit heures pour n'en sortir qu'à dix; quand j'avais fait huit fois par jour le chemin du faubourg Saint-Denis, n° 53, à la rue Saint-Honoré, n° 216, j'étais tellement fatigué, qu'il était rare que je pusse travailler debout. Alors je me couchais et je m'endormais, après avoir préparé mon travail sur la table, à côté de mon lit; je dormais deux heures, et, à minuit, ma mère me réveillait pour s'endormir à son tour.

Voilà pourquoi je travaillais couché.

De ce travail couché j'avais pris une telle habitude, que, longtemps après avoir conquis ma liberté, je continuai de travailler couché, toutes les fois que je faisais du théâtre.

J'y contractai encore une autre habitude, celle d'écrire mes drames en écriture renversée : cette

habitude, je ne l'ai pas perdue comme l'autre, et, encore aujourd'hui, j'ai une écriture pour mes drames et une écriture pour mes romans [1].

Pendant ces trois jours, j'avançai énormément *Christine*. Le quatrième jour, je reçus une lettre de M. Deviolaine, qui m'invitait à passer à son bureau.

Je m'empressai de m'y rendre. Cette fois-là, le cœur ne me battait même pas; j'avais envisagé les choses au pis, et j'étais préparé à tout.

— Ah! te voilà donc, tête de fer! s'écria M. Deviolaine en m'apercevant.

— Oui, monsieur, me voilà.

— Ah! ah! monsieur!

Je ne répondis pas.

— Nous sommes donc trop grand seigneur pour travailler avec tout le monde? continua M. Deviolaine.

— Vous vous trompez... tout au contraire, je ne suis pas assez grand seigneur pour travailler avec les autres, puisque j'ai besoin de travailler seul.

— Et tu demandes un bureau seul, pour n'y rien faire, que tes ordures de pièces?

— Je demande un bureau seul, pour avoir le droit de penser en travaillant.

— Et, si je ne te le donne pas, ce bureau seul?

— Je me ferai écrivain public. Vous savez que je n'ai pas d'autre ressource.

1. Cette assertion n'est pas très exacte. Le manuscrit original d'*Antony* qu'Alexandre Dumas fils a eu l'obligeance de me communiquer (il était toujours heureux de faire aimer le talent de son père qu'il aimait tant!) est presque en entier d'une écriture cursive, sauf deux pages du cinquième acte.

— Aussi tu peux te vanter que, si je ne t'envoie pas tout de suite à ton échoppe, ce n'est pas pour toi, c'est pour ta mère.

— Je ne l'ignore pas, et je vous en suis reconnaissant pour elle.

— Eh bien, prends-le donc, ton bureau! Mais je te préviens d'une chose...

— Vous me donnerez une besogne double de celle des autres?

— Parfaitement.

— Ce sera une injustice, voilà tout; mais, comme je ne suis pas le plus fort, je la subirai.

— Une injustice! une injustice! s'écria M. Deviolaine; sais-tu que je n'en ai jamais fait une seule, injustice?

— Il y a commencement à tout, à ce qu'il paraît.

— A-t-on vu! mais a-t-on vu ce bigre-là! continua M. Deviolaine en se promenant de long en large dans son bureau; a-t-on vu! a-t-on vu!...

Puis, revenant à moi :

— Eh bien, non, on ne t'en fera pas, d'injustice; eh bien, non, on ne te donnera pas plus de besogne qu'aux autres; seulement, on t'en donnera autant, et on veillera à ce que tu la fasses, et c'est M. Fossier que je chargerai de cette inspection.

Je fis un mouvement de lèvres.

— Ah çà! as-tu quelque chose contre M. Fossier, à présent?

— Non; je le trouve laid, voilà tout.

— Eh bien, après?

— Eh bien, j'aimerais mieux qu'il fût beau, pour lui d'abord, pour moi ensuite.

— Mais que t'importe que M. Fossier soit laid ou beau?

— Quand j'ai affaire trois ou quatre fois par jour à un visage, j'aime mieux qu'il soit agréable que désagréable.

— Mais qui m'a donc bâti un gaillard pareil? vous verrez qu'il faudra lui faire des chefs de bureau à son goût... Allons, allons! va-t'en à ton cabinet et tâchons de réparer le temps perdu.

— J'y vais; mais, auparavant, une promesse, monsieur.

— Je crois qu'il va m'imposer des conditions, ma parole d'honneur!

— Celle-là, vous l'accepterez, j'en suis sûr.

— Voyons, que désirez-vous, monsieur le poète?

— Je désire que, chaque jour, vous vous assuriez par vous-même, et de la besogne que j'aurai faite, et de la façon dont elle sera faite.

— Eh bien, je te le promets... Et à quand ta première représentation?

— Il me serait difficile de vous le dire; mais, ce dont je puis vous répondre, c'est que vous y serez.

— Oui, j'y serai, et plutôt avec deux clefs qu'une, sois tranquille... Ainsi, tiens-toi bien!

Et il me fit un geste de menace sur lequel je sortis[1].

(*Mémoires*, t. V, ch. CXIII, p. 18-23.)

1. M. Deviolaine, malgré sa brusquerie, était au surplus un homme excellent, qui ne perdit jamais de vue la famille Dumas, et pour qui la « tête de fer » d'Alexandre eut toujours une sincère affection.

IV

M. LAFON DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Dumas est encore expéditionnaire dans les bureaux du duc d'Orléans. Féresse, garçon de bureau, avec qui il avait eu jadis maille à partir, reçoit sans enthousiasme les comédiens d'à côté, qui viennent au Palais-Royal demander l'auteur de *Henri III*, lequel n'est pas même sous-chef.

En rentrant, le garçon de bureau me dit :

— Vous êtes sorti !

— Oui, Féresse.

— Eh bien, en votre absence, il est venu un comédien.

— Quel comédien, Féresse?

— M. Lafon.

— M. Lafon de la Comédie-Française?

— Je ne sais pas de quelle comédie il est, mais c'est un comédien.

— Que lui avez-vous dit?

— Il paraissait contrarié de ne pas vous trouver ; alors, je lui ai dit : « Oh ! il ne tardera pas à rentrer; les employés à quinze cents francs n'ont pas le droit de faire de longues absences. »

— Ah ! que vous connaissez bien le code bureaucratique, mon cher Féresse! Et qu'a-t-il dit?

— Il a dit qu'il reviendrait.

— C'est bien, Féresse ; allez.

— Comment que j'aille?

— Allez à vos affaires, et laissez-moi aux miennes.

— Ah! c'est-à-dire à celles de l'administration?

— Oui, Féresse, vous avez raison et c'est moi qui ai tort.

Féresse sortit en grommelant.

— Que me voulait M. Lafon? Comment M. Lafon s'était-il dérangé pour moi? M. Lafon, un des gros bonnets de la Comédie-Française!

Lafon avait au théâtre un singulier emploi.

Il jouait les chevaliers français.

Qu'entendait-on par *chevaliers français*?

On entendait d'abord les chevaliers français, c'est-à-dire les rôles où l'on portait une toque noire, une plume blanche, une tunique jaune, un pantalon collant, des bottes de buffle et une épée en croix : les Bayard, les Duguesclin, les Raoul, les Tancrède, les Marigny.

Mais on entendait encore tout ce qui s'exprimait en chevalier français.

C'est-à-dire les Orosmane, les Zamore, les Cid, les orphelins de la Chine, les Hippolyte, les Pilade, les Britannicus, les Achille, etc., etc.

M. Lafon était donc en possession des chevalier français, c'est-à-dire de tout ce qu prenait le parti du faible contre le fort, et exprimait, par des sentences plus ou moins rebattues, des sentiments plus ou moins généreux.

C'était un drôle de corps que M. Lafon, et dont jamais personne n'a pu avoir le dernier mot.

Il était Gascon avant tout; seulement, il était impossible de dire si ses gasconnades étaient d'un homme d'esprit ou d'un sot.

Un artiste du Théâtre-Français, assez médiocre pour son propre compte, et qui, en termes de

théâtre, était *égayé* un peu plus souvent qu'à son tour, avait une prodigieuse aptitude à imiter l'accent et la manière de dire de Lafon.

Un jour que X... se livrait dans le foyer des comédiens à son talent d'imitation, — et cela au milieu des rires frénétiques de la joyeuse assemblée, — Lafon entre.

L'acteur se tait, mais les rires continuent.

— Eh bien, demande Lafon avec son accent gascon, si pareil à celui de son imitateur, que c'était le sien qui semblait en être l'écho, que se passe-t-il donc ici?

— Rien, monsieur Lafon. Vous voyez, on riait, répondit X...

— Oui, mais il me semble que tu m'imitais, X...!

— Oh! monsieur Lafon...

— Je ne t'en veux pas, les grands modèles sont bons à suivre.

— Monsieur Lafon!...

— On dit que tu arrives à me contrefaire d'une façon miraculeuse.

— Dame, comme vous dites, monsieur Lafon, les grands modèles sont bons à suivre, et à force de vous étudier...

— Voyons cela, mon ami, voyons cela.

— Oh! monsieur Lafon, devant vous?

— Cela me fera plaisir.

— Vraiment?

— Foi d'Orosmane.

Quand Lafon avait juré par Orosmane, il avait juré par ce qu'il y avait pour lui de plus sacré au monde.

— Puisque vous le voulez absolument, dit X...

— Je t'en prie.

Et X... recommença la tirade.

Lafon l'écouta avec l'attention la plus profonde et de nombreux gestes d'assentiment.

Puis, quand le bouffon eut fini :

— Eh bien, lui demanda Lafon, pourquoi ne joues-tu pas ainsi pour ton compte? On ne te sifflerait pas, mon ami.

Il faut le dire, les rieurs furent du côté de Lafon.

Autre chose :

Un soir, — c'était le soir de la première représentation de *Pierre de Portugal*, — j'étais dans les coulisses du Théâtre-Français, avec Adolphe de Leuven et Lucien Arnault. Entre le premier et le second acte, Lafon, qui jouait don Pierre, avait un changement à faire. Il devait quitter ses habits de prince, et aller visiter Inès, déguisé en simple soldat.

Lucien Arnault, l'auteur de la pièce, le voit venir à lui avec un costume brodé sur toutes les coutures et un soleil sur la poitrine.

Lucien, désespéré, croit que Lafon s'est trompé de costume, et qu'il va retarder le second acte en rectifiant son erreur.

Il se précipite vers lui.

— Oh! mon cher Lafon! lui dit-il, qu'avez-vous donc fait?

— Comment, ce que j'ai fait?

— Oui, quel costume avez-vous?

— Vous n'êtes pas content de mon costume? Vous êtes difficile, mon cher Lucien; il est tout flambant neuf.

— Trop flambant, pardieu! c'est ce dont je me plains.

— Qu'y trouvez-vous donc à redire?

— Mais je trouve que, pour un soldat, vraiment...

— Quoi?

— Vous avez trop de broderies, de satin, de velours; ce soleil surtout...

Lafon interrompit Lucien en lui posant la main sur l'épaule.

— Mon cher Lucien, lui dit-il avec un sourire que je vois encore, apprenez une chose, c'est que j'aime mieux faire envie que pitié.

Et il lui tourna le dos, et il eut la satisfaction de jouer son second acte, non pas en soldat portugais, non pas en chevalier français, mais en troubadour, comme on disait à cette époque.

Lorsque Lafon parlait de Talma, il avait l'habitude de dire : *l'autre*.

Un jour, M. de Lauraguais, impatienté, lui dit :

— Monsieur Lafon, permettez-moi de vous dire qu'il me semble que vous êtes trop souvent *l'un*.

C'était là l'homme qui était venu en mon absence et qui allait revenir.

Que pouvait me vouloir Tancrède?

Pendant que je m'interrogeais moi-même, la porte de mon cabinet s'ouvrit et Féresse annonça :

— Monsieur Lafon!

— Faites entrer, répondis-je en me levant.

M. Lafon congédia Féresse d'un geste superbe, dans lequel il y avait à la fois des remercîments et de la supériorité.

Puis il resta dans l'encadrement de la porte.

— Pardon, dit-il, monsieur, si je me permets de me présenter sans être connu de vous.

— Sans être connu de moi, monsieur Lafon? répondis-je. Mais vous êtes connu du monde entier!

— Comme artiste, monsieur, c'est vrai. J'aurais donc dû dire, sans être personnellement connu de vous.

— Donnez-vous d'abord la peine d'entrer, monsieur.

M. Lafon fit un signe de remercîment, mais demeura à la même place.

— Monsieur, dit-il, vous avez fait une tragédie sur la reine Christine.

Toutes mes tribulations repassèrent devant mes yeux.

— Hélas! répondis-je, je ne puis le nier.

— Vous auriez tort de le nier, monsieur. Il paraît qu'il y a de grandes beautés dans cet ouvrage.

— Vous êtes trop bon.

— C'est l'avis de tout le monde.

— Excepté celui de M. Picard.

— Picard! qu'est-ce que c'est que cela?

— C'est Picard; vous ne connaissez pas Picard, monsieur Lafon?

— Ah! oui, l'auteur de *la Petite Ville*. Eh bien, mais que vous importe l'avis de M. Picard?

— Il ne m'importe pas à moi, mais il paraît qu'il importe au Théâtre-Français, qui le lui a demandé, et qui, à ce qu'il paraît, l'attend pour décider en dernier ressort de ma pièce.

— Votre pièce est reçue, monsieur.

— Je ne crois pas.

— Elle est reçue, et la preuve, c'est que je viens vous dire : Monsieur Dumas, est-ce qu'il n'y a pas dans votre ouvrage un gaillard bien campé, qui, au moment où Christine veut faire assassiner le malheureux Monaldeschi, vient dire à cette drôlesse de reine : « Majesté, vous n'en avez pas le droit, non, non, non, vous n'en avez pas le droit. »

— Ah! sapristi! monsieur Lafon, vous m'y faites songer; seulement, c'est trop tard. Non, ce rôle n'y est pas, je conviens que ce rôle manque, monsieur Lafon.

— Oh! oh! oh!

— Que voulez-vous? je suis un apprenti.

— Et l'on ne peut pas l'y introduire? Je vous réponds que l'ouvrage y gagnerait, monsieur.

— Je n'en doute pas, mais il n'a pas été fait à ce point de vue-là.

— Comment! monsieur, il n'y a pas, dans toute la cour de Louis XIV, un chevalier français qui, comme le Talbot de *Jeanne d'Arc* [1], plaida la cause de ce malheureux étranger?

— Non.

— C'est impossible, permettez-moi de vous le dire.

— D'abord, ce fut ainsi dans la réalité, monsieur Lafon. L'assassinat fut instantané; la chose se passait à quinze lieues de Paris, à dix-neuf de Versailles : cette instantanéité est la seule excuse de la reine.

— Elle n'en a pas, monsieur, dit Lafon indigné.

— C'est vrai, monsieur, et je suis de votre avis en bonne moralité. Non, elle n'a pas d'excuse; mais, si

1. *La Pucelle d'Orléans*, de Schiller.

elle en avait une, la seule qu'elle pourrait avoir, c'est la passion, l'emportement, la violence. Il est évident que, si elle réfléchit, Monaldeschi ne doit pas mourir. Mais enfin, vous comprenez, puisqu'il est mort, il faut en prendre notre parti.

— Mais il me semble, monsieur Dumas, que M. Mazarin lui-même à écrit à cette occasion une lettre.

— A laquelle Christine a répondu par une autre qui commençait ainsi : « Très illustre faquin... » Vous ne voudriez pas jouer Mazarin dans de pareilles conditions, n'est-ce pas?

— Non, monsieur, non. Mais enfin quels sont les autres rôles?

— Dame, il y a celui de Sentinelli.

— Sentinelli, Sentinelli... Que fait celui-là?

— Il assassine impitoyablement son ancien ami.

— Oh! le misérable!

— Cela ne vous convient pas.

— Non.

— Il y a celui de Monaldeschi.

— De la victime?

— De la victime.

— Est-elle intéressante, la victime?

— Moins qu'Iphigénie.

— Moins qu'Iphigénie! et pourquoi cela?

— Parce qu'Iphigénie marche à l'autel en véritable héroïne de tragédie qu'elle est, consolant son père et sa mère, tandis que Monaldeschi...

— Tandis que Monaldeschi...?

— Je dois l'avouer, meurt assez misérablement.

— Comment! il ne marche pas à l'autel la tête haute?

— D'abord, il n'y a pas d'autel.

— Non; mais c'est une manière de parler. Comment donc meurt-il?

— La tête basse, monsieur Lafon, en implorant la miséricorde de la reine, en se traînant à ses pieds, en appelant au secours.

— Mais c'est donc un lâche?

— Vous avez dit le grand mot. Eh bien, oui, monsieur Lafon, c'est un lâche.

— Et vous avez osé mettre en scène un pareil bélître?

— Je l'ai osé.

— Et vous croyez que votre Monaldeschi passera?

— Je l'espère.

Il secoua la tête.

— Que voulez-vous, monsieur Lafon! nous sommes des réformateurs; nous voulons ramener la nature sur la scène...

— Comment, monsieur Dumas, vous n'admirez pas Orosmane [1]?

— Non, monsieur Lafon.

— Vous n'admirez pas Sémiramis?

— Non, monsieur Lafon.

— Mais qu'admirez-vous donc?

— Tout Eschyle, presque tout Sophocle, un peu d'Euripide chez les anciens; tout Shakespeare, tout Molière, beaucoup de Corneille, beaucoup de Racine, *le Mariage de Figaro* et *le Barbier de Séville*.

— Et vous n'admirez pas Orosmane quand il dit à Nérestan :

Te serais-tu flatté
D'égaler Orosmane en générosité?

1. Les exemples suivants sont tirés des tragédies de Voltaire.

— Non, monsieur Lafon.

— Vous n'admirez pas Tancrède quand il dit à Orbassan :

> Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie;
> Viens mourir de ma main ou m'arracher la vie?

— Non, monsieur Lafon.

— Vous n'admirez pas Fernand quand il dit à Zamore :

> Des dieux que nous servons, connais la différence :
> Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance,
> Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
> M'ordonne de te plaindre et de te pardonner?

— Non, monsieur Lafon.

— Alors, monsieur, je comprends que vous n'ayez pas mis dans votre *Christine* un gaillard bien posé qui dise à cette drôlesse de reine : « Votre Majesté n'a pas le droit d'assassiner ce pauvre homme. Non, non, non, elle n'en a pas le droit. »

— Et, du moment que je n'ai pas mis ce gaillard-là dans ma *Christine*...?

— Monsieur, ma visite n'a plus d'objet. Votre trè-humble serviteur, monsieur Dumas; bien du succès à votre *Christine*!

— Merci de votre bon souhait, monsieur Lafon s et, si jamais, dans un sujet qui le comportera, il se trouve un gaillard... bien posé...

— Vous songerez à moi.

— Je vous le promets, monsieur Lafon.

La porte se referma. Jamais depuis je n'ai revu Lafon.

(*Souvenirs dramatiques*, t. I. Mon odyssée à la Comédie-Française. V. p. 200-211.)

V

MADEMOISELLE MARS AUX RÉPÉTITIONS DE « HERNANI »

Mademoiselle Mars était alors l'étoile de la Comédie-Française. Elle y faisait la pluie et le beau temps, surtout la pluie contre les romantiques. Ces répétitions de *Hernani*, que conte Dumas, sont demeurées célèbres dans le monde du théâtre. On verra que plusieurs observations de l'actrice ne manquaient ni de finesse ni d'à-propos.

Avec les répétitions commencèrent les déboires.

Il n'y avait, au Théâtre-Français, de sympathie réelle pour la littérature romantique que chez le vieux Joanny; les autres — mademoiselle Mars la première, malgré le splendide succès qu'elle venait d'obtenir dans la duchesse de Guise — ne regardaient l'envahissement qui s'opérait que comme une espèce d'invasion de barbares à laquelle il fallait se soumettre en souriant.

Michelot, professeur au Conservatoire, homme du monde, homme poli, nous présentait une surface des plus gracieuses et des plus agréables.

Au fond, il nous abhorrait.

Quant à Firmin, qui nous fut si utile par son talent, — talent réel, quoique rejetant au plus haut degré la forme, c'est-à-dire le côté plastique de l'art, — il n'avait pas d'opinion littéraire; il avait seulement une espèce d'instinct dramatique qui donnait, à défaut d'art, le mouvement et la vie à son jeu.

Il nous aimait donc assez, nous chez qui étaient

ses qualités, à lui : la vie et le mouvement; mais il craignait fort les autres, les vieux; de sorte qu'il restait neutre dans toutes les querelles littéraires, et assistait rarement à une lecture, afin de ne pas être obligé de manifester son opinion. Ce n'était pas un obstacle, mais ce n'était pas non plus un soutien.

La pièce était distribuée — nous parlons des rôles principaux — entre les quatre artistes que nous venons de nommer, et qui étaient les premiers du Théâtre-Français.

Mademoiselle Mars jouait doña Sol; Joanny, Ruy Gomez; Michelot, Charles-Quint, et Firmin, Hernani.

J'ai dit que notre littérature n'était pas sympathique à mademoiselle Mars; mais je dois ajouter ou plutôt répéter une chose, c'est que, comme mademoiselle Mars, au théâtre, était le plus honnête homme du monde, une fois la première représentation engagée, une fois que le feu des applaudissements ou des sifflets avait salué le drapeau — fût-il étranger — sous lequel elle combattait, elle se serait fait tuer plutôt que de reculer d'un pas; elle aurait subi le martyre plutôt que de renier, nous ne dirons pas sa foi, — notre école n'était pas sa foi, — mais son serment.

Seulement, pour en arriver là, il fallait passer par cinquante ou soixante répétitions, et ce qu'il y avait, pendant ces cinquante ou soixante répétitions, d'observations hasardées, de grimaces faites, de coups d'épingle donnés à l'auteur, c'était incalculable.

Il va sans dire que ces coups d'épingle pour le corps étaient bien souvent des coups de poignard pour le cœur.

J'ai raconté ce que j'avais souffert avec mademoiselle Mars pendant les répétitions d'*Henri III*[1]; les discussions, les querelles, les disputes même que j'avais avec elle; les emportements auxquels, malgré mon obscurité, je n'avais pu, au risque de ce qui en adviendrait, m'empêcher de me laisser aller.

La même chose devait arriver et arriva à Hugo. Mais Hugo et moi avons deux caractères absolument opposés : lui est froid, calme, poli, sévère, plein de mémoire du bien et du mal; moi, je suis en dehors, vif, débordant, railleur, oublieux du mal, quelquefois du bien.

Il en résultait, entre mademoiselle Mars et Hugo, des dialogues tout à fait différents des miens.

Notez qu'au théâtre, en général, le dialogue entre l'acteur et l'auteur a lieu par-dessus la rampe, c'est-à-dire de l'avant-scène à l'orchestre; de sorte que pas un mot n'en est perdu pour les trente ou quarante artistes, musiciens, régisseurs, comparses, garçons de théâtre, allumeurs et pompiers assistant à la répétition.

Cet auditoire, comme on le comprend, toujours disposé à bien accueillir les épisodes destinés à le distraire de l'ennui du fait principal, la répétition, ne contribue pas peu à agacer les nerfs des interlocuteurs, et, par conséquent, à infiltrer une certaine aigreur dans les relations téléphoniques qui s'établissent de l'orchestre au théâtre.

Les choses se passaient à peu près ainsi.

1. *Mémoires*, t. V, p. 85 et suiv.

Au milieu de la répétition, mademoiselle Mars s'arrêtait tout à coup.

— Pardon, mon ami, disait-elle à Firmin, à Michelot ou à Joanny, j'ai un mot à dire à l'auteur.

L'acteur, auquel elle s'adressait, faisait un signe d'assentiment, et demeurait muet et immobile à sa place.

Mademoiselle Mars s'avançait jusque sur la rampe, mettait la main sur ses yeux, et, quoiqu'elle sût très bien à quel endroit de l'orchestre se trouvait l'auteur, elle faisait semblant de le chercher.

C'était sa petite mise en scène, à elle.

— Monsieur Hugo? demandait-elle; monsieur Hugo est-il là?

— Me voici, madame, répondait Hugo en se levant.

— Ah! très bien! merci... Dites-moi, monsieur Hugo...

— Madame?

— J'ai à dire ce vers-là :

Vous êtes, mon lion, superbe et généreux[1]!

— Oui, madame; Hernani vous dit:

Hélas! j'aime pourtant d'une amour bien profonde!
Ne pleure pas... Mourons plutôt! Que n'ai-je un monde,
Je te le donnerais! Je suis bien malheureux!

et vous lui répondez :

Vous êtes, mon lion, superbe et généreux!

1. Nous respectons ici la ponctuation de Dumas, qui n'est pas celle de Hugo (*Hernani*, III, IV, 78, édit. Hachette). Hugo ponctue :

Vous êtes mon lion superbe et généreux!

Dirai-je que mademoiselle Mars ne me paraît pas manquer de sagacité?

— Est-ce que vous aimez cela, monsieur Hugo?

— Quoi?

— Vous êtes, *mon lion*!...

— Je l'ai écrit ainsi, madame; donc, j'ai cru que c'était bien.

— Alors, vous y tenez, à votre *lion*?

— J'y tiens et je n'y tiens pas, madame; trouvez-moi quelque chose de mieux, et je mettrai cette autre chose à la place.

— Ce n'est pas à moi à trouver cela : je ne suis pas l'auteur, moi.

— Eh bien, alors, madame, puisqu'il en est ainsi, laissons tout uniment ce qui est écrit.

— C'est qu'en vérité, cela me semble si drôle d'appeler M. Firmin *mon lion*!

— Ah! parce qu'en jouant le rôle de doña Sol, vous voulez rester mademoiselle Mars; si vous étiez vraiment la pupille de Ruy Gomez de Sylva, c'est-à-dire une noble Castillane du XVIe siècle, vous ne verriez pas dans Hernani M. Firmin; vous y verriez un de ces terribles chefs de bande qui faisaient trembler Charles-Quint jusque dans sa capitale; alors, vous comprendriez qu'une telle femme peut appeler un tel homme son *lion*, et cela vous semblerait moins drôle!

— C'est bien! puisque vous tenez à votre *lion*, n'en parlons plus. Je suis ici pour dire ce qui est écrit; il y a dans le manuscrit : « Mon lion! » je dirai : « Mon lion! » moi... Mon Dieu! cela m'est bien égal! — Allons, Firmin!

Vous êtes, mon lion, superbe et généreux!

Et la répétition continuait.

Seulement, le lendemain, arrivée au même endroit, mademoiselle Mars s'arrêtait comme la veille; comme la veille, elle s'avançait sur la rampe; comme la veille, elle mettait la main sur ses yeux; comme la veille, elle faisait semblant de chercher l'auteur.

— Monsieur Hugo? disait-elle de sa voix sèche, de sa voix, à elle; de la voix de mademoiselle Mars, et non pas de Célimène. — Monsieur Hugo est-il là?

— Me voici, madame, répondait Hugo avec sa même placidité.

— Ah! tant mieux! je suis bien aise que vous soyez là.

— Madame, j'avais eu l'honneur de vous présenter mes hommages avant la répétition.

— C'est vrai... Eh bien, avez-vous réfléchi?

— A quoi, madame?

— A ce que je vous ai dit hier.

— Hier, vous m'avez fait l'honneur de me dire beaucoup de choses.

— Oui, vous avez raison... Mais je veux parler de ce fameux hémistiche.

— Lequel?

— Eh! mon Dieu, vous savez bien lequel!

— Je vous jure que non, madame; vous me faites tant de bonnes et justes observations, que je confonds les unes avec les autres.

— Je parle de l'hémistiche du *lion*...

— Ah! oui : *Vous êtes, mon lion!* je me rappelle...

— Eh bien, avez-vous trouvé un autre hémistiche?

— Je vous avoue que je n'en ai pas cherché.

— Vous ne trouvez donc pas cet hémistiche dangereux?

— Qu'appelez-vous dangereux?

— J'appelle dangereux ce qui peut être sifflé.

— Je n'ai jamais eu la prétention de ne pas être sifflé.

— Soit; mais il faut être sifflé le moins possible.

— Vous croyez donc qu'on sifflera l'hémistiche du *lion*?

— J'en suis sûre!

— Alors, madame, c'est que vous ne le direz pas avec votre talent habituel.

— Je le dirai de mon mieux... Cependant, je préférerais...

— Quoi?

— Dire autre chose.

— Quoi?

— Autre chose, enfin!

— Quoi?

— Dire, — et mademoiselle Mars avait l'air de chercher le mot, que, depuis trois jours, elle mâchait entre ses dents, — dire, par exemple... heu... heu... heu...

Vous êtes, *monseigneur*, superbe et généreux!

Est-ce que *monseigneur* ne fait pas le vers comme *mon lion*?

— Si fait, madame; seulement, *mon lion* relève le vers, et *monseigneur* l'aplatit. J'aime mieux être sifflé pour un bon vers qu'applaudi pour un méchant.

— C'est bien, c'est bien!... ne nous fâchons pas...

On dira votre *bon vers* sans y rien changer! — Allons, Firmin, mon ami, continuons...

> Vous êtes, mon lion, superbe et généreux!

Il est bien entendu que, le jour de la première représentation, mademoiselle Mars, au lieu de dire : « Vous êtes, mon lion! » dit : « Vous êtes, monseigneur! »

Le vers ne fut ni applaudi, ni sifflé : il n'en valait plus la peine.

Un peu plus loin, Ruy Gomez, après avoir surpris Hernani et doña Sol dans les bras l'un de l'autre, fait, à l'annonce de l'entrée du roi, cacher Hernani dans une chambre dont la porte est masquée par un tableau.

Alors, commence la fameuse scène connue sous le nom de *scène des portraits*, scène qui a soixante et seize vers, scène qui se passe entre don Carlos et Ruy Gomez, scène que doña Sol écoute muette et immobile comme une statue, scène à laquelle elle ne prend part qu'au moment où le roi veut faire arrêter le duc, et où, arrachant son voile et se jetant entre le duc et les gardes, elle s'écrie :

> Roi don Carlos, vous êtes
> Un mauvais roi!...

Ce long silence et cette longue immobilité avaient toujours choqué mademoiselle Mars. Le Théâtre-Français, habitué aux traditions de la comédie de Molière ou de la tragédie de Corneille, était on ne peut plus rebelle à la mise en scène du drame moderne, et, en général, ne comprenait ni l'ardeur du mouvement ni la poésie de l'immobilité.

Il en résultait que la pauvre doña Sol ne savait que faire de sa personne pendant ces soixante et seize vers.

Un jour, elle résolut de s'en expliquer avec l'auteur.

Vous connaissez sa façon d'interrompre la répétition, et sa manière de s'avancer sur les quinquets.

L'auteur est debout à l'orchestre; mademoiselle Mars debout à la rampe.

— Vous êtes là, monsieur Hugo?

— Oui, madame.

— Ah! bien!... Rendez-moi donc un service.

— Avec grand plaisir... Lequel?

— Celui de me dire ce que je fais là, moi [1].

— Où cela?

— Mais sur le théâtre, pendant que M. Michelot et M. Joanny causent ensemble.

— Vous écoutez, madame.

— Ah! j'écoute... Je comprends; seulement, je trouve que j'écoute un peu longtemps.

— Vous savez que la scène était beaucoup plus longue, et que je l'ai déjà raccourcie d'une vingtaine de vers?

— Eh bien, mais ne pourriez-vous pas la raccourcir encore de vingt autres?...

— Impossible, madame!

— Ou, tout au moins, faire que j'y prenne part d'une façon quelconque.

1. On ne saurait faire, au point de vue technique, une remarque plus juste. Cette scène des *portraits* est une adaptation déclamatoire et gauche de celle des *spectres* dans le *Richard III* de Shakespeare.

— Mais vous y prenez part naturellement, par votre présence même. Il s'agit de l'homme que vous aimez; on débat sa vie ou sa mort; il me semble que la situation est assez forte pour que vous en attendiez impatiemment mais silencieusement la fin.

— C'est égal... c'est long!

— Je ne trouve pas, madame.

— Bon! n'en parlons plus... Mais, certainement, le public se demandera : « Que fait donc là mademoiselle Mars, la main sur sa poitrine? Ce n'était pas la peine de lui donner un rôle pour la faire tenir debout, un voile sur les yeux, et sans parler, pendant toute une moitié d'acte. »

— Le public se dira que, sous la main, non pas de mademoiselle Mars, mais de doña Sol, son cœur bat; que, sous le voile, non pas de mademoiselle Mars, mais de doña Sol, son visage rougit d'espérance ou pâlit de terreur; que, pendant le silence, non pas de mademoiselle Mars, mais de doña Sol, l'amante d'Hernani amasse dans son cœur l'orage qui éclate par ces mots, médiocrement respectueux, d'une sujette à son seigneur :

Roi don Carlos, vous êtes
Un mauvais roi!

et, croyez-moi, madame, cela suffira au public.

— C'est votre idée, soit! Au fait, je suis bien bonne de me tourmenter ainsi : si l'on siffle pendant la scène, ce ne sera pas moi qu'on sifflera, puisque je ne dis pas un mot... Voyons, Michelot; voyons, Joanny, continuons.

Roi don Carlos, vous êtes
Un mauvais roi!...

Là, vous êtes content, n'est-ce pas, monsieur Hugo?

— Très content, madame.

Et, avec son imperturbable sérénité, Hugo saluait et s'asseyait.

Le lendemain, mademoiselle Mars arrêtait la répétition au même endroit, s'avançait sur la rampe, mettait sa main sur ses yeux, et, de la même voix que la veille :

— Monsieur Hugo est-il là? demandait-elle.

— Me voici, madame.

— Eh bien, avez-vous trouvé à me faire dire quelque chose?

— Où cela?

— Mais vous le savez bien... dans la fameuse scène où ces messieurs disent cent cinquante vers, tandis que je les regarde et que je me tais... Je sais qu'ils sont charmants à regarder ; mais cent cinquante vers, c'est long!

— D'abord, madame, la scène n'a pas cent cinquante vers; elle n'en a que soixante et seize, je les ai comptés; puis je ne vous ai pas promis de vous faire dire quelque chose, puisque, au contraire, j'ai essayé de vous prouver que votre silence et votre immobilité, dont vous sortez par un éclat terrible, étaient une des beautés de cette scène.

— Des beautés! des beautés!... J'ai bien peur que le public ne soit pas de votre avis.

— Nous verrons.

— Oui, mais il sera un peu tard, quand vous verrez... Ainsi, vous tenez bien décidément à ce que je ne dise pas un mot de toute la scène?

— J'y tiens.

— Ça m'est égal; j'irai au fond, et je laisserai ces messieurs causer de leurs affaires sur le devant de la scène.

— Vous irez au fond, si vous voulez, madame; seulement, comme ces affaires dont ils parlent sont autant les vôtres que les leurs, vous ferez un contresens... Quand il vous plaira, madame, on continuera la répétition.

Et la répétition continuait.

Mais, chaque jour, il y avait quelque interruption dans le genre de celles que nous venons de signaler; cela agaçait fort Hugo, qui, encore à son début dramatique, avait cru que le plus difficile était de créer la pièce, et le plus ennuyeux de la faire, et qui s'apercevait que tout cela était ineffable jouissance comparé aux répétitions.

Enfin, un jour, la patience lui manqua.

La répétition finie, il monta sur le théâtre, et, s'approchant de mademoiselle Mars :

— Madame, dit-il, je voudrais bien avoir l'honneur de vous dire deux mots.

— A moi? répondit mademoiselle Mars, étonnée de la solennité du début.

— A vous.

— Et où cela?

— Où vous voudrez.

— Venez alors.

Et mademoiselle Mars, marchant la première, conduisit Hugo dans ce qu'on appelait, alors, le petit foyer, situé, à ce que je crois, à l'endroit où est aujourd'hui le salon de la loge du directeur.

Louise Despréaux y était assise seule dans un coin.

Louise Despréaux, comme nous l'avons dit, était une des antipathies de mademoiselle Mars, qui protégeait madame Menjaud. J'ai raconté en son lieu la scène que j'avais eue avec mademoiselle Mars, à propos de Louise Despréaux, lors de la distribution du rôle du page de la duchesse de Guise.

En voyant entrer mademoiselle Mars et Hugo, elle se leva et sortit discrètement. — Il est vrai que je soupçonne fort la curieuse de dix-sept ans d'avoir collé, du côté de l'oreille, son visage blond et rose à la porte.

Mademoiselle Mars s'arrêta, posant sur la cheminée la main dont elle tenait son rôle.

— Eh bien, demanda-t-elle, que vouliez-vous me dire?

— Je voulais vous dire, madame, que je viens de prendre une résolution.

— Quelle résolution, monsieur?

— Celle de vous redemander votre rôle.

— Mon rôle!... Lequel?

— Celui que vous m'aviez fait l'honneur de réclamer dans mon drame.

— Comment, le rôle de doña Sol, s'écria mademoiselle Mars tout étourdie, ce rôle-là!

Et elle montrait le rouleau de papier qu'elle tenait à la main, fronçant son sourcil noir sur un œil qui prenait, à certains moments, une incroyable expression de dureté.

Hugo s'inclina.

— Oui, dit-il, le rôle de doña Sol, celui que vous tenez à la main.

— Ah! par exemple, dit mademoiselle Mars en

frappant le marbre de la cheminée avec le rôle, et le parquet avec son pied, voilà la première fois que cela m'arrive, qu'un auteur me redemande son rôle!

— Eh bien, madame, je crois qu'il est bon que l'exemple soit donné, et je le donne.

— Mais enfin, pourquoi me le reprenez-vous?

— Parce que je crois m'apercevoir d'une chose, madame : c'est que, quand vous me faites l'honneur de m'adresser la parole, vous paraissez ignorer complètement à qui vous parlez.

— Comment cela, monsieur?

— Oui, vous êtes une femme d'un grand talent, je sais cela... mais il y a une chose dont, je le répète, vous semblez ne pas vous douter, et que dans ce cas, je dois vous apprendre : c'est que, moi aussi, madame, je suis un homme de grand talent : tenez-vous-le donc pour dit, je vous prie, et traitez-moi en conséquence.

— Vous croyez donc que je le jouerai mal, votre rôle?

— Je sais que vous le jouerez admirablement bien, madame; mais je sais aussi que, depuis le commencement des répétitions, vous êtes fort impolie envers moi; ce qui est indigne à la fois et de mademoiselle Mars et de M. Victor Hugo.

— Oh! murmura mademoiselle Mars en mordant ses lèvres pâles, vous mériteriez bien que je vous le rendisse, votre rôle!

Hugo tendit la main.

— Je suis prêt à le recevoir, madame, dit-il.

— Et, si je ne le joue pas, qui le jouera?

— Oh! mon Dieu! madame, la première personne venue... Tenez, par exemple, mademoiselle Despréaux. Elle n'aura pas votre talent sans doute; mais elle est jeune, elle est jolie; sur trois conditions que le rôle exige, elle en réunit deux; puis, en outre, elle aura pour moi ce que je vous reproche, à vous, de ne pas avoir, c'est-à-dire la considération que je mérite.

Et Hugo restait le bras tendu et la main ouverte, attendant que mademoiselle Mars lui rendît son rôle.

— Mademoiselle Despréaux! mademoiselle Despréaux! murmura mademoiselle Mars; ah! par exemple! la plaisanterie est bonne!... Vous lui faites votre cour, à ce qu'il paraît, à mademoiselle Despréaux?

— Moi? Je ne lui ai jamais parlé de ma vie!

— De sorte que vous me redemandez positivement, officiellement, votre rôle?

— Officiellement, positivement, je vous redemande mon rôle.

— Eh bien, moi, je le garde, votre rôle. Je le jouerai, et comme personne ne vous le jouerait à Paris, je vous en réponds!

— Soit, gardez le rôle; mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit à l'endroit des égards que se doivent entre eux des gens de notre mérite.

Et Hugo salua mademoiselle Mars, la laissant tout ébouriffée de cette haute dignité à laquelle ne l'avaient point habituée les auteurs de l'Empire, à genoux devant son talent, et surtout arrêtés par cette certitude que leurs pièces ne feraient pas un sou sans elle.

A partir de ce jour, mademoiselle Mars fut froide mais polie envers Hugo, et, comme elle l'avait promis, le soir de la première représentation venu, elle joua admirablement le rôle.

(*Mémoires*, t. V, ch. CXXXII, p. 269-280.)

VI

PRISE DE LA POUDRIÈRE DE SOISSONS
(RÉVOLUTION DE 1830)

Le général Dumas avait pris le pont de Clausen, seul contre un régiment d'Autrichiens (V. *Mémoires*, t. I, ch. IX, p. 108 et suiv.) ; Dumas a pris la poudrière de Soissons ; et les trois mousquetaires, sous la conduite d'Athos, occuperont le bastion Saint-Gervais (*Les Trois mousquetaires*, t. II, ch. XVI, p. 142 et suiv.).

Pour les pages suivantes, cf. J.-J. Weiss, *Le drame historique et le drame passionnel*, p. 37. « Dans le récit de Dumas, où il n'y a pas un mot de vrai, tout est exact : l'imagination, précisément parce que c'est l'imagination de l'histoire, ne s'est donné carrière que dans les limites du réel. »

A minuit, nous frappions à grands coups à la porte de madame Hutin la mère, qui nous reçut avec des cris de joie, ne se doutant pas plus que le portier de ce que contenait le cabriolet à la Congrève qu'elle ordonnait de remiser dans sa cour.

C'était le lendemain jour de marché ; il s'agissait de confectionner un gigantesque drapeau tricolore, et de le substituer au drapeau blanc qui flottait sur la cathédrale.

Madame Hutin, sans trop savoir ce que nous faisions, ni les conséquences que la chose pouvait

avoir, mit à notre disposition les rideaux rouges de sa salle à manger et les rideaux bleus de son salon.

Un drap pris dans l'armoire à linge compléta l'étendard national.

Quant au bâton, il ne fallait pas s'en inquiéter; nous trouverions celui du drapeau blanc. Les bâtons n'ont pas d'opinion.

Chacun s'était mis à la besogne; tout le monde cousait : madame Hutin, sa cuisinière, Hutin, Bard et moi [1].

A trois heures du matin, c'est-à-dire aux premières lueurs du jour, le dernier point était fait.

Voici de quelle manière la besogne était partagée.

Je commencerais par m'emparer de la poudrière, en même temps que Bard et Hutin, sous prétexte de voir le lever du soleil du haut de la tour, se feraient ouvrir les portes de la cathédrale, déchireraient le drapeau blanc et y substitueraient le drapeau tricolore.

Si le sacristain opposait de la résistance, il était convenu qu'on le jetterait du haut en bas du clocher.

Hutin avait armé Bard d'une carabine, et s'était armé lui-même d'un fusil à deux coups.

Aussitôt le drapeau placé, le sacristain enfermé dans la tour, la clef de la tour dans la poche d'Hutin, celui-ci devait m'envoyer Bard à la poudrière, située dans les ruines de l'église Saint-Jean.

1. Bard était un jeune peintre, ami de Dumas (V. *ibid.*, p. 200 et 201). Hutin était un ami de Soissons, à peu près du même âge que Dumas. Il est question de lui dans les *Mémoires*, t. II, ch. XXXVI, p. 73.

Bard pouvait m'être d'autant plus utile que, dans la poudrière, logeaient trois militaires dont les longs services étaient récompensés par une position qui était presque une sinécure, et dont les blessures, recouvertes chez deux d'entre eux par le ruban de la Légion d'honneur reçu sous l'Empire, ne permettaient pas de douter de leur courage.

Ils se nommaient : l'un le lieutenant-colonel d'Orcourt; l'autre, le capitaine Mollard; le troisième, le sergent Ragon.

Il était donc probable que j'aurais besoin de renfort.

Pendant que Bard viendrait me rejoindre, Hutin, porteur de la proclamation du général La Fayette, se rendrait immédiatement chez le docteur Missa.

Le docteur Missa était le chef de l'opposition libérale, et avait dit cent fois qu'il n'attendait qu'une occasion de se mettre en avant.

L'occasion était belle, et nous espérions qu'il ne la manquerait pas.

Hutin croyait pouvoir également compter sur deux de ses amis, l'un nommé Moreau, l'autre nommé Quinette.

Quinette, fils du conventionnel, est le même qui fut, depuis, député sous Louis-Philippe, et ambassadeur à Bruxelles sous la République.

On verra comment chacun d'eux répondit à l'appel fait au nom de la Révolution.

En sortant de la poudrière, je devais me rendre chez le commandant de place, M. de Liniers, et, l'ordre du général Gérard à la main, obtenir de lui, de gré ou de force, l'autorisation d'enlever la poudre.

J'étais prévenu que M. de Liniers était plus qu'un royaliste : M. de Liniers était un ultra!

A la première nouvelle de l'insurrection de Paris, il avait déclaré que, de quelque façon que les choses tournassent dans la capitale, il s'ensevelirait sous les ruines de Soissons, et que sur la plus haute pierre de ces ruines flotterait le drapeau blanc.

Il était donc à peu près certain que c'était de ce côté-là que viendrait la résistance sérieuse.

Je ne m'en préoccupai pas autrement : chaque événement de la journée devait se dérouler à son tour.

A trois heures dix minutes du matin, nous sortîmes donc de la maison de madame Hutin, qui fut admirable de courage, et qui, au lieu de retenir son fils, le poussa en avant.

Au bout de la rue, nous nous séparâmes, Hutin et Bard pour se rendre à la cathédrale, moi pour me rendre à la poudrière.

Comme il pouvait être dangereux d'entrer dans l'enceinte des ruines de Saint-Jean par la grande porte, facile à défendre, il fut convenu que je sauterais par-dessus le mur.

Bard, de son côté, devait, au contraire, se présenter à la grande porte, que j'irais lui ouvrir lorsque j'entendrais frapper trois coups également espacés.

En moins de cinq minutes, j'étais au pied de la muraille, aisée à franchir, vu son peu d'élévation et les interstices des pierres qui formaient, pour l'escalader, des échelons naturels.

Cependant, j'attendis. Je ne voulais commencer

mon expédition que quand je verrais au haut de la cathédrale le drapeau tricolore substitué au drapeau blanc.

Seulement, pour me rendre compte des localités, je m'élevai doucement à la force des poignets, de manière à ce que mes yeux arrivassent au niveau du faîte de la muraille.

Deux hommes, la bêche à la main, fouillaient tranquillement chacun un carré d'un petit jardin. A leur pantalon d'uniforme et à leurs moustaches, je les reconnus pour deux des militaires qui habitaient les appartements situés en face de la poudrière.

La poudrière était dans l'un ou dans l'autre des pavillons d'entrée, peut-être dans tous les deux.

La porte de chêne, solide comme une poterne, renforcée de traverses et ornée de clous, était placée entre les deux pavillons.

Elle était fermée.

Le champ de bataille ainsi exploré d'un regard, je me laissai retomber au pied de la muraille, et je tournai les yeux du côté de la cathédrale.

Au bout d'un instant, je vis apparaître au-dessus de la galerie la tête de trois hommes, puis le drapeau blanc s'agiter d'une manière insolite et qu'on ne pouvait pas attribuer au vent, dont l'absence était patente; enfin, le drapeau blanc s'abaissa, disparut, et bientôt se releva changé en drapeau tricolore.

Hutin et Bard avaient fini leur besogne; c'était à mon tour de commencer la mienne.

Ce ne fut pas long. Je visitai mon fusil pour voir

si les amorces tenaient; je le mis en bandoulière, et, en m'aidant des pieds et des mains, je parvins rapidement à la crête du mur.

Les deux militaires avaient changé d'attitude : ils étaient appuyés sur leur bêche, et regardaient avec un étonnement marqué le sommet de la tour, où flottait triomphalement le drapeau tricolore.

Je sautai dans l'enceinte de la poudrière.

Au bruit que je fis en touchant la terre, les deux militaires se retournèrent à la fois.

La seconde apparition leur semblait évidemment plus extraordinaire encore que la première.

J'avais eu le temps de passer mon fusil dans ma main gauche, et d'armer mes deux coups.

Je m'avançai vers eux; ils me regardaient venir, immobiles d'étonnement.

Je m'arrêtai à dix pas d'eux.

— Messieurs, leur dis-je, je vous demande pardon de la façon dont je m'introduis chez vous; mais, comme vous ne me connaissez pas, vous auriez pu me refuser la porte, ce qui aurait occasionné toute sorte de retards, et je suis pressé.

— Mais, monsieur, demanda le capitaine Mollard, qui êtes-vous?

— Je suis M. Alexandre Dumas, fils du général Alexandre Dumas, que vous avez dû connaître de nom, si vous avez servi sous la République; et je viens, au nom du général Gérard, demander aux autorités militaires de la ville de Soissons toute la poudre qui peut se trouver dans la ville. Voici mon ordre : qu'un de vous deux, messieurs, vienne en prendre connaissance.

Et, mon fusil dans la main gauche, je tendis la main droite du côté de ces messieurs.

Le capitaine s'approcha de moi, prit l'ordre et le lut.

Pendant qu'il lisait, le sergent Ragon fit quelques pas vers la maison.

— Pardon, monsieur, lui dis-je, comme j'ignore dans quel but vous voulez rentrer chez vous, je vous prie de demeurer où vous êtes.

Le sergent s'arrêta.

Le capitaine Mollard me rendit l'ordre.

— C'est bien, monsieur, dit-il. Maintenant, que désirez-vous?

— Ce que je désire, monsieur, c'est bien simple... Voyez ce drapeau tricolore...

Il fit un signe de tête qui signifiait qu'il l'avait parfaitement vu.

— Sa substitution au drapeau blanc, continuai-je, vous prouve que j'ai des intelligences dans la ville... La ville va se soulever.

— Après, monsieur?

— Après, monsieur, on m'a dit que je trouverais dans les trois gardiens de la poudrière de braves patriotes qui, au lieu de s'opposer aux ordres du général Gérard, m'aideraient dans mon entreprise. Je me présente donc à vous avec confiance, vous demandant votre coopération dans l'affaire.

— Vous comprenez, monsieur, me dit le capitaine, que notre coopération est impossible.

— Eh bien, alors, votre neutralité.

— Qu'est-ce que c'est? demanda un troisième interlocuteur paraissant sur le seuil de la porte avec

un foulard noué autour de la tête, en chemise et vêtu d'un simple pantalon de toile.

— Colonel, dit le sergent en faisant un pas vers l'officier supérieur, c'est un envoyé du général Gérard. Il paraît que la révolution de Paris est faite, et que le général Gérard est ministre de la guerre.

J'arrêtai l'orateur, qui continuait de s'avancer vers la maison :

— Monsieur, lui dis-je, au lieu d'aller au colonel, priez, s'il vous plaît, le colonel de venir à nous. Je serai heureux de lui présenter mes compliments, et de lui montrer l'ordre du général Gérard.

— Est-il de la main du général, monsieur? dit le colonel.

— Il est au moins signé de lui, monsieur.

— Je vous préviens que j'ai justement fait partie de l'état-major du général, et que je connais sa signature.

— Je suis heureux de cette circonstance, colonel; elle facilitera, je l'espère, ma négociation près de vous.

Le colonel s'avança; je lui remis le papier, et profitai du moment qui m'était donné, tandis que les autres militaires se groupaient à lui, pour passer entre eux et la porte de la maison.

Dès lors, j'étais seul, c'est vrai, mais j'avais affaire à trois hommes désarmés.

— Eh bien, colonel? demandai-je au bout d'un instant.

— Je n'ai rien à dire, monsieur, sinon que l'ordre est bien signé par le général Gérard.

— Il me semble, au contraire, colonel, observai-je en riant, que c'est une raison pour que vous me disiez quelque chose.

Il échangea quelques mots avec le capitaine et le sergent.

— Que demandiez-vous à ces messieurs, quand je suis arrivé?

— Votre neutralité, colonel. Je n'ai pas la prétention de vous intimider ni de forcer votre conscience; si votre opinion vous entraîne vers le mouvement qui s'opère, tendez-moi franchement la main, et donnez-moi votre parole de ne pas vous opposer à ma mission; si, au contraire, vous voulez vous y opposer, vidons cela tout de suite, et faites tout ce que vous pourrez pour vous débarrasser de moi, car je vais faire tout ce que je pourrai pour me débarrasser de vous.

— Monsieur, dit le colonel après avoir de nouveau pris langue avec ses deux compagnons, nous sommes de vieux soldats qui ont assez vu le feu pour ne pas le craindre; dans une autre circonstance, nous accepterions donc la partie que vous nous offrez; malheureusement, ou plutôt heureusement, ce qu'on vous a dit de notre patriotisme est vrai, et, si vous aviez la main sur notre cœur, vous pourriez le voir à l'effet que nous produit l'apparition de ce drapeau tricolore que nous regrettons depuis quinze ans... Quel est l'engagement que nous devons prendre avec vous, monsieur?

— Celui de rentrer chez vous et de n'en pas sortir que vous n'appreniez que je suis tué ou que je viens moi-même vous relever de votre parole.

— Pour moi et mes camarades, monsieur, foi de soldat!

J'allai à lui, et je lui tendis la main.

Trois mains s'avancèrent au lieu d'une; trois mains serrèrent la mienne avec cordialité.

— Voyons, maintenant, ce n'est point cela, dit le colonel; quand on entreprend une besogne comme celle que vous avez entreprise, il faut réussir.

— Voulez-vous m'aider de vos conseils?

Il sourit.

— Où allez-vous de ce pas?

— Chez le commandant de place, M. de Liniers.

— Le connaissez-vous?

— Pas le moins du monde.

— Hum!

— Quoi?

— Défiez-vous!

— Mais, enfin, si j'ai l'ordre?...

— Eh bien?

— Puis-je compter sur vous?

— Oh! alors, naturellement... La neutralité cesse, et nous devenons vos alliés.

En ce moment, on frappa à la porte trois coups également espacés.

— Qu'est-ce que cela? demanda le colonel.

— Un de mes amis, colonel, qui venait m'apporter du secours, si j'en avais besoin.

Puis, tout haut, je criai :

— Attendez un instant, Bard, je vais vous ouvrir... Je suis avec des amis.

Puis, me retournant vers les militaires :

— Maintenant, messieurs, leur dis-je, voulez-vous rentrer chez vous?

— C'est juste, dirent-ils.

— J'ai toujours votre parole?

— La parole donnée une fois ne se retire plus.

Ils rentrèrent chez eux, et j'allai ouvrir à Bard.

Bard était parfaitement calme : on eût dit, en le voyant sa carabine sur l'épaule, un chasseur qui vient de se faire la main en tirant à la cible.

— Eh bien, me demanda-t-il, comment vont les choses ici?

— A merveille, mon cher! tout est arrangé.

— Bon! alors, vous avez la poudre?

— Oh! pas encore... Peste! comme vous y allez! Et votre drapeau?

Il me montra du doigt le clocher.

— Vous voyez, dit-il; n'est-ce pas qu'il fait bien dans le paysage?

— Oui; mais comment cela s'est-il passé?

— Oh! en douceur. Le sacristain a d'abord fait quelques difficultés; mais il a fini par se rendre aux raisons que lui a données M. Hutin.

— Et quelles raisons lui a-t-il données?

— Je ne sais pas trop : je regardais la campagne... Savez-vous qu'elle est magnifique, votre vallée de l'Aisne, surtout du côté de Vauxbuin?

— De sorte que vous n'avez rien entendu de ce qu'Hutin disait à votre homme d'Église?

— Je crois qu'il lui a dit qu'il allait l'assommer s'il ne se tenait pas tranquille.

— Et où est-il dans ce moment-ci?

— Qui? M. Hutin?

— Oui.

— Il doit être chez le docteur, comme il a promis.

— Alors, à merveille! vous allez rester ici, vous.

— Bon! qu'y ferai-je?

— Attendez.

Bard me suivit des yeux dans le mouvement que j'exécutai.

— Ah! le joli petit canon! s'écria-t-il.

En effet, je me dirigeais vers une jolie petite pièce de quatre, et même, à ce que je crois, d'un modèle au-dessous, laquelle était remisée à l'abri d'une espèce de hangar.

— N'est-ce pas que c'est un charmant joujou?

— Charmant!

— Alors, aidez-moi, cher ami.

— A quoi?

— A mettre cette pièce en place. En cas de siège, il faut que je vous laisse de l'artillerie.

Nous nous attelâmes à la pièce, et je la mis en batterie à trente pas à peu près de la porte.

Puis je glissai la moitié du contenu de ma poire à poudre dans le canon; je le bourrai avec mon mouchoir de poche; sur cette première bourre, je glissai une vingtaine de balles; puis, sur les balles, j'appuyai le mouchoir de poche de Bard et la pièce se trouva chargée.

Une fois chargée, je la pointai et l'amorçai.

— Là! dis-je en respirant; maintenant, voici ce que vous avez à faire.

— J'écoute les instructions.

— Combien de cigarettes pouvez-vous fumer de suite?

— Oh! tant que j'ai du tabac ou de l'argent pour en acheter!

— Eh bien, mon cher, fumez sans désemparer, afin d'avoir toujours une cigarette allumée; si l'on veut entrer malgré vous et forcer la porte, invitez trois fois les gens qui voudront entrer à se retirer; si, à la troisième invitation, ils persistent, placez-vous de côté afin que le recul de la pièce ne vous casse pas les jambes, puis approchez diagonalement votre cigarette de la lumière, et vous verrez l'effet de la mécanique.

— Bon! dit Bard.

Bard ne faisait jamais une objection. Je crois que, si, tandis qu'il était sur la galerie de la tour, je lui eusse dit : « Bard, sautez en bas! » il eût sauté.

— Ah çà! lui dis-je, à présent que vous avez une carabine et un canon, mes pistolets deviennent du luxe; rendez-moi donc mes pistolets.

— Ah! c'est vrai, dit Bard, les voici.

Il les tira de sa poche, et me les rendit.

Je les examinai de nouveau : ils étaient en bon état.

Je les glissai dans les deux basques de ma veste.

Puis je me dirigeai vers la maison du commandant de place.

Une sentinelle était dans la rue.

Je m'informai près d'elle où était le cabinet de M. de Liniers.

Elle me l'indiqua. C'était au premier étage ou à l'entresol.

Je montai l'escalier, et laissai mon fusil à la porte du cabinet.

Le commandant de place était seul avec un officier que je ne connaissais pas.

Il venait de se lever sur l'annonce qui lui avait été faite que le drapeau tricolore flottait au haut de la cathédrale.

Probablement ignorait-il encore mon arrivée; car, au moment même où j'entrais, il demandait à l'officier des détails sur cet étrange événement.

— Pardon, monsieur le vicomte, lui dis-je : mais, si ce sont tout simplement des détails que vous désirez, je puis vous donner ces détails, et j'ajouterai même que personne ne peut vous les donner mieux que moi.

— Soit; mais, d'abord, qui êtes-vous, monsieur? me demanda le commandant de place en me regardant avec étonnement.

J'ai dit ma tenue : ma cravate en corde à puits, ma chemise de quatre jours, ma veste veuve de la moitié de ses boutons.

Il n'y avait donc rien d'étonnant à la question de M. le commandant de place.

Je déclinai mes nom, prénoms et qualités. J'exposai en deux mots la situation de Paris ainsi que l'objet de ma mission, et je présentai au commandant de place l'ordre du général Gérard.

Le commandant de place ou le lieutenant de roi, comme on disait alors indifféremment, lut l'ordre avec attention, et, me le remettant :

— Monsieur, dit-il, vous comprenez que je ne reconnais aucunement la suzeraineté du gouvernement provisoire. D'ailleurs, la signature du général Gérard ne présente aucun caractère d'authenticité :

elle n'est point légalisée; elle n'a pas même de cachet.

— Monsieur, répondis-je, il y a une chose qui remplacera, j'en suis sûr, d'une façon triomphante la légalisation et le cachet; je vous donne ma parole d'honneur que la signature est bien celle du général Gérard.

Un sourire qui ne manquait pas d'une certaine ironie passa sur les lèvres de M. le commandant de place.

— Je vous crois, monsieur, dit-il; mais je vais vous annoncer une nouvelle qui rendra toute discussion inutile : il ne doit pas y avoir en ce moment au magasin à poudre plus de deux cents cartouches.

Le sourire de M. de Liniers m'avait légèrement vexé.

— Monsieur, lui répondis-je avec la même politesse, comme vous ne savez pas au juste le nombre de cartouches qu'il y a au magasin à poudre, je vais m'en informer près des trois militaires qui sont mes prisonniers sur parole.

— Comment! vos prisonniers sur parole.

— Oui, monsieur le vicomte; M. le lieutenant-colonel d'Orcourt, M. le capitaine Mollard et M. le sergent Ragon sont mes prisonniers sur parole... Je vais donc, comme j'avais l'honneur de vous le dire, m'informer auprès d'eux de la quantité de poudre qu'il y a dans le magasin, et je reviens vous en instruire.

Et je saluai et je sortis.

En sortant, je jetai les yeux sur le shako du factionnaire.

Il portait le chiffre du 53e.

Je jouais de bonheur. Comme on voit, la garnison de Soissons était composée du dépôt du 53e; et le 53e, on se le rappelle, avait tourné du côté du peuple au moment même où il s'emparait du Louvre.

Dans la rue, je rencontrai un officier.

— Vous êtes monsieur Dumas? me dit-il.

— Oui, monsieur.

— C'est vous qui venez de mettre le drapeau tricolore sur la cathédrale?

— Oui, monsieur.

— Marchez et ne craignez rien de nous; les soldats se sont distribué hier des cartouches tricolores.

— Puis-je compter sur eux?

— Vous pouvez compter qu'ils resteront dans la caserne.

— Votre nom?

— Le lieutenant Tuya.

— Merci!

Je pris le nom du lieutenant Tuya sur mon portefeuille.

— Que faites-vous? me demanda-t-il.

— Qui sait? répondis-je; si, en rentrant à l'hôtel de ville, je trouvais une seconde épaulette, vous ne m'en voudriez pas de vous l'envoyer?

Il se mit à rire, me fit un signe de tête, et s'éloigna rapidement.

En ce moment, plus rapidement encore, je vis passer près de moi l'officier que j'avais trouvé chez le commandant de place.

Il n'y avait pas de temps à perdre : sans doute, il allait porter des ordres.

J'allongeai le pas, de mon côté; en un instant, je fus à la poudrière.

Je frappai à la porte en me nommant.

— C'est vous? me dit Bard.

— Oui.

— Bon! je vais vous ouvrir.

— Ce n'est pas la peine... Demandez à ces messieurs combien il y a de poudre d'artillerie dans le magasin.

— J'y vais.

J'attendis. A travers le trou de la serrure, je voyais Bard se hâtant vers la maison.

Il disparut, puis reparut quelques secondes après.

— Deux cents livres! me cria-t-il.

— A merveille! c'est toujours cela... Maintenant, jetez-moi la clef par-dessus la porte, ou glissez-la-moi par-dessous, que je puisse rentrer sans vous déranger.

— La voici.

— Bon! Ne quittez pas votre poste surtout!

— Soyez donc tranquille.

Et, sur cette assurance, je repris, du même pas dont j'étais venu, le chemin de la maison de M. le lieutenant de roi.

Je retrouvai la même sentinelle à la porte de la rue; seulement, il y avait un second factionnaire à la porte du cabinet.

Je m'attendais à me voir barrer le passage; je me trompais.

Comme la première fois, je déposai mon fusil à la porte, et j'entrai.

La société s'était augmentée de deux personnes;

outre le commandant de place et l'officier inconnu, il y avait maintenant, dans le cabinet assez étroit où je venais de faire ma rentrée, M. le marquis de Lenferna, lieutenant de gendarmerie, et M. Bonvilliers, lieutenant-colonel du génie.

Ces messieurs étaient chacun dans l'uniforme de son grade, et avaient, par conséquent, les uns le sabre, les autres l'épée au côté.

J'entrai et je refermai la porte derrière moi.

A peine me trouvai-je en face des quatre officiers, que j'eus quelque regret d'avoir laissé mon fusil dehors, car je compris qu'il allait se passer là, entre eux et moi, quelque chose de grave.

J'allongeai les mains le long des basques de ma veste de chasse pour tâter si mes pistolets étaient bien dans mes poches.

Ils y étaient bien.

— Monsieur, me dit le commandant de place d'un ton assez goguenard, en votre absence j'ai fait appeler M. le marquis de Lenferna et M. Bonvilliers, qui sont, avec moi, les autorités militaires de la ville, afin que vous puissiez exposer devant eux, comme vous l'avez fait devant moi tout à l'heure, l'objet de votre mission.

Je vis qu'il fallait prendre la conversation sur le ton où la mettait M. de Liniers.

— Mon Dieu, monsieur, lui répondis-je, l'objet de ma mission est bien simple : il s'agit tout bonnement pour moi de prendre la poudre que je trouverai dans le magasin, et de transporter cette poudre à Paris, où l'on en manque... Et, à ce propos, j'aurai l'honneur de vous dire que vous étiez mal renseigné,

monsieur le lieutenant de roi : ce n'est pas deux cents cartouches qu'il y a au magasin, c'est deux cents livres de poudre.

— Deux cents livres de poudre ou deux cents cartouches, la question n'est pas là, monsieur; la question est que vous venez prendre la poudre d'une ville de guerre ayant huit cents hommes de garnison.

— En effet, monsieur, répondis-je, vous replacez la question sur son véritable terrain : je viens prendre la poudre d'une ville de guerre ayant huit cents hommes de garnison, et voici mon ordre.

Je présentai l'ordre du général Gérard au lieutenant de roi, qui, sans doute parce qu'il le connaissait déjà, le prit du bout des doigts, le regarda négligemment, et le passa à son voisin, lequel, après l'avoir lu, le rendit à M. de Liniers avec un léger signe de tête.

— Et, probablement, pour mettre cet ordre à exécution, en supposant que nous nous refusions à y obtempérer, vous avez une armée?

— Non, monsieur; mais j'ai une volonté fort arrêtée de prendre cette poudre, attendu que je me suis engagé devant le général La Fayette à la prendre ou à me faire tuer. C'est pour cela que je vous ai demandé l'autorisation de me faire ouvrir la porte de la poudrière, et que je vous renouvelle cette demande.

— Et, seul comme vous êtes, monsieur Dumas... Je crois que vous m'avez dit que vous vous appeliez monsieur Dumas?

— Oui, monsieur, je m'appelle M. Dumas.

— Et seul comme vous êtes, monsieur Dumas, vous avez la prétention de me forcer à signer cette autorisation? Vous remarquerez, n'est-ce pas? que nous sommes quatre.

Ce que j'avais remarqué, depuis un instant, à l'accent de plus en plus railleur de M. le commandant de place, et à la forme de sa phrase, c'est que la situation s'échauffait; je m'étais, en conséquence, reculé peu à peu, afin de rester maître de la porte, et, tout en reculant, j'avais introduit mes mains dans les poches de ma veste, et j'avais sans bruit armé la double batterie de mes pistolets.

Tout d'un coup, je les tirai de mes poches, et, dirigeant les canons sur le groupe que j'avais devant moi :

— Vous êtes quatre, messieurs, c'est vrai... mais, nous sommes cinq!...

Et, faisant deux pas en avant :

— Messieurs, leur dis-je, je vous donne ma parole d'honneur, que si, dans cinq secondes, l'ordre n'est pas signé, je vous brûle la cervelle à tous les quatre; et je commence par vous, monsieur le lieutenant de roi... A tout seigneur, tout honneur!

J'étais devenu très pâle; mais probablement que, malgré sa pâleur, mon visage exprimait une immuable résolution.

Le double canon du pistolet que je tenais de la main droite n'était qu'à un pied et demi de la figure de M. de Liniers.

— Prenez garde, monsieur, lui dis-je, je vais compter les secondes.

Et, après une pause :

— Une, deux, trois...

En ce moment, une porte latérale s'ouvrit, et une femme au paroxysme de la terreur se précipita dans l'appartement.

— O mon ami, cède! cède! s'écria-t-elle; c'est une seconde révolte des nègres!...

Et, en disant cela, elle me regardait d'un œil effaré.

— Monsieur, fit le commandant de place, par respect pour ma femme...

— Monsieur, lui répondis-je, j'ai le plus grand respect pour madame; mais, moi aussi, j'ai une mère et une sœur... J'espère donc que vous allez avoir la bonté de renvoyer madame, et que nous viderons la chose entre hommes.

— Mon ami, continuait de crier madame de Liniers, cède! cède, je t'en supplie! fais ce qu'on te demande, au nom du ciel!... Souviens-toi de mon père et de ma mère, massacrés à Saint-Domingue!

Je compris seulement alors ce que madame de Liniers avait entendu par ces mots : « C'est une seconde révolte des nègres! »

A mes cheveux crépus, à mon teint bruni par trois jours de soleil, à mon accent légèrement créole, — si toutefois, au milieu de l'enrouement dont j'étais atteint, il me restait un accent quelconque, — elle m'avait pris pour un nègre, et s'était laissée aller à une indicible terreur.

Cette terreur me fut, du reste, aisée à comprendre, lorsque je sus, depuis, que madame de Liniers était une demoiselle de Saint-Janvier.

Monsieur et madame de Saint-Janvier, son père

et sa mère, avaient été impitoyablement égorgés sous ses yeux dans la révolte du Cap.

La situation, comme on le comprend bien, était trop tendue; elle ne pouvait se prolonger.

— Mais, monsieur, s'écria le lieutenant de roi désespéré, je ne puis pourtant pas céder devant un homme seul!

— Voulez-vous, monsieur, que je vous signe une attestation constatant que c'est le pistolet sous la gorge que vous m'avez donné l'ordre?

— Oui, oui, monsieur! s'écria madame de Liniers.

Puis, se retournant vers son mari, dont elle embrassait les genoux :

— Mon ami, mon ami, donne l'ordre! répétait-elle, donne-le, je t'en supplie!

— Ou bien préférez-vous, continuai-je, que j'aille chercher deux ou trois amis, afin que nous soyons de chaque côté en nombre égal?

— Eh bien, oui, je préfère cela, monsieur.

— Prenez garde, monsieur le vicomte, je vais sortir m'en rapportant à votre parole d'honneur; je vais sortir lorsque je vous tiens, lorsque je puis vous brûler la cervelle à tous quatre... Je vous réponds que ce serait bientôt fait... Vous retrouverai-je où vous êtes et comme vous êtes?

— Oh! oui, monsieur! s'écria madame de Liniers.

Je m'inclinai avec politesse; mais, sans céder d'une ligne :

— C'est la parole d'honneur de votre mari que je demande, madame.

— Eh bien, monsieur, dit le lieutenant de roi, je vous la donne.

— Je présume, repris-je, que cette parole engage ces messieurs en même temps que vous?

Les officiers firent un signe de tête.

Je désarmai mes pistolets, et les remis dans mes poches.

Puis, m'adressant à madame de Liniers :

— Rassurez-vous, madame, lui dis-je, tout est fini. Dans cinq minutes, messieurs, je suis ici.

Et je sortis, prenant en passant mon fusil, que je retrouvai dans l'angle de la porte.

Je m'étais fort avancé; je ne savais où aller chercher Hutin, et Bard gardait un poste important.

Le hasard me servit: en mettant le pied dans la rue, je vis Hutin et l'un de ses amis qui, fidèles au rendez-vous, attendaient à dix pas de la maison : cet ami était un jeune homme de Soissons, chaud patriote, nommé Moreau.

Chacun d'eux avait un fusil à deux coups.

Je leur fis signe de venir et d'entrer dans la cour.

Ils vinrent et entrèrent, sans trop savoir de quoi il était question.

Je remontai. La parole était rigoureusement tenue : aucun de ces messieurs n'avait quitté sa place.

J'allai à la fenêtre, et je l'ouvris.

— Messieurs, dis-je à Hutin et à Moreau, ayez la bonté de dire à M. le lieutenant de roi que vous êtes prêts à faire feu non seulement sur lui, mais encore sur les autres personnes que je désignerai, s'il ne signe pas à l'instant même l'autorisation de prendre la poudre.

Pour toute réponse, Hutin et Moreau armèrent leurs fusils.

Madame de Liniers suivait tous mes mouvements et ceux de son mari avec des yeux hagards.

— Cela suffit, monsieur, me dit le lieutenant de roi, je suis prêt à signer.

Et, prenant un papier sur son bureau, il écrivit ces lignes :

« J'autorise M. Alexandre Dumas à se faire livrer toutes les poudres appartenant à l'artillerie qui se trouveront dans la poudrière Saint-Jean.

» *Le lieutenant de roi commandant la place,*

Vicomte DE LINIERS. »

« Soissons, ce 31 juillet 1830. »

Je pris le papier que me tendait le comte; je saluai madame de Liniers, en lui présentant mes excuses pour la terreur involontaire que je venais de lui causer, et je sortis.

Dans la rue, nous rencontrâmes le second ami dont Hutin m'avait parlé, M. Quinette. Il venait se joindre à nous.

C'était un peu tard, comme on voit; il est vrai qu'il devait nous quitter bientôt.

Son avis fut qu'il fallait procéder légalement, et que, pour procéder légalement, j'avais besoin d'être assisté du maire.

Je n'avais rien à dire contre la proposition; je tenais mon ordre. J'allai chercher le maire.

J'ai oublié le nom de cet honorable magistrat; tout ce dont je me souviens, c'est qu'il ne fit aucune difficulté de me suivre.

Cinq minutes après, accompagné du maire,

d'Hutin, de Moreau et de Quinette, j'ouvrais avec précaution la porte du cloître Saint-Jean, non sans avoir prévenu Bard que c'était moi qui ouvrais la porte.

— Entrez, entrez! m'avait-il répondu.

J'entrai, et je vis la pièce en batterie; mais, à mon grand étonnement, Bard avait complètement disparu.

Il était à vingt pas de son canon, perché sur un prunier, et mangeait des prunes vertes!

(*Mémoires*, t. VI, ch. CLV et CLVI, p. 217-236.)

VII

PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'« ANTONY »

L'époque était mal choisie pour la littérature : tous les esprits tournaient à la politique et l'on voyait l'émeute voler dans l'air, comme, pendant les chaudes soirées d'été, les martinets aux cris aigus et les chauves-souris aux ailes de crêpe.

Ma pièce était aussi bien montée qu'elle pouvait l'être; mais, à part la dépense du talent qu'allaient faire les acteurs, M. Crosnier[1] n'avait fait aucune dépense : pas un tapis neuf, pas une décoration nouvelle, pas même un salon retouché. L'ouvrage

1. Directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, où la pièce, d'abord reçue et mise en répétitions à la Comédie-Française, avait été portée par Dumas après une lecture chez Dorval.

pouvait tomber sans remords. Il n'avait coûté au directeur que le temps perdu en répétitions.

La toile se leva.

Madame Dorval, en robe de gaze, en toilette de ville, en femme du monde enfin, c'était une nouveauté au théâtre où l'on venait de la voir dans *les Deux Forçats* et dans *Trente Ans*; aussi ses premières scènes eurent-elles un médiocre succès; sa voix rauque, ses épaules voûtées, son geste si familier, que dans les scènes sans passion il devenait vulgaire, tout cela ne prévenait en faveur ni de la pièce ni de l'actrice. Deux ou trois intonations d'une admirable justesse trouvèrent, cependant, grâce devant le public, mais ne l'émurent pas au point de lui arracher un seul bravo.

Bocage, de son côté, on se le rappelle, a peu de chose dans le premier acte : on l'apporte évanoui, et le seul effet qu'il ait, c'est, après avoir arraché l'appareil de sa blessure, cette phrase qu'il prononce en s'évanouissant pour la seconde fois : « Et maintenant, je resterai, n'est-ce pas? »

A cette phrase seulement, on commença de comprendre la pièce, et de sentir ce que pouvait renfermer de drame intime un ouvrage dont le premier acte se terminait ainsi.

La toile tomba au milieu des applaudissements.

J'avais recommandé de faire les entr'actes courts. Je passai au théâtre pour presser moi-même artistes, régisseurs et machinistes. Au bout de cinq minutes, avant que l'émotion eût eu le temps de se calmer, la toile se leva de nouveau.

Le second acte était tout entier à Bocage. Il s'en

empara avec vigueur, mais sans égoïsme, laissant à Dorval tout ce qu'elle avait le droit d'y prendre, et s'élevant à une très grande hauteur dans sa scène de misanthropie amère et de menace amoureuse, scène qui, au reste, — à part celle des enfants trouvés, — tient à peu près tout l'acte.

Je le répète, Bocage y fut très beau : intelligence d'esprit, noblesse de cœur, expression de visage, le type d'Antony tel que je l'avais conçu était livré au public.

Après l'acte, et tandis que la salle applaudissait encore, je montai le féliciter de grand cœur. Il était rayonnant d'enthousiasme et d'espoir, et Dorval lui disait, avec la franchise de son génie, combien elle était contente de lui. Dorval ne craignait rien : elle savait que le quatrième et cinquième acte étaient à elle, et elle attendait tranquillement son tour.

La salle, à ma rentrée, était frémissante ; on y sentait cette atmosphère imprégnée d'émotions qui fait les grands succès. Je commençais à croire que j'avais eu raison contre tout le monde, même contre mon directeur. J'excepte Alfred de Vigny, qui m'avait prédit un succès.

On connaît le troisième acte, tout d'action, et d'action brutale ; il avait, du côté de la violence, un certain rapport avec le troisième acte d'*Henri III*, où le duc de Guise broie le poignet de sa femme pour la forcer de donner à Saint-Mégrin un rendez-vous de son écriture.

Heureusement, le troisième acte du Théâtre-Français, ayant réussi, faisait planche à celui de la Porte-Saint-Martin.

Antony, poursuivant Adèle, arrive le premier dans une auberge de village, s'empare de tous les chevaux de poste, pour obliger Adèle à s'y arrêter, choisit, dans les deux seules chambres de l'hôtellerie, celle qui lui convient, se ménage par le balcon une entrée dans celle d'Adèle, et se retire au bruit de la voiture de celle-ci.

Adèle entre, prie, supplie pour qu'on lui trouve des chevaux : elle n'est plus qu'à quelques lieues de Strasbourg, où elle va rejoindre son mari ; les chevaux, écartés par Antony, sont introuvables : Adèle est obligée de passer la nuit dans l'hôtel. Elle prend toutes ses précautions de sûreté, précautions qui, dès qu'elle sera seule, deviendront nulles par le fait de la croisée du balcon, oubliée dans sa craintive investigation.

Madame Dorval était adorable de naïveté féminine et de terreur instinctive. Elle disait comme personne ne les eût dites, comme personne ne les dira jamais, ces deux phrases bien simples : « Mais elle ne ferme pas, cette porte! » et : « Il n'est jamais arrivé d'accident dans votre hôtel, madame? » Puis, l'hôtelière rentrée, elle se décidait elle-même à rentrer dans son cabinet.

A peine avait-elle disparu, qu'un carreau de la fenêtre tombait brisé en éclats, qu'un bras s'avançait, que l'espagnolette était levée, que la fenêtre s'ouvrait, et qu'Antony et Adèle apparaissaient à la fois, l'un sur le balcon de sa fenêtre, l'autre sur le seuil de son cabinet.

Il y eut un instant de silence dans la salle. Porcher, l'homme que j'avais désigné à l'un de nos

trois ou quatre prétendants à la couronne comme le plus capable de lui faire une restauration; Porcher, qui était chargé de ma restauration, à moi, hésitait à donner le signal. Le pont de Mahomet n'est pas plus étroit que ce fil qui suspendait en ce moment *Antony* entre un succès et une chute.

Le succès l'emporta. Une immense clameur suivie d'applaudissements frénétiques s'élança comme une cataracte. On applaudit et l'on hurla pendant cinq minutes.

Quand j'en serai aux chutes, qu'on soit tranquille, je ne me ménagerai pas; mais en attendant, je demande la permission de dire la vérité.

Cette fois, le succès appartenait aux deux acteurs; je courus au théâtre pour les embrasser.

Pas d'Adèle! pas d'Antony!

Chacun d'eux changeait de costume pour le quatrième acte, et était enfermé dans sa loge.

Je leur criai toute sorte de tendresses à travers la porte.

— Êtes-vous content? me demanda Bocage.

— Enchanté!

— Bravo! le reste regarde Dorval.

— Vous ne la laisserez pas en route?

— Oh! soyez tranquille!

Je courus à la porte de Dorval.

— C'est superbe, ma petite! splendide! magnifique!

— Je crois que nous en pinçons un, mon petit!

— Un quoi?

— Tiens donc! un succès!

— Hum! hum!

— Tu n'es pas content?

— Si fait!

— Diable! tu serais difficile! Il me semble pourtant que nous avons passé de rudes ornières!

— C'est vrai, tout a été bien jusqu'à présent, mais...

— Mais quoi, voyons?

— Oui, j'ai idée que le commencement du quatrième acte n'ira pas sur des roulettes.

— Et pourquoi cela? Allons donc! il est charmant, le quatrième acte : j'en réponds, moi.

— Oui, tu réponds de la fin, mais pas du commencement.

— Ah! oui, il y a un *feuilleton* que dit Grailly... Bah! cela passera tout de même : le public est lancé; nous sentons cela, nous autres.

— Ah! vous sentez cela?

La voix du régisseur retentit.

— Madame Dorval! peut-on commencer?

— Non, non, non. Il est bon, Moëssard! C'est toi qui me retardes aussi... Va-t'en donc!

— Mets-moi à la porte.

— Allons, va-t'en! va-t'en! va-t'en!

Pauvres lèvres, si vivantes, si frémissantes, si souriantes, et que j'ai vues se fermer et se refroidir pour toujours sous la main de la mort!

Je sortis; j'avais besoin d'air. Je rencontrai Bixio dans les corridors.

— Viens avec moi, lui dis-je.

— Où diable vas-tu?

— Je vais me promener.

— Comment! te promener?

— Oui.

— Au moment où l'on va lever la toile?

— Justement! je ne suis pas sûr du quatrième acte, et j'aime autant qu'il commence sans moi.

— Es-tu sûr de la fin?

— Oh! la fin, c'est autre chose... Nous reviendrons pour la fin, sois tranquille!

Nous nous élançâmes sur le boulevard.

— Ah! fis-je en respirant.

— Qu'as-tu donc?... Est-ce ta pièce qui te met comme cela?

— Allons donc, ma pièce!

J'entraînai Bixio vers la Bastille. De quoi parlâmes-nous? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que nous fîmes une demi-lieue, aller et retour, en bavardant et en riant.

Si l'on eût dit aux passants : « Vous voyez bien ce grand fou qui est là-bas? C'est l'auteur de la pièce qu'on joue en ce moment au théâtre de la Porte-Saint-Martin! » ils eussent, à coup sûr, été bien étonnés.

Je rentrai au bon moment, à la scène de l'insulte. Le *feuilleton*, comme disait Dorval, c'est-à-dire l'apologie du drame moderne, la vraie préface d'*Antony*, avait passé sans encombre et même avait été applaudi.

J'avais une baignoire, près du théâtre; je fis signe à Dorval que j'étais là. Elle me fit signe qu'elle me voyait.

Puis commença la scène entre Adèle et la vicomtesse, la scène qui se résume par ces mots : « Mais

je ne lui ai rien fait, à cette femme! » Puis la scène entre Adèle et Antony.

Eh bien, je le dis après vingt-deux ans, — et, pendant ces vingt-deux ans, j'ai fait bien des drames, j'ai vu représenter bien des pièces, j'ai applaudi bien des artistes, — eh bien, qui n'a pas vu Dorval jouant ces deux scènes, celui-là eût-il vu tout le reste du répertoire moderne, n'a pas une idée du point où le pathétique peut être porté.

On sait comment se termine cet acte : la vicomtesse entre; Adèle, surprise dans les bras d'Antony, jette un cri, et disparaît. Derrière la vicomtesse entre à son tour le domestique d'Antony, qui arrive à franc étrier de Strasbourg, et qui annonce à son maître le retour du mari d'Adèle. Antony s'élance hors de scène comme un fou, comme un désespéré, en s'écriant : « Malheureux! arriverai-je à temps? »

Je courus au théâtre. Dorval était déjà en scène, occupée à défriser ses cheveux et à déchirer ses fleurs. Elle avait des moments de désordre passionné que personne n'avait comme elle.

Les machinistes faisaient leur changement, tandis que Dorval faisait le sien.

On applaudissait avec frénésie.

— Cent francs, criai-je aux machinistes, si la toile est levée avant que les applaudissements aient cessé!

Au bout de deux minutes, on frappait les trois coups; la toile se levait, et les machinistes avaient gagné leurs cent francs.

Le cinquième acte commença littéralement avant

que les applaudissements du quatrième se fussent apaisés.

J'eus un moment d'angoisse. Au milieu de la scène d'épouvante où les amants, pris dans un cercle de douleurs, se débattent sans trouver un moyen ni de vivre ni de mourir ensemble, un instant avant que Dorval s'écriât : « Mais je suis perdue, moi! » j'avais, dans la mise en scène, fait faire à Bocage un mouvement qui préparait le fauteuil à recevoir Adèle, presque foudroyée par la nouvelle de l'arrivée de son mari. Bocage oublia de tourner le fauteuil.

Mais Dorval était tellement emportée par la passion, qu'elle ne s'inquiéta point de si peu. Au lieu de tomber sur le coussin, elle tomba sur le bras du fauteuil, et jeta son cri de désespoir avec une si poignante douleur d'âme meurtrie, déchirée, brisée, que toute la salle se leva.

Cette fois, les bravos n'étaient point pour moi; ils étaient pour l'actrice seule, pour la merveilleuse, pour la sublime actrice!

On connait le dénoûment.

On poussait de tels cris de terreur, d'effroi, de douleur dans la salle, que peut-être le tiers des spectateurs à peine entendit les mots, complément obligé de la pièce, qui, sans eux, n'offre plus qu'une simple intrigue dénouée par un simple assassinat.

Et, cependant, l'effet fut immense. On demanda l'auteur avec des cris de rage. Bocage vint et me nomma.

Puis on redemanda Antony et Adèle et tous deux

revinrent prendre leur part d'un triomphe comme ils n'en avaient jamais eu, comme ils n'en devaient jamais ravoir.

C'est que tous deux avaient atteint les plus splendides hauteurs de l'art!

Je m'élançai hors de ma baignoire pour courir à eux, sans faire attention que les corridors étaient encombrés de spectateurs sortant des loges.

Je n'avais pas fait quatre pas, que j'étais reconnu. Alors, j'eus mon tour comme auteur.

Tout un monde de jeunes gens de mon âge, — j'avais vingt-huit ans, — pâle, effaré, haletant, se rua sur moi. On me tira à droite, on me tira à gauche, on m'embrassa. J'avais un habit vert boutonné du premier au dernier bouton : on en mit les basques en morceaux. J'entrai dans les coulisses comme lord Spencer rentre chez lui, avec une veste ronde; le reste de mon habit était passé à l'état de relique.

Au théâtre, on était stupéfait. On n'avait jamais vu de succès se produisant sous une pareille forme; jamais applaudissements n'étaient arrivés si directement du public aux acteurs; — et de quel public? du public fashionable, du public dandy, du public des premières loges, du public qui n'applaudit pas d'habitude, et qui, cette fois, s'était enroué à force de crier, avait crevé ses gants à force d'applaudir.

Crosnier était caché. Bocage était joyeux comme un enfant. Dorval était folle!

Oh! bons et braves cœur d'amis, qui, au milieu de leur triomphe, semblaient jouir encore plus de mon succès que du leur! qui laissaient de côté leur

talent, et qui, à grands cris, exaltaient le poète et l'œuvre!

Je n'oublierai jamais cette soirée; Bocage ne l'a point oubliée non plus. Il y a huit jours, nous en parlions comme si cela se fût passé la veille; et, pour peu que l'on se souvienne encore de quelque chose là-haut, Dorval s'en souvient aussi, j'en suis sûr!

(*Mémoires*, t. VIII, ch. CXCIX, p. 106-115.)

DEUXIÈME PARTIE

IMPRESSIONS DE VOYAGE

I

COURSE DE TAUREAUX A MADRID

Au mois d'octobre 1846, Alexandre Dumas quittait Paris pour se rendre à Madrid. Il était invité à assister au mariage du duc de Montpensier avec l'infante d'Espagne. Il avait emmené son fils Alexandre, son collaborateur Maquet, et son ami le peintre Boulanger. Ils assistent à une course *royale*.

... Le garçon du cirque ouvrit la porte du toril et se rangea derrière cette porte.

Le taureau apparut, fit dix pas, s'arrêta court, ébloui par la lumière, étourdi par le bruit.

C'était un taureau noir, aux couleurs d'Ossuna et de Veragua [1].

Sa bouche était blanche d'écume; ses regards semblaient des rayons de feu.

J'avoue pour mon compte que le cœur me battait comme si j'allais assister à un duel.

1. Le duc de Veragua est le dernier descendant de Christophe Colomb.

— Regardez! regardez! me dit Rocca, le taureau est bon.

A peine Rocca m'avait-il fait cette promesse, que, comme s'il eût hâte de réaliser la prophétie de Rocca, le taureau se précipita sur le premier picador.

Vainement celui-ci essaya-t-il de l'arrêter avec sa lance, le taureau fonça sur le fer, et prenant le cheval au poitrail, il lui enfonça une de ses cornes jusqu'au cœur.

Le cheval quitta la terre, soulevé par le taureau, et battit l'air de ses quatre pieds.

Le picador comprit que son cheval était perdu; il s'accrocha des deux mains à la crête de la barrière, quittant vivement les étriers.

En même temps que son cheval tombait d'un côté, il enjambait la barrière et se laissait tomber de l'autre.

Le cheval essayait de se relever, le sang coulait de son poitrail par deux trous, comme deux robinets lâchés.

Il vacilla un instant, puis retomba. Le taureau s'acharna sur lui, et en une seconde lui fit dix autres blessures.

— Bon! me dit Rocca, c'est un taureau collant... La course va être belle.

Je me retournai vers mes compagnons. Boulanger avait assez bien supporté le spectacle, mais Alexandre était fort pâle, mais Maquet essuyait son front couvert de sueur.

Le deuxième picador, voyant le taureau acharné sur l'agonie du cheval, quitta la barrière et vint à lui.

Quoiqu'il eût les yeux bandés, son cheval se cabra; il sentait instinctivement que son maître le menait à la mort.

Le taureau, en voyant ce nouvel antagoniste, fondit sur lui.

Ce qui se passa fut rapide comme la pensée : en une seconde, le cheval fut renversé en arrière, et tomba de toute sa pesanteur sur la poitrine de son cavalier.

Nous entendîmes, si l'on peut dire cela, le cri des os.

Alors un hourra universel s'éleva. Vingt mille voix crièrent ensemble :

— Bravo toro! bravo toro!

Rocca criait comme les autres, et ma foi! je me laissai entraîner à crier comme Rocca :

— Bravo toro!

C'est qu'en effet l'animal était superbe, avec tout son corps noir comme du jais, et le sang de ses deux adversaires qui lui ruisselait sur la tête et sur les épaules comme une coiffe de pourpre.

— Hein! me dit Rocca, quand je vous avais dit que c'était un taureau collant.

On appelle taureau collant celui qui, après avoir renversé sa victime, s'acharne sur elle.

En effet, celui-là non seulement s'acharnait sur le cheval, mais encore, sous lui, il cherchait son cavalier.

Cucharès, qui était le torero de cette course, fit un signe, et toute la troupe des chulos et des banderilleros enveloppa le taureau. Au milieu de cette troupe qu'il dirigeait, était Lucas Blanco, autre

torero que j'ai déjà nommé, beau jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, qui tue depuis deux ans seulement.

Il dérogeait en se mêlant aux chulos. Mais l'enthousiasme l'emportait.

A force d'agiter leurs capes aux yeux du taureau, les chulos parvinrent à le distraire. Il releva la tête, regarda un instant ce monde d'ennemis, ces capes flamboyantes au soleil, et s'élança sur Lucas Blanco, qui se trouvait le plus proche de lui.

Lucas se contenta de pirouetter sur le talon avec une grâce et une tranquillité infinies; le taureau passa.

Les chulos poursuivis par lui gagnèrent la barrière. Le dernier pouvait sentir l'haleine de l'animal brûler ses épaules.

Arrivés à la barrière, ils s'envolèrent par-dessus : s'envolèrent est le mot, car, grâce à leurs grandes capes bleues, roses et vertes, ils semblaient une troupe d'oiseaux aux ailes étendues.

Les cornes du taureau s'enfoncèrent dans la barrière et clouèrent le long des madriers la cape du dernier chulo, qui, en sautant de l'autre côté, la lui jeta sur la tête.

Le taureau arracha ses cornes des planches et resta un instant coiffé de la cape rose du chulo, sans pouvoir se débarrasser de cette cape, qui, pompant le sang que l'animal avait sur les épaules, se teignit de larges taches de pourpre.

L'animal piétinait sur l'extrémité de la cape, mais le centre du manteau était arrêté par ses cornes. Un instant, il tourna furieux sur lui-même,

comme s'il devenait insensé, puis la cape vola en pièces, excepté un lambeau qui demeura, comme une banderole, fixé à la corne droite.

Lorsqu'il put y voir, il embrassa toute l'arène d'un rapide et sombre regard.

Au-dessus de la barrière, reparaissaient toutes les têtes des chulos et des banderilleros fugitifs, prêts qu'ils étaient à sauter de nouveau dans le cirque dès que le taureau se serait éloigné.

Sur deux points parallèles, se tenaient Lucas Blanco et Cucharès, calmes tous deux, regardant tous deux.

Trois hommes tiraient le picador de dessous son cheval et essayaient de le mettre sur pied. Le picador vacillait sur ses grosses jambes garnies de fer. Il était pâle comme la mort et une écume sanglante teignait ses lèvres.

Des deux chevaux, l'un était mort tout à fait, l'autre essayait de repousser la mort à coups de ruades.

Le troisième picador, le seul qui fût resté debout, se tenait sur son cheval, immobile comme une statue de bronze.

Après une investigation d'un instant, le taureau fut fixé.

Son œil s'arrêta sur le groupe qui emmenait le picador blessé.

Il gratta le sable, qu'il fit jaillir jusque sur les gradins avec ses pieds de devant, abaissa son nez au niveau du sillon qu'il venait de creuser, poussa un beuglement terrible, et s'élança sur le groupe.

Les trois hommes qui emportaient le blessé l'abandonnèrent et coururent à la barrière.

Le picador, presque évanoui, mais ayant cependant encore la conscience du danger, fit deux pas, battit un instant l'air de ses mains, et tomba en essayant d'en faire un troisième.

Le taureau se dirigeait sur lui.

Mais sur sa route il rencontra un obstacle.

Le dernier picador s'était enfin ébranlé, et il était venu se placer entre l'animal furieux et son camarade blessé.

Le taureau fit plier sa lance comme un roseau, et ne lui donna qu'un coup de corne en passant.

Le cheval, grièvement blessé, pivota sur ses pieds de derrière et emporta son maître à l'extrémité de l'arène.

Le taureau parut hésiter entre le cheval encore vivant et le picador qui semblait mort.

Il s'élança sur le cheval.

Puis, après l'avoir fouillé profondément, et avoir laissé dans une des nouvelles blessures qu'il venait de lui faire ce lambeau de cape dont nous avons parlé, il se retourna vers l'homme que Lucas Blanco aidait à se soulever sur un genou.

Le cirque éclatait en applaudissements, les « bravo, toro ! » ne cessaient pas. Quelques voix, plus enthousiastes, l'appelaient « joli garçon, cher taureau. »

Il fondit sur Lucas Blanco et sur le picador. Lucas Blanco fit un pas de côté, étendit son manteau entre lui et le blessé; le taureau, trompé, s'élança sur la cape mouvante.

Je regardai nos compagnons : Boulanger était pâle; Alexandre était vert; Maquet, comme la nymphe Biblis, fondait littéralement en eau.

Si j'avais eu un miroir, madame, je vous dirais comment j'étais moi-même. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'étais si fort ému, que je n'éprouvais absolument rien de ce dégoût qui m'avait été tant promis, et que moi, qui me sauve quand je vois un cuisinier prêt à tuer une poule, je ne pouvais détacher mes yeux de ce taureau qui avait déjà à peu près tué trois chevaux et blessé un homme.

Il s'était arrêté sur lui-même, ne comprenant rien sans doute à la faiblesse de l'obstacle qu'on lui avait opposé, et il s'apprêtait à continuer la lutte.

Ce fut encore Lucas Blanco qui lui offrit le combat, ayant sa cape de taffetas bleu pour toute arme offensive et défensive.

Le taureau s'élança sur Lucas. Lucas fit une passe semblable à la première et se retrouva à dix pas plus loin que lui.

Pendant ce temps, chulos et banderilleros étaient redescendus dans l'arène; les valets du cirque étaient revenus chercher le picador, qui, appuyé sur eux, gagnait la barrière en marchant plus facilement.

Toute la quadrille entourait le taureau, agitant ses capes; mais le taureau n'avait de regards que pour Lucas Blanco. C'était une lutte entre lui et cet homme, dont aucune autre attaque ne pouvait le distraire.

Quand un taureau regarde un homme ainsi, il est bien rare que ce ne soit pas un homme mort.

— Vous allez voir, me dit Rocca, en me posant la main sur le bras, vous allez voir.

— Arrière! Lucas, arrière! crièrent d'une seule voix tous les chulos et tous les banderilleros.

— Arrière, Lucas! cria Cucharès.

Lucas regarda dédaigneusement le taureau.

Le taureau vint droit à lui la tête basse.

Lucas lui posa la pointe du pied entre les deux cornes et lui sauta par-dessus la tête.

Alors ce ne furent plus des applaudissements, ce ne furent plus des cris, ce furent des rugissements.

— Bravo, Lucas! crièrent vingt mille voix. Viva Lucas! viva! viva!

Les hommes jetaient leurs chapeaux et leurs pétacas dans l'arène, les femmes jetaient leurs bouquets et leurs éventails.

Lucas saluait en souriant, comme s'il eût joué avec un chevreau.

Nos compagnons, tout pâles, tout verts et tout ruisselants qu'ils étaient, applaudissaient et criaient comme les autres.

Mais ni ces cris ni ces applaudissements furieux ne détournaient le taureau de son idée de vengeance. Au milieu de tous ces hommes, c'était Lucas que son regard suivait, et tous ces manteaux voltigeant à ses yeux ne pouvaient lui faire oublier ce manteau bleu céleste contre lequel il s'était deux fois inutilement heurté.

Il s'élança de nouveau contre Lucas, mais cette fois en mesurant son élan de manière à ne pas le dépasser.

Lucas l'évita par une volte habile.

Mais l'animal n'était qu'à quatre pas de lui.

Il revint sans lui donner relâche.

Lucas lui jeta sa cape sur la tête et gagna la barrière à reculons.

Voilé un instant, le taureau laissa prendre à son adversaire une dizaine de pas d'avance; mais la cape éclata en lambeaux, et le taureau s'élança de nouveau sur son ennemi.

C'était une question d'agilité. Lucas arriverait-il à la barrière avant le taureau? Le taureau aurait-il rejoint Lucas avant qu'il eût atteint la barrière?

Lucas mit le pied sur un bouquet, le pied glissa sur des fleurs humides; il tomba.

Un grand cri retentit poussé par vingt mille voix, puis un profond silence lui succéda.

Il me passa comme un nuage devant les yeux; au milieu de ce nuage je vis un homme jeté à quinze pieds de haut.

Et, chose étrange, au milieu de cet éblouissement, tous les détails de la toilette du pauvre Lucas m'apparurent. Sa petite veste bleue, brodée d'argent, son gilet rose à boutons ciselés, sa culotte blanche, toute passementée sur les coutures.

Il retomba. Le taureau l'attendait; mais un autre adversaire attendait le taureau.

C'était le premier picador, monté sur un cheval frais, et qui, rentré dans l'arène, fondit sur l'animal au moment où il abaissait ses cornes vers Lucas.

Le taureau, se sentant blessé, releva la tête; et, comme s'il eût été sûr de retrouver Lucas où il le laissait, il fonça sur le picador.

A peine eut-il laissé Lucas derrière lui, que Lucas se releva, salua le public en riant. Par un miracle,

les cornes avaient passé des deux côtés de son corps : c'était le front seul de l'animal qui l'avait lancé dans l'espace.

Par un autre miracle encore, il était retombé sans se faire aucun mal.

Une immense rumeur de joie parcourut tout le cirque, la respiration revenait à vingt mille personnes.

Maquet était presque évanoui, Alexandre ne valait guère mieux et demandait un verre d'eau.

On le lui apporta.

Il en but quelques gouttes, et le rendant aux trois quarts plein :

— Portez cela au Mançanarès, dit-il, cela lui fera plaisir.

En ce moment on entendit une grande rumeur : les trompettes sonnèrent...

Cet événement nouveau et imprévu, c'était l'arrivée de la reine mère.

La reine mère, cette gracieuse et belle femme que vous avez vue à Paris, et qui semble la sœur aînée de sa fille, aime les courses de taureaux comme pourrait le faire une simple marquise; elle était parvenue à se dérober aux fêtes du jour, et elle accourait prendre une heure de ce fiévreux spectacle qui nous brûlait.

A peine les trompettes eurent-elles annoncé son arrivée, à peine eut-elle paru dans la pénombre de sa loge, que, comme par magie, tout le drame du cirque s'arrêta.

On laissa le picador, son cheval et le taureau se tirer d'affaire comme ils pourraient, et toute la

quadrille alla se former en colonne en face du toril.

Cucharès, le Salamanchino et Lucas Blanco marchaient les premiers.

Derrière eux venaient les trois picadors. Le picador blessé, que nous avions cru mort, s'était fait remettre en selle sur un cheval neuf, et, n'eût été son extrême pâleur, on eût pu croire qu'il ne lui était rien arrivé. Celui qui occupait le taureau s'en était débarrassé et avait repris son rang.

Derrière les picadors venaient les quatre chulos, derrière les chulos les banderilleros, derrière eux les valets du cirque.

Seul, le cachetero n'était pas du cortège.

Le taureau, acculé à la loge de l'ayuntamiento, regardait cette procession d'un air stupide.

Quant à la procession, elle ne s'inquiétait pas plus du taureau que s'il n'eût jamais existé.

Elle s'avança marchant au pas sur la mesure de la musique, et vint mettre un genou en terre devant la reine.

La reine laissa toute la quadrille pendant quelques secondes dans cette attitude, comme pour dire qu'elle acceptait son hommage; puis elle lui fit signe de se relever.

Tous ceux qui la composaient se relevèrent et saluèrent.

Puis, sur un second signe, les rangs furent rompus et chacun rentra dans son rôle, les picadors abaissant leurs lances, les chulos secouant leurs manteaux, les banderilleros courant préparer leurs banderilles.

Pendant ce temps, le taureau, pour ne pas rester à ne rien faire sans doute, avait piqué sur un pauvre cheval que nous croyions mort, et que lui avait senti vivant : il l'avait pris en dessous avec ses deux cornes, l'avait soulevé de terre, et le promenait sur son cou.

Le cheval, par un dernier effort, redressait la tête, et laissait échapper une dernière plainte qui n'avait pas la force d'arriver au hennissement.

En voyant ses ennemis revenir à l'attaque, le taureau secoua le cheval comme il eût fait d'un panache ordinaire.

Le cheval tomba, puis, par un dernier élan d'agonie, se releva sur ses quatre pieds, et tout chancelant alla s'abattre près du toril.

Le taureau le regarda s'éloigner.

— Retenez bien ceci, me dit Rocca, et vous me direz après si je me connais ou non en tauromachie. A quelque endroit que soit frappé le taureau, s'il n'est pas tué raide, il ira mourir sur le cheval qui vient de tomber. Je vous l'ai dit, c'est un véritable collant.

Le taureau avait tué trois chevaux et en avait blessé deux. L'alguazil fit signe aux picadors de s'éloigner.

Les picadors gagnèrent l'extrémité du cirque située en face du toril, et s'appuyèrent tous trois à l'olivo, la tête tournée vers le milieu du cirque.

Les chulos firent jouer leurs capes.

Le taureau se remit en mouvement, et les fuites recommencèrent. Trois ou quatre fois le taureau poursuivit ses adversaires jusqu'à la barrière, et

nous donna ce spectacle gracieux de ces hommes bondissant avec leur cape étendue au-dessus de leur tête.

Un banderillero entra tenant une banderille de chaque main; ses trois compagnons le suivaient armés comme lui.

Ce n'est point une chose commode que d'enfoncer des banderilles au taureau.

Il faut les lui planter à la fois dans l'épaule droite et dans l'épaule gauche; plus elles sont parallèlement plantées, mieux le tour est fait.

Les chulos dirigèrent le taureau vers le banderillero; le banderillero lui enfonça les deux dards dans les deux épaules et, en même temps, du ventre rebondi de chacun de ces dards sortit une volée de cinq ou six petits oiseaux, chardonnerets, linots, serins.

Quelques-unes de ces malheureuses petites bêtes, tout étourdies, ne purent prendre leur vol, et s'en allèrent tomber sur le sable de l'arène.

Aussitôt cinq ou six personnes s'élancèrent du couloir et les allèrent ramasser, au risque d'être éventrées par le taureau.

Mais celui-ci commençait à perdre visiblement la tête; il n'avait plus dans sa poursuite cette volonté tenace qui rend l'animal si dangereux. Il fondait d'un chulo sur l'autre, donnant ses coups de corne comme le sanglier donne ses coups de boutoir, mais se laissant distraire d'un ennemi par un autre ennemi.

Un second banderillero apparut.

A sa vue, le taureau parut se calmer tout à coup, mais se calmer pour assurer sa vengeance. Sans

doute il reconnut aux mains du nouveau venu les instruments de douleur qu'il secouait à ses épaules, car il fondit sur lui sans que rien pût le détourner ni l'arrêter. Le banderillero l'attendit ses flèches à la main. Mais une seule resta plantée dans l'épaule de l'animal. En même temps un léger cri se fit entendre : la manche rose du banderillero se teignit de pourpre, sa main se couvrit de sang, chacun de ses doigts ruissela. La corne venait de lui traverser le haut du bras.

Il gagna la barrière, sans permettre qu'on le soutînt; mais, au moment où il s'apprêtait à la franchir, il s'évanouit. Nous le vîmes passer dans le couloir la tête renversée et sans connaissance.

C'était assez de désastres pour un seul taureau, la trompette sonna la mort.

Aussitôt chacun s'écarta. La lice appartenait dès lors au torero.

Le torero était Cucharès.

Cucharès s'avança; c'était un homme de trente-six à quarante ans, de taille ordinaire, maigre, grêlé de peau, et au teint basané; c'est, sinon un des toreros les plus habiles, les Espagnols lui préfèrent Montès et le Chiclanero, du moins un des plus hardis. Cucharès fait en face du taureau des choses merveilleuses d'audace, qui dénotent une connaissance approfondie du caractère de l'animal. Un jour qu'il luttait avec Montès, qui l'avait emporté sur lui, ne sachant plus que faire pour reconquérir une part de ces bravos que lui enlevait son heureux rival, il alla se mettre à genoux devant un taureau furieux.

Le taureau étonné le regarda deux ou trois

secondes ; puis, comme effrayé d'une pareille hardiesse, il abandonna Cucharès pour poursuivre un chulo.

Cucharès s'avança donc; il tenait à la main gauche son épée cachée par la muleta.

La muleta, madame, est une pièce de drap rouge emmanchée à un petit bâton : c'est le bouclier du torero.

Cucharès traversa tout le cirque, alla mettre un genou en terre devant la loge royale, et, levant son petit chapeau de la main droite, il demanda à l'auguste spectatrice la permission de tuer le taureau.

La permission lui fut accordée d'un signe et avec un sourire.

Cucharès jeta son chapeau loin de lui avec un geste d'orgueil qui n'appartient qu'à l'homme qui va lutter avec la mort, et s'avança vers le taureau.

Toute la quadrille était à ses ordres et voltigeait autour de lui.

A partir de ce moment, rien ne se fait plus qu'à la volonté du torero. Il a choisi son lieu de combat, il sait d'avance l'endroit où il veut frapper le taureau; tout le monde va manœuvrer pour conduire le taureau à l'endroit désigné.

L'endroit désigné était au-dessous de la loge royale.

Mais les chulos mirent de la coquetterie à l'amener là; eux aussi étaient bien aises d'avoir leur triomphe. Ils firent faire un grand détour au taureau, le forcèrent de passer devant la loge de l'ayuntamiento, le ramenèrent au toril, et de là à la place

où Cucharès l'attendait, la muleta d'une main, l'épée de l'autre.

En passant près du cheval qu'il avait soulevé sur sa tête, et qui cette fois était bien mort, il se détourna pour lui donner encore deux ou trois coups de corne.

— Voyez-vous! voyez-vous! me dit Rocca.

Lorsque Cucharès vit le taureau en face de lui, il fit un signe.

Tout le monde s'écarta.

L'homme et l'animal se trouvèrent en face l'un de l'autre.

L'homme avec sa petite épée mince, longue et affilée comme une aiguille.

L'animal avec sa force incommensurable, ses cornes terribles, son jarret plus rapide que celui du plus rapide cheval.

L'homme était bien peu de chose, en vérité, en face d'un pareil monstre.

Seulement, le rayon de l'intelligence jaillissait du regard de l'homme, tandis que le feu de la férocité brillait seul dans le regard du taureau.

Il était évident que tout l'avantage était à l'homme et que, dans cette lutte inégale cependant, c'était le faible qui devait vaincre.

Cucharès fit flotter sa muleta aux yeux du taureau.

Le taureau fondit sur lui. Cucharès tourna sur le talon. La corne gauche de l'animal effleura sa poitrine.

C'était une passe magnifique; tout le cirque éclata en applaudissements.

Ces applaudissements semblèrent irriter le taureau ; il revint sur Cucharès : cette fois celui-ci l'attendit l'épée à la main.

Le choc fut terrible; on vit l'épée plier comme un cerceau, puis voler en l'air.

La pointe avait touché l'os de l'épaule; l'épée avait fait ressort, et, toute sifflante, avait échappé à la main du torero.

On fut sur le point de huer Cucharès, qu'une nouvelle volte non moins habile que la première déroba à son ennemi.

Les chulos s'avancèrent alors pour distraire le taureau; mais Cucharès, tout désarmé qu'il était, leur fit signe de rester en place.

En effet, il lui restait sa muleta.

Il se passa alors une chose merveilleuse, et qui indiquait chez l'homme cette profonde connaissance de l'animal, si nécessaire à celui qui le combat pendant cinq minutes avec ce simple drapeau de pourpre. Cucharès conduisit le taureau où il voulut, l'excitant à lui faire perdre jusqu'à l'instinct. Dix fois le taureau fondit sur lui, passant tantôt à sa droite, tantôt à sa gauche, l'effleurant chaque fois, ne le touchant jamais.

Enfin, Cucharès, criblé d'applaudissements, ramassa une épée, l'essuya tranquillement, et se remit en garde.

Cette fois, la fine lame disparut, dans toute sa longueur, juste entre les deux épaules du taureau.

L'animal s'arrêta frémissant sur ses quatre pieds; on sentait que sinon le fer, du moins le froid du fer avait pénétré jusqu'à son cœur.

La poignée seule apparaissait au-dessus de la nuque.

Cucharès ne s'inquiéta plus du taureau, et alla saluer la reine.

De son côté, le taureau, se sentant blessé à mort, regarda tout autour de lui, puis, d'un trot déjà alourdi par l'agonie, il se dirigea vers le cheval.

— Voyez-vous? me dit Rocca, voyez-vous?

En effet, arrivé près du cadavre du cheval, le taureau tomba sur ses deux genoux, poussa un meuglement plaintif, abaissa le train de derrière comme il avait abaissé le train de devant, et se coucha, la tête seule soulevée encore.

Ce fut alors que le cachetero sortit du couloir, rampa jusqu'au taureau, leva son poignard, prit son temps et frappa.

La foudre n'eût pas été plus prompte. La tête retomba sans un seul frémissement; l'animal expira sans une seule plainte.

Aussitôt, la musique sonna la mort du taureau.

Au son de cette musique, une porte s'ouvrit, quatre mules traînant une espèce de palonnier entrèrent.

Ces mules disparaissaient sous de magnifiques aparejos tout resplendissants de bouffettes de soie, tout ruisselants de grelots.

On commença par attacher à leur palonnier, l'un après l'autre, les trois chevaux morts, qu'elles emportèrent avec la rapidité de l'éclair.

Puis vint le tour du taureau, qui disparut à son tour par la sortie de la chair morte.

La porte se referma derrière lui.

Quatre grandes lignes restaient sur le sable, toutes tachées de sang; c'étaient les lignes tracées par les chevaux et le taureau morts.

Çà et là dans le cirque, on voyait encore quelques autres taches rouges.

Quatre valets entrèrent, deux avec des râteaux, deux avec des paniers pleins de sable. En dix secondes, toutes ces traces de la première course eurent disparu.

Les picadors allèrent reprendre leur place à gauche du toril: les chulos et les banderilleros à droite. Lucas Blanco, qui succédait à Cucharès, se plaça un peu en arrière : la musique sonna l'entrée, la porte s'ouvrit, et le second taureau parut.

Une des grandes qualités de ce merveilleux spectacle, madame, c'est qu'il n'a jamais d'entr'actes; la mort même d'un homme n'est qu'un accident ordinaire qui n'interrompt rien. Comme dans nos théâtres bien organisés, tous les rôles sont distribués en double et en triple.

Il en est des taureaux comme des hommes, madame; il y en a de lâches et de braves, de francs et de rusés, de persévérants et d'oublieux.

Le taureau qui entrait était noir comme le premier, il avait sept ans comme le premier, il venait des forêts de l'Alamine comme le premier. Aux yeux de tout le monde, c'était le frère du premier: mais, malgré toutes ces ressemblances, il ne put tromper Rocca.

— Si vous avez une visite à faire, me dit-il, profitez de cette course-ci.

— Pourquoi?

— Parce que le taureau est mauvais.

— A quoi voyez-vous cela?

— Je le vois.

Le taureau était mauvais.

Comme le premier, il courut sur les trois chevaux, mais à chaque élan la lance du picador suffit pour l'arrêter, ou plutôt pour l'éloigner. Repoussé trois fois, il continua son chemin en mugissant de douleur.

Tout le cirque éclata en huées et en sifflets.

Les spectateurs du cirque, madame, sont les spectateurs les plus impartiaux que je connaisse. Ils sifflent ou applaudissent également, selon leurs mérites, bêtes et gens, homme et taureau. Pas un beau coup de corne, pas un beau coup de lance, pas un beau coup d'épée ne passe inaperçu. On a vu douze mille spectateurs demander d'une seule voix la grâce d'un taureau qui avait éventré neuf chevaux et tué un picador. La grâce fut accordée, et le taureau, chose presque inouïe, sortit vivant de l'arène.

Le nôtre n'était pas destiné à être sauvé d'une si glorieuse façon. Les picadors eurent beau l'aiguillonner, les banderilleros eurent beau lui enfoncer leurs banderilles, rien ne put le décider au combat.

C'est alors que le cri : « Perros! perros! » retentit.

Perro veut dire *chien*, et par conséquent perros veut dire *les chiens*.

Quand un taureau ne se décide pas à attaquer, quand il ne se croit[1] pas sous la douleur, quand il ne

1. .... Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.

(*Tartuffe*, III, Sc. IV.) Cf. *Le Dépit amoureux*, III, Sc. VI.

se conduit pas en brave taureau enfin, on demande soit perros, soit fuego.

Cette fois on demandait les chiens. L'alguazil interrogea de l'œil la loge de la reine, et fit signe que les chiens étaient accordés.

Aussitôt ce signe fait et interprété, chacun s'éloigna du taureau. On eût dit que le pauvre anima avait la peste.

Il s'arrêta seul au milieu de l'arène, regardant autour de lui et paraissant s'étonner de ce repos qui lui était accordé. Sans doute si quelque compartiment du système cérébral est chez le taureau destiné aux souvenirs, celui-ci se rappela les sauvages prairies où il avait été élevé, et il crut qu'on allait le reconduire au pied de ses montagnes rocheuses et aux lisières de ses sombres forêts.

S'il espérait cela, son illusion fut courte.

La porte s'ouvrit. Un homme, tenant un chien dans ses bras, entra; un second suivit le premier, puis un troisième le second.

Enfin, six hommes entrèrent, armés chacun d'un terrible perro.

A la vue du taureau, les six dogues éclatèrent en aboiements; les yeux leur sortirent de la tête, leurs bouches se fendirent jusqu'aux oreilles; ils eussent dévoré leurs maîtres, si leurs maîtres ne les eussent point lâchés. Leurs maîtres, qui ne se souciaient pas de mourir comme Jézabel, lâchèrent leurs animaux, qui fondirent sur le taureau.

Le taureau, à leur vue, avait deviné ce qui allait se passer, et il avait été à reculons se coller à la barrière.

En une seconde, la meute aboyante eut franchi toute la largeur du cirque, et le combat commença.

Contre ces nouveaux antagonistes, le taureau retrouva toute sa vigueur; on eût dit que le courage, qui l'avait abandonné dans sa lutte avec les hommes, lui revenait en face de ses ennemis naturels.

Quant aux chiens, ils étaient de bonne race, dogues et bouledogues; l'un d'eux était bien certainement né à Londres : c'était le plus petit et le plus acharné de tous. Il me rappela ce pauvre Mylord, d'italique mémoire, que vous avez connu, madame, et dont vous avez lu les merveilleuses aventures dans le *Speronare* et dans le *Corricolo*.

Ce spectacle n'était pas nouveau pour moi, quoique l'un des acteurs ne fût pas le même. Souvent, dans nos belles forêts de Compiègne, de Villers-Cotterets ou d'Orléans, j'ai vu le sanglier, acculé à quelque rocher ou à quelque tronc d'arbre, tenant tête à toute une meute qui couvrait la terre à dix pas autour de lui, comme un tapis mouvant et bariolé. De temps en temps, un de ces hardis combattants, soulevé par le groin terrible, bondissait, lancé à dix ou douze pieds de hauteur, et, après avoir fait dans l'espace deux ou trois tours sur lui-même, retombait sanglant, éventré, les entrailles traînantes.

Il en était ainsi de ce nouveau combat; un chien fut jeté dans l'arène au milieu des spectateurs; un autre, lancé presque perpendiculairement, retomba sur la barrière, et se cassa les reins en retombant.

Les autres furent foulés aux pieds du taureau, mais se relevèrent. Deux le saisirent aux oreilles; un autre, c'était le plus petit, lui fit une prise au museau; le quatrième le tourna.

Tout à coup, vaincu par une horrible douleur, le taureau poussa un meuglement terrible, puis il se mit à essayer de fuir cette douleur qui le suivait toujours croissante. Sa tête relevée semblait celle d'un animal informe, car les trois chiens n'avaient pas lâché prise, pas plus que le quatrième, et ces excroissances étranges semblaient ne faire qu'un avec lui. Deux fois il fit ainsi le tour de l'arène, puis essaya des écarts à droite et à gauche, rua, se roula, bondit; tout fut inutile : les inflexibles mâchoires restèrent serrées, et le taureau s'arrêta, vaincu, la tête basse, et le devant du corps incliné sur ses deux genoux.

On cria : Bravo perros! comme on avait crié : Bravo toro! comme on avait crié : Bravo Cucharès!

Un des chulos s'avança avec une épée; un taureau livré aux chiens n'est pas digne de l'épée du matador ni de la blessure entre les deux épaules. Ce sont les taureaux braves que l'on frappe en face, ce sont ceux qui essaient de tuer que l'on tue; les autres, on les assassine de côté, on les poignarde par derrière.

Le chulo s'avança vers le taureau, et lui enfonça trois fois son épée dans le flanc avant qu'il tombât. La troisième fois, il toucha le cœur, et le taureau se coucha.

Ce fut alors au cachetero de faire son devoir.

Il s'approcha à son tour et le fit.

Il fallut que les maîtres vinssent détacher leurs chiens de l'animal expiré; ils le tenaient encore...

(*De Paris à Cadix*, t. I, ch. VII et VIII, p. 105-125.)

II

LA JUSTICE FRANÇAISE EN ALGÉRIE
(1846)

D'Espagne Dumas avait poussé jusqu'en Algérie. Il était chargé d'une mission par le ministre de l'Instruction publique, et devait, à son retour, faire connaître à la France la terre d'Afrique.

Une chose qui ne contribuera point à rapprocher les Français des Arabes, c'est notre façon de rendre la justice.

Exemple :

Deux propriétés se touchent : elles ont des limites notoirement connues, connues de tout le monde.

C'est bien. En vertu de cette notoriété, l'Arabe croit n'avoir rien à craindre.

Au lieu de bâtir sur son champ, l'Européen bâtit sur le champ de son voisin.

L'Arabe, qui a bonne envie de se faire justice lui-même, ne l'essaie même pas; car la chose lui est formellement défendue.

Il va trouver le chef du bureau arabe de la ville ou de la contrée.

Il lui expose son cas. Le chef du bureau s'assure par ses yeux du bon droit de l'Arabe; mais comme il faut mettre des procédés dans les relations, il écrit au Français que c'est par erreur sans doute qu'il a bâti sur un terrain qui ne lui appartient pas.

L'empiéteur reçoit la lettre; mais comme lui n'est pas forcé d'être poli, il ne se donne pas même la peine d'y répondre.

L'Arabe qui voit la démarche sans résultat, et que son voisin met tous les jours de nouvelles pierres sur les anciennes, l'Arabe revient au chef du bureau et renouvelle sa plainte.

Le chef du bureau lui répond qu'il a fait tout ce qu'il a pu faire, et le renvoie au juge de paix.

Le juge de paix cite les deux parties en conciliation; le Français fait défaut. Le magistrat s'assure que l'Arabe est dans son droit, et donne à l'Européen l'ordre de quitter le terrain.

L'Arabe rentre chez lui satisfait, et raconte à la veillée qu'il y a de la justice dans le gouvernement des Français, et que le cadi a donné l'ordre à l'envahisseur de déguerpir.

En conséquence, comme l'Arabe ne sait pas ce que c'est que le pétitoire et le possessoire, que d'ailleurs il ne comprend pas qu'on désobéisse à un ordre du cadi, il attend tranquillement que l'Européen déguerpisse, ce qui, à son avis, ne peut pas manquer.

Huit jours se passent.

Dans sa simplicité, l'Arabe croit qu'une punition va tomber sur celui qui n'obéit ni au gouvernement militaire, ni à la justice civile.

Mais comme le temps s'écoule, que la maison monte toujours, que le voisin n'est pas puni, le plaignant retourne au bureau arabe et raconte, comme une chose inouïe, que le Français, malgré l'avertissement du chef du bureau, malgré le juge-

ment du cadi, non seulement n'a pas quitté les lieux, mais encore continue de bâtir.

L'Arabe demande un conseil.

Le chef du bureau conseille à l'Arabe de s'adresser au tribunal de première instance.

L'Arabe s'adresse au tribunal de première instance, et là il apprend qu'avant toutes choses il doit se munir d'un avocat.

L'Arabe se met en quête de cet objet inconnu, le trouve, et s'informe à lui de quelle façon il doit procéder pour rentrer dans son bien.

L'avocat lui répond que rien n'est plus facile, que la cause est excellente, mais qu'il doit d'abord donner vingt-cinq francs.

Le plaignant répond qu'il repassera, et se rend au bureau arabe pour savoir si réellement il doit donner les vingt-cinq francs demandés.

Le chef du bureau lui répond qu'en effet c'est l'habitude. Le plaignant demande comment il se fait qu'il soit obligé de donner vingt-cinq francs à un homme qu'il ne connaît pas et auquel il ne doit rien, parce qu'un autre homme qu'il ne connaît guère davantage est venu lui prendre son champ.

Le chef du bureau arabe cherche une bonne raison, n'en trouve pas et répond :

— C'est l'habitude.

Du moment où celui en qui il a toute confiance lui dit que c'est l'habitude, l'Arabe lève la pierre sous laquelle est caché son argent, en tire cinq douros et va les porter à l'avocat, auquel il les compte un à un, en accompagnant chacun d'eux d'un soupir.

L'avocat attaque alors l'Européen en première instance.

Nous supposons que l'interprète est bon, que le juge sait de quel endroit on lui parle, et qu'il rende en première instance un jugement qui ordonne au défendeur de vider les lieux.

L'Arabe a gagné son procès. Le jugement lui a coûté cinq douros, c'est vrai, mais enfin l'aga lui a rendu justice, le cadi lui a rendu justice, les medjèles lui ont rendu justice, il a eu trois fois raison. Première fois devant le chef du bureau arabe, deuxième fois devant le juge de paix, troisième fois devant le juge de première instance. Il est donc matériellement impossible qu'il ne rentre pas en possession de son champ. Il raconte cela à la veillée, disant que c'est une vérité que le sultan des Français n'a que des enfants en Algérie, les uns musulmans, les autres Français.

Pendant quinze jours, il attend que l'Européen se retire, l'Européen reste; que la maison s'arrête, la maison continue de monter.

Le seizième jour, il est assigné en appel.

Il apporte au bureau arabe le papier écrit de gauche à droite, au lieu d'être écrit de droite à gauche, écrit en petites lettres au lieu d'être écrit en grosses lettres, et il demande ce que cela veut dire.

Le chef du bureau arabe lui répond que son voisin trouve qu'on l'a mal jugé et l'assigne devant un nouveau tribunal.

L'Arabe s'informe de ce qu'il a à faire.

Il faut qu'il aille à Alger, mais pour lui faciliter

les démarches à faire, le chef du bureau arabe lui donne une lettre pour un avocat d'appel.

Celui-là est dans la métropole, il demande quatre-vingts francs, seize douros au lieu de cinq

L'Arabe est stupéfait de cette nouvelle prétention, cependant il se décide, tire les seize douros de sa poche, les donne à l'avocat et lui recommande son procès.

Le procès est imperdable, aussi l'avocat le gagne. L'empiéteur est condamné à la restitution du champ et aux frais du procès; l'Arabe va rentrer dans sa terre et dans ses déboursés.

Il revient chez lui et attend.

La maison monte toujours; on en est au faîtage : quant aux déboursés, au lieu de rentrer dedans, l'Arabe reçoit un nouveau papier timbré.

C'est un appel en cassation.

Le procès dure depuis un an; l'Arabe, occupé de son procès, n'a pas ensemencé son champ et par conséquent a perdu sa récolte. Il a cent cinquante francs à donner à l'avocat en cassation, au lieu des quatre-vingts qu'il a donnés à l'avocat d'appel. Il faut en outre qu'il fasse le voyage de Paris s'il veut suivre son procès. Il abandonne champ et maison, et s'enfuit, disant que chrétiens, gouvernement et particulier se liguent pour le dépouiller.

Au bout de trois ans, l'Européen fait valider sa possession et se trouve maître légitime de la maison et du terrain.

Si la justice avait été rendue par les Turcs, voici ce qui se serait passé.

L'Arabe aurait choisi un jour de marché et serait

venu se plaindre au caïd. Le caïd aurait envoyé les parties devant le cadi. Le cadi, séance tenante, aurait fait venir les anciens du pays pour savoir d'eux de quel côté était le bon droit.

Les anciens du pays auraient porté témoignage; le voleur eût reçu cinquante coups de bâton sous la plante des pieds, et tout eût été dit.

(*Le Véloce*, t. II, Arabes et Français, p. 271-275.)

III

LE LAZZARONE ET LE SBIRE

Le lazzarone est essentiellement voleur; c'est-à-dire que le lazzarone a ses idées à lui sur la propriété, ce qui l'empêche d'adopter à cet endroit les idées des autres. Le lazzarone n'est pas voleur, il est conquérant; il ne dérobe pas, il prend. Le lazzarone a beaucoup du Spartiate : pour lui, la soustraction est une vertu, pourvu que la soustraction se fasse avec adresse. Il n'y a de voleurs, à ses yeux, que ceux qui se laissent prendre. Aussi, afin de n'être pas pris, le lazzarone s'associe parfois avec le sbire.

Le sbire n'est souvent lui-même qu'un lazzarone armé par la loi. Le sbire a un aspect formidable; il porte une carabine, une paire de pistolets et un sabre. Le sbire est chargé de faire la police de seconde main : il veille sur la sécurité publique entre deux patrouilles. En cas d'association, aussitôt que la patrouille est passée, le sbire met une pierre

sur une borne pour indiquer au lazzarone qu'il peut voler en toute sûreté.

Quand le lazzarone a volé, le sbire paraît.

Alors, le sbire et le lazzarone partagent en frères.

Seulement, en ce cas, il arrive parfois aussi que le sbire vole le lazzarone ou que le lazzarone escroque le sbire : notre pauvre monde va tellement de mal en pis, qu'on ne peut plus compter sur la conscience, même des fripons.

Le gouvernement sait cela, et il essaye d'y remédier en changeant les sbires de quartier; alors, ce sont de nouvelles associations à faire, de nouvelles compagnies d'assurance mutuelle à organiser.

Le sbire se met en embuscade dans la rue de Chiaïa, de Toledo ou de Forcella, et, quand il veut, il est sûr, dès le soir de la première journée, d'avoir déjà établi des relations commerciales qui le dédommagent de celles qu'il vient d'être forcé de rompre.

Comme le lazzarone n'a pas de poches, on le trouve éternellement la main dans la poche des autres.

Le lazzarone ne tarde donc jamais à être pris en flagrant délit par le sbire; alors, le marché s'établit.

Le sbire, généreux comme Orosmane, propose une rançon.

Le lazzarone, fidèle à sa parole comme Lusignan, dégage sa parole au bout de dix minutes, d'une demi-heure, d'une heure au plus tard.

Parfois cependant, comme je l'ai dit, le sbire abuse de sa puissance ou le lazzarone de son adresse.

Un jour, en passant dans la rue de Toledo, j'ai vu

arrêter un sbire. Comme le chasseur de La Fontaine, il avait été insatiable, et il était puni par où il avait péché.

Voici ce qui était arrivé.

Un sbire avait pris un lazzarone en flagrant délit.

— Qu'as-tu volé à ce monsieur en noir qui vient de passer ? demanda le sbire.

— Rien, absolument rien, Excellence, répondit le lazzarone.

Le lazzarone appelle le sbire Excellence.

— Je t'ai vu la main dans sa poche.

— Sa poche était vide.

— Comment! pas un mouchoir, pas une tabatière, pas une bourse?

— C'était un savant, Excellence.

— Pourquoi t'adresses-tu à ces sortes de gens?

— Je l'ai reconnu trop tard.

— Allons, suis-moi à la police.

— Comment! mais puisque je n'ai rien volé, Excellence.

— C'est justement pour cela, imbécile! Si tu avais volé quelque chose, on s'arrangerait.

— Eh bien, c'est partie remise, voilà tout; je ne serai pas toujours si malheureux.

— Me promets-tu, d'ici à une demi-heure, de me dédommager?

— Je vous le promets, Excellence.

— Comment cela?

— Ce qu'il y a dans la poche du premier passant sera pour vous.

— Soit; mais je choisirai l'individu; je ne me

soucie pas que tu ailles encore faire quelque bêtise pareille à l'autre.

— Vous choisirez.

Le sbire s'appuie majestueusement contre une borne; le lazzarone se couche paresseusement à ses pieds.

Un abbé, un avocat, un poète passent successivement sans que le sbire bouge. Un jeune officier, leste, pimpant, paré d'un charmant uniforme, paraît à son tour; le sbire donne le signal.

Le lazzarone se lève et suit l'officier; tous deux disparaissent à l'angle de la première rue. Un instant après, le lazzarone revient tenant sa rançon à la main.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demande le sbire.

— Un mouchoir, répond le lazzarone.

— Voilà tout?

— Comment, voilà tout? C'est de la batiste!

— Est-ce qu'il n'y en avait qu'un seul[1]?

— Un seul dans cette poche-là.

— Et dans l'autre?

— Dans l'autre, il y avait un foulard.

— Pourquoi ne l'as-tu pas apporté?

— Celui-là, je le garde pour moi, Excellence.

— Comment, pour toi?

— Oui. N'est-il pas convenu que nous partageons?

— Eh bien?

— Eh bien, chacun sa poche.

1. A Naples, on a toujours deux mouchoirs dans sa poche : un mouchoir de batiste pour s'essuyer, un mouchoir de soie pour se moucher; il y a même des élégants qui en ont un troisième avec lequel ils époussètent leurs bottes, pour faire croire qu'ils sont venus en voiture.

— J'ai droit à tout.

— A la moitié, Excellence.

— Je veux le foulard.

— Mais, Excellence...

— Je veux le foulard!

— C'est une injustice.

— Ah! tu dis du mal des employés du gouvernement. En prison, drôle! en prison!

— Vous aurez le foulard, Excellence.

— Je veux celui de l'officier.

— Vous aurez celui de l'officier.

— Où le retrouveras-tu?

— Il était allé chez sa maîtresse, rue Foria; je vais l'attendre à la porte.

Le lazzarone remonte la rue, disparaît, et va s'embusquer dans une grande porte de la rue Foria.

Au bout d'un instant, le jeune officier sort; il n'a pas fait dix pas, qu'il fouille à sa poche et s'aperçoit qu'elle est vide.

— Pardon, Excellence, dit le lazzarone, vous cherchez quelque chose?

— J'ai perdu un mouchoir de batiste.

— Votre Excellence ne l'a pas perdu, on le lui a volé.

— Et quel est le brigand?...

— Qu'est-ce que Votre Excellence me donnera si je lui trouve son voleur?

— Je te donnerai une piastre.

— J'en veux deux.

— Va pour deux piastres. Eh bien, que fais-tu?

— Je vous vole votre foulard.

— Pour me faire retrouver mon mouchoir?

— Oui.

— Et où seront-ils tous deux?

— Dans la même poche. Celui à qui je donnerai votre foulard est celui à qui j'ai donné votre mouchoir.

L'officier suit le lazzarone; le lazzarone remet le foulard au sbire, le sbire fourre le foulard dans sa poche. Le lazzarone, rendu à la liberté, s'esquive. Derrière le lazzarone vient l'officier. L'officier met la main sur le collet du sbire, le sbire tombe à genoux. Comme le sbire de cette espèce a été lazzarone avant d'être sbire, il comprend tout : c'est lui qui est le volé. Il a voulu jouer son associé, il a été joué par lui. Tous autres qu'un lazzarone et un sbire se brouilleraient en pareille circonstance; mais le lazzarone et le sbire ne se brouillent pas pour si peu de chose : c'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'ouvrier. Le lazzarone et le sbire se sont reconnus pour deux ouvriers de première force; ils ont pu s'apprécier l'un l'autre. Gare aux poches! ce sera désormais entre eux à la vie, à la mort.

(*Le Corricolo*, t. I, ch. IX, p. 110-114.)

IV

JACQUES BALMAT
PREMIÈRE ASCENSION DU MONT BLANC
(8 AOUT 1786)

Dumas a invité Jacques Balmat à diner. C'est entre deux bouteilles que le vieux guide raconte son exploit.

— Avec votre permission, mon maître, me dit-il en se levant.

— Certes, et à votre santé, Balmat!

Nous trinquâmes.

— Pardieu! dit-il en se rasseyant, vous êtes un bon garçon.

Puis il vida son verre, fit clapper sa langue, cligna des yeux en se renversant sur le dossier de sa chaise, essayant de rappeler ses idées, que le dernier verre qu'il venait d'avaler ne rendait probablement pas plus claires.

Mon guide, de son côté, fit ses dispositions pour écouter, le plus commodément possible, un récit qu'il avait déjà probablement entendu plus d'une fois. Elles étaient aussi confortables que simples, ne consistant qu'en un demi-tour qu'il fit décrire en même temps à sa chaise et à sa personne; de cette manière, il se trouva les pieds au feu, le coude sur la table, la tête sur la main gauche et le verre dans la main droite.

Quant à moi, je pris mon album et mon crayon, et je me préparai à écrire.

C'est donc le récit pur et simple de Balmat que je vais mettre sous les yeux du lecteur.

« Hum! C'était, ma foi, en 1786; j'avais vingt-cinq ans, ce qui m'en fait aujourd'hui, tel que vous me voyez, soixante-douze bien comptés.

» J'étais bon là... Un jarret du diable et un estomac d'enfer! J'aurais marché trois jours de suite sans manger. Ça m'est arrivé une fois, que j'étais perdu dans le Buet. J'ai croqué un peu de neige, voilà tout. Je me disais de temps en temps, en regardant le mont Blanc de côté :

» — Oh! farceur, tu as beau faire et beau dire,

va, je te grimperai dessus quelque jour. Enfin, c'est bon...

» Voilà que ça me trottait toujours dans la tête, le jour comme la nuit. Le jour, je montais dans le Brévent, d'où l'on voit le mont Blanc comme je vous vois, et je passais des heures entières à chercher un chemin.

» — Bah! j'en ferai un, s'il n'y en a pas, que je disais; mais il faut que j'y monte.

» La nuit, c'était bien autre chose : je n'avais pas plus tôt les yeux fermés que j'étais en chemin. Je montais d'abord comme s'il y avait eu une route royale, et je me disais :

» — Pardieu! j'étais bien bête de croire que c'était si difficile d'arriver au mont Blanc.

» Puis, petit à petit, le chemin se rétrécissait; mais c'était encore un joli sentier comme celui de Flegère; j'allais toujours. Enfin, j'arrivais à des endroits où le sentier s'effaçait, à des endroits inconnus, quoi! la terre mouvait, j'enfonçais dedans jusqu'aux genoux. C'est égal, je me donnais une peine! Qu'on est bête quand on rêve!... C'est bien, j'en sortais à la longue; mais ça devenait si raide, que j'étais obligé d'aller à quatre pattes : c'était bien autre chose alors! Toujours de plus difficile en plus difficile. Je mettais mes pieds sur des bouts de rocher, et je les sentais remuer comme des dents qui vont tomber; la sueur me coulait à grosses gouttes; j'étouffais, que c'était un cauchemar! N'importe, j'allais toujours; j'étais comme un lézard le long d'un mur; je voyais la terre s'en aller sous moi : ça m'était égal, je ne regardais encore

qu'en l'air, je voulais arriver; mais c'étaient les jambes!... moi, qui ai les jarrets solides, je ne pouvais plus les plier. Je me retournais les ongles sur les pierres, je sentais que j'allais tomber, et je disais :

» — Jacques Balmat, mon ami, si tu n'attrapes pas cette petite branche-là, qui est au-dessus de ta tête, ton compte est bon.

» La maudite branche, je la touchais du bout des doigts; je me raclais les genoux comme un ramoneur. Ah! la branche, ah! je la pinçais. Allons!... Ah! cette nuit-là, je me la rappellerai toujours : ma femme m'a réveillé par le plus vigoureux coup de poing!... Imaginez-vous que je m'étais accroché à son oreille, et que je la tirais comme un morceau de gomme élastique... Ah! pour cette fois, je me dis :

» — Jacques Balmat, il faut que tu en aies le cœur net.

» Je sautai donc à bas du lit, et je mis mes guêtres.

» — Où vas-tu? me dit ma femme.

» — Chercher du cristal, que je répondis.

» Je ne voulais pas lui conter mon affaire.

» — Et ne sois pas inquiète, continuai-je, si tu ne me vois pas revenir ce soir. Si je ne suis pas rentré à neuf heures, c'est que je coucherai dans la montagne.

» Je pris un bâton solide, bien ferré, double en grosseur et en longueur d'un bâton ordinaire; j'emplis ma gourde d'eau-de-vie, je mis un morceau de pain dans ma poche, et en route!

» J'avais bien essayé déjà de monter par la Mer de glace, mais le mont Maudit m'avait barré le passage. Alors je m'étais retourné par l'aiguille du Goûter; mais, pour aller de là au Dôme, il y avait une espèce d'arète d'un quart de lieue de long sur un ou deux pieds de large, et puis au-dessous dix-huit cents pieds de profondeur. Merci!

» Cette fois donc, je résolus de changer de chemin : je pris celui de la montagne de la Côte; au bout de trois heures, j'étais arrivé au glacier des Bossons. Je le traversai : ce n'était pas là le difficile. Quatre heures après, j'étais aux Grands-Mulets : c'était déjà quelque chose. J'avais gagné mon déjeuner; je cassai une croûte, je bus un coup. C'est bon.

» A l'époque dont je vous parle, on n'avait point encore pratiqué aux Grands-Mulets le plateau qui y est aujourd'hui, si bien qu'on n'y était pas à son aise, je vous en réponds; j'étais, en outre, assez inquiet de savoir si je trouverais plus haut un endroit où passer la nuit. J'avais beau chercher à droite et à gauche, je ne voyais rien. Enfin je me remis en route à la grâce de Dieu!

» Au bout de deux heures et demie, je trouvai une belle place nue et sèche; le rocher perçait la neige, et m'offrait une surface de six ou sept pieds : c'était tout ce qu'il me fallait, non pas pour dormir, mais pour attendre le jour d'une manière un peu moins dure que dans la neige. Il était sept heures du soir : je cassai mon second morceau de pain, je bus une seconde goutte, et je m'installai sur le rocher où j'allais passer la nuit : ça ne me prit pas grand temps, le lit n'était pas long à faire.

» Sur les neuf heures, je vis venir l'ombre qui montait de la vallée comme une fumée épaisse, et s'avançait lentement vers moi. A neuf heures et demie, elle m'atteignit et m'enveloppa : cependant, je voyais encore au-dessus de moi les derniers rayons du soleil couchant, qui avaient peine à quitter la plus haute sommité du mont Blanc. Je les suivis des yeux tant qu'ils y restèrent. Enfin ils disparurent, et le jour s'en alla. Tourné comme je l'étais vers Chamouny, j'avais à ma gauche l'immense plaine de neige qui monte au dôme du Goûter[1], et, à ma droite, à la portée de ma main, un précipice de huit cents pieds de profondeur. Je ne voulais pas m'endormir, de peur de rouler dans la ruelle en rêvant; je m'assis sur mon sac, et je me mis à battre des pieds et des mains pour entretenir la chaleur. Bientôt la lune se leva pâle et dans un cercle de nuages, qui la voilèrent tout à fait sur les onze heures. En même temps, je voyais descendre de l'aiguille du Goûter un coquin de brouillard qui ne m'eut pas plus tôt atteint, qu'il se mit à me cracher de la neige à la figure. Alors je m'enveloppai la tête avec mon mouchoir, et je lui dis :

» — C'est bon, va ton train.

» A chaque minute, j'entendais la chute des avalanches, qui grondaient en roulant comme le tonnerre. Les glaciers craquaient, et à chaque craquement je sentais la montagne remuer. Je n'avais ni faim ni soif, et j'éprouvais un singulier mal de tête, qui me prenait au haut du crâne, et qui descendait

1. Le dôme du Goûter, ainsi nommé parce que le soleil l'éclaire à l'heure où l'on fait ce repas.

jusqu'aux sourcils. Pendant ce temps-là, le brouillard n'arrêtait pas. Mon haleine s'était gelée contre mon mouchoir, la neige avait mouillé mes habits : il me sembla bientôt que j'étais tout nu. Je redoublai la rapidité de mes mouvements, et je me mis à chanter, pour chasser un tas d'idées bêtes qui me venaient dans l'esprit. Ma voix se perdait sur cette neige, aucun écho ne me répondait : tout était mort au milieu de cette nature glacée; ma voix me faisait à moi-même une drôle d'impression. Je me tus, j'avais peur.

» A deux heures, le ciel blanchit vers l'orient. Avec les premiers rayons du jour, je sentis le courage me revenir. Le soleil se leva, luttant avec les nuages qui couvraient le mont Blanc; j'espérais toujours qu'il les chasserait; mais, sur les quatre heures, les nuages s'épaissirent, le soleil s'affaiblit, et je reconnus que ce jour-là il me serait impossible d'aller plus loin. Alors, pour ne pas tout perdre, je me mis à explorer les environs, et je passai toute la journée à visiter les glaciers et à reconnaître les meilleurs passages. Comme le soir venait, et le brouillard à sa suite, je redescendis jusqu'au Bec-à-l'Oiseau, où la nuit me prit. Je passai celle-là mieux ue l'autre, car je n'étais plus sur la glace, et je pus dormir un peu. Je me réveillai transi, et, aussitôt que le jour parut, je redescendis vers la vallée, ayant dit à ma femme que je ne serais pas plus de trois jours. Au village de la Côte seulement, mes habits dégelèrent.

» Je n'avais pas fait cent pas hors des dernières maisons, que je rencontrai François Paccard, Joseph

Carier et Jean-Michel Tournier : c'étaient trois guides; ils avaient leur sac, leur bâton et leur costume de voyage. Je leur demandai où ils allaient; ils me répondirent qu'ils cherchaient des cabris[1] qu'ils avaient donnés en garde à de petits paysans. Comme ces animaux ne valent pas plus de quarante sous la pièce, leur réponse me donna l'idée qu'ils voulaient me tromper, et je pensai qu'ils tentaient le voyage que je n'avais pu faire; d'autant plus que M. de Saussure avait promis une récompense au premier qui atteindrait le haut du mont Blanc. Une ou deux questions que me fit Paccard sur l'endroit où l'on pourrait coucher au Bec-à-l'Oiseau me confirmèrent dans mon opinion. Je lui répondis que tout était plein de neige, et qu'une station m'y paraissait impossible; je le vis alors échanger avec les autres un signe d'intelligence que je fis semblant de ne pas apercevoir. Ils se retirèrent à l'écart, se consultèrent entre eux, et finirent par me proposer de monter tous ensemble; j'acceptai; mais j'avais promis de rentrer, et je ne voulais pas manquer de parole à ma femme. Je revins donc chez moi pour lui dire de ne pas être inquiète, changer de bas et de guêtres, et prendre quelques provisions. A onze heures du soir, je partis de nouveau sans me coucher, et, à une heure, je rejoignis mes camarades au Bec-à-l'Oiseau, quatre lieues au-dessous de l'endroit où j'avais couché la veille; ils dormaient comme des marmottes; je les réveillai : en un instant ils furent sur pied, et nous nous mîmes tous

1. Des chevreaux.

les quatre en marche. Ce jour-là, nous traversâmes le glacier de Taconnay, nous montâmes jusqu'aux Grands-Mulets, où, l'avant-veille, j'avais passé une si fameuse nuit : puis, prenant à droite, nous arrivâmes vers les trois heures au dôme du Goûter. Déjà l'un de nous, Paccard, avait manqué d'air un peu au-dessous des Grands-Mulets, et il était resté couché sur l'habit de l'un de nos camarades.

» Parvenus au sommet du Dôme, nous vîmes, sur l'aiguille du Goûter, bouger quelque chose de noir que nous ne pouvions distinguer. Nous ne savions pas si c'était un chamois ou un homme. Nous criâmes, et l'on nous répondit; puis, au bout d'un instant, comme nous faisions silence pour entendre un second cri, ces paroles nous arrivèrent :

» — Ohé! les autres! attendez, nous voulons monter avec vous.

» Nous les attendîmes, en effet, et, en les attendant, nous vîmes arriver Paccard, qui avait repris force. Au bout d'une demi-heure, ils nous rejoignirent : c'étaient Pierre Balmat et Marie Coutet, qui avaient fait le pari, avec les autres, d'être parvenus avant eux au dôme du Goûter; leur pari était perdu. Pendant ce temps, pour utiliser les moments, je m'étais aventuré à la découverte, et j'avais fait un quart de lieue à peu près à cheval sur l'arête en question, qui joint le dôme du Goûter au sommet du mont Blanc : c'était un chemin de danseur de corde; mais c'est égal, je crois que j'aurais réussi à aller jusqu'au bout, si la pointe Rouge ne fût venue me barrer le chemin. Comme il était impossible

d'avancer plus loin, je revins vers l'endroit où j'avais quitté les camarades; mais il n'y avait plus que mon sac : désespérant de gravir le mont Blanc, ils étaient partis en disant :

» — Balmat est leste, il nous rattrapera.

» Je me trouvai donc seul, et un instant je balançai entre l'envie de les rejoindre et le désir de tenter seul l'ascension. Leur abandon m'avait piqué; puis quelque chose me disait que, cette fois, je réussirais. Je me décidai donc pour ce dernier parti; je chargeai mon sac et me mis en route : il était quatre heures du soir.

» Je traversai le grand plateau et je parvins jusqu'au glacier de la Brinva, d'où j'aperçus Cormayeur et la vallée d'Aoste, en Piémont. Le brouillard était sur le sommet du mont Blanc; je ne tentai pas d'y monter, moins dans la crainte de me perdre, que dans la certitude que les autres, ne pouvant m'y voir, ne voudraient pas croire que j'y étais parvenu. Je profitai du peu de jour qui me restait pour chercher un abri; mais, au bout d'une heure, comme je n'avais rien trouvé et que je me rappelais l'autre nuit, vous savez, je résolus de revenir chez moi. Je me mis donc en marche; mais, arrivé au grand plateau, comme je ne savais pas encore me garantir la vue avec un voile vert, ainsi que je l'ai fait depuis, la neige me fatigua tellement les yeux, que je ne distinguais plus rien; j'avais des éblouissements qui me faisaient voir de grandes taches de sang. Je m'assis pour me remettre; je fermai les yeux et je laissai tomber ma tête entre mes mains. Au bout d'une demi-heure, ma vue s'était remise,

mais la nuit était venue; il n'y avait pas de temps à perdre. Je me levai, et allez!

» Je n'avais pas fait deux cents pas que je sentis, avec mon bâton, que la glace manquait sous mes pieds : j'étais au bord de la grande crevasse, tu sais, Pierre Payot (c'était le nom de mon guide), la grande crevasse où ils sont morts à trois et d'où l'on a tiré Marie Coutet.

— Qu'est-ce que cette histoire? interrompis-je.

— Je vous conterai ça demain, me dit Payot. Allez, mon ancien, allez, continua-t-il en s'adressant à Balmat, on vous écoute.

Balmat reprit :

» — Ah! je lui dis : Je te connais. Au fait, nous l'avions traversée le matin sur un pont de glace recouvert de neige. Je le cherchai; mais la nuit allait toujours s'épaississant, ma vue se fatiguait de plus en plus, et je ne pus le retrouver : le mal de tête dont j'ai déjà parlé m'avait repris; je ne me sentais aucun désir de boire ni de manger; de violents maux de cœur me labouraient l'estomac. Cependant il fallait se décider à demeurer jusqu'au jour près de la crevasse. Je posai mon sac sur la neige, je tirai mon mouchoir en rideau sur mon visage, et je me préparai de mon mieux à passer une nuit pareille à l'autre. Cependant, comme j'étais deux mille pieds plus haut à peu près, le froid était bien plus vif; une petite neige fine et aiguë me glaçait; je sentais une pesanteur et une envie de dormir irrésistibles, des pensées tristes comme la mort me venaient dans l'esprit, et je savais très bien que ces pensées tristes et cette envie de dormir étaient un

mauvais signe, et que, si j'avais le malheur de fermer les yeux, je pourrais bien ne plus les rouvrir. De l'endroit où j'étais, j'apercevais, à dix mille pieds au-dessous de moi, les lumières de Chamouny, où mes camarades étaient bien chaudement, bien tranquilles près de leur feu, ou dans leur lit. Je me disais :

» — Peut-être n'y en a-t-il pas un parmi eux qui pense à moi, ou, s'il y en a un qui pense à Balmat, il dit, en tisonnant ses braises ou en tirant sa couverture sur ses oreilles : « A l'heure qu'il est, cet imbécile de Jacques s'amuse probablement à battre la semelle. Bon courage, Balmat! »

» Ce n'était pas ce qui me manquait, le courage, mais la force! L'homme n'est pas de fer, et je sentais bien que je n'étais pas à mon aise, enfin. Dans les courts intervalles de silence qui interrompaient, de minute en minute, la chute des avalanches et le craquement des glaciers, j'entendais aboyer un chien à Cormayeur, quoiqu'il y eût à peu près une lieue et demie de ce village à l'endroit où j'étais; cela me distrayait. C'était le seul bruit de la terre qui arrivât jusqu'à moi. Vers minuit, le maudit chien se tut et je retombai dans ce diable de silence comme il en fait un dans les cimetières, car je ne compte pas le bruit des glaciers et des avalanches; ce bruit-là, c'est la voix de la montagne qui se plaint, et, bien loin de rassurer l'homme, elle l'épouvante.

» Sur les deux heures, je vis reparaître à l'horizon la même ligne blanche dont je vous ai déjà parlé. Le soleil la suivait comme la première fois : comme la première fois aussi, le mont Blanc avait mis sa

perruque; c'est ce qui lui arrive quand il est de mauvaise humeur, et, alors, il ne faut pas s'y frotter. Je connaissais son caractère; aussi je me tins pour averti et je redescendis dans la vallée, attristé, mais non découragé par ces deux tentatives inutiles; car, maintenant, j'étais bien certain que la troisième fois je serais plus heureux. Au bout de cinq heures, j'étais de retour au village; il en était huit. Tout allait bien chez moi. Ma femme m'offrit à manger; j'avais plus sommeil que je n'avais faim; elle voulut aussi me faire coucher dans la chambre, mais je craignais d'y être tourmenté par les mouches; j'allai m'enfermer dans la grange, je m'étendis sur le foin et je dormis vingt-quatre heures sans me réveiller.

» Trois semaines se passèrent sans amener de changement favorable dans le temps et sans diminuer mon envie de faire une troisième tentative. Le docteur Paccard, parent du guide dont j'ai parlé, désirait m'accompagner dans celle-ci; il fut convenu, en conséquence, qu'au premier beau jour nous partirions ensemble. Enfin, le 8 août 1786, le temps me parut assez sûr pour risquer le voyage. J'allai trouver Paccard et je lui dis :

» — Voyons, docteur, êtes-vous bon? N'avez-vous peur ni du froid, ni de la neige, ni des précipices? Parlez comme un homme.

» — Je n'ai peur de rien avec toi, Balmat, répondit Paccard.

» — Eh bien, repris-je, le moment est venu de grimper sur la taupinière.

» Le docteur me dit qu'il était tout prêt; mais, au moment de fermer sa porte, je crois que son grand

courage lui manqua un peu, car la clef ne sortait pas de la serrure; il tournait le double tour, le détournait, le retournait.

» — Tiens, Balmat, ajouta-t-il, si nous faisions bien, nous prendrions deux autres guides.

» — Non pas, lui répondis-je, je monterai seul avec vous ou vous y monterez avec d'autres; je veux être le premier et pas le second.

» Il réfléchit un instant, tira sa clef, la mit dans sa poche et me suivit machinalement et la tète baissée. Au bout d'un instant, il secoua les oreilles :

» — Eh bien, dit-il, je me fie à toi, Balmat.

» — En route, et à la grâce de Dieu!

» Puis il se mit à chanter, mais pas très juste. Ça le tracassait, le docteur.

» Alors je lui pris le bras.

» — Ce n'est pas tout, lui dis-je, il faut que personne ne sache notre projet, excepté nos femmes.

» Une troisième personne fut cependant mise dans la confidence : c'est la marchande chez laquelle nous avions été obligés d'acheter du sirop pour mêler avec notre eau, le vin ou l'eau-de-vie étant trop forts pour un pareil voyage. Comme elle s'était doutée de quelque chose, nous lui dîmes tout, en l'invitant à regarder le lendemain, à neuf heures du matin, du côté du dôme du Goûter; c'était l'heure à laquelle nous devions y être, si rien ne dérangeait nos calculs.

» Toutes nos petites affaires arrangées et nos adieux faits à nos femmes, nous partîmes vers les cinq heures du soir, prenant l'un du côté gauche, et l'autre du côté droit de l'Arve, afin que nul ne

se doutât de notre projet, et nous nous réunîmes au village de la Côte. Le même soir, nous allâmes coucher au sommet de la Côte, entre le glacier des Bossons et celui de Taconnay. J'avais emporté une couverture, je m'en servis pour envelopper le docteur comme on emmaillote un enfant, et, grâce à cette précaution, il passa une assez bonne nuit; quant à moi, je dormis tout d'un trait jusqu'à une heure et demie à peu près. A deux heures, la ligne blanche parut, et bientôt le soleil se leva sans nuage, sans brouillard, beau et brillant, enfin nous promettant une fameuse journée; je réveillai le docteur et nous nous mîmes en route.

» Au bout d'un quart d'heure, nous nous engageâmes dans le glacier de Taconnay; les premiers pas du docteur sur cette mer, au milieu de ces immenses gerçures dans les profondeurs desquelles l'œil se perd, sur ces ponts de glace que l'on sent craquer sous soi, et qui, s'ils s'abîmaient, vous abîmeraient avec eux, furent un peu chancelants; mais, peu à peu, il se rassura en me voyant faire, et nous nous en tirâmes sains et saufs. Nous nous mîmes aussitôt à gravir les Grands-Mulets, que nous laissâmes bientôt derrière nous. Je montrai au docteur la place où j'avais passé la première nuit. Il fit une grimace très significative, garda le silence dix minutes; puis, s'arrêtant tout à coup :

» — Crois-tu, Balmat, me dit-il, que nous arriverons aujourd'hui au haut du mont Blanc?

» Je vis bien de quoi il retournait et je le rassurai en riant, mais sans lui rien promettre. Nous montâmes encore ainsi l'espace de deux heures; depuis

le plateau, le vent nous avait pris et devenait de plus en plus vif; enfin, arrivés à la saillie du rocher qu'on appelle le Petit-Mulet, un coup d'air plus violent enleva le chapeau du docteur. Au juron qu'il proféra, je me retournai et j'aperçus son feutre qui décampait du côté de Cormayeur. Il le regardait s'en aller, les bras tendus.

» — Oh! il faut en faire votre deuil, docteur, que je lui dis, nous ne le reverrons jamais. Il s'en v dans le Piémont. Bon voyage!

» Il paraît que le vent avait pris goût à la plaisanterie, car à peine avais-je fermé la bouche, qu'il nous en arriva une bouffée si violente, que nous fûmes obligés de nous coucher à plat ventre pour ne pas aller rejoindre le chapeau; de dix minutes nous ne pûmes nous relever; le vent fouettait la montagne et passait en sifflant sur nos têtes, emportant des tourbillons de neige gros comme la maison. Le docteur était découragé. Moi, je ne pensais, pendant ce temps, qu'à la marchande qui, à cette heure, devait regarder le dôme du Goûter; aussi, au premier répit que nous donna la bise, je me relevai; mais le docteur ne consentit à me suivre qu'en marchant à quatre pattes. Nous parvînmes ainsi à une pointe d'où l'on pouvait découvrir le village; arrivé là, je tirai ma lunette, et, à douze mille pieds au-dessous de nous, dans la vallée, je distinguai notre commère à la tête d'un rassemblement de cinquante personnes, qui s'arrachaient les lunettes pour nous regarder. Une considération d'amour-propre détermina le docteur à se remettre sur ses jambes, et, à l'instant où il fut debout, nous nous

aperçûmes que nous étions reconnus, lui à sa grande redingote, et moi à mon costume habituel; ceux de la vallée nous firent des signes avec leurs chapeaux. J'y répondis avec le mien. Celui du docteur était absent par congé définitif.

» Cependant Paccard avait usé toute son énergie à se remettre sur pieds, et ni les encouragements que nous recevions, ni ceux que je lui donnais, ne pouvaient le déterminer à continuer son ascension. Après que j'eus épuisé toute mon éloquence et que je vis que je perdais mon temps, je lui dis de se tenir le plus chaudement possible et de se donner du mouvement; il m'écoutait sans m'entendre et répondait *oui, oui*, pour se débarrasser de moi. Je comprenais qu'il devait souffrir du froid. J'étais moi-même tout engourdi. Je lui laissai la bouteille et je partis seul, en lui disant que je reviendrais le chercher.

» — Oui, oui, me répondit-il.

» Je lui recommandai de nouveau de ne pas se tenir en place et je partis. Je n'avais pas fait trente pas, que je me retournai, et je vis que, au lieu de courir et de battre la semelle, il s'était assis le dos au vent; c'était déjà une précaution.

» A compter de ce moment, la route ne présentait pas une grande difficulté; mais, à mesure que je m'élevais, l'air devenait de moins en moins respirable. De dix pas en dix pas j'étais obligé de m'arrêter comme un phtisique. Il me semblait que je n'avais plus de poumons et que ma poitrine était vide; je pliai alors mon mouchoir comme une cravate, je le nouai sur ma bouche et je respirai à

travers, ce qui me soulagea un peu. Cependant le froid me gagna de plus en plus, je mis une heure à faire un petit quart de lieue; je marchais le front baissé; mais, voyant que j'étais sur une pointe que je ne connaissais pas, je relevai la tête et je m'aperçus que j'étais enfin arrivé sur la sommité du mont Blanc.

» Alors je retournai les yeux autour de moi, tremblant de me tromper et de trouver quelque aiguille, quelque pointe nouvelle, car je n'aurais pas eu la force de la gravir; les articulations de mes jambes me semblaient ne tenir qu'à l'aide de mon pantalon. Mais non, non. J'étais au terme de mon voyage. J'étais arrivé là où personne n'était venu encore, pas même l'aigle et le chamois; j'y étais arrivé seul, sans autre secours que celui de ma force et de ma volonté; tout ce qui m'entourait semblait m'appartenir; j'étais le roi du mont Blanc, j'étais la statue de cet immense piédestal. Ah!

» Alors je me tournai vers Chamouny, agitant mon chapeau au bout de mon bâton, et je vis, à l'aide de ma lunette, qu'on répondait à mes signes. Mes sujets de la vallée m'avaient aperçu. Tout le village était sur la place.

» Ce premier moment d'exaltation passé, je pensai à mon pauvre docteur. Je redescendis vers lui aussi vite que je le pus, l'appelant par son nom et tout effrayé de ne pas l'entendre me répondre; au bout d'un quart d'heure, je l'aperçus de loin, rond comme une boule, mais ne faisant aucun mouvement, malgré les cris que je poussais et qui arrivaient certainement jusqu'à lui. Je le trouvai la tête entre les

genoux et tout racorni sur lui-même, comme un chat qui fait le manchon. Je lui frappai sur l'épaule, il leva machinalement la tête. Je lui dis que j'étais parvenu au haut du mont Blanc; cela parut médiocrement l'intéresser, car il ne répondit que pour me demander où il pourrait se coucher et dormir. Je lui dis qu'il était venu pour monter au plus haut de la montagne, et qu'il y monterait. Je le secouai, le pris sous les épaules et lui fis faire quelques pas; il était comme abruti et il lui paraissait aussi égal d'aller d'un côté que de l'autre, de monter que de redescendre. Cependant, le mouvement que je le forçais de prendre rétablit un peu la circulation du sang; alors il me demanda si je n'aurais point, par hasard, dans ma poche, des gants pareils à ceux que je portais à mes mains; c'étaient des gants en poil de lièvre, que je m'étais faits exprès pour mon excursion, sans séparation entre les doigts. Dans la situation où je me trouvais moi-même, je les eusse refusés tous les deux à mon frère; je lui en donnai un.

» A six heures passées, nous étions sur le sommet du mont Blanc, et, quoique le soleil jetât un vif éclat, le ciel nous paraissait bleu foncé, et nous y voyions briller quelques étoiles. Lorsque nous reportions les yeux au-dessous de nous, nous n'apercevions que glaces, neiges, rocs, aiguilles, pics décharnés. L'immense chaîne de montagnes qui parcourt le Dauphiné et s'étend jusqu'au Tyrol nous étalait ses quatre cents glaciers resplendissants de lumière. A peine si la verdure nous paraissait occuper une place sur la terre. Les lacs de Genève et de Neufchâtel n'étaient que des points bleus

presque imperceptibles. A notre gauche s'étendait la Suisse des montagnes, toute moutonneuse, et, au delà, la Suisse des prairies, qui semblait un riche tapis vert; à notre droite, tout le Piémont et la Lombardie jusqu'à Gênes; en face, l'Italie. Paccard ne voyait rien, je lui racontais tout; quant à moi, je ne souffrais plus, je n'étais plus fatigué; à peine si je sentais cette difficulté de respirer qui, une heure auparavant, avait failli me faire renoncer à mon entreprise. Nous restâmes ainsi trente-trois minutes.

» Il était sept heures du soir; nous n'avions plus que deux heures et demie de jour; il fallait partir. Je repris Paccard par-dessous le bras; j'agitai de nouveau mon chapeau, pour faire un dernier signe à ceux de la vallée, et nous commençâmes à redescendre. Aucun chemin tracé ne nous dirigeait; le vent était si froid, que la neige n'était pas même dégelée à sa surface; nous retrouvions seulement, sur la glace. les petits trous qu'y avait faits la pointe de nos bâtons ferrés. Paccard n'était plus qu'un enfant sans énergie et sans volonté, que je guidais dans les bons chemins et que, dans les mauvais, je portais. La nuit commençait à tomber lorsque nous traversâmes la crevasse; au bas du grand plateau, elle nous prit tout à fait; à chaque instant Paccard s'arrêtait, déclarant qu'il n'irait pas plus loin, et à chaque instant je le forçais de reprendre sa marche, non par la persuasion, il n'entendait rien, mais par la force. A onze heures, nous sortîmes enfin des régions des glaces et mîmes le pied sur la terre ferme; il y avait déjà une heure que nous avions

perdu toute réverbération de soleil; alors je permis à Paccard de s'arrêter et je me préparai à l'envelopper de nouveau dans la couverture, lorsque je m'aperçus qu'il ne s'aidait plus de ses mains. Je lui en fis l'observation. Il me répondit que cela se pouvait bien, vu qu'il ne les sentait pas. Je tirai ses gants. ses mains étaient blanches et comme mortes; moi-même, j'étais bête de la main où j'avais mis son petit gant de peau à la place du mien; je lui dis que nous avions trois mains de gelées à nous deux, cela paraissait lui être fort égal; il ne demandait qu'à se coucher et à dormir : quant à moi, il me dit de me frotter la partie malade avec de la neige; le remède n'était pas loin. Je commençai l'opération par lui, et je la terminai par moi. Bientôt le sang revint, et avec le sang la chaleur, mais avec des douleurs aussi aiguës que si on nous avait piqué chaque veine avec des aiguilles. Je roulai mon poupard dans sa couverture, je le couchai à l'abri d'un rocher, nous mangeâmes un morceau, bûmes un coup, nous nous serrâmes l'un contre l'autre le plus que nous pûmes, et nous nous endormîmes.

» Le lendemain, à six heures, je fus réveillé par Paccard.

» — C'est drôle, Balmat, me dit-il, j'entends chanter les oiseaux et je ne vois pas le jour; probablement que je ne peux pas ouvrir les yeux.

» Notez qu'il les avait écarquillés comme ceux du grand-duc. Je lui répondis qu'il se trompait sans doute, et qu'il devait très bien y voir. Alors il me demanda un peu de neige, la fit fondre dans le creux de sa main avec de l'eau-de-vie, et s'en frotta

les paupières. Cette opération finie, il n'en voyait pas davantage, seulement les yeux lui cuisaient beaucoup plus.

» — Allons, dit-il, il paraît que je suis aveugle, Balmat!... Comment vais-je faire pour descendre? continua-t-il.

» — Prenez la bretelle de mon sac et marchez derrière moi, voilà un moyen.

» C'est ainsi que nous descendîmes et arrivâmes au village de la Côte.

» Là, comme je craignais que ma femme ne fût inquiète, je quittai le docteur, qui regagnait sa maison en tâtonnant avec son bâton, et je revins chez moi; c'est alors seulement que je me vis.

» Je n'étais pas reconnaissable; j'avais les yeux rouges, la figure noire et les lèvres bleues; chaque fois que je riais ou bâillais, le sang me jaillissait des lèvres et des joues. Enfin, je n'y voyais plus qu'à l'ombre.

» Quatre jours après, je partis pour Genève, afin de prévenir M. de Saussure que j'avais réussi à escalader le mont Blanc; il l'avait déjà appris par des Anglais. Il vint aussitôt à Chamouny, et essaya avec moi la même ascension; mais le temps ne nous permit pas d'aller plus haut que la montagne de la Côte, et ce ne fut que l'année suivante qu'il put accomplir son grand projet.

— Et le docteur Paccard, dis-je, est-il resté aveugle?

— Ah! oui, aveugle! il est mort il y a onze mois, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et il lisait encore sans ses lunettes. Seulement il avait les yeux diablement rouges.

— Des suites de son ascension?

— Oh! que non!

— Et de quoi alors?

— Le bonhomme levait un peu le coude...

En disant ces mots, Balmat vida sa troisième bouteille.

(*Impressions de voyage*, *Suisse*, t. I, ch. x, p. 116-132.)

V

WATERLOO

En trois heures, nous eûmes traversé toute la belle forêt de Soignes, et nous arrivâmes à Mont-Saint-Jean. C'est là que vous attendent les ciceroni obligés, lesquels se disent tous les guides de Jérôme Bonaparte. Parmi les ciceroni, il y en a un qui est Anglais, et qui, patenté par son gouvernement, porte une médaille comme un commissionnaire. Quand ce sont des Français qui désirent visiter le champ de bataille, le pauvre diable ne vient pas même à eux, car il est habitué à en recevoir forte rebuffade. En échange, il a la pratique de tous les Anglais.

Nous prîmes le premier venu. J'avais un excellent plan de Waterloo, annoté par le duc d'Elchingen, qui croise à cette heure le sabre paternel avec le yatagan des Arabes. Je demandai donc d'aller droit au monument du prince d'Orange : si j'avais fait cent pas de plus en avant, je n'aurais pas eu

besoin de guide pour cela; c'est la première chose que l'on aperçoit lorsqu'on a dépassé la ferme du Mont-Saint-Jean.

Nous gravîmes cette montagne faite de main d'homme, à l'endroit même où le prince d'Orange fut renversé d'une balle à l'épaule, comme il chargeait chevaleresquement, le chapeau à la main, à la tête de son régiment. C'est une espèce de pyramide ronde, de cent cinquante pieds de haut à peu près, et sur laquelle on monte par des escaliers taillés dans la terre et maintenus par des planches : toute la terre dont on l'a formée manque au sol qu'elle domine et change un peu l'aspect du champ de bataille, en donnant à cet endroit au ravin une raideur qu'il n'avait point. Au sommet de cette pyramide, un lion colossal, auquel nos soldats, en revenant d'Anvers, avaient déjà commencé de couper la queue quand on les arrêta, la patte posée sur une boule et la tête tournée vers l'Occident, menace la France. De la plate-forme qui s'étend autour de son piédestal, on plane sur tout le champ de bataille depuis Braine-l'alleud, point extrême qu'atteignit la division de Jérôme Bonaparte, jusqu'à la forêt de Frichermont, par laquelle déboucha Blücher et ses Prussiens; depuis Waterloo, qui a donné son nom à la bataille, sans doute parce qu'à ce village s'est arrêtée la déroute des Anglais, jusqu'à la ferme des Quatre-Bras, où Wellington coucha après la défaite de Ligny, et au bois de Bossu, où fut tué le prince de Brunswick. De ce point élevé, rien de plus facile que d'évoquer toutes ces ombres, tout ce bruit, toute cette fumée, éteints depuis vingt-cinq ans, et

d'assister de nouveau à la bataille. Là, un peu au-dessus de la Haie-Sainte, à la place où l'on a élevé, depuis, quelques masures, contre un orme acheté deux cents francs par un Anglais, Wellington, une partie de la journée, est resté appuyé de l'autre côté de la route de Genappe à Bruxelles, et sur la même ligne tomba sir Thomas Picton, chargeant à la tête d'un régiment. Près de cet endroit s'élèvent les monuments de Gordon et des Hanovriens; au pied de la pyramide est le plateau même de Mont-Saint-Jean, qui s'élèverait à la hauteur à peu près des monuments que nous venons de citer, si ce n'était à cet endroit même que, sur la surface de deux arpents, on a enlevé une couche de terre de dix pieds, afin l'élever la pyramide. C'est sur ce point, de la possession duquel dépendait le gain de la journée, que c'est concentré pendant trois heures le plus fort de sa bataille : là a eu lieu la charge des douze mille cuirassiers et dragons de Kellermann et de Milhaud. Poursuivi par eux de carrés en carrés, Wellington ne dut son salut qu'au courage impassible de ses soldats, qui se firent poignarder à leur poste, et tombèrent au nombre de dix mille sans reculer d'un pas; tandis que leur général, les larmes aux yeux et la montre à la main, reprenait bon espoir en calculant qu'il faudrait deux heures encore de temps matériel pour tuer ce qui en restait. Or, dans une heure, il attendait Blücher, et dans une heure et demie la nuit, second auxiliaire dont il était certain, au cas où le premier, arrêté par Grouchy, viendrait à lui manquer. Enfin, au delà du plateau touchant à la grande route, sont les bâtiments de la Haie-

Sainte, pris et repris trois fois par Ney, qui, dans ces trois attaques, eut cinq chevaux tués sous lui.

Maintenant, en se tournant vers la France, celui qui regarde à sa droite verra au milieu d'un petit bois la ferme d'Hougoumont, que Napoléon avait fait dire à Jérôme de ne point abandonner, dût-il y rester lui et tous ses soldats. En face de lui la ferme de la Belle-Alliance, d'où Napoléon, après avoir quitté son observatoire situé dans le bois de Montplaisir, contempla pendant deux heures tout le champ de bataille, demandant à Grouchy ses bataillons vivants, comme Auguste demandait à Varus ses légions mortes. — A sa gauche, le ravin où Cambronne répondit non point *la garde meurt*, car dans notre rage de tout poétiser nous lui avons prêté une phrase qu'il n'a jamais dite, mais un seul mot de corps de garde, craché au visage du parlementaire; mot de moins bon goût peut-être, mais bien autrement soldatesque et énergique [1] : enfin, en avant de toute cette ligne, sur la grande route de Bruxelles, à l'endroit où le chemin forme une légère montée, il distinguera le point extrême jusqu'où s'avança Napoléon, lorsque voyant déboucher par la forêt de Frichermont Blücher et ses Prussiens, si impatiemment attendus par Wellington, il s'écria : « Ah! voilà enfin Grouchy, la bataille est à nous! » Ce fut son dernier cri d'espérance; une heure après, celui de sauve qui peut lui répondait de tous côtés.

1. Il paraît assuré aujourd'hui que Cambronne n'a prononcé ni l'un ni l'autre de ces deux mots historiques.

Puis si l'on veut voir en détail toute cette plaine aux sanglants souvenirs, dont on vient d'embrasser l'ensemble, on descendra de la pyramide, et, par le chemin de Frichermont à Braine-l'alleud on gagnera la route de Nivelle, qui conduira à la ferme d'Hougoumont, que l'on trouvera telle que Jérôme, rappelé à trois heures par Napoléon, la quitta, c'est-à-dire toute broyée par les douze pièces de canon de gros calibre que venait de lui amener le général Foy. Là, la destruction revit encore, et comme si la mort y avait passé la veille, rien n'a couvert les débris, nul n'a relevé les ruines; puis on vous montrera la pierre où, depuis, conduit par le même guide qu'il avait ce jour-là, Jérôme est venu s'asseoir, comme un autre Marius, sur les débris d'une autre Carthage.

De la ferme d'Hougoumont on ira à travers terre, si les moissons sont faites, jusqu'au bois de Montplaisir, où s'élevait l'observatoire de Napoléon, et de l'observatoire à la maison de Lacoste, guide de l'empereur. Trois fois, pendant la bataille, Napoléon revint de la Belle-Alliance à cette maison. Ce fut assis sur une petite éminence située à vingt pas d'elle, et qui domine le champ de bataille, que Jérôme joignit à trois heures de l'après-midi l'empereur; il était assis et avait à sa droite le maréchal Soult ; le prince Jérôme prit sa gauche. Napoléon venait d'envoyer chercher Ney; il avait près de lui une bouteille de vin de Bordeaux et un verre plein, dans lequel, de temps en temps, il trempait machinalement ses lèvres. En voyant arriver Jérôme et Ney, tout couverts de poussière, de sueur et de

sang, Napoléon sourit, car c'était ainsi qu'il aimait ses braves; puis, les yeux toujours fixés sur cette grande lutte dans laquelle jusque-là il avait l'avantage, il envoya chercher trois verres à la maison de Lacoste, un pour Soult, un pour Ney, un pour Jérôme; mais il n'y en avait que deux; il les remplit tous les deux de sa main, en présenta un à chacun de ses maréchaux, puis donna le sien à Jérôme.

Alors de cette voix douce qu'il savait si bien prendre dans l'occasion : « Ney, mon brave Ney, lui dit-il, le tutoyant pour la première fois depuis son retour de l'île d'Elbe, tu vas prendre les douze mille hommes de Kellermann et de Milhaud, tu vas attendre avec eux que mes grognards t'aient rejoint; tu donneras le coup de boutoir, et alors, si Grouchy arrive, la journée sera à nous. Va! »

Ney donna le coup de boutoir, mais Grouchy n'arriva point.

De là il faut prendre la route de Genappe à Bruxelles, et on traversera la ferme de la Belle-Alliance, où Wellington et Blücher se rejoignirent après la journée; en continuant toujours on arrivera bientôt au point extrême jusqu'où s'avança Napoléon, et d'où il reconnut que ce n'était pas Grouchy mais Blücher qui arrivait pour gagner une bataille perdue, comme avait fait Desaix à Marengo, et on se trouvera juste entre la deuxième et la troisième attaque. En faisant cinquante pas à droite dans l'intérieur des terres, on sera sur l'emplacement même du carré où se jeta l'empereur; c'est là que Napoléon fit tout ce qu'il put pour se faire tuer. Chaque bordée anglaise emportait des rangs entiers autour

de lui, et à chaque rang nouveau qui se reformait se replaçait Napoléon, que Jérôme tirait à lui par derrière, tandis qu'un brave général corse, le général Campi, revenait, à chaque fois et avec la même impassibilité, se mettre avec son cheval entre l'empereur et les batteries ennemies; enfin, après trois quarts d'heure de carnage, Napoléon se retourna vers son frère : « Allons, lui dit-il, il paraît que la mort ne veut pas encore de moi; Jérôme, je te donne le commandement de l'armée, je suis fâché de t'avoir connu si tard. » Puis il lui tendit la main, monta sur un cheval qu'on lui présentait, passa comme par miracle au milieu de l'ennemi, arrive à Genappe, s'y arrête un instant, essaie de rallier l'armée; puis, voyant ses tentatives inutiles, remonte à cheval, et arrive à Laon dans la nuit du 19 au 20.

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis cette époque, et ce n'est que d'aujourd'hui seulement que la France commence à comprendre que cette défaite était nécessaire à la liberté européenne; mais elle n'en a pas moins conservé au fond du cœur une douleur et une rage profondes d'avoir été marquée pour victime; aussi, dans cette plaine où tant de Spartiates tombèrent pour elle, au milieu de la pyramide du prince d'Orange, du tombeau du colonel Gordon et du monument des Hanovriens, on cherche vainement une pierre, une croix, une inscription qui rappelle la France...

(*Excursions sur les bords du Rhin*, t. I, ch. II, p. 43-49.)

VI

CHASSE AUX LOUPS EN RUSSIE

Dumas a fait la traversée de Stettin à Cronstadt sur le *Vladimir* : là il monte à bord du *Cockerill*, où se trouvent le comte Kouchelef, le prince Troubetzkoï et la princesse Dolgorouky. Le comte était l'hôte de la compagnie, et Dumas allait à Saint-Pétersbourg pour être le garçon de noces de la belle-sœur de son hôte, fiancée à M. Home, le spirite. Les récits de chasse coupent le voyage.

Le prince Troubetzkoï venait pour m'inviter à une chasse aux loups dans les bois de Gatchina, où les loups sont aussi drus, dit-on, que les lièvres dans la forêt de Saint-Germain. Aussi la chasse aux loups est-elle, avec la chasse à l'ours, un des plaisirs favoris des Russes; seulement, comme les descendants de Rourik aiment le danger pour le danger, ils ont inventé une chasse qui offre deux dangers à la fois : d'abord, celui d'être dévoré par les loups, comme Baudoin Ier, empereur de Constantinople; ensuite, d'être fracassé dans son char, comme Hippolyte, fils de Thésée.

Voici comment s'applique cette ingénieuse invention, l'hiver, bien entendu, époque où le défaut de nourriture rend les loups féroces.

On se met trois ou quatre chasseurs, avec chacun un fusil à deux coups, dans une troïka.

La troïka est une voiture quelconque, drojky, kibitk, calèche ou tarantasse, attelée de trois chevaux, son nom lui venant de son attelage et non de sa forme.

De ces trois chevaux, celui du milieu ne doit jamais quitter le trot; ceux de droite et de gauche ne doivent jamais quitter le galop; celui du milieu trotte la tête basse, et s'appelle le mangeur de neige. Ses deux compagnons, qui n'ont qu'une rêne, sont retenus par le milieu du corps au brancard mais galopent la tête écartée, l'un à droite, l'autre à gauche; — on les appelle les furieux.

L'attelage, ainsi emporté par sa course, offre l'aspect d'un éventail.

Un cocher dont on est sûr — s'il est au monde un cocher dont on soit sûr — conduit la troïka.

A l'arrière de la voiture, avec une corde, ou une chaîne pour plus de sûreté, on attache un jeune cochon.

La corde ou la chaîne doit avoir une dizaine de mètres.

Le jeune cochon est douillettement transporté dans la voiture jusqu'à l'entrée de la forêt où l'on compte commencer la chasse.

Là, on le descend, et le cocher lâche les chevaux, qui partent, celui du milieu trottant, ceux des deux ailes galopant.

Le jeune cochon, peu habitué à cette allure, pousse des plaintes qui dégénèrent bientôt en lamentations.

A ces lamentations, un premier loup montre son nez, et se met à la poursuite du cochon, puis deux loups, puis trois loups, puis dix loups, puis cinquante loups.

Tous se disputent le jeune cochon, se battent entre eux pour en approcher, lui allongeant, l'un un coup de griffe, l'autre un coup de dent.

Des lamentations, le pauvre animal passe aux cris désespérés.

Ces cris vont éveiller les loups dans les profondeurs les plus reculées de la forêt.

Tout ce qu'il y a de loups à trois lieues à la ronde accourt, et la troïka se trouve poursuivie par un troupeau de loups.

C'est alors qu'il est urgent d'avoir un bon cocher.

Les chevaux, qui ont pour les loups une horreur instinctive, deviennent insensés. Celui qui trotte voudrait galoper, ceux qui galopent voudraient prendre le mors aux dents.

Pendant tout ce temps, les chasseurs tirent au hasard ; il n'y a pas besoin de viser.

Le cochon crie, les chevaux hennissent, les loups hurlent, les fusils tonnent.

C'est un concert à rendre jaloux Méphistophélès au sabbat.

Attelage, chasseurs, cochon, troupeau de loups, ne sont plus qu'un tourbillon emporté par le vent qui fait voler la neige tout autour de lui, et qui, pareil à une nuée d'orage glissant dans l'air, lance les éclairs et la foudre.

Tant que le cocher est maître de ses chevaux, si emportés qu'ils soient, tout va bien.

Mais, s'il cesse d'en être le maître, si l'attelage accroche, si la troïka verse, — alors, tout est fini.

Le lendemain, le surlendeman, huit jours après, on retrouve les débris de la voiture, les canons des fusils, les carcasses des chevaux, et les gros os des chasseurs et du cocher.

L'hiver dernier, le prince Repnine a fait une de

ces chasses, et peu s'en est fallu que ce ne fût la dernière qu'il fît.

Il se trouvait avec deux de ses amis dans un de ses biens qui confine à la steppe; on résolut de chasser le loup, ou plutôt de se faire chasser par les loups.

On prépara un large traîneau où trois personnes pouvaient se mouvoir à l'aise; on l'attela de trois vigoureux chevaux que l'on confia à un cocher né dans le pays et plein d'expérience.

Chaque chasseur avait une paire de fusils doubles et cent cinquante coups à tirer.

Les places furent distribuées ainsi : le prince Repnine faisant face à l'arrière, chacun de ses amis faisant face à un côté.

On arriva dans la steppe, c'est-à-dire dans un désert immense couvert de neige.

C'était une chasse de nuit.

La lune, dans son plein, brillait du plus vif éclat, et ses rayons, réfractés par la neige, répandaient une clarté qui pouvait rivaliser avec celle du jour.

Le cochon fut lâché, le traîneau partit.

En se sentant entraîné malgré lui, le cochon cria.

Quelques loups parurent, mais d'abord peu nombreux, craintifs et se tenant à une grande distance.

Peu à peu, leur nombre augmenta, et, au fur et à mesure que leur nombre augmentait, ils se rapprochaient des chasseurs, qui, pour commencer, n'imprimaient à leur troïka qu'un mouvement ordinaire, malgré l'impatience craintive des chevaux.

Ils étaient vingt, à peu près, lorsqu'ils se trou-

vèrent assez rapprochés pour que le massacre commençât.

Un coup de fusil partit, un loup tomba.

Un grand trouble se mit dans la bande, et il sembla aux chasseurs qu'elle était diminuée de moitié. En effet, contrairement au proverbe qui dit que les loups ne se mangent pas, sept ou huit affamés étaient restés en arrière pour dévorer le mort.

Mais bientôt les vides furent comblés. De tous côtés, on entendait des hurlements répondant aux hurlements; de tous côtés, on voyait poindre des nez pointus et étinceler des yeux pareils à des escarboucles.

Les loups étaient à portée, et les chasseurs faisaient un feu roulant.

Mais, quoique presque tous les coups portassent, au lieu de diminuer, la bande allait toujours augmentant; bientôt ce ne fut plus une bande, ce fut un troupeau dont les rangs pressés suivirent les chasseurs.

Leur course était si rapide, qu'ils semblaient voler sur la neige; si légère, qu'elle ne soulevait pas le moindre bruit; leur flot, pareil à une marée muette, se rapprochait sans cesse et ne reculait pas devant le feu des trois chasseurs, si bien nourri qu'il fût.

Ils formaient à l'arrière de la troïka un immense croissant, dont les deux cornes commençaient à dépasser la hauteur des chevaux.

Leur nombre augmentait avec une telle rapidité qu'on eût dit qu'ils sortaient de dessous terre.

Il y avait quelque chose de fantastique dans leur apparition.

On ne pouvait, en effet, se rendre compte de la présence de deux à trois mille loups au milieu d'un désert où, dans toute une journée, on en découvrait à peine deux ou trois.

On avait cessé de faire crier le cochon et on l'avait réintégré dans le traîneau, ses cris redoublant l'audace des poursuivants.

Le feu ne cessait pas, mais on avait déjà usé plus de la moitié des munitions. Peut-être restait-il deux cents coups à tirer, et l'on était entouré par deux ou trois mille loups.

Les deux cornes du croissant avançaient de plus en plus et menaçaient de se refermer en faisant un cercle dont le traîneau, les chevaux et les chasseurs deviendraient le centre.

Si l'un des chevaux venait à s'abattre, tout était fini, et les chevaux, effarés, soufflaient le feu et bondissaient en écarts terribles.

— Que penses-tu de cela, Ivan? demanda le prince à son cocher.

— Je pense qu'il ne fait pas bon ici, mon prince.

— Crains-tu quelque chose?

— Les démons ont goûté du sang, et plus vous continuerez de tirer, plus leur nombre augmentera.

— Quel est ton avis?

— Si vous permettez, mon prince, je vais lâcher la bride à mes chevaux.

— Es-tu sûr d'eux?

— J'en réponds.

— Et de nous, en réponds-tu?

Le cocher ne dit mot; il était évident qu'il ne voulait pas s'engager.

Il lâcha la bride à ses chevaux dans la direction du château.

Ces nobles bêtes, que l'on croyait lancées à fond de train, aiguillonnées par la terreur, redoublèrent de vitesse.

L'espace était littéralement dévoré sous leurs élans désespérés.

Le cocher les excitait encore par un sifflement aigu, en même temps qu'ils décrivaient une courbe qui devait couper un des coins de la corne.

Les loups s'écartèrent pour laisser passer les chevaux; les chasseurs allaient mettre en joue.

— Sur votre vie, leur dit le cocher, ne tirez plus!

On obéit à Ivan.

Les loups, étonnés de cette manœuvre inattendue, demeurèrent un instant indécis.

Pendant cet instant, la troïka fit une verste.

Quand les loups se remirent à sa poursuite, il était trop tard : ils ne purent la rejoindre.

Un quart d'heure après, on était en vue du château.

Le prince estimait que, pendant ce quart d'heure, ses chevaux avaient fait plus de deux lieues.

Le lendemain, il visita à cheval le champ de bataille; on trouva les ossements de plus de deux cents loups.

Vous voyez que c'est une chasse pleine d'émotions.

Les personnes qui ont la bonté de s'intéresser à moi sont priées de ne pas frissonner d'avance : c'est

une simple battue, et non une chasse en troïka, que nous comptons faire dans les bois du prince Troubetzkoï.

(*Impressions de voyage, En Russie*, t. I, ch. XII, p. 210-216.)

VII

VOLEURS ET VOLÉS

L'auteur consacre trois chapitres à l'étude du vol en Russie, de ce qu'il appelle le « vol à la manière des Spartiates » ou encore le « vol en plein air, qui s'exerce avec patente, commission du gouvernement, brevet de l'empereur ». — On n'oubliera pas que ceci fut écrit en 1858-59.

Le surlendemain, je reçus une invitation à dîner de mon ami ; son bailli était arrivé.

J'eus soin de mesurer la dose de kummel, de château-yquem et de vin de Champagne à mon homme, de manière à lui délier la langue sans l'embarrasser.

Je m'arrêtai juste à point. Mon ami nous quitta; j'interrogeai mon homme; il poussa deux ou trois soupirs, et, d'un ton mélancolique :

— Ah ! mon frère [1], dit-il, les temps sont bien changés, et les choses ne se passent plus maintenant avec la même simplicité qu'elles se passaient autrefois. Le paysan devient rusé et donne du fil à retordre à ceux qui ont le malheur d'avoir affaire à lui.

— Contez-moi cela, mon cher pigeon [2], lui dis-je,

1. Locution essentiellement russe : *brate*.
2. *Galoubchik*, mon petit pigeon.

et vous trouverez en moi un homme disposé à vous plaindre.

— Eh bien, autrefois, mon très estimable monsieur, je servais dans le chef-lieu d'un district; j'avais trois cent cinquante roubles assignats (trois cent vingt francs de la monnaie de France); j'avais une famille composée de cinq personnes; eh bien, je vivais aussi bien que qui que ce fût au monde : c'est que, dans ce temps-là, on comprenait à merveille qu'un honnête homme qui sert loyalement son gouvernement doit boire et manger. Il n'en est plus de même aujourd'hui, il faut se serrer le ventre. On appelle cela des améliorations, mon vénérable monsieur; moi, j'appelle cela l'abomination de la désolation.

— Que voulez-vous! lui dis-je, ces diables de philosophes ont fait les libéraux, les libéraux ont fait des républicains; et qui dit républicain dit guerre aux abus, économies, réformes, tous vilains mots mal sonnants, que je méprise autant que vous les méprisez, si je ne les méprise pas davantage.

Nous nous serrâmes tendrement la main, comme font des hommes qui se trouvent être exactement du même avis.

Dès lors, je compris que mon homme n'aurait plus de secret pour moi.

Il continua :

— Je vous disais donc que je servais dans un chef-lieu de district; notre gouvernement était très éloigné du centre. J'appelle le centre Moscou, attendu, vous le comprenez bien, que je ne regarderai jamais Saint-Pétersbourg comme la capitale

de la Russie. Il fallait seulement aller une fois par an au gouvernement et porter quelques cadeaux à nos supérieurs, et, alors, nous étions tranquilles pour toute l'année ; nous n'étions ni jugés ni punis; on ne venait pas mettre le nez dans nos comptes; on s'en rapportait à nous et tout allait à merveille. Le peuple souffre moins aujourd'hui, nous disent les *progressistes*. Encore un mot nouveau, mon respectable monsieur, qu'il a fallu inventer, attendu qu'il n'existait pas dans la bonne vieille langue russe. Les employés ont plus de conscience, ajoutent-ils; erreur, ils sont plus rusés, voilà tout; mais les employés sont et seront toujours les employés. C'est vrai que nous prenions dans la poche du paysan; mais qui ne pèche pas devant Dieu et qui n'est pas coupable devant le roi? Je vous le demande à vous-même. Est-il mieux de ne pas voler et de ne rien faire? Non, l'argent donne du cœur à la besogne. Autrefois, inférieurs et supérieurs, nous vivions comme de véritables frères, et cela nous donnait du courage. Par exemple, s'il arrivait un jour que quelqu'un perdît deux ou trois mille roubles aux cartes... cela peut arriver à tout le monde, hein?

— Sans doute, excepté à ceux qui ne jouent pas.

— Que voulez-vous faire dans un gouvernement éloigné? Il faut bien se distraire, s'amuser à quelque chose. Eh bien, s'il arrivait à quelqu'un de nous de perdre deux ou trois mille roubles, vous comprenez bien que ce n'était point avec trois cent cinquante roubles par an qu'on pouvait les payer, n'est-ce pas?

— C'est évident.

— Eh bien, nous allions chez le bailli, — je n'étais point bailli alors, mais simple stavanoï, — et nous lui disions :

» — Voilà ce qui nous est arrivé, monsieur le bailli ; aidez-nous, je vous prie.

» Le bailli se fâchait, ou faisait semblant de se fâcher; nous lui disions alors :

» — Vous comprenez bien, monsieur le bailli, que ce n'est point gratis que nous vous prions de nous aider; toute peine mérite salaire : vous aurez cinq cents roubles pour vous.

» — Vous êtes de la canaille! répondait-il; vous ne savez à quoi perdre votre argent; vous passez votre vie dans les cabarets à boire et à jouer aux cartes, comme des fainéants que vous êtes.

» — Nous ne sommes pas des fainéants, répondions nous, et la preuve, c'est que, si vous voulez bien nous donner un ordre pour lever immédiatement l'impôt, nous trouverons moyen, sur l'impôt, de vous donner mille roubles.

» — Et vous croyez, répondait le bailli, que, pour mille roubles, je vais vous autoriser à vexer de pauvres paysans, des malheureux qui n'ont pas le sou?

» — Voyons, monsieur le bailli, répondions-nous, mettons quinze cents roubles et n'en parlons plus.

» Il y en avait de durs, qui exigeaient jusqu'à deux mille roubles. Mais, enfin, on cédait; à deux mille roubles, il y avait moyen de faire ses affaires. Il donnait ordre de lever *immédiatement* l'impôt; — *immédiatement*, — ce mot-là, à lui seul, valait quatre mille roubles.

— Comment cela?

— Vous allez voir. Nous arrivions au village, nous rassemblions les paysans, et nous leur disions :

» — Mes frères, comprenez-vous cela? voilà que notre père l'empereur a besoin d'argent, et demande non seulement l'impôt arriéré, mais encore l'impôt présent; il dit qu'il a fait assez longtemps crédit à ses chers petits pigeons et qu'il est temps qu'ils s'exécutent.

» C'étaient alors des plaintes et des lamentations à fendre des pierres; mais, Dieu merci! nous n'en étions pas dupes. Nous entrions dans les isbas; nous estimions le peu qu'il y avait, comme pour faire vendre; puis nous nous retirions dans un kabak, en disant :

» — Dépêchez-vous, mes frères, l'empereur s'impatiente!

» Alors, les paysans venaient à nous; ils nous priaient de leur donner, l'un quinze jours, l'autre trois semaines, l'autre un mois, pour réunir la somme.

» — Mes bons concitoyens, leur disions-nous, croyez-vous donc que ce soit pour notre compte que nous levons l'impôt? L'empereur a besoin d'argent; nous sommes responsables vis-à-vis de lui, et vous ne voudriez pas qu'il nous arrivât malheur pour vous avoir rendu service.

» Les paysans nous saluaient jusqu'à terre, puis se retiraient pour parler entre eux. Ils délibéraient une heure, quelquefois deux, et, le soir, nous voyions arriver le maire. Il nous apportait dix, quinze, vingt, vingt-cinq kopeks de la part de

chacun de ses paysans. Un village de cinq cents tiéglos rapportait, en moyenne, cent roubles, cent vingt-cinq roubles argent. Dix villages en rapportaient quinze cents, deux mille, trois mille. On donnait au bailli ses deux mille roubles assignats, et l'on avait encore pour soi deux mille, deux mille cinq cents roubles argent[1]. On payait sa dette, et, au bout d'un mois, l'empereur, qui, sans cela, eût attendu un ou deux ans peut-être, était payé à son tour. Tout le monde y gagnait, l'État et nous. Et qu'est-ce que c'était pour les paysans que quinze ou vingt kopeks de plus? Une misère!

— Mais enfin, demandai-je, s'il y avait de ces paysans-là qui ne pussent pas réellement payer l'impôt?

— Si le maître est bon, le maître paye.

— Mais si le maître n'est pas bon?

— Alors, comme j'habitais le gouvernement de Saratof, je faisais vendre l'homme comme *bourlak*[2].

— Mais, insistai-je, cette exaction... pardon, cette industrie est-elle tout à fait sans danger?

— De quel danger parlez-vous, mon respectable monsieur?

— Mais ceux que vous rançonnez ainsi ne peuvent-ils pas se plaindre?

— Sans doute, ils peuvent se plaindre.

— Eh bien, s'ils se plaignent?

— Comme c'est à nous qu'ils sont obligés de se plaindre, nous ne sommes pas assez ennemis de

1. 10 000 francs de notre monnaie.

2. Les *bourlaks* forment une corporation de gens qui halent les bateaux sur le Volga.

nous-mêmes, vous comprenez bien, pour donner suite à l'affaire.

— Oui, en effet, je comprends. Et vous dites que maintenant le métier devient plus difficile?

— Oui, mon respectable monsieur; si stupide qu'il soit, le paysan apprend. L'une de ces brutes-là me racontait hier que les oiseaux s'habituaient à la vue de mannequins qu'il mettait dans son champ pour les empêcher de manger son grain, et finissaient par comprendre que ce n'était pas un homme. Eh bien, le paysan finit par faire comme l'oiseau : il s'entend avec ses camarades; la moitié d'un village, tout un village déclare qu'il n'est pas en mesure de payer, et s'adresse à son propriétaire; le propriétaire est quelquefois bien en cour; il passe par-dessus le bailli, et va droit au ministre, et, par le ministre, il obtient le temps que nous ne voulions pas accorder; de sorte que, comme je vous le disais, nous sommes obligés de mettre notre esprit à la torture pour faire face à nos pauvres besoins.

— Et pouvez-vous, mon cher camarade, me dire quelques-uns des moyens que votre esprit vous suggère? Vous m'avez l'air d'un gaillard qui, sous ce rapport-là, ne manque pas d'imagination.

— Pour mon compte, c'est vrai, je n'ai pas trop à me plaindre, oui, l'hiver dernier, par exemple, j'ai eu une idée.

— Voyons l'idée.

— Par un froid de trente-deux degrés, j'ai rassemblé les paysans et je leur ai dit :

» — Mes petits frères, l'empereur, vous le savez, ne boit que du vin de Champagne, qu'il fait venir

de France. Il paraît que le vin de Champagne n'est bon que glacé; donc, de tous les points de son empire, il demande de la glace. Nous allons casser la glace sur le Volga; puis tous ceux qui ont des télègues et des chevaux conduiront cette glace à Saint-Pétersbourg. Mais, comme il faut être juste, les uns casseront la glace et les autres la conduiront. Seulement, mes petits frères, il faut nous dépêcher, de peur du dégel.

» Vous comprenez bien, ce fut à qui ne casserait pas la glace et à qui ne la conduirait pas. Cependant, je pressais, j'insistais, je menaçais. Un jour, je rassemblai les paysans et leur dis :

» — Mes bons amis, il me vient une idée à laquelle vous allez tous applaudir.

» Il se fit un silence qui prouvait l'attention que chacun mettait à m'écouter.

» — L'empereur demande de la glace, continuai-je; mais la glace n'est pas comme le vin, — qui est bon dans une province et mauvais dans une autre. — La glace, c'est de la glace, et, qu'elle vienne du Volga ou d'ailleurs, cela ne change rien à sa qualité.

» Une adhésion unanime accueillit mes paroles.

» Je repris :

» — Eh bien, la glace, au lieu de la faire casser sur notre fleuve, je la fais casser sur le lac Ladoga; ce sera plus près de Saint-Pétersbourg, elle arrivera plus tôt, et, par conséquent, le transport sera moins cher.

» — Bravo! crièrent en chœur mes paysans, vive notre stavanoï!

» — Vive notre stavanoï! c'est bientôt dit, mes enfants; mais, pour casser la glace, il faut que je prenne des *rabotschniks* (travailleurs); pour la faire porter à Saint-Pétersbourg, il faut que je loue des télègues et des *somovoï iòvoschiks* (voituriers); tout cela me coûtera au moins deux mille roubles.

» Les paysans, qui commençaient à comprendre, poussèrent un cri de terreur.

» — Quinze cents au plus bas, en marchandant bien. Je vous donne trois jours pour vous décider. Songez au dégel!

» Au bout de trois jours, le maire m'apporta mes quinze cents roubles.

— C'était fort ingénieux, lui dis-je.

— De temps en temps, aussi, continua le stavanoï, je leur rends des services. Un jour, un paysan de Savkina mit le feu au village. Vous savez, mon respectable monsieur, qu'ici, quand une maison brûle, tout brûle.

— Et pourquoi le paysan avait-il mis le feu à son village?

— Oh! qui sait?... Parfois, un paysan se figure qu'il a à se plaindre de son propriétaire, parce que le propriétaire a fait fouetter sa femme, ou désigné son fils comme recrue : alors, pour se venger, il met le feu au village et se fait vagabond. Un paysan avait donc mis le feu au village de Savkina; tout avait brûlé, — c'est bien. Le maire écrit au *pomeschik* (propriétaire), lui demandant la permission, pour les paysans, de couper du bois dans ses forêts. Le pomeschik accorde la permission, mais il désigne une forêt éloignée de huit verstes, tandis qu'il y en

avait une à la porte du village. Que font mes drôles? Au lieu d'aller couper leur sapin dans la forêt désignée, ils le coupent dans celle qui était la plus proche... Un beau jour, les maisons rebâties — il y en avait deux cents à peu près, — on entend dire que le propriétaire a eu vent de la chose et qu'il envoie son intendant pour vérifier. Vous comprenez, ça fait un trou dans une forêt, deux cents maisons à soixante ou soixante et dix sapins par maison, l'une dans l'autre. Il s'agissait de deux cents coups de verges au moins pour chacun et, pour quelques-uns peut-être, de la Sibérie! — A qui s'adressent-ils? A moi, sachant que j'étais un homme de ressource.

» — Combien avez-vous de temps devant vous, mes petits pigeons? leur demandai-je.

» — Un mois, me répondent-ils.

» — Un mois? En ce cas, vous êtes sauvés.

» Voilà mes coquins qui sautent de joie.

» — Oui, ajoutai-je; mais, vous le savez, il y a un proverbe russe qui dit qu'un bon conseil ne saurait trop se payer.

» Mes gaillards écoutaient encore; mais ils ne sautaient plus.

» — Il vous en coûtera à chacun dix roubles argent; c'est pour rien.

» Ils poussent les hauts cris.

» — Dame, leur dis-je, c'est à prendre ou à laisser. Seulement, songez que vous n'avez qu'un mois devant vous. Dans trois jours, il ne sera plus temps.

» Le lendemain, ils reviennent en offrant cinq roubles.

» — Dix roubles; pas un kopek de moins.

» Le surlendemain, ils reviennent en offrant huit roubles.

» — Dix roubles, mes petits pigeons! dix roubles!

» Le troisième jour, ils reviennent avec les dix roubles.

» — Mais, disent-ils, répondez-vous qu'il ne nous arrivera rien?

» — Je vous réponds que l'on ne s'apercevra pas qu'il manque un seul arbre.

» — Vous est-il égal de nous dire la chose avant de toucher l'argent?

» Il faut vous dire que les paysans russes sont défiants en diable. Ce n'est pas étonnant : ils ont été si souvent volés.

» — Volontiers, leur répondis-je. C'est bien convenu pour dix roubles par cabane, si je vous tire d'affaire?

» — C'est convenu.

» — Eh bien, nous sommes au mois de novembre. Il y a quatre pieds de neige. Le traînage est établi. Que chaque famille aille couper dans l'autre forêt autant de sapins qu'elle en a employé à la construction; qu'elle les amène à cette forêt-ci, et qu'elle les plante dans la neige. Ils tomberont au dégel, c'est vrai; mais le dégel, c'est au mois de mai; l'intendant sera venu, et il n'y aura vu que du feu.

» — Le moyen est bon, dit le plus vieux paysan; par ma foi, oui, il est bon.

» — Alors, donnez-moi mes dix roubles par isba.

» Personne ne se pressait.

» — Dites donc, reprit le même paysan, est-ce que ce ne serait pas assez de cinq roubles?

» — C'est convenu à dix roubles, dix roubles ou rien.

» — Et maintenant que nous avons le conseil, si nous ne vous donnions rien?... C'est une façon de dire, vous comprenez.

» — Si vous ne me donniez rien, mes drôles, voici ce que je ferais : quand l'intendant viendrait, j'irais avec lui au premier sapin venu, et je lui dirais...

» — C'était pour plaisanter, fit le paysan; voilà vos dix roubles, monsieur le stavanoï, et des merci avec.

» Et chacun me donna ses dix roubles. Au bout de trois semaines, les sapins étaient aussi drus dans la forêt du village qu'ils l'avaient jamais été. L'intendant vint, on lui montra les sapins à leur place, et, dans l'autre forêt, la place où ils manquaient. Il partit convaincu qu'on avait fait un faux rapport au pomeschik, et il ne fut jamais plus question de rien. Il est vrai qu'un an après, je fus nommé bailli, et quittai le gouvernement de Saratof pour celui de Tver, où je suis maintenant.

— Et, comme bailli, avez-vous autant d'imagination que vous en aviez comme stavanoï?

— Oh! vous en voulez trop savoir en un jour! me dit mon homme avec ce fin sourire particulier à l'employé russe. Bailli, je vous ai dit ce que faisaient les *stavanovniés*[1]; adressez-vous à un sta-

1. *Stavanovniés*, pluriel de *stavanoï*, intendant.

vanoï pour savoir ce que font les baillis. Mais c'est égal, ajouta-t-il, avouez que tous ces paysans sont de fiers bandits; si je ne leur avais pas prouvé que j'étais plus malin qu'eux, ils me volaient mes deux mille roubles! »

(*Impressions de voyage, En Russie*, t. II, ch. XXV : *Voleurs et volés*, p. 219-229.)

TROISIÈME PARTIE

ROMANS

I

LA FIN DE MADELEINE[1]

M. d'Avrigny, médecin de talent, a une fille, Madeleine, fiancée à Amaury. A force d'entourer de soins cette enfant délicate, le docteur a fini par concevoir pour elle une tendresse exclusive et presque jalouse. Un soir, Amaury a voulu parler à Madeleine en tête à tête dans le jardin. Cette imprudence finit par coûter la vie à la pauvre sensitive. Elle s'éteint peu à peu; à son chevet seront réunis son père, son fiancé et Antoinette, sa cousine, verdissante fille, pleine de vie et de jeunesse, qu'elle avait éloignée en un instant de dépit contre cette belle santé.

M. D'AVRIGNY AU CURÉ DU VILLAGE DE VILLE-D'AVRAY

« Monsieur le curé,

» Ma fille va mourir et voudrait, avant de s'en aller à Dieu, revoir son père spirituel.

1. On trouvera dans ces pages la plupart des éléments qui constituent l'émotion romantique : passion et phtisie, l'amour âgé et l'amour jeune (cf. *Hernani*), science, scepticisme, foi, prière; et l'insensibilité de la nature, les étoiles, le printemps,

» Venez donc au plus tôt, je vous prie, monsieur le curé ; je vous connais assez pour ne pas vous en dire plus et pour savoir que lorsque quelqu'un souffre, et dans sa souffrance vous réclame, il n'y a qu'à vous crier : Venez!

» J'ai aussi un autre service à réclamer de votre bonté ; ne vous étonnez pas de la nature de celui-là, et oubliez, je vous prie, monsieur le curé, qu'il vous est demandé par un homme qu'on appelle, bien follement, allez, un des plus grands médecins de notre époque.

» Ce service le voici :

» Nous avons à Ville-d'Avray, n'est-ce pas, un pauvre pâtre nommé André, qui a la réputation d'avoir des recettes merveilleuses, et qui, au dire des paysans, par la simple combinaison de certaines plantes, a rappelé à la vie des gens dont la Faculté avait désespéré.

» J'ai entendu dire tout cela ; je ne l'ai pas rêvé, n'est-ce pas? Mon peu de mémoire m'est permis.

» C'était dans un temps de bonheur et par conséquent d'incrédulité, que j'ai entendu raconter toutes ces merveilles.

» Amenez-moi cet homme, monsieur le curé, je vous en supplie.

» LÉOPOLD D'AVRIGNY. »

les petits oiseaux, la mort... — Cf. Alfred de Musset, *Lettres de Dupuis et Cotonet*, passim, et surtout p. 208 (édit. Charpentier) : « Le romantisme, c'est l'étoile qui pleure, c'est le vent qui vagit, c'est la nuit qui frissonne, etc. » — Ce roman a été écrit en collaboration avec M. Paul Meurice.

M. d'Avrigny avait fait porter la lettre au curé par un homme à cheval; aussi le même jour, à cinq heures, le curé et le pâtre arrivèrent-ils.

Ce pâtre était un grossier paysan sans instruction aucune, et si M. d'Avrigny avait eu réellement quelque espérance de ce côté, il lui fut facile, au premier mot, de voir que cette espérance était bien chimérique.

N'importe, il ne l'introduisit pas moins près de sa fille, sous prétexte que cet homme venait annoncer que le curé arriverait le lendemain.

Madeleine, qui, enfant, avait vu ce berger venir vingt fois à la maison de Ville-d'Avray, le reconnut avec plaisir.

En sortant avec cet homme de la chambre de Madeleine, M. d'Avrigny lui demanda ce qu'il pensait de sa fille.

Alors, celui-ci, avec la sottise de l'ignorance, lui dit qu'elle était bien mal, il est vrai, mais qu'à l'aide des herbes qu'il avait apportées avec lui, il en avait fait revenir de plus loin.

Et le vieux berger tira d'un sac des simples, dont la vertu, selon lui, était doublée par les époques de l'année dans lesquelles ils avaient été cueillis.

M. d'Avrigny jeta sur ces simples un seul coup d'œil, et reconnut que la combinaison de ces herbes ne devait produire évidemment d'autre effet que celui d'une tisane ordinaire; mais, en tout cas, comme elle ne pouvait pas faire de mal, il laissa le berger préparer son breuvage, et, désormais sans aucun espoir de ce côté, il remonta près du curé.

— Monsieur le curé, lui dit-il, le remède que

propose André est ridicule; mais comme il n'est pas dangereux, je le laisse faire. Il ne hâtera ni retardera d'une heure la mort de Madeleine, et cette mort aura lieu dans la nuit de jeudi à vendredi, vendredi matin au plus tard. J'en sais assez, ajouta-t-il avec un sourire amer; oui, je suis un assez grand médecin pour croire que je ne me trompe point en prédisant cela!... Monsieur le curé, continua-t-il, vous le voyez, je n'ai donc plus d'espoir en ce monde.

— Espérez en Dieu, monsieur d'Avrigny, répondit le prêtre.

— Eh bien, répondit M. d'Avrigny avec un peu d'hésitation, voilà justement où je voulais en venir, monsieur le curé. Oui, j'ai toujours espéré, j'ai toujours cru en Dieu, surtout depuis que Dieu m'a donné ma fille; et pourtant, monsieur le curé, je vous l'avoue, des doutes ont souvent traversé mon esprit. Oui, l'analyse est sceptique : à force de ne voir que la matière, on arrive à douter de l'âme, et qui doute de l'âme est bien près de douter de Dieu... Qui nie l'ombre nie le soleil. J'ai donc parfois, dans mon pauvre orgueil humain, osé soumettre à un examen impie jusqu'au Seigneur lui-même. Ne vous scandalisez pas, mon père, car, à l'heure qu'il est, je me repens de ces révoltes; je les trouve coupables, ingrates, odieuses! Je crois...

— Croyez, et vous serez sauvé, dit le prêtre.

— Eh bien, c'est justement cette parole de l'Évangile que j'invoque, mon père, s'écria M. d'Avrigny; car, aujourd'hui, je ne crois pas seulement à l'esprit comme les superbes, je crois à la lettre, comme les

simples. Je crois que Dieu est bon, grand, miséricordieux, toujours éternel et toujours présent, même dans les infiniment petits événements de la vie. Je crois que l'Évangile de notre divin Sauveur ne renferme pas seulement des symboles, mais des faits. Je crois que l'histoire de Lazare et de la fille de Jaïre ne sont point des paraboles, mais des événements; qu'il n'est pas question de la résurrection des sociétés, mais purement et simplement du rappel des individus au jour et à la vie. Je crois enfin au pouvoir légué par lui à ses apôtres, et, par conséquent, aux miracles intervenus par la divine intercession des saints.

— Si cela est vrai, vous êtes heureux, mon fils, répondit l'homme de Dieu.

— Oh! oui, s'écria M. d'Avrigny en tombant à genoux; oui, car ayant cette foi aveugle, je puis me mettre à vos pieds et vous dire : Mon père, nul n'a mérité mieux que vous l'auréole des saints, car toute votre existence n'a été que prière et charité; il n'y a pas une de vos actions qui ne puisse passer pure et bénie devant le regard du Seigneur; saint homme que vous êtes, faites un miracle : rendez la santé à ma fille, donnez la vie à mon enfant... Eh bien! que faites-vous?...

— Hélas! répondit le prêtre, hélas! je vous plains, et je pleure de ce que je ne suis pas l'homme irréprochable que vous dites, de ce que je ne suis pas celui qu'il faudrait pour un pareil miracle, et de ne pouvoir que prier celui qui tient nos destinées dans sa main.

— En ce cas, tout est inutile! s'écria M. d'Avrigny

en se levant; Dieu laissera mourir ma fille : il a bien laissé mourir son fils!...

Et M. d'Avrigny sortit de son cabinet, suivant le digne prêtre épouvanté de son blasphème.

Comme l'avait prévu M. d'Avrigny, le breuvage d'André ne produisit aucun effet.

La nuit fut fiévreuse, Madeleine dormit cependant, mais d'un sommeil agité; on voyait qu'il y avait déjà de l'agonie dans ses rêves.

Au point du jour, elle se réveilla en poussant un cri; M. d'Avrigny, comme toujours, était près d'elle.

Elle tendit les bras vers lui en criant :

— O mon père! mon bon père! ne me sauveras-tu donc pas?

M. d'Avrigny la prit dans ses bras et ne put lui répondre que par ses larmes.

Madeleine se calma par un effort sur elle-même, et demanda si le prêtre était arrivé.

— Oui, ma fille, répondit M. d'Avrigny.

— Alors, je voudrais le voir, dit Madeleine.

M. d'Avrigny envoya chercher M. le curé, qui descendit aussitôt.

— Monsieur le curé, lui dit Madeleine, je vous ai envoyé chercher, comme vous êtes mon directeur habituel, pour me confesser à vous. Êtes-vous prêt à m'entendre?

Le curé fit un signe affirmatif.

Alors Madeleine se tourna vers M. d'Avrigny :

— Mon bon père! lui dit-elle, laissez-moi un instant avec cet autre père, qui est le père de tous.

M. d'Avrigny baisa sa fille au front et sortit.

A la porte il rencontra Amaury, le prit par la main, et le conduisit, sans dire un mot, dans l'oratoire de Madeleine; puis, arrivé devant la croix, il tomba à genoux, tirant Amaury après lui et disant ce seul mot :

— Prions!

— Grand Dieu! s'écria Amaury, est-elle morte, morte loin de moi?

— Non, répondit M. d'Avrigny, non, tranquillisez-vous, Amaury, nous avons encore vingt-quatre heures à peu près à la garder en ce monde, et, soyez tranquille, je vous promets que vous serez là quand elle mourra.

Amaury éclata en sanglots et laissa tomber sa tête sur le prie-Dieu.

Ils étaient là depuis un quart d'heure à peu près, lorsque la porte s'ouvrit et que des pas se rapprochèrent d'eux.

Amaury se retourna; c'était le vieux prêtre.

— Eh bien? demanda Amaury.

— C'est un ange, dit le curé.

M. d'Avrigny releva la tête à son tour :

— Et pour quelle heure l'extrême-onction? demanda-t-il.

— Pour ce soir, cinq heures. Madeleine désire qu'Antoinette assiste à cette dernière cérémonie.

— Alors, murmura M. d'Avrigny, elle sait qu'elle est près de mourir!

M. d'Avrigny donna aussitôt des ordres pour qu'on allât chercher Antoinette à Ville-d'Avray, puis il rentra dans la chambre de Madeleine avec Amaury et le prêtre.

Lorsque Antoinette arriva, vers les quatre heures de l'après-midi, cette chambre présentait un triste spectacle.

A l'un des côtés du lit, M. d'Avrigny, morne, désespéré, presque farouche, tenait la main de la mourante, et, les yeux fixes, cherchait encore, toujours, comme un joueur à son dernier louis, une dernière ressource dans les profondeurs de sa pensée.

Amaury, assis de l'autre côté, voulait sourire à Madeleine, et ne pouvait que pleurer.

Le prêtre, figure noble et grave, se tenait au pied du lit, portant ses yeux de celle qui allait mourir au ciel qui allait la recevoir.

Antoinette souleva la portière et resta cachée dans l'angle obscur de l'appartement.

— Ne cherche point à me cacher tes larmes, Amaury, disait doucement Madeleine : si je ne les voyais pas dans tes yeux, j'aurais honte de celles que je sens dans les miens. Ce n'est point notre faute à l'un ni à l'autre si nous pleurons; nous pleurons parce qu'il est bien triste de se quitter à notre âge. La vie me semblait si bonne et le monde si beau! Et puis, c'est surtout de ne plus te voir, Amaury, de ne plus toucher ta main, de ne plus te remercier de ta tendresse, de me coucher et de m'endormir sans l'espoir que tu m'apparaîtras dans mes songes, c'est cela qui est affreux! Laisse-moi te regarder, ami, afin que je me souvienne de toi quand je vais être seule dans la nuit de mon tombeau.

— Mon enfant, dit le bon curé, en compensation des choses que vous abandonnez ici-bas, vous aurez le ciel.

— Hélas! j'avais son amour, murmura Madeleine à voix basse. Amaury! reprit-elle à voix haute, qui t'aimera comme je t'aime? Qui te comprendra comme je t'ai compris? Qui soumettra comme moi ses actions, ses sentiments, ses idées à ta douce autorité? Qui placera, comme la confiante et docile Madeleine, son amour-propre dans ton amour? Oh! si je la connaissais, je te le jure, Amaury, je te léguerais à elle; car maintenant je ne suis plus jalouse... Ah! pauvre bien-aimé, je te plains autant que je me plains, car, pour toi, le monde va être aussi désert que ma tombe.

Amaury sanglotait, Antoinette sentait de grosses larmes ruisseler sur ses joues, le prêtre priait pour ne pas pleurer.

— Tu parles trop, Madeleine, dit d'une voix tendre M. d'Avrigny, le seul qui, devant sa fille, ait toujours, à force d'amour, conservé toute sa puissance sur lui-même.

A ces mots, la mourante se tourna vers son père avec un geste plein de grâce et d'effusion :

— Et toi, que te dirai-je? reprit-elle, toi qui depuis deux mois dis et fais des choses si sublimes; toi qui me prépares si bien à n'être pas éblouie de la bonté céleste; toi dont l'amour est immense et miséricordieux jusqu'à ne pas être jaloux, ou, ce qui est bien plus grand, jusqu'à ne le point paraître? Après cela, de qui as-tu à être jaloux maintenant, si ce n'est de Dieu? N'importe, ce désintéressement dans l'affection est sublime; je l'admire, et, reprit-elle à demi-mot après une pause, je l'envie.

— Mon enfant, dit le prêtre, Antoinette, votre

amie, votre sœur Antoinette, que vous avez demandée, est là.

Antoinette, dénoncée, jeta un cri et s'avança tout en larmes vers Madeleine, dont le premier mouvement fut de se reculer, mais qui, faisant aussitôt un effort sur elle-même, tendit les bras à sa cousine, qui se précipita sur son lit.

Les deux jeunes filles se tinrent quelque temps embrassées, puis enfin Antoinette se recula et prit la place du prêtre, qui avait disparu.

Malgré l'inquiétude qu'elle éprouvait depuis deux mois, malgré la douleur qu'elle ressentait en ce moment, Antoinette était si belle et si fraîche encore, Antoinette respirait tellement la vie, Antoinette paraissait si clairement réservée à un si long et rayonnant avenir et pouvait si légitimement se croire des droits à l'amour de tout cœur libre, jeune et ardent, qu'on devait interpréter sans peine la pensée jalouse du coup d'œil qu'involontairement Madeleine ramena de l'éclatante et suave jeune fille à l'amant désespéré qu'elle allait laisser près d'elle.

M. d'Avrigny se baissa vers elle :

— C'est toi qui l'as redemandée! lui dit-il.

— Oui, oui, mon bon père, murmura Madeleine, et je suis heureuse de la revoir.

Et avec une expression d'angélique douceur, la pauvre mourante sourit à Antoinette.

Quant à Amaury, il ne vit, dans le mouvement de Madeleine, que ce sentiment de jalousie bien naturel qu'éprouve l'être débile et mourant pour l'être fort et plein de vie.

Aussi lui-même, en reportant son regard de sa

Madeleine si pâle et si brisée à cette Antoinette si vivace et si jolie, éprouva-t-il un sentiment pareil, à ce qu'il crut du moins, à celui qu'avait éprouvé Madeleine, c'est-à-dire un mouvement de haine et de colère contre l'insolente beauté qui faisait un si cruel contraste à cette mort douloureuse, et il lui sembla que s'il ne devait pas mourir, comme il l'avait résolu, avec Madeleine, il détesterait à jamais Antoinette, ironie vivante, autant qu'il aimerait Madeleine, souvenir idéal.

Il voulut donc sur-le-champ, d'un serment prononcé à l'oreille, rassurer la pauvre mourante; mais en ce moment le son d'une clochette retentit et le fit tressaillir.

C'était le curé de Ville-d'Avray qui, assisté du sacristain de Saint-Philippe du Roule et de deux enfants de chœur, venait pour donner le dernier sacrement à Madeleine.

Au bruit de cette clochette, chacun se tut et tomba à genoux à la place où il était. Madeleine seule se souleva pour aller au-devant du Dieu qui venait à elle.

Le sacristain avec sa croix, les enfants de chœur avec leurs cierges, entrèrent d'abord; puis vint le vénérable curé portant le viatique.

— Mon père, dit Madeleine, sur le seuil même de l'éternité notre âme peut être assaillie par de coupables pensées. Mon père, depuis ma confession de ce matin, j'ai bien peur d'avoir péché. Avant de recevoir le corps de Notre-Seigneur, veuillez donc, je vous en supplie, vous approcher encore une fois de moi, que je vous expose mes doutes.

M. d'Avrigny et Amaury se reculèrent d'un même mouvement, et le curé s'approcha de Madeleine.

Alors la chaste enfant lui dit tout bas, en regardant Amaury et Antoinette, quelques mots auxquels le bon prêtre ne répondit que par un signe de bénédiction.

Puis la cérémonie sainte commença.

Il faut s'être agenouillé soi-même, et dans un pareil moment, au pied du lit d'une personne adorée pour savoir combien chaque parole murmurée par le prêtre et répétée par les assistants pénètre jusqu'aux plus intimes profondeurs de l'âme. A chaque battement, Amaury espérait que son cœur allait se briser. Les bras tordus, la tête renversée en arrière, le visage baigné de larmes, il semblait la statue du Désespoir.

Immobile, sans un soupir, sans un gémissement, sans une larme, M. d'Avrigny broyait son mouchoir entre ses dents, essayant de se rappeler ses prières d'enfant depuis longtemps oubliées.

Antoinette seule, faible comme une femme, ne pouvait retenir ses sanglots.

Au milieu de ces trois douleurs si différemment exprimées, la cérémonie suivait son cours.

Enfin le prêtre s'approcha de Madeleine, Madeleine se souleva les mains jointes, les yeux au ciel, et reçut sur ses lèvres arides l'hostie que, six ans auparavant seulement, elle avait reçue pour la première fois.

Puis, brisée par cet effort, elle retomba sur le lit en murmurant :

— O mon Dieu ! faites qu'il ignore toujours qu'en

revoyant Antoinette j'ai désiré qu'il mourût en même temps que moi.

Le prêtre sortit suivi des gens d'église.

Alors, après un sombre silence de quelques minutes, Madeleine détacha ses mains qu'elle avait gardées jointes, et les laissa tomber chacune d'un côté de son lit; Amaury et M. d'Avrigny s'en emparèrent.

Il ne resta rien pour Antoinette. Elle continua de prier.

Alors une lugubre et silencieuse veillée commença.

Madeleine voulut cependant essayer de parler une fois encore aux deux êtres chéris de son cœur pour leur faire ses adieux; mais elle s'affaiblissait si rapidement et les quelques mots qu'elle prononça lui coûtèrent tant d'efforts, que M. d'Avrigny, inclinant vers elle sa tête blanchie, la supplia à genoux de ne pas parler. Il voyait bien que tout était fini; mais la seule chose qu'il désirât maintenant au monde, c'était de retarder autant qu'il était en son pouvoir l'éternelle séparation.

Il avait d'abord demandé à Dieu la vie de Madeleine, puis des années, puis des mois, puis des jours; maintenant c'était quelques heures de plus, voilà tout ce qu'il priait le Seigneur de lui accorder.

— J'ai froid, murmura Madeleine.

Antoinette se coucha sur les pieds de sa cousine, à travers les draps essaya de les réchauffer avec son haleine.

Madeleine balbutiait, mais ne parlait pas.

Peindre la défaillance et l'angoisse qui serraient

ces trois cœurs serait impossible : ceux qui, dans une nuit terrible et suprême, ont veillé leur fille ou leur mère nous comprendront.

Que ceux à qui leur sort a épargné de telles douleurs bénissent Dieu, s'ils ne comprennent pas.

M. d'Avrigny était le but constant des regards d'Amaury et d'Antoinette : ni l'un ni l'autre ne pouvait croire, tant est grande chez nous cette tendance à espérer, que tout fût fini, et ils cherchaient quelque lueur de cet espoir, qu'ils sentaient eux-mêmes être insensé, sur le front de M. d'Avrigny.

Mais ce front restait sombre et incliné, et aucun éclair n'en illuminait l'impassible douleur.

Vers quatre heures du matin, Madeleine s'assoupit.

En lui voyant fermer les yeux, Amaury se leva vivement, mais M. d'Avrigny l'arrêta d'un signe.

— Elle dort seulement, dit-il; tranquillisez-vous, Amaury, elle a encore une heure à peu près à vivre.

En effet, elle sommeillait, belle, fragile et délicate, pendant que la nuit se changeait en crépuscule et que les étoiles semblaient se fondre et disparaître l'une après l'autre dans la blancheur de l'aube.

M. d'Avrigny tenait d'une de ses mains la main de Madeleine, tandis que, de l'autre, il suivait le mouvement du pouls, qui commençait à disparaître aux extrémités, et remontait vers la saignée.

A cinq heures, la cloche de l'*Angelus* sonna à une église voisine, appelant les fidèles à la prière et les âmes à Dieu.

Un petit oiseau vint se poser sur la fenêtre, chanta et s'envola.

Madeleine ouvrit les yeux, essaya de se soulever en demandant deux fois : « De l'air! de l'air! » retomba et poussa un soupir.

C'était le dernier.

M. d'Avrigny se leva, et d'une voix étouffée :

— Adieu, Madeleine! dit-il.

Amaury jeta un cri.

Antoinette un sanglot.

Madeleine n'était plus, en effet... Elle venait de s'effacer avec les autres étoiles. Elle avait doucement passé du sommeil à la mort, sans autre effort qu'un soupir.

Le père, l'amant et la sœur contemplèrent quelques minutes en silence la chère créature.

Puis, comme ses beaux yeux, qui ne devaient plus voir que le ciel, étaient restés ouverts, Amaury étendit la main pour les fermer.

Mais M. d'Avrigny arrêta cette main :

— Je suis son père, monsieur!... dit-il.

Il rendit à la morte ce pieux et terrible service...

Puis, après un instant de muette et douloureuse contemplation, il ramena le drap devenu linceul sur ce beau visage déjà froid.

Alors, tous trois, tombant à genoux en pleurant prièrent ici-bas pour celle qui priait pour eux là-haut.

(*Amaury*, ch. XXIX, p. 153-163.)

II

ACTÉ

Néron vient incognito pour disputer le prix de la lutte, des chars et du chant aux Jeux Corinthiens. Et voici comment il débarque, nouvel Ulysse, sur la terre de Grèce. C'est le début du roman.

Le 7 du mois de mai, que les Grecs appellent thargélion, l'an 57 du Christ et 810 de la fondation de Rome, une jeune fille de quinze à seize ans, grande, belle et rapide comme la Diane chasseresse, sortait de Corinthe par la porte occidentale, et descendait vers la plage, arrivée à une petite prairie, bordée d'un côté par un bois d'oliviers, et de l'autre par un ruisseau ombragé d'orangers et de lauriers-roses, elle s'arrêta et se mit à chercher des fleurs. Un instant elle balança entre les violettes et les glaïeuls que lui offrait l'ombrage des arbres de Minerve, et les narcisses et les nymphæas qui s'élevaient sur les bords du petit fleuve ou flottaient à sa surface; mais bientôt elle se décida pour ceux-ci, et, bondissant comme un jeune faon, elle courut vers le ruisseau.

Arrivée sur ses rives, elle s'arrêta; la rapidité de sa course avait dénoué ses longs cheveux; elle se mit à genoux au bord de l'eau, se regarda dans le courant, et sourit en se voyant si belle. C'était en effet une des plus ravissantes vierges de l'Achaïe, aux yeux noirs et voluptueux, au nez ionien et aux lèvres de corail; son corps, qui avait à la fois la

fermeté du marbre et la souplesse du roseau, semblait une statue de Phidias animée par Prométhée; ses pieds seuls, visiblement trop petits pour porter le poids de sa taille, paraissaient disproportionnés avec elle, et eussent été un défaut, si l'on pouvait songer à reprocher à une jeune fille une semblable imperfection : si bien que la nymphe Pyrène, qui lui prêtait le miroir de ses larmes, toute femme qu'elle était, ne put se refuser à reproduire son image dans toute sa grâce et dans toute sa pureté. Après un instant de contemplation muette, la jeune fille sépara ses cheveux en trois parties, fit deux nattes de ceux qui descendaient le long des tempes, les réunit sur le sommet de la tête, les fixa par une couronne de laurier-rose et de fleurs d'oranger qu'elle tressa à l'instant même; et laissant flotter ceux qui retombaient par derrière, comme la crinière du casque de Pallas, elle se pencha sur l'eau pour étancher la soif qui l'avait attirée vers cette partie de la prairie, mais qui, toute pressante qu'elle était, avait cependant cédé à un besoin plus pressant encore, celui de s'assurer qu'elle était toujours la plus belle des filles de Corinthe. Alors la réalité et l'image se rapprochèrent insensiblement l'une de l'autre; on eût dit deux sœurs, une nymphe et une naïade, qu'un doux embrassement allait unir : leurs lèvres se touchèrent dans un bain humide, l'eau frémit, et une légère brise, passant dans les airs comme un souffle, fit pleuvoir sur le fleuve une neige rose et odorante que le courant emporta vers la mer.

En se relevant, la jeune fille porta les yeux sur le

golfe, et resta un instant immobile de curiosité : une galère à deux rangs de rames, à la carène dorée et aux voiles de pourpre, s'avançait vers la plage, poussée par le vent qui venait de Délos; quoiqu'elle fût encore éloignée d'un quart de mille, on entendait les matelots qui chantaient un chœur à Neptune. La jeune fille reconnut le mode phrygien, qui était consacré aux hymnes religieux; seulement, au lieu des voix rudes des mariniers de Calydon ou de Céphalonie, les notes qui arrivaient jusqu'à elle, quoique dispersées et affaiblies par la brise, étaient savantes et douces à l'égal de celles que chantaient les prêtresses d'Apollon. Attirée par cette mélodie, la jeune Corinthienne se leva, brisa quelques branches d'oranger et de laurier-rose destinées à faire une seconde couronne qu'elle comptait déposer à son retour dans le temple de Flore, à laquelle le mois de mai était consacré; puis d'un pas lent, curieux et craintif à la fois, elle s'avança vers le bord de la mer, tressant les branches odorantes qu'elle avait rompues au bord du ruisseau.

Cependant la birème s'était rapprochée, et maintenant la jeune fille pouvait non seulement entendre les voix, mais encore distinguer la figure des musiciens : le chant se composait d'une invocation à Neptune, chantée par un seul coryphée avec une reprise en chœur, d'une mesure si douce et si balancée, qu'elle imitait le mouvement régulier des matelots se courbant sur leurs rames et des rames retombant à la mer. Celui qui chantait seul, et qui paraissait le maître du bâtiment, se tenait debout à la proue et s'accompagnait d'une cithare à trois

cordes, pareille à celle que les statuaires mettent aux mains d'Euterpe, la muse de l'harmonie : à ses pieds était couché, couvert d'une longue robe asiatique, un esclave dont le vêtement appartenait également aux deux sexes; de sorte que la jeune fille ne put distinguer si c'était un homme ou une femme, et, à côté de leurs bancs, les rameurs mélodieux étaient debout et battaient des mains en mesure, remerciant Neptune du vent favorable qui leur faisait ce repos.

Ce spectacle, qui deux siècles auparavant aurait à peine attiré l'attention d'un enfant cherchant des coquillages parmi les sables de la mer, excita au plus haut degré l'étonnement de la jeune fille. Corinthe n'était plus à cette heure ce qu'elle avait été du temps de Sylla : la rivale et la sœur d'Athènes. Prise d'assaut l'an de Rome 608 par le consul Mummius, elle avait vu ses citoyens passés au fil de l'épée, ses femmes et ses enfants vendus comme esclaves, ses maisons brûlées, ses murailles détruites, ses statues envoyées à Rome, et ses tableaux, de l'un desquels Attale avait offert un million de sesterces, servir de tapis à ces soldats romains que Polybe trouva jouant aux dés sur le chef-d'œuvre d'Aristide. Rebâtie quatre-vingts ans après par Jules César, qui releva ses murailles et y envoya une colonie romaine, elle s'était reprise à la vie, mais était loin encore d'avoir retrouvé son ancienne splendeur. Cependant le proconsul romain, pour lui rendre quelque importance, avait annoncé pour le 10 du mois de mai et les jours suivants, des jeux néméens, isthmiques et floraux, où il devait

couronner le plus fort athlète, le plus adroit cocher et le plus habile chanteur. Il en résultait que depuis quelques jours une foule d'étrangers de toutes nations se dirigeaient vers la capitale de l'Achaïe, attirés soit par la curiosité, soit par le désir de remporter les prix : ce qui rendait momentanément à la ville, faible encore du sang et des richesses perdus, l'éclat et le bruit de ses anciens jours. Les uns étaient arrivés sur des chars, les autres sur des chevaux; d'autres, enfin, sur des bâtiments qu'ils avaient loués ou fait construire; mais aucun de ces derniers n'était entré dans le port sur un aussi riche navire que celui qui, en ce moment, touchait la plage que se disputèrent autrefois dans leur amour pour elle Apollon et Neptune.

A peine eut-on tiré la birème sur le sable, que les matelots appuyèrent à sa proue un escalier en bois de citronnier incrusté d'argent et d'airain, et que le chanteur, jetant sa cithare sur ses épaules, descendit, s'appuyant sur l'esclave que nous avons vu couché à ses pieds. Le premier était un beau jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la barbe dorée : il était vêtu d'une tunique de pourpre, d'une chlamyde bleue étoilée d'or, et portait autour du cou, nouée par devant, une écharpe dont les bouts flottants retombaient jusqu'à sa ceinture. Le second paraissait plus jeune de dix années à peu près : c'était un enfant touchant à peine à l'adolescence, à la démarche lente, et à l'air triste et souffrant; cependant la fraîcheur de ses joues eût fait honte au

teint d'une femme, sa peau rosée et transparente aurait pu le disputer en finesse avec celle des plus voluptueuses filles de la molle Athènes, et sa main blanche et potelée semblait, par sa forme et par sa faiblesse, bien plus destinée à tourner un fuseau ou à tirer une aiguille, qu'à porter l'épée ou le javelot, attributs de l'homme et du guerrier. Il était, comme nous l'avons dit, vêtu d'une robe blanche, brodée de palmes d'or, qui descendait au-dessous du genou; ses cheveux flottants tombaient sur ses épaules découvertes, et, soutenu par une chaîne d'or, un petit miroir entouré de perles pendait à son cou.

Au moment où il allait toucher la terre, son compagnon l'arrêta vivement; l'adolescent tressaillit.

— Qu'y a-t-il, maître? dit-il d'une voix douce et craintive.

— Il y a que tu allais toucher le rivage du pied gauche, et que par cette imprudence tu nous exposais à perdre tout le fruit de mes calculs, grâce auxquels nous sommes arrivés le jour des nones, qui est de bon augure.

— Tu as raison, maître, dit l'adolescent.

Et il toucha la plage du pied droit; son compagnon en fit autant.

— Étranger, dit, s'adressant au plus âgé des deux voyageurs, la jeune fille qui avait entendu ces paroles prononcées dans le dialecte ionien, la terre de la Grèce, de quelque pied qu'on la touche, est propice à quiconque l'aborde avec des intentions amies : c'est la terre des amours, de la poésie et des combats; elle a des couronnes pour les amants, pour

les poètes et pour les guerriers. Qui que tu sois, étranger, accepte celle-ci en attendant celle que tu viens chercher, sans doute.

Le jeune homme prit vivement et mit sur sa tête la couronne que lui présentait la Corinthienne.

— Les dieux nous sont propices, s'écria-t-il. Regarde, Sporus, l'oranger, ce pommier des Hespérides, dont les fruits d'or ont donné la victoire à Hippomène, en ralentissant la course d'Atalante, et le laurier-rose, l'arbre cher à Apollon. Comment t'appelles-tu, prophétesse de bonheur?

— Je me nomme Acté, répondit en rougissant la jeune fille.

— Acté! s'écria le plus âgé des deux voyageurs. Entends-tu, Sporus? Nouveau présage : Acté, c'est-à-dire la *rive*. Ainsi la terre de Corinthe m'attendait pour me couronner.

— Qu'y a-t-il là d'étonnant? n'es-tu pas prédestiné, Lucius? répondit l'enfant.

— Si je ne me trompe, demanda timidement la jeune fille, tu viens pour disputer un des prix offerts aux vainqueurs par le proconsul romain?

— Tu as reçu le talent de la divination en même temps que le don de la beauté, dit Lucius.

— Et sans doute tu as quelque parent dans la ville?

— Toute ma famille est à Rome.

— Quelque ami, peut-être?

— Mon seul ami est celui que tu vois, et, comme moi, il est étranger à Corinthe.

— Quelque connaissance, alors?

— Aucune.

— Notre maison est grande, et mon père est hos-

pitalier, continua la jeune fille. Lucius daignera-t-il nous donner la préférence? Nous prierons Castor et Pollux de lui être favorables.

— Ne serais-tu pas leur sœur Hélène, jeune fille? interrompit Lucius en souriant. On dit qu'elle aimait à se baigner dans une fontaine qui ne doit pas être bien loin d'ici. Cette fontaine avait sans doute le don de prolonger la vie et de conserver la beauté. C'est un secret que Vénus aura révélé à Pâris, et que Pâris t'aura confié. S'il en est ainsi, conduis-moi à cette fontaine, belle Acté : car, maintenant que je t'ai vue, je voudrais vivre éternellement, afin de te voir toujours.

— Hélas! je ne suis point une déesse, répondit Acté, et la source d'Hélène n'a point ce merveilleux privilège; au reste, tu ne t'es pas trompé sur sa situation; la voilà, à quelques pas de nous, qui se précipite à la mer du haut d'un rocher.

— Alors, ce temple qui s'élève près d'elle est celui de Neptune?

— Oui, et cette allée bordée de pins mène au stade. Autrefois, dit-on, en face de chaque arbre s'élevait une statue; mais Mummius les a enlevées, et elles ont à tout jamais quitté ma patrie pour la tienne. Veux-tu prendre cette allée, Lucius? continua en souriant la jeune fille. Elle conduit à la maison de mon père.

— Que penses-tu de cette offre, Sporus? dit le jeune homme, changeant de dialecte et parlant la langue latine.

— Que ta fortune ne t'a pas donné le droit de douter de sa constance.

— Eh bien! fions-nous donc à elle cette fois encore, car jamais elle ne s'est présentée sous une forme plus entraînante et plus enchanteresse.

Alors, changeant d'idiome et revenant au dialecte ionien, qu'il parlait avec la plus grande pureté :

— Conduis-nous, jeune fille, dit Lucius, car nous sommes prêts à te suivre; et toi, Sporus, recommande à Libycus de veiller sur Phœbé.

Acté marcha la première, tandis que l'enfant, pour obéir à l'ordre de son maître, remontait sur le navire. Arrivée au stade, elle s'arrêta :

— Vois, dit-elle à Lucius, voici le gymnase. Il est tout prêt et sablé, car c'est après-demain que les jeux commencent, et ils commencent par la lutte. A droite, de l'autre côté du ruisseau, à l'extrémité de cette allée de pins, voici l'hippodrome; le second jour, comme tu le sais, sera consacré à la course des chars. Puis enfin, à moitié chemin de la colline, dans la direction de la citadelle, voici le théâtre où se disputera le prix du chant : quelle est celle des trois couronnes que compte disputer Lucius?

— Toutes trois, Acté.

— Tu es ambitieux, jeune homme.

— Le nombre trois plaît aux dieux, dit Sporus qui venait de rejoindre son compagnon.

Et les voyageurs, guidés par leur belle hôtesse, continuèrent leur chemin.

En arrivant près de la ville, Lucius s'arrêta :

— Qu'est-ce que cette fontaine, dit-il, et quels sont ces bas-reliefs brisés? Ils me paraissent du plus beau temps de la Grèce.

— Cette fontaine est celle de Pyrène, dit Acté; sa

fille fut tuée par Diane à cet endroit même, et la déesse, voyant la douleur de la mère, la changea en fontaine sur le corps même de l'enfant qu'elle pleurait. Quant aux bas-reliefs, ils sont de Lysippe, élève de Phidias.

— Regarde donc, Sporus, s'écria avec enthousiasme le jeune homme à la lyre; regarde, quel modèle! quelle expression! c'est le combat d'Ulysse contre les amants de Pénélope, n'est-ce pas? Vois donc comme cet homme blessé meurt bien, comme il se tord, comme il souffre; le trait l'a atteint au-dessous du cœur : quelques lignes plus haut, il n'y avait point d'agonie. Oh! le sculpteur était un habile homme, et qui savait son métier. Je ferai transporter ce marbre à Rome ou à Naples, je veux l'avoir dans mon atrium. Je n'ai jamais vu d'homme vivant mourir avec plus de douleur.

— C'est un des restes de notre ancienne splendeur, dit Acté. La ville en est jalouse et fière, et, comme une mère qui a perdu ses plus beaux enfants, elle tient à ceux qui lui restent. Je doute, Lucius, que tu sois assez riche pour acheter ce débris.

— Acheter! répondit Lucius avec une expression indéfinissable de dédain; à quoi bon acheter, lorsque je puis prendre? Si je veux ce marbre, je l'aurai, quand bien même Corinthe tout entière dirait non. — Sporus serra la main de son maître. — A moins cependant, continua celui-ci, que la belle Acté ne me dise qu'elle désire que ce marbre demeure dans sa patrie.

— Je comprends aussi peu ton pouvoir que le

mien, Lucius, mais je ne t'en remercie pas moins. Laisse-nous nos débris, Romain, et n'achève pas l'ouvrage de tes pères. Ils venaient en vainqueurs, eux : tu viens en ami, toi; ce qui fut de leur part une barbarie serait de la tienne un sacrilège.

— Rassure-toi, jeune fille, dit Lucius, car je commence à m'apercevoir qu'il y a à Corinthe des choses plus précieuses que le bas-relief de Lysippe.

Acté baissa les yeux sous le regard ardent de Lucius, et, continuant son chemin, elle entra dans la ville : les deux Romains la suivirent.

Corinthe avait repris l'activité de ses anciens jours. L'annonce des jeux qui devaient y être célébrés avait attiré des concurrents, non seulement de toutes les parties de la Grèce, mais encore de la Sicile, de l'Égypte et de l'Asie. Chaque maison avait son hôte, et les nouveaux arrivants auraient eu grande peine à trouver un gîte, si Mercure, le dieu des voyageurs, n'eût conduit au-devant d'eux l'hospitalière jeune fille. Ils traversèrent, toujours guidés par elle, le marché de la ville, où étaient étalés pêle-mêle le papyrus et le lin d'Égypte, l'ivoire de la Lybie, les cuirs de Cyrène, l'encens et la myrrhe de la Syrie, les tapis de Carthage, les dattes de la Phénicie, la pourpre de Tyr, les esclaves de la Phrygie, les chevaux de Sélinonte, les épées des Celtibères, et le corail et l'escarboucle des Gaulois. Puis, continuant leur chemin, ils traversèrent la place où s'élevait autrefois une statue de Minerve, chef-d'œuvre de Phidias, et que, par vénération pour l'ancien maître, on n'avait point remplacée; prirent une des rues qui venaient y aboutir, et,

quelques pas plus loin, s'arrêtèrent devant un vieillard debout sur le seuil de sa maison.

— Mon père, dit Acté, voici un hôte que Jupiter vous envoie; je l'ai rencontré au moment où il débarquait, et je lui ai offert l'hospitalité.

— Sois le bienvenu, jeune homme à la barbe d'or, répondit Amyclès.

Et, poussant d'une main la porte de sa maison, il tendit l'autre à Lucius.

(*Acté*, ch. I, p. 1-12.)

III

LES JEUX CORINTHIENS
(LA LUTTE)

La nuit se passa en sacrifices : les temples furent ornés de festons comme pour les grandes fêtes de la patrie; et, aussitôt les cérémonies sacrées achevées, quoiqu'il fût à peine une heure du matin, la foule se précipita vers le gymnase, tant était grand l'empressement de revoir les jeux qui rappelaient les vieux et beaux jours de la Grèce.

Amyclès était l'un des huit juges élus : en cette qualité, il avait sa place réservée en face de celle du proconsul romain : il n'arriva donc qu'au moment où les jeux allaient commencer. Il trouva à la porte Sporus qui venait y rejoindre son maître[1], et à qui les gardes refusaient l'entrée, parce qu'à son teint blanc, à ses mains délicates, à sa démarche indo-

1. Son maître Lucius, qui n'est autre, on s'en souvient, que l'empereur Néron.

lente, ils le prenaient pour une femme. Or, une ancienne loi remise en vigueur condamnait à être précipitée d'un rocher toute femme qui assisterait aux exercices de la course et de la lutte, où les athlètes combattaient nus. Le vieillard répondit de Sporus, et l'enfant, arrêté un instant, put rejoindre son maître.

Le gymnase était pareil à une ruche : outre les premiers arrivés, assis sur les gradins et pressés les uns contre les autres, tout espace était rempli. Les vomitoires semblaient fermés d'une muraille de têtes; le couronnement de l'édifice était surmonté de tout un rang de spectateurs debout, se soutenant les uns aux autres, et dont le seul point d'appui était, de dix pieds en dix pieds, les poutres dorées auxquelles se tendait le velarium : et cependant beaucoup bourdonnaient encore comme des abeilles aux portes de cet immense vaisseau, dans lequel venait non seulement de disparaître la population de Corinthe, mais encore les députés du monde entier qui accouraient à ces fêtes. Quant aux femmes, on les voyait de loin aux portes et sur les murailles de la ville où elles attendaient que fût proclamé le nom du vainqueur.

A peine Amyclès fut-il assis, que, le nombre des juges se trouvant complet, le proconsul se leva et annonça, au nom de César Néron, empereur de Rome et maître du monde, que les jeux étaient ouverts. De grands cris et de grands applaudissements accueillirent ses paroles, et tous les yeux se tournèrent vers le portique où attendaient les lutteurs. Sept jeunes gens en sortirent et s'avancè-

rent vers la tribune du proconsul. Deux des lutteurs seulement étaient de Corinthe ; et parmi les cinq autres il y avait un Thébain, un Syracusain, un Sybarite et deux Romains.

Les deux Corinthiens étaient deux frères jumeaux ; ils s'avancèrent les bras entrelacés, vêtus d'une tunique pareille, et si semblables l'un à l'autre de taille, de tournure et de visage, que tout le cirque battit des mains à l'aspect de ces deux Ménechmes. Le Thébain était un jeune berger qui, gardant ses troupeaux près du mont Cythéron, en avait vu descendre un ours, s'était jeté au-devant de lui, et, sans armes contre ce terrible antagoniste, s'était pris corps à corps avec lui et l'avait étouffé dans la lutte. En souvenir de cette victoire, il s'était couvert les épaules de l'animal vaincu, dont la tête, lui servant de casque, encadrait de ses dents blanches son visage bruni par le soleil. Le Syracusain avait donné de sa force une preuve non moins extraordinaire. Un jour que ses compatriotes faisaient un sacrifice à Jupiter, le taureau, mal frappé par le sacrificateur, s'élança au milieu de la foule, tout couronné de fleurs, tout paré de ses bandelettes, et il avait déjà écrasé sous ses pieds plusieurs personnes, lorsque le Syracusain le saisit par les cornes, et levant l'une et baissant l'autre, le fit tomber sur le flanc et le maintint sous lui, jusqu'au moment où un soldat lui enfonça son épée dans la gorge. Enfin, le jeune Sybarite, qui avait lui-même ignoré longtemps sa force, en avait reçu la révélation d'une manière non moins fortuite. Couché avec ses amis sur des lits de pourpre, autour d'une table somptueuse, il avait tout à coup

entendu des cris : un char, emporté par deux chevaux fougueux, allait se briser au premier angle de la rue; dans ce char était une femme : il s'élança par la fenêtre, saisit le char par derrière; les chevaux arrêtés tout à coup se cabrèrent; l'un des deux tomba renversé, et le jeune homme reçut dans ses bras la femme évanouie, mais sans blessure. Quant aux deux Romains, l'un était un athlète de profession, connu par de grands triomphes; l'autre était Lucius.

Les juges mirent sept bulletins dans une urne. Deux de ces bulletins étaient marqués d'un A, deux d'un B, deux d'un C, enfin le dernier d'un D. Le sort devait donc former trois couples, et laisser un septième athlète pour combattre avec les vainqueurs. Le proconsul mêla lui-même les bulletins, puis les sept combattants s'avancèrent, en prirent chacun un, le déposèrent entre les mains du président des jeux; celui-ci les ouvrit les uns après les autres et les appareilla. Le hasard voulut que les deux Corinthiens eussent chacun un A, le Thébain et le Syracusain chacun un B, le Sybarite et l'athlète les deux C, et Lucius le D.

Les athlètes, ignorant encore dans quel ordre le sort les avait désignés pour combattre, se déshabillèrent, à l'exception de Lucius qui, devant entrer en lice le dernier, resta enveloppé de son manteau. Le proconsul appela les deux A; aussitôt les deux frères s'élancèrent du portique et se trouvèrent en face l'un de l'autre; la surprise leur arracha un cri auquel l'assemblée répondit par un murmure d'étonnement; puis ils restèrent un instant immobiles et

hésitants. Mais ce moment n'eut que la durée d'un éclair, car ils se jetèrent aussitôt dans les bras l'un de l'autre; l'amphithéâtre éclata tout entier dans un unanime applaudissement, et, au bruit de cet hommage rendu à l'amour fraternel, les deux beaux jeunes gens se reculèrent en souriant pour laisser le champ libre à leurs rivaux, et, pareils à Castor et Pollux, appuyés au bras l'un de l'autre, d'acteurs qu'ils croyaient être, ils devinrent spectateurs.

Ceux qui devaient figurer les seconds se trouvèrent alors les premiers; le Thébain et le Syracusain s'avancèrent donc à leur tour; le vainqueur d'ours et le dompteur de taureaux se mesurèrent des yeux, puis s'élancèrent l'un sur l'autre. Un instant, leurs deux corps réunis et emboîtés eurent l'aspect d'un tronc noueux et informe, capricieusement modelé par la nature, qui tout à coup roula déraciné comme par un coup de foudre. Pendant quelques secondes on ne put, au milieu de la poussière, rien distinguer, tant les chances paraissaient égales pour tous deux, et si rapidement chacun des athlètes se retrouvait tantôt dessus, tantôt dessous; enfin le Thébain finit par maintenir son genou sur la poitrine du Syracusain, et lui entourant la gorge de ses deux mains comme d'un anneau de fer, il le serra avec une telle violence que celui-ci fut obligé de lever la main, en signe qu'il s'avouait vaincu. Des applaudissements unanimes, qui prouvaient avec quel enthousiasme les Grecs assistaient à ce spectacle, saluèrent le dénouement de ce premier combat : et ce fut à leur bruit trois fois renaissant que le vainqueur vint se placer sous la loge du

proconsul, et que son antagoniste, humilié, rentra sous le portique, d'où sortit aussitôt la dernière couple de combattants, qui se composait du Sybarite et de l'athlète.

Ce fut une chose curieuse à voir, lorsqu'ils eurent dépouillé leurs vêtements, et tandis que les esclaves les frottaient d'huile, que ces deux hommes d'une nature si opposée et offrant les deux plus beaux types de l'antiquité, celui de l'Hercule et celui de l'Antinoüs : l'athlète avec ses cheveux courts et ses membres bruns et musculeux, le Sybarite avec ses longs anneaux ondoyants et son corps blanc et arrondi. Les Grecs, ces grands adorateurs de la beauté physique, ces religieux sectateurs de la forme, ces maîtres en toute perfection, laissèrent échapper un murmure d'admiration qui fit en même temps relever la tête aux deux adversaires. Leurs regards pleins d'orgueil se croisèrent comme deux éclairs, et, sans attendre ni l'un ni l'autre que cette opération préparatoire fût complètement achevée, ils s'arrachèrent aux mains de leurs esclaves et s'avancèrent au-devant l'un de l'autre.

Arrivés à la distance de trois ou quatre pas, ils se regardèrent avec une nouvelle attention, et chacun sans doute reconnut dans son adversaire un rival digne de lui, car les yeux de l'un prirent l'expression de la défiance, et les yeux de l'autre celle de la ruse. Enfin, d'un mouvement spontané et pareil, ils se saisirent chacun par les bras, appuyèrent leurs fronts l'un contre l'autre, et, pareils à deux taureaux qui luttent, tentèrent le premier essai de leur force en essayant de se faire reculer.

Mais tous deux restèrent debout et immobiles à leur place, pareils à des statues dont la vie ne serait indiquée que par le gonflement progressif des muscles qui semblaient prêts de se briser. Après une minute d'immobilité, tous deux se rejetèrent en arrière, secouant leurs têtes inondées de sueur, et respirant avec bruit, comme des plongeurs qui reviennent à la surface de l'eau.

Ce moment d'intervalle fut court; les deux ennemis en vinrent de nouveau aux mains, et cette fois ils se saisirent à bras-le-corps; mais, soit ignorance de ce genre de combat, soit conviction de sa force, le Sybarite donna l'avantage à son adversaire en se laissant saisir sous les bras; l'athlète l'enleva aussitôt, et lui fit perdre terre. Cependant, ployant sous le poids, il fit en chancelant trois pas en arrière, et, dans ce mouvement, le Sybarite étant parvenu à toucher le sol du pied, il reprit toutes ses forces, et l'athlète, déjà ébranlé, tomba dessous; mais à peine eut-on le temps de lui voir toucher le sol, qu'avec une force et une agilité surnaturelles il se retrouva debout, de sorte que le Sybarite ne se releva que le second.

Il n'y avait ni vainqueur ni vaincu; aussi les deux adversaires recommencèrent-ils la lutte avec un nouvel acharnement et au milieu d'un silence profond. On eût dit que les trente mille spectateurs étaient de pierre comme les degrés sur lesquels ils étaient assis. De temps en temps seulement, lorsque la fortune favorisait l'un des lutteurs, on entendait un murmure sourd et rapide s'échapper des poitrines, et un léger mouvement faisait onduler toute

cette foule, comme des épis sur lesquels glisse un souffle d'air. Enfin, une seconde fois les lutteurs perdirent pied et roulèrent dans l'arène; mais cette fois ce fut l'athlète qui se trouva dessus : et cependant ce n'eût été qu'un faible avantage, s'il n'eût joint à sa force tous les principes d'adresse de son art. Grâce à eux, il maintint le Sybarite dans la position dont lui-même s'était si promptement tiré. Comme un serpent qui étouffe et broie sa proie avant de la dévorer, il entrelaça ses jambes et ses bras aux jambes et aux bras de son adversaire avec une telle habileté, qu'il parvint à suspendre tous ses mouvements; et alors, lui appuyant le front contre le front, il le contraignit de toucher la terre du derrière de la tête : ce qui équivalait pour les juges à l'aveu de la défaite. De grands cris retentirent, de grands applaudissements se firent entendre; mais quoique vaincu, certes, le Sybarite put en prendre sa part. Sa défaite avait touché de si près à la victoire, que nul n'eut l'idée de lui en faire une honte; aussi se retira-t-il lentement sous le portique, sans rougeur et sans embarras, ayant perdu la couronne, et voilà tout.

Restaient donc deux vainqueurs, et Lucius qui n'avait pas lutté et devait lutter contre tous deux. Les yeux se tournèrent vers le Romain qui, calme et impassible pendant les combats précédents, les avait suivis du regard, appuyé contre une colonne et enveloppé de son manteau. C'est alors seulement qu'on remarqua sa figure douce et efféminée, ses longs cheveux blonds, et la légère barbe dorée qui lui couvrait à peine le bas du visage. Chacun sourit

en voyant ce faible adversaire qui venait avec tant d'imprudence disputer la palme au vigoureux Thébain et à l'habile athlète. Lucius s'aperçut de ce sentiment général au murmure qui courait par toute l'assemblée; et, sans s'en inquiéter ni daigner y répondre, il fit quelques pas en avant et laissa tomber son manteau. Alors on vit, supportant cette tête apollonienne, un cou vigoureux et des épaules puissantes; et, chose plus bizarre encore, tout ce corps blanc, dont la peau eût fait honte à une jeune fille de Circassie, moucheté de taches brunes pareilles à celles qui couvrent la fourrure fauve de la panthère. Le Thébain regarda insoucieusement ce nouvel ennemi; mais l'athlète, visiblement étonné, recula de quelques pas. En ce moment Sporus parut et versa sur les épaules de son maître un flacon d'huile parfumée qu'il lui étendit par tout le corps à l'aide d'un morceau de pourpre.

C'était au Thébain à lutter le premier; il fit donc un pas vers Lucius, exprimant son impatience de ce que ces préparatifs duraient si longtemps; mais Lucius étendit la main, de l'air du commandement, pour indiquer qu'il n'était pas prêt; et la voix du proconsul fit entendre aussitôt ce mot : *Attends*. Cependant le jeune Romain était couvert d'huile, et il ne lui restait plus qu'à se rouler dans la poussière du cirque, ainsi que c'était l'habitude de le faire; mais, au lieu de cela, il mit un genou en terre, et Sporus lui vida sur les épaules un sac rempli de sable recueilli sur les rives du Chrysorrhoas et qui était mêlé de paillettes d'or. Cette dernière préparation achevée, Lucius se releva et

ouvrit les deux bras, en signe qu'il était prêt à lutter.

Le Thébain s'avança plein de confiance, et Lucius l'attendit avec tranquillité; mais à peine les mains rudes de son adversaire eurent-elles effleuré son épaule, qu'un éclair terrible passa dans ses yeux, et qu'il jeta un cri pareil à un rugissement. En même temps, il se laissa tomber sur un genou, et enveloppa de ses bras robustes les flancs du berger, au-dessous des côtes et au-dessus des hanches; puis, nouant en quelque sorte ses mains derrière le dos de son adversaire, il lui pressa le ventre contre sa poitrine, et tout à coup il se releva tenant le colosse entre ses bras. Cette action fut si rapide et si adroitement exécutée, que le Thébain n'eut ni le temps ni la force de s'y opposer, et se trouva enlevé du sol, dépassant de la tête la tête de son adversaire, et battant l'air de ses bras qui ne trouvaient rien à saisir. Alors les Grecs virent se renouveler la lutte d'Hercule et d'Antée : le Thébain appuya ses mains aux épaules de Lucius, et, se raidissant de toute la force de ses bras, il essaya de rompre la chaîne terrible qui l'étouffait, mais tous ses efforts furent inutiles; en vain enveloppa-t-il à son tour les reins de son adversaire de ses deux jambes comme d'un double serpent, cette fois ce fut Laocoon qui maîtrisa le reptile : plus les efforts du Thébain redoublaient, plus Lucius semblait serrer le lien dont il l'avait garrotté; et, immobile à la même place, sans un seul mouvement apparent, la tête entre les pectoraux de son ennemi, comme pour écouter sa respiration étouffée, pressant tou-

jours davantage, comme si sa force croissante devait atteindre à un degré surhumain, il resta ainsi plusieurs minutes, pendant lesquelles on vit le Thébain donner les signes visibles et successifs de l'agonie. D'abord une sueur mortelle coula de son front sur son corps, lavant la poussière qui le couvrait; puis son visage devint pourpre, sa poitrine râla, ses jambes se détachèrent du corps de son adversaire, ses bras et sa tête se renversèrent en arrière, enfin un flot de sang jaillit impétueusement de son nez et de sa bouche. Alors Lucius ouvrit les bras, et le Thébain évanoui tomba comme une masse à ses pieds.

Aucun cri de joie, aucun applaudissement n'accueillit cette victoire; la foule, oppressée, resta muette et silencieuse. Cependant il n'y avait rien à dire : tout s'était passé dans les règles de la lutte, aucun coup n'avait été porté, et Lucius avait franchement et loyalement vaincu son adversaire. Mais, pour ne point se manifester par des acclamations, l'intérêt que les assistants prenaient à ce spectacle n'en était pas moins grand. Aussi, lorsque les esclaves eurent enlevé le vaincu toujours évanoui, les regards qui l'avaient suivi se reportèrent aussitôt sur l'athlète qui, par la force et l'habileté qu'il avait montrées dans le combat précédent, promettait à Lucius un adversaire redoutable. Mais l'attente générale fut étrangement trompée, car au moment où Lucius se préparait pour une seconde lutte, l'athlète s'avança vers lui d'un air respectueux, et, mettant un genou en terre, il leva la main en signe qu'il s'avouait vaincu. Lucius parut regarder cette action

et voir cet hommage sans aucun étonnement; car, sans tendre la main à l'athlète, sans le relever, il jeta circulairement les yeux autour de lui, comme pour demander à cette foule étonnée s'il était dans ses rangs un homme qui osât lui contester sa victoire. Mais nul ne fit un geste, nul ne prononça une parole, et ce fut au milieu du plus profond silence que Lucius s'avança vers l'estrade du proconsul, qui lui tendit la couronne. En ce moment seulement, quelques applaudissements éclatèrent; mais il fut facile de reconnaître, dans ceux qui donnaient cette marque d'approbation, les matelots du bâtiment qui avait transporté Lucius.

Et cependant le sentiment qui dominait cette foule n'était point défavorable au jeune Romain : c'était comme une terreur superstitieuse qui s'était répandue sur cette assemblée. Cette force surnaturelle, réunie à tant de jeunesse, rappelait les prodiges des âges héroïques; les noms de Thésée, de Pirithoüs se trouvaient sur toutes les lèvres; et, sans que nul eût communiqué sa pensée, chacun était prêt à croire à la présence d'un demi-dieu. Enfin, cet hommage public, cet aveu anticipé de sa défaite, cet abaissement de l'esclave devant le maître achevaient de donner quelque consistance à cette pensée. Aussi, lorsque le vainqueur sortit du cirque, s'appuyant d'un côté sur le bras d'Amyclès, et de l'autre laissant tomber sa main sur l'épaule de Sporus, toute cette foule le suivit jusqu'à la porte de son hôte, curieuse, pressée, mais en même temps si muette et si craintive, qu'on eût, certes, dit bien plutôt un convoi funéraire qu'une pompe triomphale.

Arrivé aux portes de la ville, les jeunes filles et les femmes qui n'avaient pu assister au combat attendaient le vainqueur, des branches de laurier à la main. Lucius chercha des yeux Acté au milieu de ses compagnes; mais, soit honte, soit crainte, Acté était absente, et il la chercha vainement. Alors il doubla le pas, espérant que la jeune Corinthienne l'attendait au seuil de la porte qu'elle lui avait ouverte la veille; il traversa cette place qu'il avait traversée avec elle, prit la rue par laquelle elle l'avait guidé; mais aucune couronne, aucun feston n'ornait la porte hospitalière. Lucius en franchit rapidement le seuil, et s'élança dans le vestibule, laissant bien loin derrière lui le vieillard; le vestibule était vide, mais par la porte qui donnait sur le parterre, il aperçut la jeune fille à genoux devant une statue de Diane, blanche et immobile comme le marbre qu'elle tenait embrassé; alors il s'avança doucement derrière elle, et lui posa sur la tête la couronne qu'il venait de remporter. Acté jeta un cri, se retourna vivement vers Lucius, et les yeux ardents et fiers du jeune Romain lui annoncèrent, mieux encore que la couronne qui roula à ses pieds, que son hôte avait remporté la première des trois palmes qu'il venait disputer à la Grèce.

(*Acté*, ch. III, p. 30-42.)

IV

FRÈRE GORENFLOT[1]

Chicot, fou du roi, surveille les menées de la Ligue. Il surprend le secret du frère Gorenflot, qui doit se rendre le soir même à une réunion des principaux Ligueurs.

A la belle journée avait succédé une belle soirée; seulement, comme la journée avait été froide, la soirée était plus froide encore. On voyait se condenser sous le chapeau des bourgeois attardés la vapeur de leur haleine rougie par les lueurs du falot. On entendait distinctement les pas des passants sur le sol glacé, et le *hum* sonore arraché par la froidure et répercuté par les surfaces élastiques, comme dirait un physicien de nos jours. En un mot, il faisait une de ces jolies gelées printanières qui font trouver un double charme à la belle couleur rose des vitres d'une hôtellerie.

Chicot entra dans la salle d'abord, plongea ses regards dans tous les coins et recoins, et ne trouvant point parmi les hôtes de maître Claude celui qu'il cherchait, il passa familièrement à la cuisine.

Le maître de l'établissement était en train d'y faire une lecture pieuse, tandis qu'un flot de friture contenu dans une immense poêle était en train d'attendre le degré de chaleur nécessaire à l'intro-

1. Dumas suit la vieille tradition gauloise, qui consiste à se gausser de la friandise monacale. Mais sa verve est sans malice.

duction dans cette poêle de plusieurs merlans tout enfarinés.

Au bruit que fit Chicot en entrant, maître Bonhomet leva la tête.

— Ah! c'est vous, mon gentilhomme, dit-il en fermant son livre. Bonsoir et bon appétit.

— Merci du double souhait, quoique la moitié en soit faite autant à votre profit qu'au mien. Mais cela dépendra.

— Comment, cela dépendra?

— Oui, vous savez que je ne puis souffrir manger seul.

— S'il le faut, monsieur, dit Bonhomet, en levant son bonnet pistache, je souperai avec vous.

— Merci, mon cher hôte, quoique je vous sache excellent convive; mais je cherche quelqu'un.

— Frère Gorenflot, peut-être? demanda Bonhomet.

— Justement, répondit Chicot; a-t-il commencé de souper?

— Non, pas encore; mais dépêchez-vous, cependant.

— Que je me dépêche?

— Oui, car dans cinq minutes il aura fini.

— Frère Gorenflot n'a pas commencé de souper, et dans cinq minutes il aura fini, dites-vous?

Et Chicot secoua la tête, ce qui, dans tous les pays du monde, passe pour le signe de l'incrédulité.

— Monsieur, dit maître Claude, c'est aujourd'hui mercredi et nous entrons en carême.

— Eh bien! dit Chicot d'un air qui prouvait peu

en faveur des tendances religieuses de Gorenflot, après?

— Ah dame! répliqua Claude avec un geste qui signifiait évidemment : je ne comprends pas plus que vous, mais c'est ainsi.

— Décidément, répliqua Chicot, il y a quelque chose de dérangé dans la machine sublunaire, cinq minutes pour le souper de Gorenflot! Je suis destiné à voir aujourd'hui des choses miraculeuses.

Et de l'air d'un voyageur qui met le pied sur une terre inconnue, Chicot fit quelques pas vers une espèce de cabinet particulier, dont il poussa la porte vitrée fermée d'un rideau de laine à carreaux blancs et roses, et dans le fond duquel il aperçut, à la lueur d'une chandelle à la mèche fumeuse, le digne moine qui retournait négligemment sur son assiette une maigre portion d'épinards cuits à l'eau, qu'il essayait de rendre plus savoureux par l'introduction dans cette substance herbacée d'un reste de fromage de Surènes.

Pendant que le digne frère opère ce mélange avec une moue indiquant qu'il ne compte pas beaucoup sur cette triste combinaison, essayons de le présenter à nos lecteurs sous un jour qui les dédommagera d'avoir tardé si longtemps à faire sa connaissance.

Frère Gorenflot pouvait avoir trente-huit ans et cinq pieds de roi. Cette taille, un peu exiguë peut-être, était rachetée, à ce que disait le frère, par l'admirable harmonie des proportions; car, ce qu'il perdait en hauteur, il le rattrapait en largeur, comptant près de trois pieds de diamètre d'une

épaule à l'autre, ce qui, comme chacun le sait, équivaut à neuf pieds de circonférence.

Au centre de ces omoplates herculéennes s'emmanchait un large cou sillonné de muscles gros comme le pouce et saillants comme des cordes. Malheureusement le cou, lui aussi, se trouvait en proportion avec le reste, c'est-à-dire qu'il était gros et court, ce qui, aux premières émotions un peu fortes qu'éprouverait frère Gorenflot, rendrait l'apoplexie imminente. Mais, ayant la conscience de cette défectuosité et du danger qu'elle lui faisait courir, frère Gorenflot ne s'impressionnait jamais; il était même, nous devons le dire, fort rare de le voir affecté aussi visiblement qu'il l'était à l'heure où Chicot entra dans le cabinet.

— Eh! notre ami, que faites-vous donc là? s'écria notre Gascon en regardant alternativement les herbes, Gorenflot, la chandelle non mouchée et certain hanap rempli jusqu'aux bords d'une eau teinte à peine par quelques gouttes de vin.

— Vous le voyez, mon frère, je soupe, répondit Gorenflot en faisant vibrer une voix puissante comme la cloche de son abbaye.

— Vous appelez cela souper, vous, Gorenflot? Des herbes, du fromage! Allons donc! s'écria Chicot.

— Nous sommes dans l'un des premiers mercredis de carême; faisons notre salut, mon frère, faisons notre salut, répondit Gorenflot en nasillant et en levant béatiquement les yeux au ciel.

Chicot demeura stupéfait, son regard indiquait qu'il avait déjà plus d'une fois vu Gorenflot glori-

fier d'une autre manière ce saint temps de carême dans lequel on venait d'entrer.

— Notre salut! répéta-t-il, et que diable l'eau et les herbes ont-elles à faire avec notre salut?

— Vendredi chair ne mangeras,
Ni le mercredi mesmement,

dit Gorenflot.

— Mais à quelle heure avez-vous déjeuné?

— Je n'ai point déjeuné, mon frère, dit le moine en nasillant de plus en plus.

— Ah! s'il ne s'agit que de nasiller, dit Chicot, je suis prêt à faire assaut avec tous les génovéfins du monde. Alors si vous n'avez pas déjeuné, dit Chicot, en nasillant en effet d'une façon immodérée, qu'avez-vous fait, mon frère?

— J'ai composé un discours, reprit Gorenflot en relevant fièrement la tête.

— Ah bah! un discours, et pourquoi faire?

— Pour le prononcer ce soir à l'abbaye.

— Tiens! pensa Chicot, un discours ce soir; c'est drôle.

— Et même, ajouta Gorenflot en portant à sa bouche une première fourchetée d'épinards au fromage, il faut que je songe à rentrer; mon auditoire s'impatienterait peut-être.

Chicot songea au nombre infini de moines qu'il avait vus s'avancer vers l'abbaye, et se rappelant que M. de Mayenne, selon toute probabilité, était au nombre de ces moines, il se demanda comment Gorenflot, qui jusqu'à ce jour avait été apprécié pour des qualités qui n'avaient aucun rapport avec

l'éloquence, avait été choisi par son supérieur Joseph Foulon, alors abbé de Sainte-Geneviève, pour prêcher devant le prince lorrain et une si nombreuse assemblée.

— Bah! dit-il, et à quelle heure prêchez-vous?

— De neuf heures à neuf heures et demie, mon frère.

— Bon! Nous avons neuf heures moins un quart. Vous me donnerez bien cinq minutes. Ventre de biche! il y a plus de huit jours que nous n'avons trouvé l'occasion de dîner ensemble.

— Ce n'est point notre faute, dit Gorenflot, et notre amitié n'en souffre nulle atteinte, je vous prie de le croire, très cher frère : les devoirs de votre charge vous enchaînent près de notre grand roi Henri III, que Dieu conserve! les devoirs de mon état m'imposent la quête, et après la quête, les prières; il n'est donc pas étonnant que nous nous trouvions séparés.

— Oui; mais, corbœuf! dit Chicot, c'est, ce me semble, une nouvelle raison d'être joyeux quand nous nous retrouvons.

— Aussi je suis infiniment joyeux, dit Gorenflot avec la plus piteuse mine de la terre; mais il n'en faut pas moins que je vous quitte.

Et le moine fit un mouvement pour se lever.

— Achevez au moins vos herbes, dit Chicot, en lui posant la main sur l'épaule et le faisant se rasseoir.

Gorenflot regarda les épinards et poussa un soupir.

Puis, ses yeux se portèrent sur l'eau rougie et il détourna la tête.

Chicot vit que le moment était venu de commencer l'attaque.

— Vous rappelez-vous ce petit dîner dont je vous parlais tout à l'heure; heim! dit-il, à la porte Montmartre, vous savez, où, tandis que notre grand roi Henri III se fouettait et fouettait les autres, nous mangeâmes une sarcelle des marais de la Grange-Batelière avec un coulis d'écrevisses, et nous bûmes de ce joli vin de Bourgogne; comment appelez-vous donc ce vin-là? N'est-ce pas du vin que vous avez découvert?

— C'est un vin de mon pays, dit Gorenflot, de la Romanée.

— Oui, oui, je me rappelle, c'est le lait que vous avez tété en venant au monde, digne fils de Noé.

Gorenflot passa avec un mélancolique sourire sa langue sur ses lèvres.

— Que dites-vous de ce vin? dit Chicot.

— Il était bon, dit le moine; mais il y en a cependant de meilleur.

— C'est ce que soutenait l'autre soir Claude Bonhomet, notre hôte, lequel prétend qu'il en a dans sa cave cinquante bouteilles près duquel celui de son confrère de la porte Montmartre n'est que de la piquette.

— C'est la vérité, dit Gorenflot.

— Comment! c'est la vérité? s'écria Chicot, et vous buvez de cette abominable eau rougie, quand vous n'avez que le bras à tendre pour boire de pareil vin! Pouah!

Et Chicot, prenant le hanap, en jeta le contenu par la chambre.

— Il y a temps pour tout, mon frère, dit Gorenflot. Le vin est bon lorsqu'on n'a plus à faire, après l'avoir bu, qu'à glorifier le Dieu qui l'a fait; mais lorsque l'on a un discours à prononcer, l'eau est préférable, non pas au goût, mais à l'usage : *facunda est aqua.*

— Bah! fit Chicot. *Magis facundum est vinum*, et la preuve, c'est que moi qui ai aussi un discours à prononcer et qui ai foi dans ma recette, je vais demander une bouteille de ce vin de la Romanée; et, ma foi, que me conseillez-vous de prendre avec, Gorenflot?

— Ne prenez pas de ces herbes, dit le moine, elles sont on ne peut plus mauvaises.

— Brrrou, fit Chicot, en prenant l'assiette de Gorenflot et en la portant à son nez, brrrou!

Et cette fois, ouvrant une petite fenêtre, il jeta dans la rue herbes et assiette.

Puis, se retournant :

— Maître Claude! cria-t-il.

L'hôte, qui probablement se tenait aux écoutes, parut sur le seuil.

— Maître Claude, dit Chicot, apportez-moi deux bouteilles de ce vin de la Romanée, que vous prétendez avoir meilleur que personne.

— Deux bouteilles! dit Gorenflot. Pour quoi faire? puisque je n'en bois pas.

— Si vous en buviez, j'en ferais venir quatre bouteilles, j'en ferais venir six bouteilles, je ferais venir tout ce qu'il y a dans la maison, dit Chicot. Mais quand je bois seul, je bois mal, et deux bouteilles me suffiront.

— En effet, dit Gorenflot, deux bouteilles, c'est raisonnable ; et si vous ne mangez avec cela que des substances maigres, votre confesseur n'aura rien à vous dire.

— Certainement, dit Chicot, du gras un mercredi de carême, fi donc !

Et se dirigeant vers le garde-manger, tandis que maître Bonhomet s'en alla chercher à la cave les deux bouteilles demandées, il en tira une fine poularde du Mans.

— Que faites-vous là, mon frère? dit Gorenflot qui suivit avec un intérêt involontaire les mouvements du Gascon, que faites-vous là?

— Vous voyez, je m'empare de cette carpe, de peur qu'un autre ne mette la main dessus. Les mercredis de carême, il y a concurrence sur ces sortes de comestibles.

— Une carpe! dit Gorenflot étonné.

— Sans doute, une carpe, dit Chicot en lui mettant sous les yeux l'appétissante volaille.

— Et depuis quand une carpe a-t-elle un bec? demanda le moine.

— Un bec! dit le Gascon, où voyez-vous un bec? je ne vois qu'un museau.

— Des ailes? continua le génovéfin.

— Des nageoires.

— Des plumes?

— Des écailles, mon cher Gorenflot; vous êtes ivre.

— Ivre! s'écria Gorenflot, ivre! Oh! par exemple, moi qui n'ai mangé que des épinards et bu que de l'eau.

— Eh bien! ce sont vos épinards qui vous chargent l'estomac, et votre eau qui vous monte à la tête.

— Parbleu, dit Gorenflot, voici notre hôte, il décidera.

— Quoi?

— Si c'est une carpe ou une poularde.

— Soit, mais d'abord qu'il débouche le vin. Je tiens à savoir si c'est le même. Débouchez, maître Claude.

Maître Claude déboucha une bouteille et en versa un demi-verre à Chicot.

Chicot avala le demi-verre et fit claquer sa langue.

— Ah! dit-il, je suis un triste dégustateur, et ma langue n'a pas la moindre mémoire; il m'est impossible de dire s'il est plus mauvais, s'il est meilleur que celui de la porte Montmartre. Je ne suis pas même sûr que ce soit le même.

Les yeux de Gorenflot étincelaient en regardant au fond du verre de Chicot les quelques gouttes de rubis liquide qui y étaient restées.

— Tenez, mon frère, dit Chicot en versant plein un dé de vin dans le verre du moine, vous êtes en ce monde pour votre prochain, dirigez-moi.

Gorenflot prit le verre, le porta à ses lèvres, et dégusta lentement le peu de liqueur qu'il contenait.

— C'est du même cru, à coup sûr, dit-il, mais...

— Mais, reprit Chicot.

— Mais il y en avait trop peu pour que je puisse dire s'il était plus mauvais ou meilleur.

— Je tiens cependant à le savoir, dit Chicot.

Peste! je ne veux pas être trompé, et si vous n'aviez pas un discours à prononcer, mon frère, je vous prierais de déguster ce vin une seconde fois.

— Ce sera pour vous faire plaisir, dit le moine.

— Pardieu! fit Chicot.

Et il remplit à moitié le verre du génovéfin.

Gorenflot porta le verre à ses lèvres avec non moins de respect que la première fois, et le dégusta avec non moins de conscience.

— Meilleur, dit-il, meilleur, j'en réponds.

— Bah! vous vous entendez avec notre hôte!

— Un bon buveur, dit Gorenflot, doit au premier coup reconnaître le cru, au second la qualité, au troisième l'année.

— Oh! l'année, dit Chicot, que je voudrais donc savoir l'année de ce vin!

— C'est bien facile, reprit Gorenflot en tendant son verre, versez-m'en deux gouttes seulement, et je vais vous la dire.

Chicot remplit le verre du moine aux trois quarts; le moine vida le verre lentement, mais sans s'y reprendre.

— 1561, dit-il en reposant le verre.

— Noël! cria Claude Bonhomet, 1561, c'est juste cela.

— Frère Gorenflot, dit le Gascon, en se découvrant, on en a béatifié à Rome qui ne le méritaient pas autant que vous.

— Un peu d'habitude, mon frère, dit modestement Gorenflot.

— Et de prédisposition, dit Chicot. Peste! l'habitude seule n'y fait rien; témoin moi, qui ai la pré-

tention d'avoir l'habitude. Eh bien! que faites-vous donc?

— Vous le voyez, je me lève.

— Pour quoi faire?

— Pour aller à mon assemblée.

— Sans manger un morceau de ma carpe?

— Ah! c'est vrai, dit Gorenflot; il paraît, mon digne frère, que vous vous connaissez encore moins en nourriture qu'en boisson. Maître Bonhomet, qu'est-ce que c'est que cet animal?

Et le frère Gorenflot montra l'objet de la discussion.

L'aubergiste regarda avec étonnement celui qui lui faisait cette question.

— Oui, reprit Chicot, on vous demande qu'est-ce que cet animal?

— Parbleu! dit l'hôte, c'est une poularde.

— Une poularde! reprit Chicot d'un air consterné.

— Et du Mans même, continua maître Claude.

— Eh bien! fit Gorenflot triomphant.

— Eh bien! dit Chicot, j'ai tort, à ce qu'il paraît; mais comme je tiens beaucoup à manger cette poularde et à ne point pécher cependant, faites-moi le plaisir, mon frère, au nom de nos sentiments réciproques, de jeter sur elle quelques gouttes d'eau et de la baptiser carpe.

— Ah! ah! fit Gorenflot.

— Oui, je vous prie, dit le Gascon, sans quoi j'aurai mangé peut-être quelque animal, en état de péché mortel.

— Soit! dit Gorenflot qui, par sa nature, excellent compagnon, commençait d'être mis en train

par les trois dégustations qu'il avait faites, mais il n'y a plus d'eau.

— Il est dit, je ne sais plus où, reprit Chicot : Tu te serviras en cas d'urgence de ce que tu trouveras sous la main. L'intention fait tout; baptisez avec du vin, mon frère; baptisez avec du vin; l'animal en sera peut-être un peu moins catholique, mais il n'en sera pas plus mauvais.

Et Chicot remplit bord à bord le verre du moine; la première bouteille y passa.

— Au nom de Bacchus, de Momus et de Comus, trinité du grand saint Pantagruel, dit Gorenflot, je te baptise carpe.

Et, trempant le bout de ses doigts dans le vin, il en laissa tomber deux ou trois gouttes sur l'animal.

— Maintenant, dit le Gascon en choquant son verre contre celui du moine, à la santé de la nouvelle baptisée; puisse-t-elle être cuite à point, et puisse l'art que va déployer maître Claude Bonhomet pour la perfectionner, ajouter encore aux qualités qu'elle a reçues de la nature.

— A sa santé, dit Gorenflot en interrompant un rire bruyant pour avaler le verre de vin de Bourgogne que lui avait versé Chicot, à sa santé, morbleu! voilà de fier vin!

— Maître Claude, dit Chicot, mettez-moi incontinent cette carpe à la broche; arrosez-la-moi avec du beurre frais, dans lequel vous allez hacher menu du lard et des échalotes, puis, quand elle commencera à se dorer, glissez-moi deux rôties dans la lèchefrite, et servez chaud.

Gorenflot ne soufflait pas le mot, mais il approu-

vait de l'œil, et avec un certain petit mouvement de tête qui indiquait une complète adhésion.

— Maintenant, dit Chicot, quand il eut vu ses intentions remplies, des sardines, maître Bonhomet, du thon. Nous sommes en carême, comme le disait tout à l'heure le pieux frère Gorenflot, et je veux faire un dîner tout à fait maigre. Puis, attendez donc, deux autres bouteilles de cet excellent vin de la Romanée, de 1561.

Les parfums de cette cuisine, qui rappelait la cuisine méridionale si chère aux véritables gourmands, commençaient à se répandre et montaient insensiblement au cerveau du moine. Sa langue devint humide, ses yeux brillèrent, mais il se contint encore, et même il fit un mouvement pour se lever.

— Ainsi donc, dit Chicot, vous me quittez comme cela, au moment du combat?

— Il le faut, mon frère, dit Gorenflot en levant les yeux au ciel pour bien indiquer à Dieu le sacrifice qu'il lui faisait.

— C'est bien imprudent à vous d'aller prononcer un discours à jeun.

— Pourquoi? bégaya le moine.

— Parce que vous manquerez de poumons, mon frère. Gallien l'a dit : *Pulmo hominis facile deficit.* Le poumon de l'homme est faible et manque facilement.

— Hélas! oui, dit Gorenflot, et je l'ai souvent éprouvé moi-même; si j'avais eu des poumons, j'eusse été un foudre d'éloquence.

— Vous voyez bien, fit Chicot.

— Heureusement, reprit Gorenflot en retombant sur sa chaise, heureusement que j'ai du zèle.

— Oui, mais le zèle ne suffit pas; à votre place, je goûterais de ces sardines et je boirais encore quelques gouttes de ce nectar.

— Une seule sardine, dit Gorenflot, et un seul verre.

Chicot posa une sardine sur l'assiette du frère, et lui passa la seconde bouteille.

Le moine mangea la sardine et but le contenu du verre.

— Eh bien? demanda Chicot, qui, tout en poussant le génovéfin sur l'article de la nourriture et de la boisson, demeurait fort sobre, eh bien?

— En effet, dit Gorenflot, je me sens moins faible.

— Ventre de biche! dit Chicot, quand on a un discours à prononcer, il ne s'agit pas de se sentir moins faible, il s'agit de se sentir tout à fait bien; et, à votre place, continua le Gascon, pour arriver à ce but, je mangerais les deux nageoires de cette carpe; car, si vous ne mangez pas davantage, vous risquez de sentir le vin. *Merum sobrio malè olet.*

— Ah diable! fit Gorenflot, vous avez raison, je n'y songeais pas.

Et comme en ce moment on tirait la poularde de la broche, Chicot coupa une de ses pattes qu'il avait baptisées du nom de nageoires; patte que le moine mangea avec la jambe et avec la cuisse.

— Corps du Christ! fit Gorenflot, voilà de savoureux poisson.

Chicot lui coupa l'autre nageoire, qu'il déposa

sur l'assiette du moine, tandis qu'il suçait délicatement l'aile.

— Et de fameux vin, dit-il, en débouchant la troisième bouteille.

Une fois lancé, une fois échauffé, une fois réveillé dans les profondeurs de son estomac immense, Gorenflot n'eut plus la force de s'arrêter lui-même; il dévora l'aile, fit un squelette de la carcasse, et appelant Bonhomet :

— Maître Claude, dit-il, j'ai très faim, ne m'aviez-vous pas offert certaine omelette au lard?

— Certainement, dit Chicot, et même elle est commandée. N'est-ce pas, Bonhomet?

— Sans doute, fit l'aubergiste qui ne contredisait jamais ses pratiques, quand leurs discours tendaient à un surcroît de consommation et par conséquent de dépense.

— Eh bien! apportez, apportez, maître, dit le moine.

— Dans cinq minutes, répondit l'hôte qui, sur un coup d'œil de Chicot, sortit diligemment pour préparer ce qu'on lui demandait.

— Ah! fit Gorenflot en laissant retomber sur la table son énorme poing armé d'une fourchette, cela va mieux.

— N'est-ce pas? fit Chicot.

— Et si l'omelette était là, je n'en ferais qu'une bouchée, comme de ce verre je ne fais qu'une gorgée.

Et, l'œil étincelant de gourmandise, le moine avala le quart de la troisième bouteille.

— Ah çà! dit Chicot, vous étiez donc malade?

— J'étais niais, l'ami, dit Gorenflot; ce maudit discours m'avait écœuré; depuis trois jours j'y pense.

— Il devait être magnifique? dit Chicot.

— Splendide, fit le moine.

— Dites-m'en quelque chose en attendant l'omelette.

— Non pas, s'écria Gorenflot. Un sermon à table, où as-tu vu cela, maître fou? A la cour du roi ton maître?

— On prononce de fort beaux discours à la cour du roi Henri, que Dieu conserve! dit Chicot en levant son feutre.

— Et sur quoi roulent ces discours? demanda Gorenflot.

— Sur la vertu, dit Chicot.

— Ah! oui, s'écria le moine, en se renversant sur la chaise, avec cela que voilà encore un gaillard bien vertueux que ton roi Henri III!

— Je ne sais s'il est vertueux ou non, reprit le Gascon; mais ce que je sais, c'est que je n'ai jamais rien vu dont j'aie eu à rougir.

— Je le crois, mordieu, bien! dit le moine; il y a longtemps que tu ne rougis plus!

— Oh! fit Chicot, moi, l'abstinence en personne! moi, qui suis de toutes les processions, de tous les jeûnes!

— Oui, de ton Sardanaple, de ton Nabuchodonosor, de ton Hérode! Processions intéressées, jeûnes calculés. Heureusement on commence à le savoir par cœur, ton roi Henri III, que le diable emporte!

Et Gorenflot, en place du discours refusé, entonna à pleine gorge la chanson suivante :

Le roi, pour avoir de l'argent,
A fait le pauvre et l'indigent
Et l'hypocrite :
Le grand pardon il a gagné,
Au pain, à l'eau et a jeûné
Comme un ermite :
Mais Paris qui le connaît bien,
Ne lui voudra plus prêter rien
A sa requête :
Car il a déjà tant prêté
Qu'il a de lui dire arrêté :
— Allez en quête.

— Bravo! cria Chicot, bravo!

Puis tout bas :

— Bon, ajouta-t-il, puisqu'il chante, il parlera.

En ce moment, maître Bonhomet entra, tenant d'une main la fameuse omelette, et de l'autre deux nouvelles bouteilles.

— Apporte, apporte, cria le moine, dont les yeux étincelèrent et dont un large sourire découvrit les trente-deux dents.

— Mais, notre ami, dit Chicot, il me semble que vous avez un discours à prononcer.

— Le discours est là, dit le moine en frappant son front que commençait à envahir l'ardente enluminure de ses joues.

— A neuf heures et demie, dit Chicot.

— Je mentais, dit le moine, *omnis homo mendax, confiteor.*

— Et pour quelle heure était-ce donc véritablement?

— Pour dix heures.

— Pour dix heures? Je croyais que l'abbaye fermait à neuf.

— Qu'elle ferme, dit Gorenflot en regardant la chandelle à travers le bloc de rubis contenu dans son verre; qu'elle ferme, j'en ai la clef.

— La clef de l'abbaye! s'écria Chicot, vous avez la clef de l'abbaye?

— Là, dans ma poche, dit Gorenflot, en frappant sur son froc, là.

— Impossible, dit Chicot, je connais les règles monastiques, j'ai été en pénitence dans trois couvents; on ne confie pas la clef de l'abbaye à un simple frère.

— La voilà, dit Gorenflot en se renversant sur sa chaise et en montrant avec jubilation une pièce de monnaie à Chicot.

— Tiens! de l'argent, fit Chicot. Ah! je comprends. Vous corrompez le frère portier pour rentrer aux heures qui vous plaisent, malheureux pécheur!

Gorenflot fendit sa bouche jusqu'aux oreilles avec ce béat et gracieux sourire de l'homme ivre.

— *Sufficit*, balbutia-t-il.

Et il s'apprêtait à remettre la pièce d'argent dans sa poche.

— Attendez donc, attendez donc, dit Chicot. Tiens, la drôle de monnaie!

— A l'effigie de l'hérétique, dit Gorenflot. Aussi, trouée à l'endroit du cœur.

— En effet, dit Chicot, c'est un teston frappé par le roi de Béarn, et voilà effectivement un trou.

— Un coup de poignard, dit Gorenflot; mort à

l'hérétique! Celui qui tuera l'hérétique est béatifié d'avance, et je lui donne ma part du paradis.

— Ah! ah! fit Chicot, voici les choses qui commencent à se dessiner; mais le malheureux n'est pas encore assez ivre.

Et il remplit de nouveau le verre du moine.

— Ainsi, dit Chicot, qui, en voyant le teston au fond de la large main de son convive, se rappelait le frère portier examinant les mains de tous les moines qu'il avait vus abonder sous le porche de l'abbaye, ainsi, vous montrez cette pièce de monnaie au frère portier... et...

— Et j'entre, dit Gorenflot.

— Sans difficulté?

— Comme ce verre de vin entre dans mon estomac.

Et le moine absorba une nouvelle dose du généreux liquide.

— Peste! dit Chicot, si la comparaison est juste, vous devez entrer sans toucher les bords.

— C'est à-dire, balbutia Gorenflot ivre-mort, c'est-à-dire que pour frère Gorenflot on ouvre les deux battants.

— Et vous prononcez votre discours?

— Et je prononce mon discours, dit le moine. Voilà comme ça se pratique. J'arrive, tu entends bien, Chicot, j'arrive...

— Je crois bien que j'entends; je suis tout oreilles.

— J'arrive donc, comme je le disais. L'assemblée est nombreuse et choisie; il y a des barons; il y a des comtes; il y a des ducs.

— Et même des princes.

— Et même des princes, répéta le moine; tu l'as dit, des princes, rien que cela. J'entre humblement parmi les fidèles de l'Union.

— Les fidèles de l'Union, répéta à son tour Chicot; qu'est-ce que cette fidélité-là?

— J'entre parmi les fidèles de l'Union; on appelle frère Gorenflot, et je m'avance.

A ces mots, le moine se leva.

— C'est cela, dit Chicot, avancez.

— Et je m'avance, reprit Gorenflot essayant de joindre l'exécution à la parole.

Mais à peine eut-il fait un pas qu'il trébucha à l'angle de la table et roula sur le parquet.

— Bravo! cria le Gascon en le relevant et en le rasseyant sur une chaise, vous vous avancez, vous saluez l'auditoire et vous dites.

— Non, je ne dis pas, ce sont les amis qui disent.

— Et que disent les amis?

— Les amis disent : Frère Gorenflot! le discours de frère Gorenflot, hein! beau nom de ligueur, frère Gorenflot!

Et le moine répéta son nom, en le caressant de l'intonation.

— Beau nom de ligueur, répéta Chicot; quelle vérité va donc sortir du vin de cet ivrogne?

— Alors je commence.

Et le moine se releva, fermant les yeux parce qu'il était ébloui, s'appuyant au mur parce qu'il était mort-ivre.

— Vous commencez, dit Chicot, en le maintenant contre la muraille comme Paillasse fait d'Arlequin.

— Je commence : « Mes frères, c'est un beau jour pour la foi ; mes frères, c'est un bien beau jour pour la foi; mes frères, c'est un très beau jour pour la foi. »

Après ce superlatif, Chicot vit qu'il n'y avait plus rien à tirer du moine; aussi le lâcha-t-il.

Frère Gorenflot, qui ne gardait cet équilibre que grâce à l'appui que lui présentait Chicot, aussitôt que cet appui lui manqua, glissa le long de la muraille comme une planche mal assurée, et de ses pieds alla heurter la table du haut de laquelle la secousse qu'il lui imprima fit tomber quelques bouteilles vides.

— Amen! dit Chicot.

Presque au même instant un ronflement pareil à celui du tonnerre fit gémir les vitres de l'étroit cabinet.

— Bon, dit Chicot, voilà les pattes de la poularde qui font leur effet. Notre ami en a pour douze heures de sommeil, et je puis le déshabiller sans inconvénient.

Aussitôt, jugeant qu'il n'avait pas de temps à perdre, Chicot dénoua les cordons de la robe du moine, en fit sortir chaque bras, et retournant Gorenflot comme il eût fait d'un sac de noix, il le roula dans la nappe, le coiffa d'une serviette; et cachant le froc du moine sous son manteau, il passa dans la cuisine.

— Maître Bonhomet, dit-il en donnant à l'aubergiste un noble à la rose, voilà pour notre souper; voilà pour celui de mon cheval, que je vous recommande, et voilà surtout pour qu'on ne réveille

point le digne frère Gorenflot, qui dort comme un élu.

— Bien! dit l'aubergiste qui trouvait son compte à ces trois choses, bien! soyez tranquille, monsieur Chicot.

(*La Dame de Monsoreau*, t. I, ch. XIX, p. 198-213.)

V

L'ANTICHAMBRE DE M. DE TRÉVILLE

On connaît le point de départ du roman des *Trois Mousquetaires*. Athos, Porthos et Aramis sont dans la compagnie de M. de Tréville, capitaine des mousquetaires du roi. D'Artagnan, cadet de Gascogne, arrive à Paris avec un cheval mémorable et une lettre de recommandation pour M. de Tréville Il se présente à l'audience.

Tréville avait pris le côté faible de son maître, et c'est à cette adresse qu'il devait la longue et constante faveur d'un roi qui n'a pas laissé la réputation d'avoir été très fidèle à ses amitiés. Il faisait parader ses mousquetaires devant le cardinal Armand Duplessis avec un air narquois qui hérissait de colère la moustache grise de Son Éminence. Tréville entendait admirablement bien la guerre de cette époque, où, quand on ne vivait pas aux dépens de l'ennemi, on vivait aux dépens de ses compatriotes : ses soldats formaient une légion de diables-à-quatre, indisciplinée pour tout autre que pour lui.

Débraillés, avinés, écorchés, les mousquetaires du roi, ou plutôt ceux de M. de Tréville, s'épandaient dans les cabarets, dans les promenades, dans

les jeux publics, criant fort et retroussant leurs moustaches, faisant sonner leurs épées, heurtant avec volupté les gardes de M. le cardinal, quand ils les rencontraient; puis dégainant en pleine rue, avec mille plaisanteries; tués quelquefois, mais sûrs en ce cas d'être pleurés et vengés; tuant souvent et sûrs alors de ne pas moisir en prison : M. de Tréville était là pour les réclamer. Aussi M. de Tréville était-il loué sur toutes les gammes par ces hommes qui l'adoraient, et qui, tout gens de sac et de corde qu'ils étaient, tremblaient devant lui comme des écoliers devant leur maître, obéissant au moindre mot, et prêts à se faire tuer pour laver le moindre reproche.

M. de Tréville avait usé de ce levier puissant, pour le roi d'abord et les amis du roi, — puis pour lui-même et pour ses amis. Au reste, dans aucun des Mémoires de ce temps, qui a laissé tant de Mémoires, on ne voit que ce digne gentilhomme ait été accusé, même par ses ennemis, et il en avait autant parmi les gens de plume que chez les gens d'épée; nulle part on ne voit, disons-nous, que ce digne gentilhomme ait été accusé de se faire payer la coopération de ses séides. Avec un rare génie d'intrigue, qui le rendait l'égal des plus forts intrigants, il était resté honnête homme. Bien plus, en dépit des grandes estocades qui déhanchent et des exercices pénibles qui fatiguent, il était devenu un des plus galants coureurs de ruelles, un des plus fins damerets, un des plus alambiqués diseurs de phœbus de son époque; on parlait des bonnes fortunes de Tréville comme on avait parlé vingt

ans auparavant de celles de Bassompierre, et ce n'était pas peu dire. Le capitaine des mousquetaires était donc admiré, craint et aimé, ce qui constitue l'apogée des fortunes humaines.

Louis XIV absorba tous les petits astres de sa cour dans son vaste rayonnement; mais son père, soleil *pluribus impar*, laissa sa splendeur personnelle à chacun de ses favoris, sa valeur individuelle à chacun de ses courtisans. Outre le lever du roi et celui du cardinal, on comptait alors à Paris plus de deux cents petits levers un peu recherchés. Parmi les deux cents petits levers, celui de Tréville était un des plus courus.

La cour de son hôtel, situé rue du Vieux-Colombier, ressemblait à un camp, et cela dès six heures du matin en été et dès huit heures en hiver. Cinquante à soixante mousquetaires, qui semblaient s'y relayer pour présenter un nombre toujours imposant, s'y promenaient sans cesse armés en guerre et prêts à tout. Le long d'un de ces grands escaliers sur l'emplacement desquels notre civilisation bâtirait une maison tout entière, montaient et descendaient les solliciteurs de Paris qui couraient après une faveur quelconque, les gentilshommes de province avides d'être enrôlés, et les laquais chamarrés de toutes couleurs, qui venaient apporter à M. de Tréville les messages de leurs maîtres. Dans l'antichambre, sur de longues banquettes circulaires reposaient les élus, c'est-à-dire ceux qui étaient convoqués. Un bourdonnement durait là depuis le matin jusqu'au soir, tandis que M. de Tréville, dans son cabinet contigu à cette anti-

chambre, recevait les visites, écoutait les plaintes, donnait ses ordres, et, comme le roi à son balcon du Louvre, n'avait qu'à se mettre à sa fenêtre pour passer la revue des hommes et des armes.

Le jour où d'Artagnan se présenta, l'assemblée était imposante, surtout pour un provincial arrivant de sa province : il est vrai que ce provincial était Gascon, et que surtout à cette époque les compatriotes de d'Artagnan avaient la réputation de ne point facilement se laisser intimider. En effet, une fois qu'on avait franchi la porte massive, chevillée de longs clous à tête quadrangulaire, on tombait au milieu d'une troupe de gens d'épée qui se croisaient dans la cour, s'interpellant, se querellant et jouant entre eux. Pour se frayer un passage au milieu de toutes ces vagues tourbillonnantes, il eût fallu être officier, grand seigneur ou jolie femme.

Ce fut donc au milieu de cette cohue et de ce désordre que notre jeune homme avança, le cœur palpitant, rangeant sa longue rapière le long de ses jambes maigres, et tenant une main au rebord de son feutre avec ce demi-sourire du provincial embarrassé qui veut faire bonne contenance. Avait-il dépassé un groupe, alors il respirait plus librement; mais il comprenait qu'on se retournait pour le regarder, et, pour la première fois de sa vie, d'Artagnan, qui jusqu'à ce jour avait une assez bonne opinion de lui-même, se trouva ridicule.

Arrivé à l'escalier, ce fut pis encore : il y avait sur les premières marches quatre mousquetaires qui se divertissaient à l'exercice suivant, tandis que dix ou douze de leurs camarades attendaient sur le

palier que leur tour vint de prendre place à la partie.

Un d'eux, placé sur le degré supérieur, l'épée nue à la main, empêchait ou du moins s'efforçait d'empêcher les trois autres de monter.

Ces trois autres s'escrimaient contre lui de leurs épées fort agiles. D'Artagnan prit d'abord ces fers pour des fleurets d'escrime, il les crut boutonnés : mais il reconnut bientôt à certaines égratignures que chaque arme, au contraire, était affilée et aiguisée à souhait, et à chacune de ces égratignures non seulement les spectateurs, mais encore les acteurs riaient comme des fous.

Celui qui occupait le degré en ce moment tenait merveilleusement ses adversaires en respect. On faisait cercle autour d'eux . la condition portait qu'à chaque coup le touché quitterait la partie, en perdant son tour d'audience au profit du toucheur. En cinq minutes trois furent effleurés, l'un au poignet, l'autre au menton, l'autre à l'oreille, par le défenseur du degré, qui lui-même ne fut pas atteint; adresse qui lui valut, selon les conventions arrêtées, trois tours de faveur.

Si difficile, non pas qu'il fût, mais qu'il voulût être à étonner, ce passe-temps étonna notre jeune voyageur; il avait vu dans sa province, cette terre où s'échauffent cependant si promptement les têtes, un peu plus de préliminaires aux duels, et la gasconnade de ces quatre joueurs lui parut la plus forte de toutes celles qu'il avait ouïes jusqu'alors, même en Gascogne. Il se crut transporté dans ce fameux pays des géants où Gulliver alla et eut si

grand'peur; et cependant il n'était pas au bout : restaient le palier et l'antichambre.

Sur le palier on ne se battait plus, on racontait des histoires de femmes, et dans l'antichambre des histoires de cour. Mais si son amour pour les bonnes mœurs fut choqué sur le palier, son respect pour le cardinal fut scandalisé dans l'antichambre. Là, à son grand étonnement, d'Artagnan entendait critiquer tout haut la politique qui faisait trembler l'Europe, et la vie privée du cardinal, que tant de hauts et puissants seigneurs avaient été punis d'avoir tenté d'approfondir : ce grand homme, révéré par M. d'Artagnan père, servait de risée aux mousquetaires de M. de Tréville, qui raillaient ses jambes cagneuses et son dos voûté; quelques-uns chantaient des noëls sur madame d'Aiguillon et madame de Combalet, sa nièce, tandis que les autres liaient des parties contre les pages et les gardes du cardinal-duc, toutes choses qui paraissaient à d'Artagnan de monstrueuses impossibilités.

Cependant, quand le nom du roi intervenait parfois, tout à coup, à l'improviste, au milieu de tous ces quolibets cardinalesques, une espèce de bâillon calfeutrait pour un moment toutes ces bouches moqueuses; on regardait avec hésitation autour de soi, et l'on semblait craindre l'indiscrétion de la cloison du cabinet de M. de Tréville; mais bientôt une allusion ramenait la conversation sur Son Éminence, et alors les éclats reprenaient de plus belle, et la lumière n'était ménagée sur aucune de ses actions.

— Certes, voilà des gens qui vont tous être embastillés et pendus, pensa d'Artagnan avec terreur,

et moi, sans aucun doute, avec eux; car du moment où je les ai écoutés et entendus, je serai tenu pour leur complice. Que dirait monsieur mon père, qui m'a si fort recommandé le respect du cardinal, s'il me savait dans la société de pareils païens?

Aussi, comme on s'en doute sans que je le dise, d'Artagnan n'osait se livrer à la conversation; seulement il regardait de tous ses yeux, écoutant de toutes ses oreilles, tendant avidement ses cinq sens pour ne rien perdre, et, malgré sa confiance dans les recommandations paternelles, il se sentait porté par ses goûts et entraîné par ses instincts à louer plutôt qu'à blâmer les choses inouïes qui se passaient là.

Cependant, comme il était absolument étranger à la foule des courtisans de M. de Tréville, et que c'était la première fois qu'on l'apercevait en ce lieu, on vint lui demander ce qu'il désirait. A cette demande, d'Artagnan se nomma fort humblement, s'appuya du titre de compatriote, et pria le valet de chambre qui était venu lui faire cette question de demander pour lui à M. de Tréville un moment d'audience, demande que celui-ci promit, d'un ton protecteur, de transmettre en temps et en lieu.

D'Artagnan, un peu revenu de sa surprise première, eut donc le loisir d'étudier un peu les costumes et les physionomies.

Le centre du groupe le plus animé était un mousquetaire de grande taille, d'une figure hautaine et d'une bizarrerie de costume qui attirait sur lui l'attention générale. Il ne portait pas, pour le moment, la casaque d'uniforme, qui, au reste, n'était pas

absolument obligatoire dans cette époque de liberté moindre, mais d'indépendance plus grande; mais un justaucorps bleu de ciel, tant soit peu fané et râpé, et sur cet habit un baudrier magnifique, en broderies d'or, et qui reluisait comme les écailles dont l'eau se couvre au grand soleil. Un manteau long de velours cramoisi tombait avec grâce sur ses épaules, découvrant par devant seulement le splendide baudrier, auquel pendait une gigantesque rapière.

Ce mousquetaire venait de descendre de garde à l'instant même, se plaignait d'être enrhumé et toussait de temps en temps avec affectation. Aussi avait-il pris le manteau, à ce qu'il disait autour de lui, et tandis qu'il parlait du haut de sa tête, en frisant dédaigneusement sa moustache, on admirait avec enthousiasme le baudrier brodé; et d'Artagnan plus que tout autre.

— Que voulez-vous? disait le mousquetaire, la mode en vient; c'est une folie, je le sais bien, mais c'est la mode. D'ailleurs, il faut bien employer à quelque chose l'argent de sa légitime.

— Ah! *Porthos!* s'écria un des assistants, n'essaye pas de nous faire croire que ce baudrier te vient de la générosité paternelle : il t'aura été donné par la dame voilée avec laquelle je t'ai rencontré l'autre dimanche vers la porte Saint-Honoré.

— Non, sur mon honneur; et foi de gentilhomme, je l'ai acheté moi-même, et de mes propres deniers, répondit celui qu'on venait de désigner sous le nom de Porthos.

— Oui, comme j'ai acheté, moi, dit un mousquetaire, cette bourse neuve.

— Vrai, dit Porthos, et la preuve c'est que je l'ai payé douze pistoles.

L'admiration redoubla, quoique le doute continuât d'exister.

— N'est-ce pas, *Aramis*? fit Porthos se tournant vers un autre mousquetaire.

Cet autre mousquetaire formait un contraste parfait avec celui qui l'interrogeait et qui venait de le désigner sous le nom d'Aramis : c'était un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans à peine, à la figure naïve et doucereuse, à l'œil noir et doux et aux joues roses et veloutées comme une pêche en automne; sa moustache fine dessinait, sur sa lèvre supérieure, une ligne d'une rectitude parfaite; ses mains semblaient craindre de s'abaisser de peur que leurs veines ne se gonflassent, et de temps en temps il se pinçait le bout des oreilles pour les maintenir d'un incarnat tendre et transparent. D'habitude il parlait peu et lentement, saluait beaucoup, riait sans bruit en montrant ses dents, qu'il avait belles et dont, comme du reste de sa personne, il semblait prendre le plus grand soin. Il répondit par un signe de tête affirmatif à l'interpellation de son ami.

Cette affirmation parut avoir fixé tous les doutes à l'endroit du baudrier; on continua donc de l'admirer, mais on n'en parla plus; et par un de ces revirements rapides de la pensée la conversation passa tout à coup à un autre sujet.

— Que pensez-vous de ce que raconte l'écuyer de Chalais? demanda un autre mousquetaire sans interpeller directement personne, mais s'adressant au contraire à tout le monde.

— Et que raconte-t-il? demanda Porthos d'un ton suffisant.

— Il raconte qu'il a trouvé à Bruxelles Rochefort, l'âme damnée du cardinal, déguisé en capucin; ce Rochefort maudit, grâce à ce déguisement, avait joué M. de Laigues comme un niais qu'il est.

— Comme un vrai niais, dit Porthos; mais la chose est-elle sûre?

— Je la tiens d'Aramis, répondit le mousquetaire.

— Vraiment?

— Eh! vous le savez bien, Porthos, dit Aramis, je vous l'ai racontée à vous-même hier; n'en parlons donc plus.

— N'en parlons plus, voilà votre opinion à vous, reprit Porthos. N'en parlons plus! peste! comme vous concluez vite. Comment! le cardinal fait espionner un gentilhomme, fait voler sa correspondance par un traître, un brigand, un pendard; fait, avec l'aide de cet espion et grâce à cette correspondance, couper le cou à Chalais, sous le stupide prétexte qu'il a voulu tuer le roi et marier Monsieur avec la reine! Personne ne savait un mot de cette énigme, vous nous l'apprenez hier, à la grande satisfaction de tous, et quand nous sommes encore tous ébahis de cette nouvelle, vous venez nous dire aujourd'hui : N'en parlons plus!

— Parlons-en donc, voyons, puisque vous le désirez, reprit Aramis avec patience.

— Ce Rochefort, s'écria Porthos, si j'étais l'écuyer du pauvre Chalais, passerait avec moi un vilain moment.

— Et vous, vous passeriez un triste quart d'heure avec le duc Rouge, reprit Aramis.

— Ah! le duc Rouge! bravo, bravo, le duc Rouge! répondit Porthos en battant des mains et en approuvant de la tête. Le duc Rouge est charmant. Je répandrai le mot, mon cher, soyez tranquille. A-t-il de l'esprit, cet Aramis! Quel malheur que vous n'ayez pas pu suivre votre vocation, mon cher! quel délicieux abbé vous eussiez fait!

— Oh! ce n'est qu'un retard momentané, reprit Aramis, un jour je le serai; vous savez bien, Porthos, que je continue d'étudier la théologie pour cela.

— Il le fera comme il le dit, reprit Porthos, il le fera tôt ou tard.

— Tôt, dit Aramis.

— Il n'attend qu'une chose pour le décider tout à fait et pour reprendre sa soutane, qui est pendue derrière son uniforme, reprit un mousquetaire.

— Et quelle chose attend-il? demanda un autre.

— Il attend que la reine ait donné un héritier à la couronne de France...

— Allez-vous me faire la leçon, Porthos? s'écria Aramis, dans l'œil doux duquel on vit passer comme un éclair.

— Mon cher, soyez mousquetaire ou abbé. Soyez l'un ou l'autre, mais pas l'un et l'autre, reprit Porthos. Tenez, Athos vous l'a dit encore l'autre jour : vous mangez à tous les râteliers. Ah! ne nous fâchons pas, je vous prie, ce serait inutile; vous savez bien ce qui est convenu entre vous, Athos et

moi. Vous allez bien chez madame d'Aiguillon, et vous lui faites la cour; vous allez chez madame de Bois-Tracy, la cousine de madame de Chevreuse, et vous passez pour être fort avant dans les bonnes grâces de la dame. Oh! mon Dieu, n'avouez pas votre bonheur, on ne vous demande pas votre secret; on connait votre discrétion. Mais puisque vous possédez cette vertu, que diable! faites-en usage à l'endroit de Sa Majesté. S'occupe qui voudra et comme on voudra du roi et du cardinal; mais la reine est sacrée, et si l'on en parle, que ce soit en bien.

— Porthos, vous êtes prétentieux comme Narcisse, je vous en préviens, répondit Aramis; vous savez que je hais la morale, excepté quand elle est faite par Athos. Quant à vous, mon cher, vous avez un trop magnifique baudrier pour être bien fort là-dessus. Je serai abbé, s'il me convient; en attendant, je suis mousquetaire : en cette qualité, je dis ce qu'il me plait, et en ce moment il me plaît de vous dire que vous m'impatientez.

— Aramis!

— Porthos!

— Eh! messieurs! messieurs! s'écria-t-on autour d'eux.

— Monsieur de Tréville attend monsieur d'Artagnan, interrompit le laquais en ouvrant la porte du cabinet.

A cette annonce, pendant laquelle la porte demeurait ouverte, chacun se tut, et au milieu du silence général le jeune Gascon traversa l'antichambre dans une partie de sa longueur et entra chez le capitaine

des mousquetaires, se félicitant de tout son cœur d'échapper aussi à point à la fin de cette bizarre querelle.

(*Les Trois Mousquetaires*, t. I, ch. II, p. 24-34.)

VI

LE BASTION SAINT-GERVAIS

L'armée du roi a mis le siège devant la Rochelle. Nos quatre amis accomplissent une de ces prouesses chères à l'imagination française après le Premier Empire. Ils vont déjeuner, sous les yeux de l'ennemi, au bastion Saint-Gervais (V. Introduction, p. III) et s'entretenir de leur secrète affaire, qui est la lutte de d'Artagnan contre milady, âme damnée du cardinal.

En arrivant chez ses trois amis, d'Artagnan les trouva réunis dans la même chambre : Athos réfléchissait, Porthos frisait sa moustache, Aramis disait ses prières dans un charmant petit livre d'heures relié en velours bleu.

— Pardieu, messieurs! dit-il, j'espère que ce que vous avez à me dire en vaut la peine, sans cela je vous préviens que je ne vous pardonne pas de m'avoir fait venir, au lieu de me laisser reposer après une nuit passée à prendre et à démanteler un bastion. Ah! que n'étiez-vous là, messieurs! il a fait chaud!

— Nous étions ailleurs, où il ne faisait pas froid non plus! répondit Porthos tout en faisant prendre à sa moustache un pli qui lui était particulier.

— Chut! dit Athos.

— Oh! oh! fit d'Artagnan, comprenant le léger

froncement de sourcils du mousquetaire, il paraît qu'il y a du nouveau ici.

— Aramis, dit Athos, vous avez été déjeuner avant-hier à l'auberge du Parpaillot, je crois?

— Oui.

— Comment est-on là?

— Mais, j'ai fort mal mangé pour mon compte; avant-hier était un jour maigre, et ils n'avaient que du gras.

— Comment! dit Athos, dans un port de mer ils n'ont pas de poisson?

— Ils disent, reprit Aramis en se remettant à sa pieuse lecture, que la digue que fait bâtir M. le cardinal les chasse en pleine mer.

— Mais, ce n'est pas cela que je vous demandais, Aramis, reprit Athos; je vous demandais si vous aviez été bien libre, et si personne ne vous avait dérangé?

— Mais il me semble que nous n'avons pas eu trop d'importuns; oui, au fait, pour ce que vous voulez dire, Athos, nous serions assez bien au Parpaillot.

— Allons donc au Parpaillot, dit Athos, car ici les murailles sont comme des feuilles de papier.

D'Artagnan, qui était habitué aux manières de faire de son ami, et qui reconnaissait tout de suite à une parole, à un geste, à un signe de lui, que les circonstances étaient graves, prit le bras d'Athos et sortit avec lui sans rien dire; Porthos suivit en devisant avec Aramis.

En route, on rencontra Grimaud; Athos lui fit signe de venir; Grimaud, selon son habitude, obéit

en silence; le pauvre garçon avait à peu près fini par désapprendre de parler.

On arriva à la buvette du Parpaillot : il était sept heures du matin, le jour commençait à paraître; les trois amis commandèrent à déjeuner et entrèrent dans une salle où, au dire de l'hôte, ils ne devaient pas être dérangés.

Malheureusement l'heure était mal choisie pour un conciliabule; on venait de battre la diane, chacun secouait le sommeil de la nuit, et, pour chasser l'air humide du matin, venait boire la goutte à la buvette : dragons, Suisses, gardes, mousquetaires, chevau-légers se succédaient avec une rapidité qui devait très bien faire les affaires de l'hôte, mais qui remplissait fort mal les vues des quatre amis. Aussi répondaient-ils d'une manière fort maussade aux saluts, aux toasts et aux lazzi de leurs compagnons.

— Allons! dit Athos, nous allons nous faire quelque bonne querelle, et nous n'avons pas besoin de cela en ce moment. D'Artagnan, racontez-nous votre nuit; nous vous raconterons la nôtre après.

— En effet, dit un chevau-léger qui se dandinait en tenant à la main un verre d'eau-de-vie qu'il dégustait lentement; en effet, vous étiez de tranchée cette nuit, messieurs les gardes, et il me semble que vous avez eu maille à partir avec les Rochelais?

D'Artagnan regarda Athos pour savoir s'il devait répondre à cet intrus qui se mêlait à la conversation.

— Eh bien, dit Athos, n'entends-tu pas M. de Busigny qui te fait l'honneur de t'adresser la parole?

Raconte ce qui s'est passé cette nuit, puisque ces messieurs désirent le savoir.

— N'avre-bous bas bris un pastion? demanda un Suisse qui buvait du rhum dans un verre à bière.

— Oui, monsieur, répondit d'Artagnan en s'inclinant, nous avons eu cet honneur; nous avons même, comme vous avez pu l'entendre, introduit sous un des angles un baril de poudre qui, en éclatant, a fait une fort jolie brèche; sans compter que, comme le bastion n'était pas d'hier, tout le reste de la bâtisse s'en est trouvé fort ébranlé.

— Et quel bastion est-ce? demanda un dragon qui tenait enfilée à son sabre une oie qu'il apportait à faire cuire.

— Le bastion Saint-Gervais, répondit d'Artagnan, derrière lequel les Rochelais inquiétaient nos travailleurs.

— Et l'affaire a été chaude?

— Mais, oui; nous y avons perdu cinq hommes, et les Rochelais huit ou dix.

— Balzampleu! fit le Suisse, qui, malgré l'admirable collection de jurons que possède la langue allemande, avait pris l'habitude de jurer en français.

— Mais il est probable, dit le chevau-léger, qu'ils vont, ce matin, envoyer des pionniers pour remettre le bastion en état.

— Oui, c'est probable, dit d'Artagnan.

— Messieurs, dit Athos, un pari!

— Ah! woui! un bari! dit le Suisse.

— Lequel? demanda le chevau-léger.

— Attendez, dit le dragon en posant son sabre

comme une broche sur les deux grands chenets de fer qui soutenaient le feu de la cheminée, j'en suis. Hôtelier de malheur! une lèchefrite tout de suite, que je ne perde pas une goutte de la graisse de cette estimable volaille.

— Il avre raison, dit le Suisse, la graisse t'oie, il est très ponne avec des gonfitures.

— Là! dit le dragon. Maintenant, voyons le pari! Nous écoutons, monsieur Athos!

— Oui, le pari! dit le chevau-léger.

— Eh bien! monsieur de Busigny, je parie avec vous, dit Athos, que mes trois compagnons, MM. Porthos, Aramis, d'Artagnan et moi, nous allons déjeuner dans le bastion Saint-Gervais et que nous y tenons une heure, montre à la main, quelque chose que l'ennemi fasse pour nous déloger.

Porthos et Aramis se regardèrent, ils commençaient à comprendre.

— Mais, dit d'Artagnan en se penchant à l'oreille d'Athos, tu vas nous faire tuer sans miséricorde.

— Nous sommes bien plus tués, répondit Athos, si nous n'y allons pas.

— Ah! ma foi! messieurs, dit Porthos en se renversant sur sa chaise et en frisant sa moustache, voici un beau pari, j'espère.

— Aussi je l'accepte, dit M. de Busigny; maintenant il s'agit de fixer l'enjeu.

— Mais vous êtes quatre, messieurs, dit Athos, nous sommes quatre; un dîner à discrétion pour huit, cela vous va-t-il?

— A merveille, reprit M. de Busigny.

— Parfaitement. dit le dragon.

— Ça me fa, dit le Suisse.

Le quatrième auditeur, qui, dans toute cette conversation, avait joué un rôle muet, fit un signe de la tête en signe qu'il acquiesçait à la proposition.

— Le déjeuner de ces messieurs est prêt, dit l'hôte.

— Eh bien! apportez-le, dit Athos.

L'hôte obéit. Athos appela Grimaud, lui montra un grand panier qui gisait dans un coin et fit le geste d'envelopper dans les serviettes les viandes apportées.

Grimaud comprit à l'instant même qu'il s'agissait d'un déjeuner sur l'herbe, prit le panier, empaqueta les viandes, y joignit les bouteilles et prit le panier à son bras.

— Mais où allez-vous manger mon déjeuner? dit l'hôte.

— Que vous importe, dit Athos, pourvu qu'on vous le paye?

Et il jeta majestueusement deux pistoles sur la table.

— Faut-il vous rendre, mon officier? dit l'hôte.

— Non; ajoute seulement deux bouteilles de vin de Champagne et la différence sera pour les serviettes.

L'hôte ne faisait pas une aussi bonne affaire qu'il l'avait cru d'abord, mais il se rattrapa en glissant aux quatre convives deux bouteilles de vin d'Anjou au lieu de deux bouteilles de vin de Champagne.

— Monsieur de Busigny, dit Athos, voulez-vous bien régler votre montre sur la mienne, ou me permettre de régler la mienne sur la vôtre?

— A merveille, monsieur! dit le chevau-léger en tirant de son gousset une fort belle montre entourée de diamants; sept heures et demie, dit-il.

— Sept heures trente-cinq minutes, dit Athos; nous saurons que j'avance de cinq minutes sur vous, monsieur.

Et, saluant les assistants ébahis, les quatre jeunes gens prirent le chemin du bastion Saint-Gervais, suivis de Grimaud, qui portait le panier, ignorant où il allait, mais, dans l'obéissance passive dont il avait pris l'habitude avec Athos, ne songeant pas même à le demander.

Tant qu'ils furent dans l'enceinte du camp, les quatre amis n'échangèrent pas une parole; d'ailleurs ils étaient suivis par les curieux, qui, connaissant le pari engagé, voulaient savoir comment ils s'en tireraient. Mais une fois qu'ils eurent franchi la ligne de circonvallation et qu'ils se trouvèrent en plein air, d'Artagnan, qui ignorait complètement ce dont il s'agissait, crut qu'il était temps de demander une explication.

— Et maintenant, mon cher Athos, dit-il, faites-moi l'amitié de m'apprendre où nous allons?

— Vous le voyez bien, dit Athos, nous allons au bastion.

— Mais qu'y allons-nous faire?

— Vous le savez bien, nous y allons déjeuner.

— Mais pourquoi n'avons-nous pas déjeuné au Parpaillot?

— Parce que nous avons des choses fort importantes à nous dire, et qu'il était impossible de causer cinq minutes dans cette auberge avec tous

ces importuns qui vont, qui viennent, qui saluent, qui accostent; ici, du moins, continua Athos en montrant le bastion, on ne viendra pas nous déranger.

— Il me semble, dit d'Artagnan avec cette prudence qui s'alliait si bien et si naturellement chez lui à une excessive bravoure, il me semble que nous aurions pu trouver quelque endroit écarté dans les dunes, au bord de la mer.

— Où l'on nous aurait vus conférer tous les quatre ensemble, de sorte qu'au bout d'un quart d'heure le cardinal eût été prévenu par ses espions que nous tenions conseil.

— Oui, dit Aramis, Athos a raison : *Animadvertuntur in desertis.*

— Un désert n'aurait pas été mal, dit Porthos, mais il s'agissait de le trouver.

— Il n'y a pas de désert où un oiseau ne puisse passer au-dessus de la tête, où un poisson ne puisse sauter au-dessus de l'eau, où un lapin ne puisse partir de son gîte, et je crois qu'oiseau, poisson, lapin, tout s'est fait espion du cardinal. Mieux vaut donc poursuivre notre entreprise, devant laquelle d'ailleurs nous ne pouvons plus reculer sans honte; nous avons fait un pari, un pari qui ne pouvait être prévu, et dont je défie qui que ce soit de deviner la véritable cause : nous allons, pour le gagner, tenir une heure dans le bastion. Ou nous serons attaqués, ou nous ne le serons pas. Si nous ne le sommes pas, nous aurons tout le temps de causer et personne ne nous entendra, car je réponds que les murs de ce bastion n'ont pas d'oreilles; si nous le sommes, nous causerons de nos affaires

tout de même; et de plus, tout en nous défendant, nous nous couvrons de gloire. Vous voyez bien que tout est bénéfice.

— Oui, dit d'Artagnan, mais nous attrapons indubitablement une balle.

— Eh! mon cher, dit Athos, vous savez bien que les balles les plus à craindre ne sont pas celles de l'ennemi.

— Mais il me semble que pour une pareille expédition, nous aurions dû au moins emporter nos mousquets.

— Vous êtes un niais, ami Porthos; pourquoi nous charger d'un fardeau inutile?

— Je ne trouve pas inutiles en face de l'ennemi un bon mousquet de calibre, douze cartouches et une poire à poudre.

— Oh, bien! dit Athos, n'avez-vous pas entendu ce qu'a dit d'Artagnan?

— Qu'a dit d'Artagnan? demanda Porthos.

— D'Artagnan a dit que dans l'attaque de cette nuit, il y avait eu huit ou dix Français de tués et autant de Rochelais.

— Après?

— On n'a pas eu le temps de les dépouiller, n'est-ce pas? attendu qu'on avait autre chose pour le moment de plus pressé à faire.

— Eh bien?

— Eh bien! nous allons trouver leurs mousquets, leurs poires à poudre et leurs cartouches, et, au lieu de quatre mousquetons et de douze balles, nous allons avoir une quinzaine de fusils et une centaine de coups à tirer.

— O Athos! dit Aramis, tu es véritablement un grand homme!

Porthos inclina la tête en signe d'adhésion.

D'Artagnan seul ne paraissait pas convaincu.

Sans doute Grimaud partageait les doutes du jeune homme; car, voyant que l'on continuait de marcher vers le bastion, chose dont il avait douté jusqu'alors, il tira son maître par le pan de son habit.

— Où allons-nous? demanda-t-il par geste.

Athos lui montra le bastion.

— Mais, dit toujours dans le même dialecte le silencieux Grimaud, nous y laisserons notre peau.

Athos leva les yeux et le doigt vers le ciel.

Grimaud posa son panier à terre et s'assit en secouant la tête.

Athos prit à sa ceinture un pistolet, regarda s'il était bien amorcé, l'arma et approcha le canon de l'oreille de Grimaud.

Grimaud se retrouva sur ses jambes comme par un ressort.

Athos alors lui fit signe de prendre le panier et de marcher devant.

Grimaud obéit.

Tout ce qu'avait gagné Grimaud à cette pantomime d'un instant, c'est qu'il était passé de l'arrière-garde à l'avant-garde.

Arrivés au bastion, les quatre amis se retournèrent.

Plus de trois cents soldats de toutes armes étaient assemblés à la porte du camp, et, dans un groupe séparé, on pouvait distinguer M. de Busigny, le dragon, le Suisse et le quatrième parieur.

Athos ôta son chapeau, le mit au bout de son épée et l'agita en l'air.

Tous les spectateurs lui rendirent son salut, accompagnant cette politesse d'un grand hourra qui arriva jusqu'à eux.

Après quoi ils disparurent tous quatre dans le bastion, où les avait déjà précédés Grimaud.

Comme l'avait prévu Athos, le bastion n'était occupé que par une douzaine de morts tant Français que Rochelais.

— Messieurs, dit Athos, qui avait pris le commandement de l'expédition, tandis que Grimaud va mettre la table, commençons par recueillir les fusils et les cartouches; nous pouvons d'ailleurs causer tout en accomplissant cette besogne. Ces messieurs, ajouta-t-il en montrant les morts, ne nous écoutent pas.

— Mais nous pourrions toujours les jeter dans le fossé, dit Porthos, après toutefois nous être assurés qu'ils n'ont rien dans leurs poches.

— Oui, dit Athos, c'est l'affaire de Grimaud.

— Ah bien alors, dit d'Artagnan, que Grimaud les fouille et les jette par-dessus les murailles.

— Gardons-nous-en bien, dit Athos, ils peuvent nous servir.

— Ces morts peuvent nous servir? dit Porthos. Ah çà! tu deviens fou, cher ami.

— Ne jugez pas témérairement, disent l'Évangile et M. le cardinal, répondit Athos; combien de fusils, messieurs?

— Douze, répondit Aramis.

— Combien de coups à tirer?

— Une centaine.

— C'est tout autant qu'il nous en faut; chargeons les armes.

Les quatre mousquetaires se mirent à la besogne. Comme ils achevaient de charger le dernier fusil, Grimaud fit signe que le déjeuner était servi.

Athos répondit, toujours par geste, que c'était bien, et indiqua à Grimaud une espèce de poivrière où celui-ci comprit qu'il se devait tenir en sentinelle. Seulement, pour adoucir l'ennui de la faction, Athos lui permit d'emporter un pain, deux côtelettes et une bouteille de vin.

— Et maintenant, à table, dit Athos.

Les quatre amis s'assirent à terre, les jambes croisées comme les Turcs ou comme les tailleurs.

— Ah! maintenant, dit d'Artagnan, que tu n'as plus la crainte d'être entendu, j'espère que tu vas nous faire part de ton secret.

— J'espère que je vous procure à la fois de l'agrément et de la gloire, messieurs, dit Athos. Je vous ai fait faire une promenade charmante; voici un déjeuner des plus succulents, et cinq cents personnes là-bas, comme vous pouvez les voir à travers les meurtrières, qui nous prennent pour des fous ou pour des héros, deux classes d'imbéciles qui se ressemblent assez.

— Mais ce secret? dit d'Artagnan.

— Le secret, dit Athos, c'est que j'ai vu milady hier soir.

D'Artagnan portait son verre à ses lèvres; mais à ce nom de milady, la main lui trembla si fort, qu'il le posa à terre pour ne pas répandre le contenu.

— Tu as vu ta fem...

— Chut donc! interrompit Athos : vous oubliez, mon cher, que ces messieurs ne sont pas initiés comme vous dans le secret de mes affaires de ménage ; j'ai vu milady.

— Et où cela? demanda d'Artagnan.

— A deux lieues d'ici à peu près, à l'auberge du Colombier-Rouge.

— En ce cas je suis perdu, dit d'Artagnan.

— Non, pas tout à fait encore, reprit Athos ; car, à cette heure, elle doit avoir quitté les côtes de France.

D'Artagnan respira.

— Mais au bout du compte, demanda Porthos, mais qu'est-ce donc que cette milady?

— Une femme charmante, dit Athos en dégustant un verre de vin mousseux. Canaille d'hôtelier! s'écria-t-il, qui nous donne du vin d'Anjou pour du vin de Champagne, et qui croit que nous nous y laisserons prendre! Oui, continua t-il, une femme charmante qui a eu des bontés pour notre ami d'Artagnan qui lui a fait je ne sais quelle noirceur dont elle a esayé de se venger, il y a un mois en voulant le faire tuer à coups de mousquet, il y a huit jours en essayant de l'empoisonner, et hier en demandant sa tête au cardinal.

— Comment! en demandant ma tête au cardinal ? s'écria d'Artagnan, pâle de terreur.

— Ça, dit Porthos, c'est vrai comme l'Évangile; je l'ai entendu de mes deux oreilles.

— Moi aussi, dit Aramis.

— Alors, dit d'Artagnan en laissant tomber son

bras avec découragement, il est inutile de lutter plus longtemps ; autant vaut que je me brûle la cervelle et que tout soit fini.

— C'est la dernière sottise qu'il faut faire, dit Athos, attendu que c'est la seule à laquelle il n'y ait pas de remède.

— Mais je n'en réchapperai jamais, dit d'Artagnan, avec des ennemis pareils. D'abord mon inconnu de Meung; ensuite de Wardes, à qui j'ai donné trois coups d'épée; puis milady, dont j'ai surpris le secret; enfin le cardinal, dont j'ai fait échouer la vengeance.

— Eh bien! dit Athos, tout cela ne fait que quatre, et nous sommes quatre, un contre un. Pardieu! si nous en croyons les signes que nous fait Grimaud, nous allons avoir affaire à un bien autre nombre de gens. Qu'y a-t-il, Grimaud? dit Athos. Moyennant la gravité de la circonstance, je vous permets de parler, mon ami; mais soyez laconique, je vous prie.

— Une troupe.

— De combien de personnes?

— De vingt hommes.

— Quels hommes?

— Seize pionniers, quatre soldats.

— A combien de pas sont-ils?

— A cinq cents pas.

— Bon, nous avons encore le temps d'achever cette volaille et de boire un verre de vin à ta santé, d'Artagnan!

— A ta santé! répétèrent Porthos et Aramis.

— Eh bien donc, à ma santé! quoique je ne croie pas que vos souhaits me servent à grand'chose.

— Bah! dit Athos, Dieu est grand, comme disent les sectateurs de Mahomet, et l'avenir est dans ses mains.

Puis, avalant le contenu de son verre, qu'il reposa près de lui, Athos se leva nonchalamment, prit le premier fusil venu et s'approcha d'une meurtrière.

Porthos, Aramis et d'Artagnan en firent autant. Quant à Grimaud, il reçut l'ordre de se placer derrière les quatre amis, afin de recharger les armes.

Au bout d'un instant on vit paraître la troupe; elle suivait une espèce de boyau de tranchée qui établissait une communication entre le bastion et la ville.

— Pardieu! dit Athos, c'était bien la peine de nous déranger pour une vingtaine de drôles armés de pioches, de hoyaux et de pelles! Grimaud n'aurait eu qu'à leur faire signe de s'en aller et je suis convaincu qu'ils nous eussent laissés tranquilles.

— J'en doute, dit d'Artagnan, car ils avancent fort résolument de ce côté. D'ailleurs, il y a avec les travaileurs quatre soldats et un brigadier armés de mousquets.

— C'est qu'ils ne nous ont pas vus, dit Athos.

— Ma foi! dit Aramis, j'avoue que j'ai répugnance à tirer sur ces pauvres diables de bourgeois.

— Mauvais prêtre, dit Porthos, qui a pitié des hérétiques.

— En vérité, dit Athos, Aramis a raison, je vais les prévenir.

— Que diable faites-vous donc? dit d'Artagnan, vous allez vous faire fusiller, mon cher.

Mais Athos ne tint aucun compte de l'avis, et, montant sur la brèche, son fusil d'une main et son chapeau de l'autre :

— Messieurs, dit-il en s'adressant aux soldats et aux travailleurs, qui, étonnés de son apparition, s'arrêtaient à cinquante pas environ du bastion, et en les saluant courtoisement, messieurs, nous sommes quelques amis et moi, en train de déjeuner dans ce bastion. Or, vous savez que rien n'est désagréable comme d'être dérangé quand on déjeune; nous vous prions donc, si vous avez absolument affaire ici, d'attendre que nous ayons fini notre repas, ou de repasser plus tard, à moins qu'il ne vous prenne la salutaire envie de quitter le parti de la rébellion et de venir boire avec nous à la santé du roi de France.

— Prends garde, Athos! s'écria d'Artagnan; ne vois-tu pas qu'ils te mettent en joue?

— Si fait, si fait, dit Athos, mais ce sont des bourgeois qui tirent fort mal, et qui n'ont garde de me toucher.

En effet, au même instant quatre coups de feu partirent et les balles vinrent s'aplatir autour d'Athos, mais sans qu'une seule le touchât.

Quatre coups de fusil leur répondirent presque en même temps, mais ils étaient mieux dirigés que ceux des agresseurs; trois soldats tombèrent tués raide, et un des travailleurs fut blessé.

— Grimaud, un autre mousquet! dit Athos toujours sur la brèche.

Grimaud obéit aussitôt. De leur côté les trois amis avaient rechargé leurs armes; une seconde décharge

suivit la première : le brigadier et les deux pionniers tombèrent morts, le reste de la troupe prit la fuite.

— Allons, messieurs, une sortie, dit Athos.

Et les quatre amis, s'élançant hors du fort, parvinrent jusqu'au champ de bataille, ramassèrent les quatre mousquets des soldats et la demi-pique du brigadier; et, convaincus que les fuyards ne s'arrêteraient qu'à la ville, reprirent le chemin du bastion, rapportant les trophées de leur victoire.

— Rechargez les armes, Grimaud, dit Athos, et nous, messieurs, reprenons notre déjeuner et continuons notre conversation. Où en étions-nous?

— Je me le rappelle, dit d'Artagnan, qui se préoccupait fort de l'itinéraire que devait suivre milady.

— Elle va en Angleterre, répondit Athos.

— Et dans quel but?

— Dans le but d'assassiner ou de faire assassiner Buckingham.

D'Artagnan poussa une exclamation de surprise et d'indignation.

— Mais c'est infâme! s'écria-t-il.

— Oh! quant à cela, dit Athos, je vous prie de croire que je m'en inquiète fort peu. Maintenant que vous avez fini, Grimaud, continua Athos, prenez la demi-pique de notre brigadier, attachez-y une serviette et plantez-la au haut de notre bastion, afin que ces rebelles de Rochelais voient qu'ils ont affaire à de braves et loyaux soldats du roi.

Grimaud obéit sans répondre. Un instant après, le drapeau blanc flottait au-dessus de la tête de nos quatre amis; un tonnerre d'applaudissements

salua son apparition; la moitié du camp était aux barrières.

— Comment! reprit d'Artagnan, tu t'inquiètes fort peu qu'elle tue ou fasse tuer Buckingham? Mais le duc est notre ami.

— Le duc est anglais, le duc combat contre nous; qu'elle fasse du duc ce qu'elle voudra, je m'en soucie comme d'une bouteille vide.

Et Athos envoya à quinze pas de lui une bouteille qu'il tenait, et dont il venait de transvaser jusqu'à la dernière goutte dans son verre.

— Un instant, dit d'Artagnan, je n'abandonne pas Buckingham ainsi; il nous avait donné de fort beaux chevaux.

— Et surtout de fort belles selles, dit Porthos, qui, à ce moment même, portait à son manteau le galon de la sienne.

— Puis, dit Aramis, Dieu veut la conversion et non la mort du pécheur.

— *Amen*, dit Athos, et nous reviendrons là-dessus plus tard, si tel est votre plaisir; mais ce qui, pour le moment, me préoccupait le plus, et je suis sûr que tu me comprendras, d'Artagnan, c'était de reprendre à cette femme une espèce de blanc-seing qu'elle avait extorqué au cardinal, et à l'aide duquel elle devait impunément se débarrasser de toi et peut-être de nous.

— Mais c'est donc un démon que cette créature? dit Porthos, en tendant son assiette à Aramis qui découpait une volaille.

— Et ce blanc-seing, dit d'Artagnan, ce blanc-seing est-il resté entre ses mains?

— Non, il est passé entre les miennes; je ne dirai pas que c'est sans peine, par exemple, car je mentirais.

— Mon cher Athos, dit d'Artagnan, je ne compte plus les fois que je vous dois la vie.

— Alors c'était donc pour venir près d'elle que tu nous as quittés? demanda Aramis.

— Justement.

— Et tu as cette lettre du cardinal? dit d'Artagnan.

— La voici, dit Athos.

Et il tira le précieux papier de la poche de sa casaque.

D'Artagnan le déplia d'une main dont il n'essayait pas même de dissimuler le tremblement, et lut :

C'est par mon ordre et pour le bien de l'État que le porteur du présent a fait ce qu'il a fait.

RICHELIEU.

5 décembre 1627.

— En effet, dit Aramis, c'est une absolution dans toutes les règles.

— Il faut déchirer ce papier, dit d'Artagnan, qui semblait lire sa sentence de mort.

— Bien au contraire, dit Athos, il faut le conserver précieusement, et je ne donnerais pas ce papier quand on le couvrirait de pièces d'or.

— Et que va-t-elle faire maintenant? demanda le jeune homme.

— Mais, dit négligemment Athos, elle va probablement écrire au cardinal qu'un damné mousque-

taire, nommé Athos, lui a arraché de force son sauf-conduit; elle lui donnera dans la même lettre le conseil de se débarrasser, en même temps que de lui, de ses deux amis, Porthos et Aramis; le cardinal se rappellera que ce sont les mêmes hommes qu'il rencontre toujours sur son chemin; alors, un beau matin, il fera arrêter d'Artagnan, et, pour qu'il ne s'ennuie pas tout seul, il nous enverra lui tenir compagnie à la Bastille.

— Ah çà, mais! dit Porthos, il me semble que tu fais là de tristes plaisanteries, mon cher.

— Je ne plaisante pas, dit Athos.

— Sais tu, dit Porthos, que tordre le cou à cette damnée milady serait un péché moins grand que de le tordre à ces pauvres diables de huguenots, qui n'ont jamais commis d'autres crimes que de chanter en français des psaumes que nous chantons en latin?

— Qu'en dit l'abbé? demanda tranquillement Athos.

— Je dis que je suis de l'avis de Porthos, répondit Aramis.

— Et moi donc! dit d'Artagnan.

— Heureusement qu'elle est loin, dit Porthos, car j'avoue qu'elle me gênerait fort ici.

— Elle me gêne en Angleterre, aussi bien qu'en France, dit Athos.

— Elle me gêne partout, dit d'Artagnan.

— Mais puisque tu la tenais, dit Porthos, que ne l'as-tu noyée, étranglée, pendue? il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

— Vous croyez cela, Porthos? répondit le mous-

quetaire avec un sombre sourire que d'Artagnan comprit seul.

— J'ai une idée, dit d'Artagnan.

— Voyons, dirent les mousquetaires.

— Aux armes! cria Grimaud.

Les jeunes gens se levèrent vivement et coururent aux fusils.

Cette fois, une petite troupe s'avançait composée de vingt ou vingt-cinq hommes; mais ce n'étaient plus des travailleurs, c'étaient des soldats de la garnison.

— Si nous retournions au camp? dit Porthos, il me semble que la partie n'est pas égale.

— Impossible pour trois raisons, répondit Athos : la première, c'est que nous n'avons pas fini de déjeuner; la seconde, c'est que nous avons encore des choses d'importance à dire; la troisième, c'est qu'il s'en manque encore de dix minutes que l'heure soit écoulée.

— Voyons, dit Aramis, il faut cependant arrêter un plan de bataille.

— Il est bien simple, dit Athos : aussitôt que l'ennemi est à portée de mousquet, nous faisons feu; s'il continue d'avancer, nous faisons feu encore, nous faisons feu tant que nous avons des fusils chargés; si ce qui reste de la troupe veut alors monter à l'assaut, nous laissons les assiégeants descendre jusque dans le fossé, et alors nous leur poussons sur la tête un pan de mur qui ne tient plus que par un miracle d'équilibre.

— Bravo! dit Porthos; décidément, Athos, tu étais né pour être général; et le cardinal, qui se

croit un grand homme de guerre, est bien peu de chose auprès de toi.

— Messieurs, dit Athos, pas de double emploi, je vous prie; visez bien chacun votre homme.

— Je tiens le mien, dit d'Artagnan.

— Et moi le mien, dit Porthos.

— Et moi idem, dit Aramis.

— Alors feu! dit Athos.

Les quatre coups de fusil ne firent qu'une détonation, mais quatre hommes tombèrent.

Aussitôt le tambour battit, et la petite troupe s'avança au pas de charge.

Alors les coups de fusil se succédèrent sans régularité, mais toujours envoyés avec la même justesse. Cependant, comme s'ils eussent connu la faiblesse numérique des amis, les Rochelais continuaient d'avancer au pas de course.

Sur trois coups de fusil, deux hommes tombèrent; mais cependant la marche de ceux qui restaient debout ne se ralentissait pas.

Arrivés au bas du bastion, les ennemis étaient encore douze ou quinze; une dernière décharge les accueillit, mais ne les arrêta point : ils sautèrent dans le fossé et s'apprêtèrent à escalader la brèche.

— Allons, mes amis, dit Athos, finissons-en d'un coup : à la muraille! à la muraille!

Et les quatre amis; secondés par Grimaud, se mirent à pousser avec le canon de leurs fusils un énorme pan de mur, qui s'inclina comme si le vent le poussait, et, se détachant de sa base, tomba avec un bruit horrible dans le fossé; puis on entendit

un grand cri, un nuage de poussière monta vers le ciel et tout fut dit.

— Les aurions-nous écrasés depuis le premier jusqu'au dernier? dit Athos.

— Ma foi, cela m'en a l'air, dit d'Artagnan.

— Non, dit Porthos, en voilà deux ou trois qui se sauvent tout éclopés.

En effet, trois ou quatre de ces malheureux, couverts de boue et de sang, fuyaient dans le chemin creux et regagnaient la ville : c'était tout ce qui restait de la petite troupe. Athos regarda à sa montre.

— Messieurs, dit-il, il y a une heure que nous sommes ici, et maintenant le pari est gagné; mais il faut être beaux joueurs : d'ailleurs, d'Artagnan ne nous a pas dit son idée.

Et le mousquetaire, avec son sang-froid habituel, alla s'asseoir devant les restes du déjeuner.

— Mon idée? dit d'Artagnan.

— Oui, vous disiez que vous aviez une idée, dit Athos.

— Ah! j'y suis, reprit d'Artagnan : je passe en Angleterre une seconde fois, je vais trouver M. de Buckingham.

— Vous ne ferez pas cela, d'Artagnan, dit froidement Athos.

— Et pourquoi cela? ne l'ai-je pas fait déjà?

— Oui, mais à cette époque nous n'étions pas en guerre; à cette époque, M. de Buckingham était un allié et non un ennemi : ce que vous voulez faire serait taxé de trahison.

D'Artagnan comprit la force de ce raisonnement et se tut.

— Mais, dit Porthos, il me semble que j'ai une idée à mon tour.

— Silence pour l'idée de M. Porthos! dit Aramis.

— Je demande un congé à M. de Tréville, sous un prétexte quelconque que vous trouverez : je ne suis pas fort sur les prétextes, moi. Milady ne me connaît pas, je m'approche d'elle sans qu'elle me redoute et lorsque je trouve ma belle, je l'étrangle.

— Eh bien! dit Athos, je ne suis pas très éloigné d'adopter l'idée de Porthos.

— Fi donc! dit Aramis, tuer une femme! Non, tenez, moi, j'ai la véritable idée.

— Voyons votre idée, Aramis! dit Athos, qui avait beaucoup de déférence pour le jeune mousquetaire.

— Il faut prévenir la reine.

— Ah! ma foi, oui, dirent ensemble Porthos et d'Artagnan; je crois que nous touchons au moyen.

— Prévenir la reine! dit Athos, et comment cela? Avons-nous des relations à la cour? Pouvons-nous envoyer quelqu'un à Paris sans qu'on le sache au camp? D'ici à Paris, il y a cent quarante lieues; notre lettre ne sera pas à Angers que nous serons au cachot, nous.

— Quant à ce qui est de faire remettre sûrement une lettre à Sa Majesté, dit Aramis, moi, je m'en charge.

— Eh bien! vous n'adoptez pas ce moyen, Athos? dit d'Artagnan.

— Je ne le repousse pas tout à fait, dit Athos, mais je voulais seulement faire observer à Aramis

qu'il ne peut quitter le camp; que tout autre qu'un de nous n'est pas sûr; que, deux heures après que le messager sera parti, tous les capucins, tous les alguazils, tous les bonnets noirs du cardinal sauront votre lettre par cœur, et qu'on arrêtera vous et votre adroite personne.

— Sans compter, dit Porthos, que la reine sauvera M. de Buckingham, mais ne nous sauvera pas du tout, nous autres.

— Messieurs, dit d'Artagnan, ce que dit Porthos est plein de sens.

— Ah! ah! que se passe-t-il donc dans la ville? dit Athos.

— On bat la générale.

Les quatre amis écoutèrent, et le bruit du tambour parvint effectivement.

— Vous allez voir qu'ils vont nous envoyer un régiment tout entier, dit Athos.

— Vous ne comptez pas tenir contre un régiment tout entier? dit Porthos.

— Pourquoi pas? dit le mousquetaire, je me sens en train, et je tiendrais devant une armée, si nous avions seulement eu la précaution de prendre une douzaine de bouteilles de plus.

— Sur ma parole, le tambour se rapproche, dit d'Artagnan.

— Laissez-le se rapprocher, dit Athos; il y a pour un quart d'heure de chemin d'ici à la ville, et par conséquent de la ville ici.

C'est plus de temps qu'il ne nous en faut pour arrêter notre plan; si nous nous en allons d'ici, nous ne retrouverons jamais un endroit aussi con-

venable. Et tenez, justement, messieurs, voilà la vraie idée qui me vient.

— Dites alors.

— Permettez que je donne à Grimaud quelques ordres indispensables.

Athos fit signe à son valet d'approcher.

— Grimaud, dit Athos, en montrant les morts qui gisaient dans le bastion, vous allez prendre ces messieurs, vous allez les dresser contre la muraille, vous leur mettrez leur chapeau sur la tête et leur fusil à la main.

— O grand homme! dit d'Artagnan, je te comprends.

— Vous comprenez? dit Porthos.

— Et toi, comprends-tu, Grimaud? dit Aramis.

Grimaud fit signe que oui.

— C'est tout ce qu'il faut, dit Athos, revenons à mon idée.

— Je voudrais pourtant bien comprendre, dit Porthos.

— C'est inutile.

— Oui, oui, l'idée d'Athos, dirent en même temps d'Artagnan et Aramis.

— Cette milady, cette femme, cette créature, ce démon, a un beau-frère, à ce que vous m'avez dit, je crois, d'Artagnan.

— Oui, je le connais beaucoup même, et je crois aussi qu'il n'a pas une grande sympathie pour sa belle-sœur.

— Il n'y a pas de mal à cela, répondit Athos, et il la détesterait que cela n'en vaudrait que mieux.

— En ce cas nous sommes servis à souhait.

— Cependant, dit Porthos, je voudrais bien comprendre ce que fait Grimaud.

— Silence, Porthos! dit Aramis.

— Comment se nomme ce beau-frère?

— Lord de Winter.

— Où est-il maintenant?

— Il est retourné à Londres au premier bruit de guerre.

— Eh bien, voilà justement l'homme qu'il nous faut, dit Athos, c'est celui qu'il nous convient de prévenir; nous lui ferons savoir que sa belle-sœur est sur le point d'assassiner quelqu'un, et nous le prierons de ne pas la perdre de vue. Il y a bien à Londres, je l'espère, quelque établissement dans le genre des Madelonnettes ou des Filles repenties; il y fait mettre sa sœur, et nous sommes tranquilles.

— Oui, dit d'Artagnan, jusqu'à ce qu'elle en sorte.

— Ah! ma foi, dit Athos, vous en demandez trop, d'Artagnan; je vous ai donné tout ce que j'avais et je vous préviens que c'est le fond de mon sac.

— Moi, je trouve que c'est ce qu'il y a de mieux, dit Aramis; nous prévenons à la fois la reine et lord de Winter.

— Oui, mais par qui ferons-nous porter la lettre à Tours et la lettre à Londres?

— Je réponds de Bazin, dit Aramis.

— Et moi de Planchet, dit d'Artagnan.

— En effet, dit Porthos, si nous ne pouvons quitter le camp, nos laquais peuvent le quitter.

— Sans doute, dit Aramis, et dès aujourd'hui

nous écrivons les lettres, nous leur donnons de l'argent et ils partent.

— Nous leur donnons de l'argent? reprit Athos, vous en avez donc, de l'argent?

Les quatre amis se regardèrent, et un nuage passa sur les fronts qui s'étaient un instant éclaircis.

— Alerte! s'écria d'Artagnan, je vois des points noirs et des points rouges qui s'agitent là-bas; que disiez-vous donc d'un régiment, Athos? c'est une véritable armée.

— Ma foi, oui, dit Athos, les voilà. Voyez-vous les sournois qui venaient sans tambours ni trompettes. Ah! ah! tu as fini, Grimaud?

Grimaud fit signe que oui, et montra une douzaine de morts qu'il avait placés dans les attitudes les plus pittoresques : les uns au port d'armes, les autres ayant l'air de mettre en joue, les autres l'épée à la main.

— Bravo! dit Athos, voilà qui fait honneur à ton imagination.

— C'est égal, dit Porthos, je voudrais cependant bien comprendre.

— Décampons d'abord, dit d'Artagnan, tu comprendras après.

— Un instant, messieurs, un instant! donnons le temps à Grimaud de desservir.

— Ah! dit Aramis, voici les points noirs et les points rouges qui grandissent fort visiblement et je suis de l'avis de d'Artagnan; je crois que nous n'avons pas de temps à perdre pour regagner notre camp.

— Ma foi, dit Athos, je n'ai plus rien contre la

retraite : nous avions parié pour une heure, nous sommes restés une heure et demie; il n'y a rien à dire; partons, messieurs, partons.

Grimaud avait déjà pris les devants avec le panier et la desserte.

Les quatre amis sortirent derrière lui et firent une dizaine de pas.

— Eh! s'écria Athos, que diable faisons-nous, messieurs?

— As-tu oublié quelque chose? demanda Aramis.

— Et le drapeau, morbleu! Il ne faut pas laisser un drapeau aux mains de l'ennemi, même quand ce drapeau ne serait qu'une serviette.

Et Athos s'élança dans le bastion, monta sur la plate-forme, et enleva le drapeau; seulement comme les Rochelais étaient arrivés à portée de mousquet ils firent un feu terrible sur cet homme, qui, comme par plaisir, allait s'exposer aux coups.

Mais on eût dit qu'Athos avait un charme attaché à sa personne; les balles passèrent en sifflant autour de lui, pas une ne le toucha.

Athos agita son drapeau en tournant le dos aux gardes de la ville et en saluant ceux du camp. Des deux côtés de grands cris retentirent, d'un côté des cris de colère, de l'autre des cris d'enthousiasme.

Une seconde décharge suivit la première, et trois balles, en la trouant, firent réellement de la serviette un drapeau. On entendit des cris de tout le camp qui criaient :

— Descendez! descendez!

Athos descendit; ses camarades, qui l'attendaient avec anxiété, le virent paraître avec joie.

— Allons, Athos, allons, dit d'Artagnan, allongeons, allongeons ; maintenant que nous avons tout trouvé, excepté l'argent, il serait stupide d'être tués.

Mais Athos continua de marcher majestueusement, quelque observation que pussent lui faire ses compagnons, qui, voyant toute observation inutile, réglèrent leur pas sur le sien.

Grimaud et son panier avaient pris les devants et se trouvaient tous deux hors de la portée des balles.

Au bout d'un instant on entendit le bruit d'une fusillade enragée.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda Porthos, et sur quoi tirent-ils? Je n'entends pas siffler les balles et je ne vois personne.

— Ils tirent sur nos morts, répondit Athos.

— Mais nos morts ne répondront pas.

— Justement; alors ils croiront à une embuscade, ils délibéreront; ils enverront un parlementaire, et quand ils s'apercevront de la plaisanterie, nous serons hors de la portée des balles. Voilà pourquoi il est inutile de gagner une pleurésie en nous pressant.

— Oh! je comprends, dit Porthos émerveillé.

— C'est bien heureux! dit Athos en haussant les épaules.

De leur côté les Français, en voyant revenir les quatre amis au pas, poussaient des cris d'enthousiasme.

Enfin une nouvelle mousquetade se fit entendre, et cette fois les balles vinrent s'aplatir sur les

cailloux autour des quatre amis et siffler lugubrement à leurs oreilles. Les Rochelais venaient enfin de s'emparer du bastion.

— Voici des gens bien maladroits, dit Athos; combien en avons-nous tué? douze?

— Ou quinze.

— Combien en avons-nous écrasé?

— Huit ou dix.

— Et en échange de tout cela pas une égratignure? Ah! si fait! Qu'avez-vous donc là à la main, d'Artagnan? du sang, ce me semble?

— Ce n'est rien, dit d'Artagnan.

— Une balle perdue?

— Pas même.

— Qu'est-donc alors?

Nous l'avons dit, Athos aimait d'Artagnan comme son enfant, et ce caractère sombre et inflexible avait parfois pour le jeune homme des sollicitudes de père.

— Une écorchure, reprit d'Artagnan; mes doigts ont été pris entre deux pierres, celle du mur et celle de ma bague; alors la peau s'est ouverte.

— Voilà ce que c'est que d'avoir des diamants, mon maître, dit dédaigneusement Athos.

— Ah çà, mais, s'écria Porthos, il a un diamant, en effet, et pourquoi diable alors, puisqu'il a un diamant, nous plaignons-nous de ne pas avoir d'argent?

— Tiens, au fait! dit Aramis.

— A la bonne heure, Porthos; cette fois-ci voilà une idée.

— Sans doute, dit Porthos en se rengorgeant sur

le compliment d'Athos, puisqu'il a un diamant, vendons-le.

— Mais, dit d'Artagnan, c'est le diamant de la reine.

— Raison de plus, reprit Athos, la reine sauvant M. de Buckingham, rien de plus juste; la reine nous sauvant, nous, ses amis, rien de plus moral : vendons le diamant. Qu'en pense monsieur l'abbé? Je ne demande pas l'avis de Porthos, il est donné.

— Mais je pense, dit Aramis en rougissant, que sa bague ne venant pas d'une maîtresse, et par conséquent n'étant pas un gage d'amour, d'Artagnan peut la vendre.

— Mon cher, vous parlez comme la théologie en personne. Ainsi votre avis est...?

— De vendre le diamant, répondit Aramis.

— Eh bien! dit gaiement d'Artagnan, vendons le diamant et n'en parlons plus.

La fusillade continuait, mais les amis étaient hors de portée, et les Rochelais ne tiraient plus que pour l'acquit de leur conscience.

— Ma foi, il était temps que cette idée vînt à Porthos; nous voici au camp. Ainsi, messieurs, pas un mot de plus sur toute cette affaire. On nous observe, on vient à notre rencontre, nous allons être portés en triomphe.

En effet, comme nous l'avons dit, tout le camp était en émoi; plus de deux mille personnes avaient assisté, comme à un spectacle, à l'heureuse forfanterie des quatre amis, forfanterie dont on était bien loin de soupçonner le véritable motif. On n'entendait que le cri de : « Vivent les gardes! Vivent les

mousquetaires! » M. de Busigny était venu le premier serrer la main à Athos et reconnaître que le pari était perdu. Le dragon et le Suisse l'avaient suivi, tous les camarades avaient suivi le dragon et le Suisse. C'étaient des félicitations, des poignées de main, des embrassades à n'en plus finir, des rires inextinguibles à l'endroit des Rochelais; enfin, un tumulte si grand, que M. le cardinal crut qu'il y avait émeute et envoya La Houdinière, son capitaine des gardes, s'informer de ce qui se passait.

La chose fut racontée au messager avec toute l'efflorescence de l'enthousiasme.

— Eh bien? demanda le cardinal en voyant La Houdinière.

— Eh bien! Monseigneur, dit celui-ci, ce sont trois mousquetaires et un garde qui ont fait le pari, avec M. de Busigny, d'aller déjeuner au bastion Saint-Gervais, et qui, tout en déjeunant, ont tenu là deux heures contre l'ennemi, et ont tué je ne sais combien de Rochelais.

— Vous êtes-vous informé du nom de ces trois mousquetaires?

— Oui, monseigneur.

— Comment les appelle-t-on?

— Ce sont MM. Athos, Porthos et Aramis.

— Toujours mes trois braves! murmura le cardinal. Et le garde?

— M. d'Artagnan.

— Toujours mon jeune drôle! Décidément, il faut que ces quatre hommes soient à moi.

(*Les Trois Mousquetaires*, t. II, ch. XVI et XVII, p. 142-167.)

VII

LA MORT D'UN TITAN

Porthos et Aramis, poursuivis par l'ennemi, se sont réfugiés dans une grotte à quatre compartiments, au bord de la mer bretonne. Là ils soutiennent le siège, jusqu'au moment où la barque arrive, sur laquelle ils doivent s'échapper.

Au moment où Porthos, plus habitué à l'obscurité que tous ces hommes venant du jour, regardait autour de lui pour voir si, dans cette nuit, Aramis ne lui ferait pas quelque signal, il se sentit doucement toucher le bras, et une voix faible comme un souffle murmura tout bas à son oreille :

— Venez.

— Oh ! fit Porthos.

— Chut! dit Aramis encore plus bas.

Et, au milieu du bruit de la troisième brigade qui continuait d'avancer, au milieu des imprécations des gardes restés debout, des moribonds râlant leur dernier soupir, Aramis et Porthos glissèrent inaperçus le long des murailles granitiques de la caverne.

Aramis conduisit Porthos dans l'avant-dernier compartiment, et lui montra, dans un enfoncement de la muraille, un baril de poudre pesant de soixante à quatre-vingts livres, auquel il venait d'attacher une mèche.

— Ami, dit-il à Porthos, vous allez prendre ce baril, dont je vais, moi, allumer la mèche, et vous

le jetterez au milieu de nos ennemis; le pouvez-vous?

— Parbleu! répliqua Porthos.

Et il souleva le petit tonneau d'une seule main.

— Allumez.

— Attendez, dit Aramis, qu'ils soient bien tous massés, et puis, mon Jupiter, lancez votre foudre au milieu d'eux.

— Allumez, répéta Porthos.

— Moi, continua Aramis, je vais joindre nos Bretons et les aider à mettre le canot à la mer. Je vous attendrai au rivage; lancez ferme et accourez à nous.

— Allumez, dit une dernière fois Porthos.

— Vous avez compris? dit Aramis.

— Parbleu! dit encore Porthos, en riant d'un rire qu'il n'essayait pas même d'éteindre; quand on m'explique, je comprends; allez, et donnez-moi le feu.

Aramis donna l'amadou brûlant à Porthos, qui lui tendit son bras à serrer à défaut de la main.

Aramis serra de ses deux mains le bras de Porthos, et se replia jusqu'à l'issue de la caverne, où les trois rameurs l'attendaient.

Porthos, demeuré seul, approcha bravement l'amadou de la mèche.

L'amadou, faible étincelle, principe premier d'un immense incendie, brilla dans l'obscurité comme une luciole volante, puis vint se souder à la mèche, qu'il enflamma, et dont Porthos activa la flamme avec son souffle.

La fumée s'était un peu dissipée, et, à la lueur de

cette mèche pétillante, on put, pendant une ou deux secondes, distinguer les objets.

Ce fut un court, mais splendide spectacle, que celui de ce géant, pâle, sanglant et le visage éclairé par le feu de la mèche qui brûlait dans l'ombre.

Les soldats le virent. Ils virent ce baril qu'il tenait dans sa main. Ils comprirent ce qui allait se passer.

Alors, ces hommes, déjà pleins d'effroi à la vue de ce qui s'était accompli, pleins de terreur en songeant à ce qui allait s'accomplir, poussèrent tous à la fois un hurlement d'agonie.

Les uns essayèrent de s'enfuir, mais ils rencontrèrent la troisième brigade qui leur barrait le chemin; les autres, machinalement, mirent en joue et firent feu avec leurs mousquets déchargés; d'autres enfin tombèrent à genoux.

Deux ou trois officiers crièrent à Porthos pour lui promettre la liberté s'il leur donnait la vie.

Le lieutenant de la troisième brigade criait de faire feu; mais les gardes avaient devant eux leurs compagnons effarés qui servaient de rempart vivant à Porthos.

Nous l'avons dit, cette lumière produite par le souffle de Porthos sur l'amadou et la mèche ne dura que deux secondes; mais, pendant ces deux secondes, voici ce qu'elle éclaira : d'abord, le géant grandissant dans l'obscurité; puis, à dix pas de lui, un amas de corps sanglants, écrasés, broyés, au milieu desquels vivait encore un dernier frémissement d'agonie, qui soulevait la masse, comme une dernière respiration soulève les flancs d'un monstre informe expirant dans la nuit. Chaque souffle de

Porthos, en ravivant la mèche, envoyait sur cet amas de cadavres un ton sulfureux, coupé de larges tranches de pourpre.

Outre ce groupe principal, semé dans la grotte, selon que le hasard de la mort ou la surprise du coup les avait étendus, quelques cadavres isolés semblaient menacer par leurs blessures béantes.

Au-dessus de ce sol pétri d'une fange de sang, montaient, mornes et scintillants, les piliers trapus de la caverne, dont les nuances, chaudement accentuées, poussaient en avant les parties lumineuses.

Et tout cela était vu au feu tremblotant d'une mèche correspondant à un baril de poudre, c'est-à-dire à une torche, qui, en éclairant la mort passée, montrait la mort à venir.

Comme je l'ai dit, ce spectacle ne dura qu'une ou deux secondes. Pendant ce court espace de temps, un officier de la troisième brigade réunit huit gardes armés de mousquets, et, par une trouée, leur ordonna de faire feu sur Porthos.

Mais ceux qui recevaient l'ordre de tirer tremblaient tellement, qu'à cette décharge trois hommes tombèrent, et que les cinq autres balles allèrent en sifflant rayer la voûte, sillonner la terre ou creuser les parois de la caverne.

Un éclat de rire répondit à ce tonnerre; puis le bras du géant se balança, puis on vit passer dans l'air, pareille à une étoile filante, la traînée de feu.

Le baril, lancé à trente pas, franchit la barricade de cadavres, et alla tomber dans un groupe hurlant de soldats qui se jetèrent à plat ventre.

L'officier avait suivi en l'air la brillante traînée;

il voulut se précipiter sur le baril pour en arracher la mèche avant qu'elle atteignît la poudre qu'il recélait.

Dévouement inutile : l'air avait activé la flamme attachée au conducteur; la mèche, qui, en repos, eût brûlé cinq minutes, se trouva dévorée en trente secondes, et l'œuvre infernale éclata.

Tourbillons furieux, sifflements du soufre et du nitre, ravages dévorants du feu qui creuse, tonnerre épouvantable de l'explosion, voilà ce que cette seconde, qui suivit les deux secondes que nous avons décrites, vit éclore dans cette caverne, égale en horreurs à une caverne de démons.

Les rochers se fendaient comme des planches de sapin sous la cognée. Un jet de feu, de fumée, de débris, s'élança du milieu de la grotte, s'élargissant à mesure qu'il montait. Les grands murs de silex s'inclinèrent pour se coucher dans le sable, et le sable lui-même, instrument de douleur lancé hors de ses couches durcies, alla cribler les visages avec ses myriades d'atomes blessants.

Les cris, les hurlements, les imprécations et les existences, tout s'éteignit dans un immense fracas; les trois premiers compartiments devinrent un gouffre dans lequel retomba un à un, suivant sa pesanteur, chaque débris végétal, minéral ou humain.

Puis le sable et la cendre, plus légers, tombèrent à leur tour, s'étendant comme un linceul grisâtre, et fumant sur ces lugubres funérailles.

Et maintenant, cherchez dans ce brûlant tombeau, dans ce volcan souterrain, cherchez les gardes du roi aux habits bleus galonnés d'argent.

Cherchez les officiers brillants d'or, cherchez les armes sur lesquelles ils avaient compté pour se défendre, cherchez les pierres qui les ont tués, cherchez le sol qui les portait.

Un seul homme a fait de tout cela un chaos plus confus, plus informe, plus terrible que le chaos qui existait une heure avant que Dieu eût eu l'idée de créer le monde.

Il ne resta rien des trois premiers compartiments, rien que Dieu lui-même pût reconnaître pour son ouvrage.

Quant à Porthos, après avoir lancé le baril de poudre au milieu des ennemis, il avait fui, selon le conseil d'Aramis, et gagné le dernier compartiment, dans lequel pénétraient, par l'ouverture, l'air, le jour et le soleil.

Aussi, à peine eut-il tourné l'angle qui séparait le troisième compartiment du quatrième, qu'il aperçut à cent pas de lui la barque balancée par les flots; là étaient ses amis; là était la liberté; là était la vie après la victoire.

Encore six de ses formidables enjambées, et il était hors de la voûte; hors de la voûte, deux ou trois vigoureux élans, et il touchait au canot.

Soudain, il sentit ses genoux fléchir : ses genoux semblaient vides, ses jambes mollissaient sous lui.

— Oh! oh! murmura-t-il étonné, voilà que ma fatigue me reprend; voilà que je ne peux plus marcher. Qu'est-ce à dire?

A travers l'ouverture, Aramis l'apercevait et ne comprenait pas pourquoi il s'arrêtait ainsi.

— Venez, Porthos! criait Aramis, venez! venez vite!

— Oh! répondit le géant en faisant un effort qui tendit inutilement tous les muscles de son corps, je ne puis.

En disant ces mots, il tomba sur ses genoux; mais de ses mains robustes il se cramponna aux roches et se releva.

— Vite! vite! répéta Aramis en se courbant vers le rivage, comme pour attirer Porthos avec ses bras.

— Me voici, balbutia Porthos en réunissant toutes ses forces pour faire un pas de plus.

— Au nom du ciel! Porthos, arrivez! arrivez! le baril va sauter!

— Arrivez, Monseigneur, crièrent les Bretons à Porthos, qui se débattait comme dans un rêve.

Mais il n'était plus temps : l'explosion retentit, la terre se crevassa, la fumée, qui s'élança par les larges fissures, obscurcit le ciel, la mer reflua comme chassée par le souffle de feu qui jaillit de la grotte comme de la gueule d'une gigantesque chimère; le reflux emporta la barque à vingt toises, toutes les roches craquèrent à leur base, et se séparèrent comme des quartiers sous l'effort des coins; on vit s'élancer une portion de la voûte enlevée au ciel comme par des fils rapides; le feu rose et vert du soufre, la noire lave des liquéfactions argileuses, se heurtèrent et se combattirent un instant sous un dôme majestueux de fumée; puis on vit osciller d'abord, puis se pencher, puis tomber successivement les longues arêtes des rochers que la violence de l'explosion n'avait pu déraciner de leurs socles

séculaires; ils se saluaient les uns les autres comme des vieillards graves et lents, puis se prosternaient couchés à jamais dans leur poudreuse tombe.

Cet effroyable choc parut rendre à Porthos les forces qu'il avait perdues; il se releva, géant lui-même entre ces géants. Mais, au moment où il fuyait entre la double haie de fantômes granitiques, ces derniers, qui n'étaient plus soutenus par les chaînons correspondants, commencèrent à rouler avec fracas autour de ce Titan qui semblait précipité du ciel au milieu des rochers qu'il venait de lancer contre lui.

Porthos sentit trembler sous ses pieds le sol ébranlé par ce long déchirement. Il étendit à droite et à gauche ses vastes mains pour repousser les rochers croulants. Un bloc gigantesque vint s'appuyer à chacune de ses paumes étendues; il courba la tête, et une troisième masse granitique vint s'appesantir entre ses deux épaules.

Un instant, les bras de Porthos avaient plié; mais l'hercule réunit toutes ses forces, et l'on vit les deux parois de cette prison dans laquelle il était enseveli s'écarter lentement et lui faire place. Un instant, il apparut dans cet encadrement de granit comme l'ange antique du chaos; mais, en écartant les roches latérales, il ôta son point d'appui au monolithe qui pesait sur ses fortes épaules, et le monolithe, s'appuyant de tout son poids, précipita le géant sur les genoux. Les roches latérales, un instant écartées, se rapprochèrent et vinrent ajouter leur poids primitif, qui eût suffi pour écraser dix hommes.

Le géant tomba sans crier à l'aide; il tomba en répondant à Aramis par des mots d'encouragement et d'espoir, car un instant, grâce au puissant arc-boutant de ses mains, il put croire que, comme Encelade, il secouerait ce triple poids. Mais, peu à peu, Aramis vit le bloc s'affaisser; les mains crispées un instant, les bras raidis par un dernier effort, plièrent; les épaules tendues s'affaissèrent déchirées, et la roche continua de s'abaisser graduellement.

— Porthos! Porthos! criait Aramis en s'arrachant les cheveux, Porthos, où es-tu? Parle!

— Là! là! murmurait Porthos d'une voix qui s'éteignait; patience! patience!

A peine acheva-t-il ce dernier mot : l'impulsion de la chute augmenta la pesanteur; l'énorme roche s'abattit, pressée par les deux autres qui s'abattirent sur elle, et engloutit Porthos dans un sépulcre de pierres brisées.

En entendant la voix expirante de son ami, Aramis avait sauté à terre. Deux des Bretons le suivirent un levier à la main, un seul suffisant pour garder la barque. Les derniers râles du vaillant lutteur les guidèrent dans les décombres.

Aramis, étincelant, superbe, jeune comme à vingt ans, s'élança vers la triple masse, et de ses mains, délicates comme des mains de femme, leva par un miracle de vigueur un coin de l'immense sépulcre de granit. Alors, il entrevit dans les ténèbres de cette fosse l'œil encore brillant de son ami à qui la masse soulevée un instant venait de rendre la respiration. Aussitôt les deux hommes se précipitèrent

se cramponnèrent au levier de fer, réunissant leur triple effort, non pas pour le soulever, mais pour le maintenir. Tout fut inutile : les trois hommes plièrent lentement avec des cris de douleur, et la rude voix de Porthos, les voyant s'épuiser dans une lutte inutile, murmura d'un ton railleur ces mots suprêmes venus jusqu'aux lèvres avec la suprême respiration :

— Trop lourd !

Après quoi, l'œil s'obscurcit et se ferma, le visage devint pâle, la main blanchit, et le Titan se coucha, poussant un dernier soupir.

Avec lui s'affaissa la roche, que, même dans son agonie, il avait soutenue encore !

Les trois hommes laissèrent échapper le levier, qui roula sur la pierre tumulaire.

Puis, haletant, pâle, la sueur au front, Aramis écouta, la poitrine serrée, le cœur prêt à se rompre.

Plus rien ! Le géant dormait de l'éternel sommeil, dans le sépulcre que Dieu lui avait fait à sa taille [1].

(*Le Vicomte de Bragelonne*, t. VI, ch. XXI, p. 234-240.)

1. Quand Porthos, le bon géant, fut mort, Dumas en fut attristé : « Ce matin j'ai tué Porthos, dit-il à son fils... Il fallait en finir, et quand je l'ai vu s'affaisser sous les décombres en s'écriant : « Trop lourd ! » je te jure que j'en ai pleuré. » — Et, pelotonné dans sa robe de chambre, il essuyait une larme du bout de sa manche. (V. *Alexandre Dumas*, par Blaze de Bury, p. 283.)

VIII

LA GROTTE DE MONTE-CRISTO

Franz aborde dans l'île de Monte-Cristo et reçoit l'hospitalité de Simbad le Marin, autrement dit Dantès, l'ancien compagnon de l'abbé Faria, et qui a établi au milieu de la mer son trésor et son palais.

A travers l'obscurité, Franz, déjà un peu habitué aux ténèbres, distinguait le géant de granit que la barque côtoyait; puis enfin, en dépassant de nouveau l'angle d'un rocher, il aperçut le feu qui brillait plus éclatant que jamais, et, autour de ce feu, cinq ou six personnes assises.

La réverbération du foyer s'étendait d'une centaine de pas en mer. Gaetano côtoya la lumière, en faisant toutefois rester la barque dans la partie non éclairée; puis, lorsqu'elle fut tout à fait en face du foyer, il mit le cap sur lui et entra bravement dans le cercle lumineux en entonnant une chanson de pêcheurs dont il soutenait le chant à lui seul, et dont ses compagnons reprenaient le refrain en chœur.

Au premier mot de la chanson, les hommes assis autour du foyer s'étaient levés et s'étaient approchés du débarcadère, les yeux fixés sur la barque, dont ils s'efforçaient visiblement de juger la force et de deviner les intentions; bientôt ils parurent avoir fait un examen suffisant et allèrent, à l'exception d'un seul qui resta debout sur le rivage, se rasseoir

autour du feu, devant lequel rôtissait un chevreau tout entier.

Lorsque le bateau fut arrivé à une vingtaine de pas de la terre, l'homme qui était sur le rivage fit machinalement, avec sa carabine, le geste d'une sentinelle qui attend une patrouille, et cria : *Qui vive?* en patois sarde.

Franz arma froidement ses deux coups.

Gaetano échangea alors avec cet homme quelques paroles auxquelles le voyageur ne comprit rien, mais qui le concernaient évidemment.

— Son Excellence, demanda le patron, veut-elle se nommer ou garder l'incognito?

— Mon nom doit être parfaitement inconnu: dites-leur donc simplement, reprit Franz, que je suis un Français voyageant pour ses plaisirs.

Lorsque Gaetano eut transmis cette réponse, la sentinelle donna un ordre à l'un des hommes assis devant le feu, lequel se leva aussitôt, et disparut dans les rochers.

Il se fit un silence. Chacun semblait préoccupé de ses affaires : Franz de son débarquement, les matelots de leurs voiles, les contrebandiers de leur chevreau; mais, au milieu de cette insouciance apparente, on s'observait mutuellement.

L'homme qui s'était éloigné reparut tout à coup du côté opposé à celui par lequel il avait disparu. Il fit un signe de la tête à la sentinelle, qui se retourna de notre côté et se contenta de prononcer ces seules paroles : *S'accommodi.*

Le *s'accommodi* italien est intraduisible; il veut dire à la fois : venez, entrez, soyez le bienvenu, faites

comme chez vous, vous êtes le maître. C'est comme cette phrase turque de Molière, qui étonnait si fort le bourgeois gentilhomme par la quantité de choses qu'elle contenait.

Les matelots ne se le firent pas dire deux fois : en quatre coups de rames, la barque toucha la terre. Gaetano sauta sur la grève, échangea encore quelques mots à voix basse avec la sentinelle; ses compagnons descendirent l'un après l'autre; puis vint enfin le tour de Franz.

Il avait un de ses fusils en bandoulière, Gaetano avait l'autre, un des matelots tenait sa carabine. Son costume tenait à la fois de l'artiste et du dandy; ce qui n'inspira aux hôtes aucun soupçon, et par conséquent aucune inquiétude.

On amarra la barque au rivage; on fit quelques pas pour chercher un bivouac commode; mais sans doute le point vers lequel on s'acheminait n'était pas dans la convenance du contrebandier qui remplissait le poste de surveillant, car il cria à Gaetano :

— Non, point par là, s'il vous plaît.

Gaetano balbutia une excuse, et, sans insister davantage, s'avança du côté opposé, tandis que deux matelots, pour éclairer la route, allaient allumer des torches au foyer.

On fit trente pas à peu près et l'on s'arrêta sur une petite esplanade tout entourée de rochers dans lesquels on avait creusé des espèces de sièges, à peu près pareils à de petites guérites où l'on monterait la garde assis. Alentour poussaient, dans des veines de terre végétale, quelques chênes nains et des touffes épaisses de myrtes. Franz abaissa une torche

et reconnut, à un amas de cendres, qu'il n'était pas le premier à s'apercevoir du confortable de cette localité, et que ce devait être une des stations habituelles des visiteurs nomades de l'île de Monte-Cristo.

Quant à son attente d'événements, elle avait cessé; une fois le pied sur la terre ferme, une fois qu'il eut vu les dispositions, sinon amicales, du moins indifférentes de ses hôtes, toute sa préoccupation avait disparu, et, à l'odeur du chevreau qui rôtissait au bivouac voisin, la préoccupation s'était changée en appétit.

Il toucha deux mots de ce nouvel incident à Gaetano, qui lui répondit qu'il n'y avait rien de plus simple qu'un souper, quand on avait comme eux dans leur barque du pain, du vin, six perdrix et un bon feu pour les faire rôtir.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, si Votre Excellence trouve si tentante l'odeur de ce chevreau, je puis aller offrir à nos voisins deux de nos oiseaux pour une tranche de leur quadrupède.

— Faites, Gaetano, faites, dit Franz; vous êtes véritablement né avec le génie de la négociation.

Pendant ce temps, les matelots avaient arraché des brassées de bruyères, fait des fagots de myrtes et de chênes verts, auxquels ils avaient mis le feu. ce qui présentait un foyer assez respectable.

Franz attendait donc avec impatience, humant toujours l'odeur du chevreau, le retour du patron, lorsque celui-ci reparut et vint à lui d'un air fort préoccupé.

— Eh bien! demanda-t-il, quoi de nouveau? on repousse notre offre?

— Au contraire, fit Gaetano. Le chef, à qui l'on a dit que vous étiez un jeune homme français, vous invite à souper avec lui.

— Eh bien! mais, dit Franz, c'est un homme fort civilisé que ce chef, et je ne vois pas pourquoi je refuserais; d'autant plus que j'apporte ma part du souper.

— Oh! ce n'est pas cela : il a de quoi souper, et au delà; mais c'est qu'il met à votre présentation chez lui une singulière condition.

— Chez lui? reprit le jeune homme; il a donc fait bâtir une maison?

— Non; mais il n'en a pas moins un chez lui fort confortable, à ce qu'on assure du moins.

— Vous connaissez donc ce chef?

— J'en ai entendu parler.

— En bien ou en mal?

— Des deux façons.

— Diable! Et quelle est cette condition?

— C'est de vous laisser bander les yeux et de n'ôter votre bandeau que lorsqu'il vous y invitera lui-même.

Franz sonda autant que possible le regard de Gaetano pour savoir ce que cachait cette proposition.

— Ah dame! reprit celui-ci répondant à la pensée de Franz, je le sais bien, la chose mérite réflexion.

— Que feriez-vous à ma place? fit le jeune homme.

— Moi, qui n'ai rien à perdre, j'irais.

— Vous accepteriez?

— Oui, ne fût-ce que par curiosité.

— Il y a donc quelque chose de curieux à voir chez ce chef?

— Écoutez, dit Gaetano en baissant la voix; je ne sais pas si ce qu'on dit est vrai...

Il s'arrêta en regardant si aucun étranger ne l'écoutait.

— Et que dit-on?

— On dit que ce chef habite un souterrain auprès duquel le palais Pitti est bien peu de chose.

— Quel rêve! dit Franz en se rasseyant.

— Oh! ce n'est pas un rêve, continua le patron, c'est une réalité! Cama, le pilote du *Saint-Ferdinand*, y est entré un jour, et il en est sorti tout émerveillé, en disant qu'il n'y a de pareils trésors que dans les contes de fées.

— Ah çà! mais, savez-vous, dit Franz, qu'avec de pareilles paroles vous me feriez descendre dans la caverne d'Ali-Baba?

— Je vous dis ce qu'on m'a dit, Excellence.

— Alors, vous me conseillez d'accepter?

— Oh! je ne dis pas cela! Votre Excellence fera selon son bon plaisir. Je ne voudrais pas lui donner un conseil dans une semblable occasion.

Franz réfléchit quelques instants, comprit que cet homme si riche ne pouvait lui en vouloir, à lui qui portait seulement quelque mille francs; et, comme il n'entrevoyait dans tout cela qu'un excellent souper, il accepta. Gaetano alla porter sa réponse.

Cependant, nous l'avons dit, Franz était prudent; aussi voulut-il avoir le plus de détails possible sur son hôte étrange et mystérieux. Il se retourna donc

du côté du matelot, qui, pendant ce dialogue, avait plumé les perdrix avec la gravité d'un homme fier de ses fonctions, et lui demanda dans quoi ces hommes avaient pu aborder, puisqu'on ne voyait ni barques, ni spéronares, ni tartanes.

— Je ne suis pas inquiet de cela, dit le matelot, et je connais le bâtiment qu'ils montent.

— Est-ce un joli bâtiment?

— J'en souhaite un pareil à Votre Excellence pour faire le tour du monde.

— De quelle force est-il?

— Mais de cent tonneaux à peu près. C'est, du reste, un bâtiment de fantaisie, un yacht, comme disent les Anglais, mais confectionné, voyez-vous, de façon à tenir la mer par tous les temps.

— Et où a-t-il été construit?

— Je l'ignore. Cependant je le crois génois.

— Et comment un chef de contrebandiers, continua Franz, ose-t-il faire construire un yacht destiné à son commerce dans le port de Gênes?

— Je n'ai pas dit, fit le matelot, que le propriétaire de ce yacht fût un contrebandier.

— Non; mais Gaetano l'a dit, ce me semble.

— Gaetano avait vu l'équipage de loin, mais il n'avait encore parlé à personne.

— Mais si cet homme n'est pas un chef de contrebandiers, quel est-il donc?

— Un riche seigneur qui voyage pour son plaisir.

Allons, pensa Franz, le personnage n'en est que plus mystérieux, puisque les versions sont différentes.

— Et comment s'appelle-t-il?

— Lorsqu'on le lui demande, il répond qu'il se nomme Simbad le marin. Mais je doute que ce soit son véritable nom.

— Simbad le marin?

— Oui.

— Et où habite ce seigneur?

— Sur la mer.

— De quel pays est-il?

— Je ne sais pas.

— L'avez-vous vu?

— Quelquefois.

— Quel homme est-ce?

— Votre Excellence en jugera elle-même.

— Et où va-t-il me recevoir?

— Sans doute dans ce palais souterrain dont vous a parlé Gaetano.

— Et vous n'avez jamais eu la curiosité, quand vous avez relâché ici et que vous avez trouvé l'île déserte, de chercher à pénétrer dans ce palais enchanté?

— Oh! si fait, Excellence, reprit le matelot, et plus d'une fois même; mais toujours nos recherches ont été inutiles. Nous avons fouillé la grotte de tous côtés et nous n'avons pas trouvé le plus petit passage. Au reste, on dit que la porte ne s'ouvre pas avec une clef, mais avec un mot magique.

« Allons, décidément, murmura Franz, me voilà embarqué dans un conte des *Mille et une Nuits* [1]. »

— Son Excellence vous attend, dit derrière lui une voix qu'il reconnut pour celle de la sentinelle.

1. L'auteur ne cache pas les sources de son inspiration.

Le nouveau venu était accompagné de deux hommes de l'équipage du yacht.

Pour toute réponse, Franz tira son mouchoir et le présenta à celui qui lui avait adressé la parole.

Sans dire une seule parole, on lui banda les yeux avec un soin qui indiquait la crainte qu'il ne commît quelque indiscrétion; après quoi, on lui fit jurer qu'il n'essayerait en aucune façon d'ôter son bandeau.

Il jura.

Alors les deux hommes le prirent chacun par un bras, et il marcha guidé par eux et précédé de la sentinelle.

Après une trentaine de pas, il sentit, à l'odeur de plus en plus appétissante du chevreau, qu'il repassait devant le bivouac; puis on lui fit continuer sa route pendant une cinquantaine de pas encore, en avançant évidemment du côté où l'on n'avait pas voulu laisser pénétrer Gaetano : défense qui s'expliquait maintenant. Bientôt, au changement d'atmosphère, il comprit qu'il entrait dans un souterrain; au bout de quelques secondes de marche, il entendit un craquement, et il lui sembla que l'atmosphère changeait encore de nature et devenait tiède et parfumée; enfin il sentit que ses pieds posaient sur un tapis épais et moelleux; ses guides l'abandonnèrent. Il se fit un instant de silence, et une voix dit en bon français, quoique avec un accent étranger :

— Vous êtes le bienvenu chez moi, monsieur, et vous pouvez ôter votre mouchoir.

Comme on le pense bien, Franz ne se fit pas répéter deux fois cette invitation; il leva son mou-

choir, et se trouva en face d'un homme de trente-huit à quarante ans portant un costume tunisien, c'est-à-dire une calotte rouge avec un long gland de soie bleue, une veste de drap noir toute brodée d'or, des pantalons sang-de-bœuf larges et bouffants, des guêtres de même couleur brodées d'or, comme la veste, et des babouches jaunes; un magnifique cachemire lui serrait la taille, et un petit cangiar aigu et recourbé était passé dans cette ceinture.

Quoique d'une pâleur presque livide, cet homme avait une figure remarquablement belle; ses yeux étaient vifs et perçants; son nez, droit et presque de niveau avec le front, indiquait le type grec dans toute sa pureté, et ses dents, blanches comme des perles, ressortaient admirablement sous la moustache noire qui les encadrait.

Seulement, cette pâleur était étrange; on eût dit un homme enfermé depuis longtemps dans un tombeau, et qui n'eût pas pu reprendre la carnation des vivants.

Sans être d'une grande taille il était bien fait du reste, et, comme les hommes du Midi, avait les mains et les pieds petits.

Mais ce qui étonna Franz, qui avait traité de rêve le récit de Gaetano, ce fut la somptuosité de l'ameublement.

Toute la chambre était tendue d'étoffes turques, de couleur cramoisie et brochée de fleurs d'or. Dans un enfoncement était une espèce de divan surmonté d'un trophée d'armes arabes à fourreaux de vermeil et à poignées resplendissantes de pierreries; au plafond pendait une lampe en verre de Venise, d'une

forme et d'une couleur charmantes; et les pieds reposaient sur un tapis de Turquie dans lequel ils enfonçaient jusqu'à la cheville; des portières pendaient devant la porte par laquelle Franz était entré et devant une autre porte donnant passage dans une seconde chambre qui paraissait splendidement éclairée.

L'hôte laissa un instant Franz tout à sa surprise; et d'ailleurs il lui rendait examen pour examen, et ne le quittait pas des yeux.

— Monsieur, lui dit-il enfin, mille fois pardon des précautions que l'on a exigées de vous pour vous introduire chez moi; mais, comme la plupart du temps cette île est déserte, si le secret de cette demeure était connu, je trouverais sans doute, en revenant, mon pied-à-terre en assez mauvais état, ce qui me serait fort désagréable, non pas pour la perte que cela me causerait, mais parce que je n'aurais pas la certitude de pouvoir, quand je le veux, me séparer du reste de la terre. Maintenant je vais tâcher de vous faire oublier ce petit désagrément, en vous offrant ce que vous n'espériez certes pas trouver ici, c'est-à-dire un souper passable et d'assez bons lits.

— Ma foi, mon cher hôte, répondit Franz, il ne faut pas vous excuser pour cela. J'ai toujours vu que l'on bandait les yeux aux gens qui pénétraient dans les palais enchantés : voyez plutôt Raoul dans *les Huguenots*; et véritablement je n'ai pas à me plaindre, car ce que vous me montrez fait suite aux merveilles des *Mille et une Nuits*.

— Hélas! je vous dirai comme Lucullus : Si j'avais

su avoir l'honneur de votre visite, je m'y serais préparé. Mais enfin, tel qu'est mon ermitage, je le mets à votre disposition; tel qu'il est, mon souper vous est offert. Ali, sommes-nous servis?

Presque au même instant la portière se souleva, et un nègre nubien, noir comme l'ébène et vêtu d'une simple tunique blanche, fit signe à son maître qu'il pouvait passer dans la salle à manger.

— Maintenant, dit l'inconnu à Franz, je ne sais si vous êtes de mon avis, mais je trouve que rien n'est gênant comme de rester deux ou trois heures en tête à tête sans savoir de quel nom ou de quel titre s'appeler. Remarquez que je respecte trop les lois de l'hospitalité pour vous demander ou votre nom ou votre titre; je vous prie seulement de me désigner une appellation quelconque, à l'aide de laquelle je puisse vous adresser la parole. Quant à moi, pour vous mettre à votre aise, je vous dirai que l'on a l'habitude de m'appeler Simbad le marin.

— Et moi, reprit Franz, je vous dirai que, comme il ne me manque, pour être dans la situation d'Aladin, que la fameuse lampe merveilleuse, je ne vois aucune difficulté à ce que, pour le moment, vous m'appeliez Aladin. Cela ne nous sortira pas de l'Orient, où je suis tenté de croire que j'ai été transporté par la puissance de quelque bon génie.

— Eh bien! seigneur Aladin, fit l'étrange amphitryon, vous avez entendu que nous étions servis, n'est-ce pas? veuillez donc prendre la peine d'entrer dans la salle à manger; votre très humble serviteur passe devant vous pour vous montrer le chemin.

Et à ces mots, soulevant la portière, Simbad passa effectivement devant Franz.

Franz marchait d'enchantements en enchantements; la table était splendidement servie. Une fois convaincu de ce point important, il porta les yeux autour de lui. La salle à manger était non moins splendide que le boudoir qu'il venait de quitter; elle était tout en marbre avec des bas-reliefs antiques du plus grand prix, et aux deux extrémités de cette salle, qui était oblongue, deux magnifiques statues portaient des corbeilles sur leurs têtes. Ces corbeilles contenaient deux pyramides de fruits magnifiques; c'étaient des ananas de Sicile, des grenades de Malaga, des oranges des îles Baléares, des pêches de France et des dattes de Tunis.

Quant au souper, il se composait d'un faisan rôti entouré de merles de Corse, d'un jambon de sanglier à la gelée, d'un quartier de chevreau à la tartare, d'un turbot magnifique et d'une gigantesque langouste.

Les intervalles des grands plats étaient remplis par de petits plats contenant les entremets.

Les plats étaient en argent, les assiettes en porcelaine du Japon.

Franz se frotta les yeux pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Ali seul était admis à faire le service et s'en acquittait fort bien. Le convive en fit compliment à son hôte.

— Oui, reprit celui-ci tout en faisant les honneurs de son souper avec la plus grande aisance,

oui, c'est un pauvre diable qui m'est fort dévoué et qui fait de son mieux. Il se souvient que je lui ai sauvé la vie, et comme il tenait à sa tête, à ce qu'il paraît, il m'a gardé quelque reconnaissance de la lui avoir conservée.

Ali s'approcha de son maître, lui prit la main et la baisa.

— Et serait-ce trop indiscret, seigneur Simbad, dit Franz, de vous demander en quelle circonstance vous avez fait cette belle action?

— Oh! mon Dieu, c'est bien simple, répondit l'hôte. Il paraît que le drôle avait rôdé plus près du sérail du bey de Tunis qu'il n'était convenable de le faire à un gaillard de sa couleur; de sorte qu'il avait été condamné par le bey à avoir la langue, la main et la tête tranchées : la langue le premier jour, la main le second, et la tête le troisième. J'avais toujours eu envie d'avoir un muet à mon service; j'attendis qu'il eût la langue coupée, et j'allai proposer au bey de me le donner pour un magnifique fusil à deux coups qui, la veille, m'avait paru éveiller les désirs de Sa Hautesse. Il balança un instant, tant il tenait à en finir avec ce pauvre diable. Mais j'ajoutai à ce fusil un couteau de chasse anglais avec lequel j'avais haché le yatagan de Sa Hautesse; de sorte que le bey se décida à lui faire grâce de la main et de la tête, mais à condition qu'il ne remettrait jamais le pied à Tunis. La recommandation était inutile. Du plus loin que le mécréant aperçoit les côtes d'Afrique il se sauve à fond de cale, et l'on ne peut le faire sortir de là que lorsqu'on est hors de vue de la troisième partie du monde.

Franz resta un moment muet et pensif, cherchant ce qu'il devait penser de la bonhomie cruelle avec laquelle son hôte venait de lui faire ce récit.

— Et, comme l'honorable marin dont vous avez pris le nom, dit-il en changeant la conversation, vous passez votre vie à voyager?

— Oui; c'est un vœu que j'ai fait dans un temps où je ne pensais guère pouvoir l'accomplir, dit l'inconnu en souriant. J'en ai fait quelques-uns comme cela, et qui, je l'espère, s'accompliront tous à leur tour.

Quoique Simbad eût prononcé ces mots avec le plus grand sang-froid, ses yeux avaient lancé un regard de férocité étrange.

— Vous avez beaucoup souffert, monsieur? lui dit Franz.

Simbad tressaillit et le regarda fixement.

— A quoi voyez-vous cela? demanda-t-il.

— A tout, reprit Franz : à votre voix, à votre regard, à votre pâleur, et à la vie même que vous menez.

— Moi! je mène la vie la plus heureuse que je connaisse, une véritable vie de pacha; je suis le roi de la création : je me plais dans un endroit, j'y reste; je m'ennuie, je pars; je suis libre comme l'oiseau, j'ai des ailes comme lui; les gens qui m'entourent m'obéissent sur un signe. De temps en temps je m'amuse à railler la justice humaine en lui enlevant un bandit qu'elle cherche, un criminel qu'elle poursuit. Puis j'ai ma justice à moi, basse et haute, sans appel, qui condamne ou qui absout, et à laquelle personne n'a rien à voir.

Ah! si vous aviez goûté de ma vie, vous n'en voudriez plus d'autre, et vous ne rentreriez jamais dans le monde, à moins que vous n'eussiez quelque grand projet à y accomplir.

— Une vengeance! par exemple, dit Franz.

L'inconnu fixa sur le jeune homme un de ces regards qui plongent au plus profond du cœur et de la pensée.

— Et pourquoi une vengeance? demanda-t-il.

— Parce que, reprit Franz, vous m'avez tout l'air d'un homme qui, persécuté par la société, a un compte terrible à régler avec elle.

— Eh bien! fit Simbad en riant de son rire étrange, qui montrait ses dents blanches et aiguës, vous n'y êtes pas; tel que vous me voyez, je suis une espèce de philanthrope et peut-être un jour irai-je à Paris pour faire concurrence à M. Appert et à l'homme au Petit Manteau Bleu.

— Et ce sera la première fois que vous ferez ce voyage?

— Oh! mon Dieu, oui. J'ai l'air d'être bien peu curieux, n'est-ce pas? mais je vous assure qu'il n'y a pas de ma faute si j'ai tant tardé; cela viendra un jour ou l'autre!

— Et comptez-vous faire bientôt ce voyage?

— Je ne sais encore; il dépend de circonstances soumises à des combinaisons incertaines.

— Je voudrais y être à l'époque où vous y viendrez; je tâcherais de vous rendre, en tant qu'il serait en mon pouvoir, l'hospitalité que vous me donnez si largement à Monte-Cristo.

— J'accepterais votre offre avec un grand plaisir,

reprit l'hôte; mais malheureusement, si j'y vais, ce sera peut-être incognito.

Cependant le souper s'avançait et paraissait avoir été servi à la seule intention de Franz; car à peine si l'inconnu avait touché du bout des dents à un ou deux plats du splendide festin qu'il lui avait offert, et auquel son convive inattendu avait fait si largement honneur.

Enfin, Ali apporta le dessert, ou plutôt prit les corbeilles des mains des statues et les posa sur la table.

Entre les deux corbeilles il plaça une petite coupe de vermeil fermée par un couvercle de même métal.

Le respect avec lequel Ali avait apporté cette coupe piqua la curiosité de Franz. Il leva le couvercle et vit une espèce de pâte verdâtre qui ressemblait à des confitures d'angélique, mais qui lui était parfaitement inconnue.

Il replaça le couvercle, aussi ignorant de ce que la coupe contenait après avoir remis le couvercle qu'avant de l'avoir levé, et, en reportant les yeux sur son hôte, il le vit sourire de son désappointement.

— Vous ne pouvez pas deviner, lui dit celui-ci, quelle espèce de comestible contient ce petit vase; et cela vous intrigue, n'est-ce pas?

— Je l'avoue.

— Eh bien, cette sorte de confiture verte n'est ni plus ni moins que l'ambroisie qu'Hébé servait à la table de Jupiter.

(*Le comte de Monte-Cristo*, t. II, ch. xx, p. 141-156.)

QUATRIÈME PARTIE

THÉATRE

I

LA CHASSE AU LION

Yaqoub, esclave sarrasin ramené par le comte, est injurié par l'archer André, qui revient de la chasse où il a tué un daim. Yaqoub répond par ce récit de la chasse au lion.

YAQOUB, comme se parlant à lui-même.

J'étais encore enfant : un matin, sous sa tente,
Mon père, l'œil en feu, la gorge haletante,
Rentra, jetant son arc et ses traits, et me dit :
« Yaqoub, par Mahomet! ce canton est maudit;
Chaque nuit, mon troupeau d'un mouton diminue.
La lionne au bercail est encor revenue;
Sur le sable j'ai vu ses pas appesantis.
Sans doute, dans quelque antre elle a quelques petits. »
Je ne répondis rien; mais, quand sortit mon père,
Je pris l'arc et les traits, et, courbé vers la terre,
Je suivis la lionne. Elle avait traversé
Le Nil; au même endroit qu'elle je le passai;
Elle avait au désert cru me cacher sa fuite;
J'entrai dans le désert, ardent à sa poursuite.

Elle avait, évitant le soleil au zénith,
Cherché de l'ombre au pied du grand sphinx de granit,
De l'antique désert antique sentinelle;
Comme elle fatigué, je m'y couchai comme elle...
Comme elle, je repris ma course, et, jusqu'au soir,
Mon pas pressa son pas; puis je cessai d'y voir.
Immobile, implorant un seul bruit saisissable
Qui vînt à moi, flottant sur cette mer de sable,
J'écoutai, retenant mon souffle... Par moments,
On entendait au loin de sourds mugissements;
Vers eux, comme un serpent, je me glissai dans l'ombre.
Sur mon chemin, un antre ouvrait sa gueule sombre,
Et dans ses profondeurs j'aperçus sans effroi
Deux yeux étincelants qui se fixaient sur moi.
Je n'avais plus besoin ni de bruit ni de trace,
Car, la lionne et moi, nous étions face à face...
Ah! ce fut un combat terrible et hasardeux,
Où l'homme et le lion rugissaient tous les deux...
Mais les rugissements de l'un d'eux s'éteignirent...
Puis du sang de l'un d'eux les sables se teignirent.
Et, quand revint le jour, il éclaira d'abord
Un enfant qui dormait auprès d'un lion mort.
Cet enfant aux chrétiens ne sert pas de modèle;
La chasse du lion est plaisir d'infidèle.

ANDRÉ.

Silence, Sarrasin!... Quand loin de leur pays
Les chrétiens vont chassant par tes champs de maïs,
C'est qu'ils sont tourmentés d'une sainte espérance...

(Montrant Yaqoub.)

Et voilà le gibier qu'ils rapportent en France!

(*Charles VII chez ses grands vassaux*, I, I, p. 233-234.)

II

YAQOUB

Yaqoub aime Bérengère, femme du comte, qui veut la répudier à cause de sa stérilité. Il lui dit son désespoir et son dévouement.

SCÈNE IV

BÉRENGÈRE, YAQOUB.

BÉRENGÈRE.

Yaqoub, nous voilà seuls : dites, qu'était-ce encore?

YAQOUB.

Rien...

BÉRENGÈRE.

Que vous ont-ils fait?

YAQOUB.

Rien.

BÉRENGÈRE.

Vous voyez : j'ignore
Ce qui vient d'arriver, et cependant voici
Que je leur donne tort, à vous raison.

YAQOUB.

Merci.

BÉRENGÈRE.

Eh bien, n'avez-vous point autre chose à me dire?

YAQOUB.

Si fait : que Mahomet a le droit de maudire,
Et qu'il maudit.

BÉRENGÈRE.

Yaqoub!...

YAQOUB.

Je ne sais pas pourquoi;
Mais je sais seulement que je suis maudit, moi;
Que ma haine devient chaque jour plus profonde...
Et que ma mère est morte en me mettant au monde.

BÉRENGÈRE.

Malheureux!...

YAQOUB.

Malheureux?... Malheureux en effet;
Car, pour souffrir ainsi, dites-moi, qu'ai-je fait?...
Est-ce ma faute, à moi, si votre époux et maître,
Poursuivant un vassal, malgré les cris du prêtre
Entra dans une église, et, là, d'un coup mortel
Le frappa? Si le sang jaillit jusqu'à l'autel,
Est-ce ma faute? Si sa colère imbécile
Oublia que l'église était un lieu d'asile,
Est-ce ma faute? Et si par l'Université
A venger ce forfait le saint-père excité
Dit que, pour désarmer la céleste colère,
Il fallait que le comte armât une galère,
Et, portant sur nos bords la désolation,
Nous fit esclaves, nous, en expiation,
Est-ce ma faute encor? et puis-je pas me plaindre
Qu'au fond de mon désert son crime aille m'atteindre?
Oh! si des bords du Nil quelque chef de tribu,
Pour un crime pareil et dans un pareil but,
Au sein de ta famille où tout était prospère,
Femme, venait te prendre ou ton fils ou ton père;
S'il le traitait là-bas comme on me traite ici;
S'il lui mettait au cou le collier que voici,
Tu comprendrais alors que la haine dans l'âme
Ne rentre pas ainsi qu'au fourreau cette lame!

BÉRENGÈRE.

Oh! oui, vous êtes bien malheureux!

YAQOUB, avec mélancolie.

Quel enfant
Plus que moi fut heureux, plus que moi triomphant?...
Quand ma tête en mes mains s'appesantit brûlante,
Et que dans le passé ma mémoire plus lente
Retrouve son chemin de jalons en jalons,
Comme un homme forcé d'aller à reculons,
Oubliant le présent et l'avenir, je songe
A mon matin si beau, qu'il me semble un mensonge:
Je n'ai plus de collier, je n'ai plus de prison;
Je sens un soleil chaud à l'immense horizon;
Je vois se dérouler sur l'ardente savane,
Comme un serpent marbré, la longue caravane...
D'avance, du repos les endroits sont choisis;
Je sais où le désert cache ses oasis...
Allons, courage! allons, mes chameliers arabes,
Redites-moi vos chants aux magiques syllabes;
Invoquez Mahomet, flambeau de l'Orient,
Chamelier comme vous combattant et priant,
Comme vous se rendant de la Mecque à Médine...
Ou, ne sauriez-vous pas la chanson grenadine
Que devant notre tente au bord du Nil, le soir,
Chante, en tournant en rond, cette almée à l'œil noir,
Jusqu'à l'heureux moment où, doublant notre extase,
Se colle à son beau corps sa tunique de gaze,
Et qu'à son front humide étalant un trésor,
Mon père de sequins lui fait un masque d'or?...
Car mon père, au Saïd, n'est point un chef vulgaire.
Il a dans son carquois quatre flèches de guerre;

Et, lorsqu'il tend son arc, et que vers quatre buts
Il les lance en signal à ses quatre tribus,
Chacune à lui fournir cent cavaliers fidèles
Met le temps que met l'aigle à déployer ses ailes...

(Retombant abattu.)

Oh! grâce, Mahomet!... C'est un rêve accablant,
Rêve du paradis, mais au réveil sanglant;
Rêve dont je sortis dans une nuit de larmes,
Un poignard dans le sein, captif d'un homme d'armes,
Qui m'avait, endormi, rencontré par hasard...
Cet homme, c'est Raymond; ce fer...

(Ramassant le poignard que Raymond lui a jeté.)

C'est ce poignard!
J'ai, quand je l'ai revu, senti comme un orage
Gronder autour de moi mes dix ans d'esclavage...
Ton poignard, ton poignard!... oui, je l'aiguiserai
Ainsi que tu le veux... Puis je te le rendrai!

BÉRENGÈRE.

Cependant on m'a dit que, grâce aux soins du comte,
Yaqoub, votre blessure à se fermer fut prompte?

YAQOUB.

Oui, pour moi, je le sais, le comte fut humain :
Vers l'esclave mourant il étendit la main;
Il versa sur ma lèvre, à cette heure suprême,
Tout le reste de l'eau qu'il gardait pour lui-même...
De l'eau, dans le désert si rare en ce moment,
Que chaque goutte avait le prix d'un diamant!...
Voilà ce qui pour lui fait pencher la balance;
Voilà ce que mon cœur pèse dans le silence,
Quand, dans mes longues nuits, vient me tenter l'enfer
De rendre pleurs pour pleurs, coup pour coup, fer pour fer.

BÉRENGÈRE.

Mais, depuis qu'il vous a pris à votre rivage,
Pouvez-vous désigner sous le nom d'esclavage
Votre état? Le matin, dès que le jour a lui,
N'êtes-vous donc pas libre?

YAQOUB.

Oui; mais, excepté lui,
Chacun en me parlant a l'injure à la bouche :
Je me heurte et déchire à tout ce que je touche.
Si pour moi de l'esclave il adoucit la loi,
Son pays, comme lui, s'adoucit-il pour moi?...
Entre ces murs épais je suis mal à mon aise;
Cet air, qui vous suffit, à ma poitrine pèse;
Mon œil s'use à percer votre horizon étroit;
Votre soleil est pâle et votre jour est froid...
Oh! le simoun plutôt! oui, dût sa mer de flamme
M'ensevelir vivant sous son ardente lame!

BÉRENGÈRE.

Mais j'ai vu cependant quelques éclairs joyeux
A de tristes regards succéder dans vos yeux,
Lorsque je vous parlais.

YAQOUB.

Oui : c'est l'effet étrange
Qu'à des regards mortels produit l'aspect d'un ange...
Oh! quand vous me parlez, quand votre accent vainqueur
Va chercher chaque fibre endormie en mon cœur,
Il semble que mon âme, à ce monde ravie,
Attend de votre souffle une nouvelle vie;
Que le bonheur serait de vivre à vos genoux,
Ange...

BÉRENGÈRE.

Et si l'ange était plus malheureux que vous,
Yaqoub; et si mon âme et ma tète oppressées
Nourrissaient plus que vous de sinistres pensées...
Vous plaignez votre sort : que diriez-vous du mien?

YAQOUB.

Que je suis bien maudit! car je ne pourrais rien
Pour vous consoler, vous qui consolez les autres,
Si ce n'est d'oublier mes malheurs pour les vôtres...
Écoutez, cependant : si c'était par hasard
Un homme dont l'aspect blessât votre regard;
Si ses jours sur vos jours avaient cette influence,
Que son trépas pût seul finir votre souffrance,
De Mahomet lui-même eût-il reçu ce droit,
Quand il passe, il faudrait me le montrer du doigt :
Dès lors je deviendrais une ombre pour son ombre;
Et, soit que le soleil fût ardent, la nuit sombre,
Quel que fût le chemin qu'il prît pour m'échapper,
Je trouverais l'endroit et l'heure où le frapper,
Et nulle fuite au fer ne soustrairait sa tête,
Montât-il Al-Borak, le cheval du Prophète!...

BÉRENGÈRE.

Yaqoub, que dites-vous?

YAQOUB.

J'oubliais... ah! pardon!...
Qu'un autre défenseur était là.

BÉRENGÈRE.

Lequel donc?

YAQOUB.

Le comte.

BÉRENGÈRE.

Ici?

YAQOUB.

Le comte.

BÉRENGÈRE, effrayée.

Et nul ne vient me dire :
« Votre époux est ici, Bérengère! »

YAQOUB.

Il désire,
Pour des soins qui me sont comme à vous inconnus,
Nous cacher son retour. Ceint du cordon, pieds nus,
Aux portes qu'il pouvait se faire ouvrir en maître,
Il est venu frapper sous la robe d'un prêtre.

BÉRENGÈRE.

En êtes-vous bien sûr? Qui vous l'a signalé?

YAQOUB.

Seul, je l'ai reconnu.

BÉRENGÈRE.

Comment?

YAQOUB.

Il a parlé.
Pour l'Arabe égaré sur la grève lointaine,
Il n'est point au désert de rumeur incertaine;
Et tous ses sens tendus écoutent à la fois
La nature qui parle avec toutes ses voix;
Il comprend, de si loin que chaque souffle arrive,
Si c'est le bruit de l'eau qui coule sur la rive,
Le murmure du vent aux feuilles du nopal,
La parole de l'homme, ou le cri du chacal;
Et chacun de ces sons, si léger qu'il l'effleure,
Se grave en sa mémoire où toujours il demeure.
Comment aurais-je donc méconnu cette voix
Dont les accents m'ont fait tressaillir tant de fois?

BÉRENGÈRE.

C'est cela! je comprends... Sans doute que le comte
A donné rendez-vous à Raymond.... quelle honte[1]!...
Et revient déguisé... C'est pour en recevoir
La lettre du saint-père avant que de me voir...
J'y suis!... Tout maintenant s'éclaircit à ma vue;
Car cette honte, hélas! n'était que trop prévue...
Yaqoub, je vous l'avais bien dit dans mon effroi,
Que le plus malheureux de nous deux, c'était moi.

(*Charles VII chez ses grands vassaux*, I, IV,
p. 240-245.)

III

A ROME

(Chez le barbier.)

Protogène est un délateur qui a pris la place du *tonsor* Bibulus. Ce tableau de mœurs sert de prologue.

SCÈNE VII

Les Mêmes, PROTOGÈNE en barbier; puis le Concierge de la maison d'Afranius, un Mendiant, le CONSUL AFRANIUS, Clients, Peuple venant demander la sportule; Jeunes Romains, venant se faire raser, coiffer et épiler.

LEPIDUS.

Maintenant, Annius, que j'ai fini mon rêve,
Si nous faisions lever Bibulus?

ANNIUS.

Il se lève.

1. Le comte a envoyé Raymond en ambassade près du pape pour obtenir le divorce, la comtesse ne lui ayant pas donné d'enfant.

PROTOGÈNE sort de la boutique et fait enlever par les deux esclaves les contrevents fermés par une chaîne de fer. Il s'avance vers les deux jeunes gens.

Salut, mes chevaliers.

LEPIDUS.

Bonjour, maître.

(A Annius.)

Allons-nous

Nous faire coiffer?

ANNIUS.

Soit.

PROTOGÈNE.

Maîtres, je suis à vous ;
Un instant seulement pour ranger ma boutique.
(En riant.)
Mettons les fers au feu, voilà de la pratique.

LEPIDUS.

Veux-tu me dire un peu ce que vient faire ici,
Avec le jour naissant, la foule que voici?

ANNIUS.

Tu le vois, elle vient demander la sportule
Au noble Afranius, son consul.

LEPIDUS.

Par Hercule!
Encore un dont en vain je cherche les exploits,
Et que j'entends nommer pour la première fois.
Quel est cet homme? Est-il More, Gaulois ou Scythe?
Est-il tombé du ciel ou monté du Cocyte?...

ANNIUS.

Non, mieux que tout cela : le noble Afranius
S'est offert en victime ainsi que Curtius.

LEPIDUS.

En victime?

ANNIUS.

Oui, mon cher; oh! c'est toute une histoire
Si plaisante, ma foi, qu'on a peine d'y croire.

LEPIDUS.

Est-elle longue?

ANNIUS.

Non.

LEPIDUS.

Alors, raconte-la.

ANNIUS.

Le divin empereur César Caligula,
Atteint d'un mal dont nul ne connaissait la cause,
S'acheminait tout droit vers son apothéose,
Et, malgré les honneurs qui l'attendaient là-haut,
Paraissait peu flatté de passer dieu sitôt.
De sorte que, pareil à la nymphe Pyrène,
Chaque œil de courtisan se changeait en fontaine,
Et, parmi tous ces yeux, ceux qui pleuraient le plus
Étaient ceux du futur consul Afranius.
Si bien que, se voyant près de fondre en rivière :
« Jupiter, cria-t-il, exauce ma prière,
Prends mes jours, et pour eux rends-nous ceux de César. »
Soit que l'offrande plût au ciel, soit par hasard,
Ou que le médecin, maître en son art sublime,
Ait d'avance d'un mieux prévenu la victime,
Dès ce moment, César, qui marchait au trépas,
Suspendit le voyage et revint sur ses pas,
Si ravi de revoir la céleste lumière,
Qu'il fit Afranius consul pour sa prière.

(Entrée des Licteurs.)

LEPIDUS.

Ne va-t-il pas sortir? j'aperçois les licteurs.

ANNIUS.

Oui; sans doute qu'au temple avec les sénateurs
Il va pour l'empereur consulter les auspices.

AFRANIUS.

Romains, n'en doutez pas, les dieux seront propices.
Vers les temples courez; que de joyeux festons
Rampent à la colonne et pendent aux frontons;
De leurs armures d'or revêtez les statues,
Répandez les parfums et les fleurs par les rues;
Dans nos murs aujourd'hui César rentre en vainqueur.
Vive César! César est un grand empereur!

(Il sort, suivi des Licteurs et des Clients.)

LE PEUPLE.

Vive César!

PROTOGÈNE.

Seigneurs, êtes-vous prêts?

LEPIDUS.

Sans doute.

PROTOGÈNE.

Maître, veux-tu t'asseoir?

LEPIDUS.

Très volontiers.

(Écartant la main de l'Esclave, qui veut lui mettre du linge autour du cou.)

Écoute.

Bibulus, donne-moi la pince et le miroir,
Et je m'épilerai moi-même.

PROTOGÈNE.

Sans rasoir?

LEPIDUS.

Sans rasoir.

(Protogène les lui donne.)

C'est très bien.

PROTOGÈNE.

Quel mode de coiffure
Veux-tu faire donner, maître, à ta chevelure?

LEPIDUS.

Je veux que sur l'épaule elle tombe en anneaux.

PROTOGÈNE, à l'Esclave coiffeur.

Tu comprends?

ANNIUS.

N'as-tu pas les *Actes diurnaux*?

PROTOGÈNE, les lui donnant.

Oui, seigneur.

LEPIDUS, s'épilant.

C'est très bien, fais-nous-en la lecture.
Cela nous distraira.

UN MENDIANT, tenant à la main une écuelle.

(Il a la tête rasée, il s'appuie sur un bâton entouré de bandelettes; il porte au cou, pendu à une ficelle, un petit tableau représentant un naufrage.)

Maître, je te conjure
D'avoir quelque pitié d'un pauvre naufragé,
Qui vit, voilà six mois, tout son bien submergé,
Près du cap Pachynum, par un affreux orage,
Auquel il n'échappa lui-même qu'à la nage,
Et qui porte à son cou, peinte fidèlement,
La reproduction de cet événement.

LE GARÇON DE BAINS, criant.

Au bain, seigneur, au bain.

LE MENDIANT, criant.

Ah! mon maître, ah!

LEPIDUS, lui donnant un philippus.

Tiens, drôle.

LE MENDIANT.

De l'or! [1]

(Il baise la pièce.)

1. Il manque un vers dans le texte = dix pieds.

ANNIUS, lisant la date des *Actes diurnaux*.
Le quinze de janvier... Ils ont déjà cinq jours!

PROTOGÈNE.
Ce sont les plus nouveaux.

LEPIDUS
Allons donc, lis toujours.

ANNIUS, lisant.
« Deux jumeaux étaient hier exposés au Vélabre;
Un riche commerçant venant de la Calabre,
Et n'ayant point d'enfant, tous les deux les a pris
Et reconnus pour siens. »

LEPIDUS.
L'honnête homme!

ANNIUS, continuant.
« Surpris,
Au moment qu'il gagnait de nuit la grande route,
Le banquier Posthumus, qui faisait banqueroute,
Fut conduit aussitôt chez le préteur urbain,
Puis écroué. »

LEPIDUS.
Voleur!

LE GARÇON DE BAINS.
Au bain, seigneur, au bain.

ANNIUS, continuant.
« Le vingt et un janvier prochain, jour de comices,
Quand les prêtres auront offert les sacrifices,
César, imperator et maître tout-puissant,
Dans Rome rentrera... »

LEPIDUS.
Voilà l'intéressant.

ANNIUS.
« Vainqueur de la Bretagne et de la Germanie... »

LEPIDUS, se regardant dans le miroir.

Voilà, par Jupiter, une étrange manie,
Parce qu'on est le fils d'un soldat, d'un guerrier,
De vouloir, à son tour, se coiffer de laurier.
C'était bon pour César, chauve jusqu'à la nuque,
Mais non pas pour Caïus, qui porte une perruque.

ANNIUS, effrayé.

Lepidus!

PROTOGÈNE, l'arrêtant.

Pas un mot.

LEPIDUS, se mettant à arracher sa barbe.

Hein?

ANNIUS.

Rien.

LEPIDUS.

Tu lis tout bas?

ANNIUS.

Non, j'ai fini...

LEPIDUS.

Pourquoi?

ANNIUS.

Parce que je suis las.

LEPIDUS.

Las?

ANNIUS.

Oui, las! que veux-tu de plus que je te dise?

PROTOGÈNE, prenant le manuscrit.

Mon maître, te plaît-il qu'à sa place je lise?

LEPIDUS.

Certes, je veux la fin de mon commencement.

(A Sabinus qui entre.)

Par Hercule, mon cher, tu viens au bon moment :
Nous en étions restés à la cérémonie.

PROTOGÈNE, reprenant.

« Vainqueur de la Bretagne et de la Germanie,
Ramenant, pour parer les temples de nos dieux,
Vingt chariots chargés des objets précieux
Dont il a dépouillé les plus lointains rivages... »

LEPIDUS.

Quatre sacs de cailloux et deux de coquillages.

PROTOGÈNE.

« Et traînant après lui, comme Germanicus,
Les fiers enfants du Nord enchaînés et vaincus. »

LEPIDUS.

Oui, nous savons cela; c'est en sortant de table
Que César a livré ce combat redoutable
Où soixante Gaulois, déguisés en Germains,
Sont tombés tout vivants dans ses vaillantes mains.
Est-ce tout?

PROTOGÈNE, rentrant chez lui.

Oui, c'est tout.

LE MENDIANT, se levant et passant près de Lepidus.

Prends garde à toi, jeune homme!
Il est plus d'espions que de pavés dans Rome.

ANNIUS.

Fuis, Lepidus, sans perdre un seul instant de plus.

LEPIDUS.

Et pourquoi?

SABINUS.

Ce barbier, ce n'est pas Bibulus;
C'est quelque délateur qui, pour notre disgrâce,
Aura pris aujourd'hui ses habits et sa place.

ANNIUS.

Vois, tous ont déserté la maison du maudit.

LEPIDUS.

Mais tu prends peur à tort, mon cher; je n'ai rien dit.

SABINUS.

Rien dit!... Tu viens d'en dire, en ce temps où nous sommes,
Autant qu'il en faudrait pour la mort de trois hommes.

LEPIDUS.

Je vous ai compromis?

SABINUS.

Non pas nous, mais bien toi.

LEPIDUS.

Par Castor! n'avons-nous à craindre que pour moi?

SABINUS.

Pour toi seul!

LEPIDUS.

En ce cas...

SABINUS.

Fuis donc!

LEPIDUS.

Non pas, je reste.

ANNIUS.

Oh! quel aveuglement misérable et funeste!

SABINUS.

Songes-y, ce n'est pas seulement le trépas,
C'est la torture!

LEPIDUS.

Aussi ne l'attendrai-je pas!

ANNIUS.

Alors tu vas donc fuir?

LEPIDUS.

Que Jupiter m'en garde!

SABINUS.

Je ne te comprends plus.

LEPIDUS.

Moi! que je me hasarde
A courir à travers les plaines et les bois,
Chassé par des soldats comme un cerf aux abois,
Ou comme Marius, en mes terreurs nocturnes,
A m'enterrer vivant aux marais de Minturnes?
Moi! que j'aille, d'un jour pour retarder ma fin,
Subir le froid, le chaud, et la soif et la faim?
Oh! non pas!

ANNIUS.

Cependant la torture ou la fuite...

LEPIDUS.

N'est-il pas un moyen de tromper leur poursuite?
Dis!

SABINUS.

Je n'en connais pas.

LEPIDUS.

Sabinus, sur mon sort
Ton amitié t'aveugle; il en est un.

ANNIUS.

La mort,
N'est-ce pas?

LEPIDUS.

Allons donc!

SABINUS.

Toi, mourir à ton âge?
Impossible.

LEPIDUS.

Et pourquoi vivrais-je davantage?
L'homme ne compte pas par les temps accomplis,
Frères, mais par les jours lumineux et remplis.
J'ai vu dans les plaisirs ma jeunesse ravie
Si bien que j'ai vécu toute une longue vie.
Laissez-moi donc mourir, mes frères, il est temps;
C'est un bienfait des dieux de mourir à vingt ans,
Et de ne pas sentir de nos jeunes années
Se sécher à nos fronts les couronnes fanées.
Aujourd'hui pour jamais si je ferme les yeux,
Je meurs candide et pur, croyant encore aux dieux,
Au bonheur du foyer, à la douce patrie,
A l'amour consolant, à l'amitié chérie;
Tandis qu'en attendant, dépouillé de tout bien,
Peut-être je mourrais ne croyant plus à rien.
Puis, fidèle auditeur des paroles du maître,
D'avance, à ce moment j'avais dû me soumettre,
Et c'est bien! car, plus tôt que je ne l'espérai,
La mort qui vient à moi me trouve préparé.
D'ailleurs, qu'est cette mort tant crainte par les hommes?
Un voile entre Phœbus et la terre où nous sommes.
Si le mal et le bien naissent du sentiment,
Le sentiment éteint, l'homme, au même moment,
Cesse de distinguer le plaisir et la peine;
Il est libre, que d'or ou de fer fût sa chaîne;
La mort n'a point de prise aux esprits résolus.
Je suis, elle n'est pas; elle est, je ne suis plus.

ANNIUS.

Lepidus!

SABINUS.

Frère!

LEPIDUS.

Assez.

(Faisant signe à l'Esclave des bains.)

Esclave!

L'ESCLAVE.

Maître?

LEPIDUS.

Avance.

Dans une chambre, enfant, prépare-moi d'avance
Un bain voluptueux et tiède et parfumé
Où l'on puisse dormir d'un sommeil embaumé.
Va.

(L'Esclave rentre.)

SABINUS.

Tu veux donc toujours?

LEPIDUS, lui passant au cou son collier d'or.

Cette chaîne est la tienne;
C'est le don d'une jeune et belle Athénienne.

(A Annius.)

Ce poignard est à toi; quand tout te manquera,
C'est un ami fidèle et qui te secourra.
Maintenant, quittons-nous, car mon destin s'achève.
Le maître a dit: « La mort est un sommeil sans rêve. »
Adieu, je vais mourir!

ANNIUS.

O Lepidus! un dieu
Bientôt te vengera.

LEPIDUS, sur le seuil des bains.

J'en ai l'espoir... Adieu!

(Il entre. Les deux amis se confondent dans la foule.)

LE PEUPLE.

Un courrier! un courrier!

AFRANIUS, regardant du côté d'où vient le courrier.

L'oncle de César... Place!

(*Caligula*, Prologue, sc. VII, p. 20-29.)

IV

LE DUC DE GUISE[1]

(Scène du gantelet.)

Le duc de Guise, jaloux de Saint-Mégrin, favori du roi, qui aime la duchesse, contraint celle-ci par la force à écrire un billet qui attire le favori dans un guet-apens.

SCÈNE IV

LES MÊMES[2], LE DUC DE GUISE.

LE DUC DE GUISE.

Vous étiez levée, madame... Alliez-vous rentrer dans votre appartement?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Non, monsieur le duc, j'allais appeler mes femmes, pour ma toilette.

LE DUC DE GUISE.

Il est inutile, madame : le bal n'a pas lieu, et vous devez en être contente; vous paraissiez n'y aller qu'à contre-cœur?

1. V. Introduction, p. XV. Cette scène est imitée d'une situation de l'*Abbé* de W. Scott.

2. La duchesse; Arthur le petit page.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Je suivais vos ordres, et j'ai fait ce que j'ai pu pour que vous ne vissiez pas qu'ils m'étaient pénibles.

LE DUC DE GUISE.

Que voulez-vous?... J'ai compris que cette réclusion à laquelle vous vous condamniez était ridicule à votre âge... et qu'il fallait, de temps en temps, vous montrer à la cour; certaines personnes, madame, pourraient y remarquer votre absence, et l'attribuer à des motifs... Mais il s'agit d'autre chose, madame... Arthur, laissez-moi...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Et pourquoi éloigner cet enfant, monsieur le duc? Est-ce donc un entretien secret que vous voudriez?...

LE DUC DE GUISE.

Et pourquoi le retenir, madame? Craindriez-vous de rester seule avec moi?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Moi, monsieur! et pourquoi?

LE DUC DE GUISE.

En ce cas, sortez, Arthur... Eh bien?...

ARTHUR.

J'attends les ordres de ma maîtresse, monsieur le duc.

LE DUC DE GUISE.

Vous l'entendez, madame?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Arthur, éloignez-vous.

ARTHUR.

J'obéis.

(Il sort.)

SCÈNE V

LA DUCHESSE DE GUISE, LE DUC DE GUISE.

LE DUC DE GUISE.

Vrai-Dieu! madame, il est bizarre que les ordres donnés par ma bouche aient besoin d'être ratifiés par la vôtre...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ce jeune homme m'appartient, et il a cru devoir attendre de moi-même....

LE DUC DE GUISE.

Cette obstination n'est pas naturelle, madame; on connaît Henri de Lorraine, et l'on sait qu'il a toujours chargé son poignard de réitérer un ordre de sa bouche.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Eh! monsieur, quelle conséquence pouvez-vous tirer du plus ou moins d'obéissance de cet enfant?

LE DUC DE GUISE.

Moi? Aucune... Mais j'avais besoin de son absence pour vous exposer plus librement le motif qui m'amène... Voulez-vous bien me servir de secrétaire?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Moi, monsieur? Et pour écrire à qui?

LE DUC DE GUISE.

Que vous importe? c'est moi qui dicterai. (En approchant une plume et du papier.) Voilà ce qu'il vous faut.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Je crains de ne pouvoir former un seul mot; ma

main tremble; ne pourriez-vous par une autre personne?...

LE DUC DE GUISE.

Non, madame, il est indispensable que ce soit vous.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Mais, au moins, remettez à plus tard...

LE DUC DE GUISE.

Cela ne peut se remettre, madame: d'ailleurs, il suffira que votre écriture soit lisible... Écrivez donc.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Je suis prête...

LE DUC DE GUISE, *dictant.*

« Plusieurs membres de la Sainte-Union se rassemblent cette nuit à l'hôtel de Guise; les portes en resteront ouvertes jusqu'à une heure du matin; vous pouvez, à l'aide d'un costume de ligueur, passer sans être aperçu... L'appartement de madame la duchesse de Guise est au deuxième étage... »

LA DUCHESSE DE GUISE.

Je n'écrirai pas davantage, que je ne sache à qui est destiné ce billet...

LE DUC DE GUISE.

Vous le verrez, madame, en mettant l'adresse.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Elle ne peut être pour vous, monsieur; et à tout autre, elle compromet mon honneur...

LE DUC DE GUISE.

Votre honneur... Vive-Dieu! madame; et qui doit en être plus jaloux que moi?... Laissez-m'en juge, et suivez mon désir...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Votre désir?... Je dois m'y refuser.

LE DUC DE GUISE.

Obéissez à mes ordres, alors...

LA DUCHESSE DE GUISE.

A vos ordres?... Peut-être ai-je le droit d'en demander la cause...

LE DUC DE GUISE.

La cause, madame? Tous ces retardements me prouvent que vous la connaissez.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Moi! et comment?

LE DUC DE GUISE.

Peu m'importe!... écrivez...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Permettez que je me retire...

LE DUC DE GUISE.

Vous ne sortirez pas...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Vous n'obtiendrez rien de moi en me contraignant à rester.

LE DUC DE GUISE, la forçant à s'asseoir.

Peut-être; vous réfléchirez, madame : mes ordres, méprisés par vous, ne le sont point encore par tout le monde... et, d'un mot, je puis substituer à l'oratoire élégant de l'hôtel de Guise l'humble cellule d'un cloître.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Désignez-moi le couvent où je dois me retirer, monsieur le duc; les biens que je vous ai apportés

comme princesse de Porcian y payeront la dot de la duchesse de Guise.

LE DUC DE GUISE.

Oui, madame; sans doute, vous jugez en vous-même que ce ne serait qu'une faible expiation. D'ailleurs, l'espoir vous suivrait au delà de la grille; il n'est point de murs si élevés qu'on ne puisse franchir, surtout si on y est aidé par un chevalier adroit, puissant et dévoué... Non, madame, non, je ne vous laisserai pas cette chance. Mais revenons à cette lettre; il faut qu'elle s'achève.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Jamais, monsieur, jamais!

LE DUC DE GUISE.

Ne me poussez pas à bout, madame; c'est déjà beaucoup que j'aie consenti à vous menacer deux fois.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Eh bien, je préfère une réclusion éternelle.

LE DUC DE GUISE.

Mort et damnation! croyez-vous donc que je n'aie que ce moyen?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Et quel autre?... (Le duc verse le contenu d'un flacon dans une petite coupe.) Ah! vous ne voudriez pas m'assassiner?... Que faites-vous, monsieur de Guise? que faites-vous?

LE DUC DE GUISE.

Rien... J'espère seulement que la vue de ce breuvage aura une vertu que n'ont point mes paroles.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Eh quoi!... vous pourriez?... Ah!

LE DUC DE GUISE.

Écrivez, madame, écrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Non, non. Oh! mon Dieu! mon Dieu!

LE DUC DE GUISE, saisissant la coupe.

Eh bien?...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Henri, au nom du ciel! Je suis innocente, je vous le jure... Que la mort d'une faible femme ne souille pas votre nom. Henri, ce serait un crime affreux, car je ne suis pas coupable; j'embrasse vos genoux; que voulez-vous de plus? Oui, oui, je crains la mort.

LE DUC DE GUISE.

Il y a un moyen de vous y soustraire.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Il est plus affreux qu'elle encore... Mais non, tout cela n'est qu'un jeu pour m'épouvanter. Vous n'avez pas pu avoir, vous n'avez pas eu cette exécrable idée.

LE DUC DE GUISE, riant.

Un jeu, madame!

LA DUCHESSE DE GUISE.

Non... Votre sourire m'a tout dit... Laissez-moi un instant pour me recueillir.

(Elle abaisse la tête entre ses mains, et prie.)

LE DUC DE GUISE.

Un instant, madame, rien qu'un instant.

LA DUCHESSE DE GUISE, après s'être recueillie.

Et maintenant, ô mon Dieu! aie pitié de moi!

LE DUC DE GUISE.

Êtes-vous décidée?

LA DUCHESSE DE GUISE, se relevant toute seule.

Je le suis.

LE DUC DE GUISE.

A l'obéissance?

LA DUCHESSE DE GUISE, prenant la coupe.

A la mort!

LE DUC DE GUISE, lui arrachant la coupe et la jetant à terre.

Vous l'aimiez bien, madame!... Elle a préféré... Malédiction! malédiction sur vous et sur lui!... sur lui surtout qui est tant aimé! Écrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Malheur! malheur à moi!

LE DUC DE GUISE.

Oui, malheur! car il est plus facile à une femme d'expirer que de souffrir. (Lui saisissant le bras avec son gant de fer.) Écrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oh! laissez-moi.

LE DUC DE GUISE.

Écrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE, essayant de dégager son bras.

Vous me faites mal, Henri.

LE DUC DE GUISE.

Écrivez, vous dis-je!

LA DUCHESSE DE GUISE.

Vous me faites bien mal, Henri; vous me faites horriblement mal... Grâce! grâce! ah!

LE DUC DE GUISE.

Écrivez donc.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Le puis-je? Ma vue se trouble... Une sueur froide... O mon Dieu! mon Dieu! je te remercie, je vais mourir.

(Elle s'évanouit.)

LE DUC DE GUISE.

Eh! non, madame.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Qu'exigez-vous de moi?

LE DUC DE GUISE.

Que vous m'obéissiez.

LA DUCHESSE DE GUISE, accablée.

Oui! oui! j'obéis. Mon Dieu! tu le sais, j'ai bravé la mort... la douleur seule m'a vaincue... elle a été au delà de mes forces. Tu l'as permis, ô mon Dieu! le reste est entre tes mains.

LE DUC DE GUISE, dictant.

« L'appartement de madame la duchesse de Guise est au deuxième étage, et cette clef en ouvre la porte. » L'adresse maintenant.

(Pendant qu'il plie la lettre, madame de Guise relève sa manche, et l'on voit sur son bras des traces bleuâtres.)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Que dirait la noblesse de France, si elle savait que le duc de Guise a meurtri un bras de femme avec un gantelet de chevalier?

LE DUC DE GUISE.

Le duc de Guise en rendra raison à quiconque viendra la lui demander. Achevez : « A Monsieur le comte de Saint-Mégrin. »

LA DUCHESSE DE GUISE.

C'était donc bien à lui?

LE DUC DE GUISE.

Ne l'aviez-vous pas deviné?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Monsieur le duc, ma conscience me permettait d'en douter, du moins.

LE DUC DE GUISE.

Assez, assez. Appelez un de vos pages et remettez-lui cette lettre (Allant à la porte du salon et ôtant la clef) et cette clef.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ah! monsieur de Guise! puisse-t-on avoir plus pitié de vous que vous n'avez eu pitié de moi!

LE DUC DE GUISE.

Appelez un page.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Aucun n'est là...

LE DUC DE GUISE.

Arthur, votre page favori, ne doit pas être loin; appelez-le, je vous l'ordonne! appelez-le!... Mais, auparavant, madame, faites bien attention que je suis là, derrière cette portière... Un seul signe, un seul mot, cet enfant est mort... et c'est vous qui l'aurez tué... (Il siffle.) Songez-y, madame...

LA DUCHESSE, appelant.

Arthur!

SCÈNE VI

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR.

Me voilà, madame; Dieu!... grand Dieu! que vous êtes pâle!...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Moi, pâle? Non, non,... tu te trompes... (Lui tendant la lettre et la retirant.) Ce n'est rien... Éloigne-toi, Arthur, éloigne-toi...

ARTHUR.

Moi, vous quitter, quand vous souffrez!... Voulez-vous que j'appelle vos femmes?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Garde-t'en bien, Arthur!... Prends cette lettre... cette clef... et va-t'en... Pars!... pars!...

ARTHUR, lisant.

« A Monsieur le comte de Saint-Mégrin... » Oh! qu'il sera heureux, madame!... Je cours...

(Il sort.)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Heureux?... Oh! non... non, reviens!... reviens, Arthur!... Arthur!...

LE DUC DE GUISE, lui mettant la main sur la bouche.

Silence, madame!

LA DUCHESSE DE GUISE, tombant dans ses bras.

Ah!..

LE DUC DE GUISE, l'emportant dans le salon, et refermant la porte avec une double clef.

Et maintenant, que cette porte ne se rouvre plus que pour lui!

(*Henri III et sa cour*, III, sc. IV-VI, p. 168-175.)

V

RICHARD DARLINGTON

Fils d'on ne sait pas qui, élevé par un médecin de village et sa femme Mistress Grey, l'ambitieux Richard a épousé la fille de ses bienfaiteurs parce qu'il « avait besoin d'une famille » pour aborder la politique. Le docteur Grey et la mère de Jenny sont morts. Député de l'opposition, en passe d'être premier ministre, Richard voit son ambition entravée par son mariage. Depuis un an il a relégué Jenny à la campagne. Seul, Mawbray, un vieil et mystérieux ami de la famille Grey, veille sur elle.

La chambre de Jenny dans une maison de campagne isolée. Jenny paraît sur un balcon. On aperçoit la cime seule des arbres, et l'on doit deviner qu'au-dessous est une immense profondeur.

SCÈNE PREMIÈRE

JENNY, seule.

Encore un jour tout entier passé à attendre vainement à cette fenêtre, à compter les flots du torrent qui se précipitent dans le gouffre; ainsi font les heures de ma vie! O Richard!... Richard!... Si ma pauvre mère était là du moins... Oh! le cœur d'une mère!... c'est là que s'est réfugié le don de la double vue. Elle seule avait prévu mon isolement, mon abandon; elle avait deviné Richard. Depuis un an que je vis dans cette retraite, et que Mawbray remplace mes parents, nul ne sait que j'existe; et j'y puis mourir, sûre que ma mort y restera aussi ignorée que mon existence. Oh! mais c'est affreux de vivre ainsi! Depuis que Mawbray est parti, il me semble que lui aussi ne reviendra plus. Il m'avait promis de m'écrire aussitôt son arrivée.

(Elle sonne; une femme de chambre entre.)

SCÈNE II

BETTY, JENNY.

JENNY.

Est-il arrivé une lettre pour moi?

BETTY.

Non, madame.

JENNY.

S'il en arrivait une, vous la monteriez aussitôt. Écoutez donc.

BETTY.

Quoi?

JENNY.

C'est le bruit...

BETTY, *écoutant.*

D'une voiture.

JENNY.

Une voiture, une voiture qui vient de ce côté... oh! qui s'arrête! elle s'arrête, Betty!

BETTY.

C'est peut-être M. Mawbray qui revient.

JENNY.

Non, non, Mawbray serait revenu par le coach jusqu'au village, et, du village ici, à pied. Descendez, descendez. Oh! sir Richard seul peut venir ici en voiture. Allez donc... Mes genoux tremblent, mon pauvre cœur... (*Elle s'assied la tête dans ses mains.*) Oh! je n'ose regarder, de peur de voir entrer une autre personne. Mais c'est insensé à moi de croire qu'il vient. Ce ne peut pas être lui; il faudrait être folle pour espérer que c'est lui. On monte... C'est son pas!... c'est mon Richard! (*Elle jette ses bras autour du cou de Richard qui paraît.*) Oh!

SCENE III

RICHARD, JENNY.

RICHARD.

Qu'avez-vous donc, Jenny?

JENNY.

Ce que j'ai! il me demande ce que j'ai! J'ai que je pleure, que je ne t'espérai jamais, que je t'attendais toujours, qu'il y a un an que je ne t'ai vu, comprends-tu?... un an! un an! et que te voilà, toi, mon Richard! Ah! voilà ce que j'ai!

RICHARD.

Jenny, remettez-vous.

JENNY.

Et moi qui t'accusais, qui pensais que tu m'avais oubliée! J'étais injuste, pardonne!... Tu ne sais pas?... comment oser te le dire maintenant? à force de me voir pleurer, inquiète de voir que tu ne m'écrivais pas, car, méchant, il y a trois mois que je n'ai reçu de tes nouvelles!... eh bien, qu'est-ce que je disais? j'ai la tête perdue! Embrasse-moi, embrasse-moi!

RICHARD.

Peut-être vouliez-vous me parler de Mawbray?

JENNY.

Oh! oui. Pardonne-moi, mais je l'ai envoyé à Londres.

RICHARD.

Je l'ai vu.

JENNY.

Et pourquoi n'est-il pas revenu avec toi?

RICHARD.

Il était fatigué et ne pouvait partir que demain.

JENNY.

Et toi, quand tu as su mon inquiétude, demain t'a paru trop long, tu as pensé que tu ne pouvais trop tôt consoler la pauvre femme qui pleurait... Oh! tu es toujours mon Richard, le Richard de mon cœur! Et tu l'as laissé?

RICHARD.

Je voulais vous parler sans témoin.

JENNY.

Sans témoin?

RICHARD.

Oui.

JENNY.

As-tu quelque secret à me dire?

RICHARD.

J'ai un sacrifice à vous demander.

JENNY.

A moi, Richard? Oh! que je suis heureuse! je vais donc faire quelque chose pour toi. Mon consentement te serait-il nécessaire pour vendre une de nos fermes? Tu dois avoir besoin d'argent, ta position nécessite tant de dépenses!

RICHARD.

Ce n'est point cela.

JENNY.

Qu'est-ce donc? Mais asseyez-vous, mon ami.

RICHARD.

Ce n'est point la peine.

JENNY.

Comment?

RICHARD.

Je repars dans une heure.

JENNY.

Sans moi?

RICHARD.

Je ne puis vous emmener.

JENNY.

Eh bien, je vous aurai toujours vu une heure; mais asseyez-vous.

RICHARD.

Vous vous ennuyez donc bien ici?

JENNY.

Je m'ennuie loin de vous : je ne m'y ennuierais pas avec vous. Ce n'est point ma retraite qui me pèse, c'est votre absence. Si du moins vous répondiez à mes lettres!...

RICHARD.

Vous devez bien penser...

JENNY.

Oh! ne vous excusez pas : j'écrivais trop souvent. Souvent, ce sont nos exigences, à nous autres femmes, qui vous refroidissent pour nous. Notre vie est toute à l'amour; la vôtre se partage en vingt passions différentes, nous devrions le comprendre. Moi surtout, qui chaque jour avais de vos nouvelles (montrant des journaux); car ces journaux me parlaient de vous. Quand je voyais les colonnes entrecoupées de ces mots : « Écoutez!... écoutez!... Bravos... » je me disais : « C'est lui qui parle! oh! si j'étais là

pour partager son triomphe! oh! je serais trop heureuse. »

RICHARD.

Vous savez qu'entre les privations que nous impose notre peu de fortune, vivre séparés est peut-être la plus nécessaire.

JENNY.

Je m'y suis soumise; et, si j'ai pleuré, j'ai eu soin du moins que mes lettres ne vous portassent point la trace de mes larmes.

RICHARD.

Elles n'auraient rien changé à notre position, et nous eussent rendus malheureux tous les deux.

JENNY.

La seule chose que vous craigniez était donc les embarras, et surtout les dépenses de la maison que vous seriez obligé de tenir, si j'étais près de vous?

RICHARD.

C'est, en effet, la principale.

JENNY.

Eh bien, cessez de la craindre. Des droits que me donne le titre de votre femme, je n'en réclame qu'un, celui de vivre près de vous, dans la solitude. J'ai peu le goût du monde, Richard; mais j'ai perdu mes parents qui m'aimaient, et j'ai conservé le besoin d'être aimée. Eh bien, seul vous irez dans ce monde, où je figurerais mal. Retirée dans mon appartement, je vous verrai du moins, le soir, un instant; ou, si je ne vous vois pas, je saurai que vous êtes là, près de moi. Ah! le voulez-vous? Nul

ne saura que je suis votre femme; personne ne me verra, ne m'invitera.

RICHARD.

Vous êtes folle.

JENNY.

Parlons d'autre chose alors. Vous veniez me demander un sacrifice, dites-vous?

RICHARD.

Loin de m'éloigner de mon but, cette conversation nous y ramène.

JENNY.

Voyons.

RICHARD.

De nouvelles circonstances qui tiennent aux chances politiques que je cours, ma position près de changer, des engagements de parti, rendent encore notre séparation trop incomplète.

JENNY.

Quinze lieues ne vous paraissent-elles pas une distance assez considérable? Depuis deux ans, ne vous ai-je pas été totalement étrangère? La voix publique seule m'apportait de vos nouvelles, et j'étais instruite en même temps que toute l'Angleterre de ce que faisait mon mari.

RICHARD.

Des reproches?

JENNY.

Des larmes.

RICHARD.

Les uns et les autres me sont insupportables.

JENNY.

Mais qu'exigez-vous donc, au nom du ciel? Vous

me faites mourir... Faut-il que je quitte l'Angleterre, le lieu où je suis née, la terre où reposent mes parents? Eh bien, j'y consens! un jour encore pour pleurer sur leur tombe, et demain je pars. Mais au moins, Richard, dites-moi combien de temps durera cet exil. Oh! dites-le-moi! car un seul mot fera l'attente de toute ma vie : « Reviens ».

RICHARD.

Vous vous trompez, Jenny : je n'ai pas l'intention de vous arracher à votre terre natale. Je n'ai pas le droit de vous vouer à l'abandon. Le sort fit une erreur en nous liant l'un à l'autre, ce n'est pas à vous de l'expier. Puis-je vous condamner à porter les liens d'un mariage qui ne vous rend pas épouse, qui ne vous fera pas mère? Ce serait une cruauté. Si une fatalité contre laquelle j'ai lutté longtemps nous sépare... je ne veux, je ne dois pas être un éternel obstacle à votre bonheur, et je n'aurai quelque repos, Jenny, que lorsque je vous aurai rendu, avec votre liberté, les chances probables d'un avenir plus heureux.

JENNY.

Je vous écoute sans vous comprendre, Richard.

RICHARD.

D'ailleurs, ce que je vous propose existe déjà à peu près pour nous avec tous ses maux, et sans que vous puissiez jouir des biens qui s'y rattachent.

JENNY.

Parlez, parlez toujours, que je vous comprenne donc... ou plutôt, taisez-vous, car je commence à vous comprendre, et c'est affreux!

RICHARD.

Tandis qu'une séparation...

JENNY.

Encore un mot...

RICHARD.

Légale...

JENNY.

Le divorce?

RICHARD.

Le divorce...

JENNY.

Oh! mon Dieu!

RICHARD.

Concilie tout.

JENNY.

Ayez pitié de moi!

RICHARD.

Ce mot vous effraye, parce que vous ne le voyez qu'environné de scandaleux débats, de honteuses révélations.

JENNY.

Je n'ai pas regardé l'arme, j'ai senti le coup.

RICHARD.

Le temps le guérira. Vous êtes jeune, Jenny, et un autre amour...

JENNY.

Oh! un autre amour!... profanation! sacrilége! un autre amour! Tuez-moi et ne m'insultez pas! du sang, mais pas de honte!

RICHARD.

Il n'y a ni sang ni honte; de grands mots et de grands gestes ne m'éloignent pas de mon but.

JENNY.

Il est atroce... Une union demandée par vous, bénie par mon père et ma mère; l'engagement pris par vous en face de Dieu... Et vous voulez briser tout cela!... L'appui sur lequel ils ont compté pour moi en mourant, vous me l'ôtez! enfin vous demandez à un tribunal de rompre ce qui a été lié devant l'autel!

RICHARD.

Eh! vous ne comprenez pas! un procès! qui vous parle de faire un procès?... le pourrais-je pour moi-même?

JENNY.

Mais que voulez-vous donc alors? Expliquez-vous clairement; car tantôt je comprends trop, et tantôt pas assez.

RICHARD.

Pour vous et pour moi, mieux vaut un consentement mutuel.

JENNY.

Vous m'avez donc crue bien lâche! Que j'aille devant un juge, sans y être traînée par les cheveux, déclarer de ma voix, signer de ma main que je ne suis pas digne d'être l'épouse de sir Richard? Vous ne me connaissez donc pas, vous qui croyez que je ne suis bonne qu'aux soins d'un ménage dédaigné, qui me croyez anéantie par l'absence, qui pensez que je ploierai parce que vous appuyez le poing sur ma tête?... Dans le temps de mon bonheur, oui, cela aurait pu être; mais mes larmes ont retrempé mon cœur, mes nuits d'insomnie ont affermi mon courage; le malheur enfin m'a fait une volonté : ce que

je suis, je vous le dois, Richard, c'est votre faute; ne vous en prenez donc qu'à vous. Maintenant, à qui aura le plus de courage, du faible ou du fort. Sir Richard, je ne veux pas...

RICHARD.

Madame, jusqu'ici, je n'ai fait entendre que des paroles de conciliation.

JENNY.

Essayez d'avoir recours à d'autres.

RICHARD, marchant à elle.

Jenny!

JENNY, froidement.

Richard!

RICHARD.

Malheureuse! savez-vous ce dont je suis capable?

JENNY.

Je le devine.

RICHARD.

Et vous ne tremblez pas?

JENNY, souriant.

Voyez.

RICHARD, lui prenant la main.

Femme!

JENNY, tombant à genoux de la secousse.

Ah!

RICHARD.

A genoux!

JENNY, levant les mains au ciel.

Mon Dieu, ayez pitié de lui!

(Elle se relève.)

RICHARD.

Oh! c'est de vous qu'il a pitié, car je m'en vais...

Adieu, Jenny... Demandez au ciel que ce soit pour toujours.

JENNY, *courant à lui, et lui jetant les bras autour du cou.*

Richard! Richard! ne t'en va pas!

RICHARD.

Laissez-moi partir.

JENNY.

Si tu savais comme je t'aime!

RICHARD.

Prouvez-le-moi.

JENNY.

Ma mère! ma mère!

RICHARD.

Voulez-vous?

JENNY.

Tu me l'avais bien dit.

RICHARD.

Encore un mot.

JENNY, *lui mettant la main sur la bouche.*

Ne le dis pas.

RICHARD.

Consens-tu?

JENNY.

Écoute-moi.

RICHARD.

Consens-tu?... C'est bien!... mais plus de messages, plus de lettres; que rien ne vous rappelle à moi... que je ne sache pas même que vous existez... Je vous laisse une jeunesse sans époux, une vieillesse sans enfants...

JENNY.

Pas d'imprécations!...

RICHARD.

Adieu.

JENNY.

Vous ne partirez pas.

RICHARD.

Damnation!...

JENNY.

Vous me tuerez plutôt.

RICHARD, la repoussant.

Ah! laissez-moi!

JENNY, repoussée, va tomber la tête à l'angle d'un meuble.

Ah!... (Elle se relève tout ensanglantée.) Ah! Richard!... (Elle chancelle, étend les bras de son côté, et retombe.) Il faut que je vous aime bien...

(Elle s'évanouit.)

RICHARD.

Évanouie! blessée! du sang!... Malédiction! Jenny! Jenny! (Il la porte sur un fauteuil.) Et ce sang qui ne s'arrête pas! (Il l'étanche avec son mouchoir.) Je ne veux pourtant pas rester éternellement ici. (Il se rapproche d'elle.) Jenny! finissons! Je me retire... Tu ne veux pas répondre?... Adieu donc. (Il va sortir et entend un bruit de pas à la porte.) Qu'est-ce?

SCÈNE IV

RICHARD, TOMPSON, JENNY.

TOMPSON, paraissant.

De la voiture où j'étais resté pour faire le guet, je viens de voir Mawbray sortir du village et se diriger de ce côté.

RICHARD.

Que vient-il faire?

TOMPSON.

Défendre sa protégée... Mais il arrivera trop tard, n'est-ce pas? Qu'avez-vous obtenu?

RICHARD, montrant Jenny évanouie.

Rien, malgré mes prières, mes violences... Mais Mawbray! il va la voir ainsi; nouvelles armes contre moi... Jenny! Jenny! oublions tout!

JENNY, revenant à elle.

Richard! moi dans tes bras!... Je suis donc morte? je suis donc au ciel?

RICHARD.

Mon amie, oublions tout.

JENNY.

Je ne me souviens de rien. (Portant la main à son front.) Je saigne!

RICHARD, à part.

Damnation! (Haut.) Jenny, quelqu'un vient ici; essuie ces larmes, qu'on ne puisse voir ces traces de sang, je t'en conjure!

JENNY.

On vient, dis-tu? Qui donc?

RICHARD.

C'est Mawbray.

JENNY, avec douceur.

Ah! tant mieux!

RICHARD.

Jenny, Mawbray ne doit pas connaître ces funestes débats. Promets-moi de te taire, promets-le-moi, je t'en prie.

TOMPSON, s'approchant de Richard.

Mawbray!

RICHARD, à Jenny.

Je te l'ordonne!

SCÈNE V

RICHARD, JENNY, MAWBRAY, TOMPSON.

Mawbray entre vivement. Moment de silence. Il regarde avec inquiétude et tour à tour Jenny et Richard.

RICHARD.

Vous ici, Mawbray?

MAWBRAY.

Ayant appris votre départ, j'ai craint pour Jenny les ennuis de la solitude et me suis hâté de revenir près d'elle.

RICHARD.

Vous avez bien fait et je vous remercie.

MAWBRAY.

Dois-je demain retourner à Londres pour chercher votre réponse?

RICHARD.

Il me semble que ma présence en ces lieux vous en dispense.

MAWBRAY.

Vous avez donc apporté à votre femme des paroles de consolation?

(Jenny se jette dans les bras de Richard.)

RICHARD.

Oui.

MAWBRAY.

Mais ce n'est que près de vous que pour elle le passé sera sans douleur et l'avenir sans inquiétude.

RICHARD.

Eh! qui vous dit qu'elle restera loin de moi?

MAWBRAY, avec joie.

Elle ira à Londres?

JENNY, saisissant le bras de Richard, et avec amour.

Serait-il vrai?

RICHARD.

Sans doute, si vous le désirez tant... Adieu! il faut que je parte.

JENNY.

Sans m'attendre?

RICHARD.

Je ne puis... Je dois être au parlement à l'ouverture de la séance. (A part.) Les ministres me payeront cher le rôle que je joue ici.

MAWBRAY.

Adieu donc.

JENNY, à Richard.

A bientôt.

RICHARD.

A bientôt.

JENNY, à Mawbray, après que Richard est sorti.

Mon ami, j'espère encore pouvoir être heureuse!

MAWBRAY, lui essuyant le front.

Essuyez ce sang, Jenny; peut-être ensuite espérerai-je avec vous.

(Jenny court à la fenêtre et envoie des adieux à Richard; Mawbray la regarde avec attendrissement.)

(*Richard Darlington*, II, tabl. IV, p. 82-94.)

VI

PENDANT LA RÉVOLUTION

Un carrefour dans le quartier Saint-Jacques. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

GENEVIÈVE. DEUX HOMMES, à l'angle d'une rue; JEAN.

GENEVIÈVE, se rangeant.

Oh! mon Dieu!

(Les deux Hommes paraissent.)

PREMIER HOMME.

Pourvu que Jean nous attende!

DEUXIÈME HOMME.

Oui, le voilà avec sa charrette...

PREMIER HOMME.

Est-ce lui?

DEUXIÈME HOMME.

Je le reconnais... Jean!

JEAN.

Citoyen?

DEUXIÈME HOMME.

Tout est prêt, n'est-ce pas?

JEAN.

Oui; qu'est-il arrivé, citoyen?

DEUXIÈME HOMME.

Décrétés d'accusation! notre cause est perdue! Nous et nos amis, nous succombons!

JEAN.

Vous et vos amis? lesquels?

DEUXIÈME HOMME.

Les députés de la Gironde, Brissot, Gensonné, Vergniaud, Barbaroux, Roland, tous enfin.

JEAN.

Mais vous n'êtes qu'accusés?

DEUXIÈME HOMME.

Accusés ou condamnés, n'est-ce pas tout un, aujourd'hui?

JEAN.

Oh! mon Dieu!

DEUXIÈME HOMME.

Au reste, nous mourrons en bonne compagnie, comme tu vois.

JEAN.

Si vous mourez... Mais, moi, je réponds de vous faire passer la barrière! Allons, dépêchons, citoyen, dépêchons!

PREMIER HOMME.

Va!

DEUXIÈME HOMME.

Ami... ami! suivons la même fortune! viens avec moi!

PREMIER HOMME.

Non, je ne le puis... Il faut que je la revoie... Elle me croirait mort, et elle mourrait...

JEAN.

Monsieur, pas un instant à perdre! La séance d'aujourd'hui n'est peut-être pas encore connue aux barrières.

DEUXIÈME HOMME.

Tu refuses?

PREMIER HOMME.

Je te rejoindrai... J'ai plusieurs papiers qu'il faut que je fasse disparaître, et, entre autres, cette lettre dont je t'ai parlé.

DEUXIÈME HOMME.

Quelle lettre?

PREMIER HOMME.

Celle de ce jeune homme, de ce chevalier de Maison-Rouge, qui me faisait supplier de m'intéresser à la reine... Cette lettre, tout innocente qu'elle est, ferait croire à des relations avec des aristocrates, et, tu le sais, dans le temps où nous vivons, il y a quelque chose de plus précieux à sauver que la vie, c'est l'honneur...

DEUXIÈME HOMME.

Fais à ta volonté : le rendez-vous est à Bordeaux, tu le sais.

PREMIER HOMME.

Oui, à Bordeaux.

JEAN.

Monsieur, monsieur, le temps se passe... et je vois là-bas une patrouille!

PREMIER HOMME.

Jean a raison... Pars, mon ami, pars!

DEUXIÈME HOMME.

Adieu!

(Ils s'embrassent. Jean fait monter son maître dans la charrette, jette sur lui trois ou quatre bottes de paille et s'éloigne, conduisant le cheval par la bride.)

GENEVIÈVE.

J'avais tort de les craindre : ce sont des malheu-

reux qui fuient. Allons, je crois que la rue est libre, et que je puis maintenant...

(Elle s'avance sur la pointe du pied; une patrouille débouche d'une rue; à la vue de cette patrouille, Geneviève recule en jetant un cri et essaye de gagner l'autre côté de la rue.)

SCÈNE II

GENEVIÈVE, ROCHER, à la tête d'UNE PATROUILLE DE SECTIONNAIRES.

ROCHER.

Eh! la la, citoyenne, où vas-tu par là?... Ah! tu ne réponds pas?... ah! tu fuis?... En joue... C'est un aristocrate déguisé, un traître, un girondin!... En joue!...

GENEVIÈVE.

Grâce! grâce!... je suis une femme.

(Elle tombe sur un genou.)

ROCHER.

Alors, avance à l'ordre et réponds catégoriquement.

GENEVIÈVE.

Excusez-moi! mais les jambes me manquent...

ROCHER.

Où vas-tu comme cela, charmante belle de nuit?

GENEVIÈVE.

Citoyen, je ne vais nulle part; je rentre...

ROCHER.

Ah! tu rentres?...

GENEVIÈVE.

Oui!...

ROCHER.

C'est rentrer un peu tard, pour une honnête femme.

GENEVIÈVE.

Je viens de chez une parente qui est malade...

ROCHER.

Alors, où est notre carte?

GENEVIÈVE.

Ma carte?... que veux-tu dire? que demandes-tu?

ROCHER.

N'as-tu pas lu le décret de la Commune?

GENEVIÈVE.

Non.

ROCHER.

Tu l'as entendu crier, alors?...

GENEVIÈVE.

Mais non; que dit donc ce décret?

ROCHER.

Le décret de la Commune défend, passé dix heures du soir, de sortir sans une carte de civisme... As-tu la tienne?

GENEVIÈVE.

Oh! mon Dieu!

ROCHER.

Tu l'as oubliée chez ta parente?

GENEVIÈVE.

J'ignorais qu'on eût besoin d'une pareille carte pour sortir.

ROCHER.

Alors, entrons au premier poste... Là, tu t'expliqueras gentiment avec le capitaine... et, s'il est content de toi, il te fera reconduire à ton domicile

par deux hommes; sinon, il te gardera jusqu'à plus ample information... Par file à gauche, pas accéléré, en avant, marche!

GENEVIÈVE.

Ah! mon Dieu, Seigneur! à moi! au secours!

SCÈNE III

LES MÊMES, MAURICE LINDAY.

MAURICE.

Qu'y a-t-il? et que fait-on à cette femme?

ROCHER.

Plaît-il?

MAURICE.

Je demande quelle insulte on fait à cette femme, et pourquoi elle appelle au secours.

ROCHER.

Mêle-toi de ce qui te regarde, muscadin! et laisse les patriotes faire leurs affaires.

MAURICE.

Quelle est cette femme, et que lui voulez-vous? Je vous le demande une seconde fois...

ROCHER.

Et qui es-tu toi-même pour nous interroger?

MAURICE.

Je suis officier; ne le voyez-vous pas?

ROCHER.

Quelle section?

MAURICE.

Section Lepelletier...

ROCHER.

Cela ne nous regarde pas... Section du Temple, nous autres.

MAURICE.

Ah! cela ne vous regarde pas? C'est ce que nous allons voir.

UN SECTIONNAIRE.

Quoi qu'il dit?... quoi qu'il dit?

MAURICE.

Il dit que, si l'épaulette ne fait pas respecter l'officier, le sabre fera respecter l'épaulette... (Il saisit Rocher par le collet de sa carmagnole, lui fait, en le séparant de sa troupe, faire trois pas en arrière, et lui appuie la pointe de son sabre sur la poitrine.) La!... Maintenant, causons comme deux bons amis.

ROCHER.

Mais, citoyen!...

MAURICE.

Ah! prends garde, l'ami! car je te préviens qu'au moindre mouvement que tu fais, qu'au moindre geste que font tes hommes, je te passe mon sabre au travers du corps... Tu m'as demandé qui j'étais; je vais te le dire. Je me nomme Maurice Linday; je demeure rue de la Monnaie, nº 19; j'ai commandé une batterie de canonniers au 10 août; je suis lieutenant de la garde nationale et secrétaire des *Frères et Amis*. Cela te suffit-il?

ROCHER.

Ah! citoyen, si tu es réellement ce que tu dis, c'est-à-dire un bon patriote...

MAURICE.

Je te le disais bien, que nous finirions par nous

entendre. Maintenant, réponds à ton tour! Pourquoi cette femme criait-elle, et que lui faisiez-vous?

ROCHER.

Nous la conduisions au corps de garde.

MAURICE.

Et pourquoi la conduisiez-vous au corps de garde?

ROCHER.

Parce qu'elle n'a point de carte de civisme. Oublies-tu que la patrie est en danger et que le drapeau noir flotte sur l'hôtel de ville?

MAURICE.

Le drapeau noir flotte sur l'hôtel de ville, et la patrie est en danger, parce que deux cent mille esclaves marchent contre la France, et non parce qu'une femme court les rues de Paris passé dix heures!... Mais n'importe! puisqu'il y a un décret de la Commune, citoyens, vous êtes dans votre droit... Si vous m'eussiez répondu cela tout de suite, l'explication eût été plus courte et moins orageuse. Maintenant, emmenez cette femme si vous voulez, vous êtes libres.

GENEVIÈVE, qui, profitant de la liberté, s'est approchée peu à peu de Maurice, et lui saisit le bras.

Ah! citoyen, au nom du ciel! ne m'abandonnez pas à la merci de ces hommes grossiers et à moitié ivres!

MAURICE.

Soit; prenez mon bras, et je vous conduirai moi-même au poste.

GENEVIÈVE.

Au poste! au poste! et pourquoi, puisque je n'ai fait de mal à personne?...

MAURICE.

Non : mais on suppose que vous pouvez en faire. D'ailleurs, un décret de la Commune défend de sortir sans carte, et, si vous n'en avez pas...

GENEVIÈVE.

Mais, monsieur, j'ignorais...

MAURICE.

Citoyenne, vous trouverez au poste de braves gens qui apprécieront vos raisons, et dont vous n'avez rien à craindre.

GENEVIÈVE, bas.

Monsieur, ce n'est pas seulement l'insulte que je crains : c'est la mort ! car si l'on me conduit au poste, je suis perdue !

MAURICE.

Eh ! que dites-vous là?...

ROCHER.

Allons, allons, tu l'as dis toi-même, citoyen officier, cette femme est en contravention et nous avons le droit de la mener au corps de garde !... Ainsi donc, citoyenne...

GENEVIÈVE.

Citoyen, par grâce... Monsieur, au nom du ciel !...

MAURICE.

Je ne puis que me faire tuer pour vous, madame, et je ne vous sauverai pas...

GENEVIÈVE.

Vous avez raison, monsieur... Que ma destinée s'accomplisse donc. Me voilà, citoyens...

SCENE IV

LES MÊMES, LORIN, commandant UNE PATROUILLE.

LORIN, au fond.

Qui vive?

MAURICE.

Attendez, je crois que j'entends la voix d'un ami... Avance ici, Lorin... avance!...

LORIN.

Tiens! c'est toi, Maurice?... Ah! que fais-tu à cette heure, dans ce quartier perdu? Je te le demande...

MAURICE.

Tu le vois, je sors de la section des *Frères et Amis*.

LORIN.

Apprenez, ma belle,
Qu'à minuit sonnant,
Une main fidèle...
Ira doucement...

MAURICE.

Non, mon ami, tu te trompes. Je revenais de porter un ordre à la barrière Jacques. J'allais rentrer directement chez moi, quand j'ai trouvé la citoyenne qui se débattait aux mains de la patrouille que tu vois... J'ai entendu des cris, je suis accouru, et j'ai demandé l'explication de cette violence...

LORIN.

Ah! je te reconnais bien là!

Des chevaliers français tel est le caractère!

(Se tournant vers la Patrouille.) Et pourquoi arrêtiez-vous cette femme, voyons, citoyens?

ROCHER.

Nous l'avons déjà dit au lieutenant : parce qu'elle n'a point de carte de civisme.

LORIN.

Bah! voilà un beau crime!

ROCHER.

Ne connais-tu pas l'arrêté de la Commune?

LORIN.

Si fait, j'en connais un autre qui l'annule.

ROCHER.

Lequel?

LORIN.

Le voici :

Sur le Pinde et sur le Parnasse.
Il est décrété par l'Amour
Que la Beauté, la Jeunesse et la Grâce
Peuvent, à toute heure du jour,
Circuler sans billet de passe!

Que dis-tu de cet arrêté, hein?

ROCHER.

Il ne me paraît pas...

LORIN.

Péremptoire? (Rocher le regarde étonné.) C'est ça que tu veux dire?

ROCHER.

Possible; mais, d'abord, il ne figure pas dans *le Moniteur*, et puis nous ne sommes ni sur le Pinde, ni sur le Parnasse; ensuite, il ne fait pas jour; enfin la citoyenne n'est peut-être ni jeune ni belle.

LORIN.

Je parie le contraire! Voyons, citoyenne, lève ta

coiffe, et prouve que tu es dans les conditions du décret.

GENEVIÈVE.

Oh! monsieur, monsieur... Après m'avoir protégée contre vos ennemis, protégez-moi contre vos amis, je vous en supplie...

ROCHER.

Voyez-vous, voyez-vous, elle ne veut pas lever sa coiffe, elle se cache; c'est quelque espionne des aristocrates.

GENEVIÈVE, levant sa coiffe pour Maurice seul.

Oh! monsieur, regardez-moi! ai-je l'air de ce qu'ils disent?

MAURICE.

Non, non, rassurez-vous!... Lorin, réclame la prisonnière, comme chef de patrouille, pour la conduire à ton poste.

LORIN.

Bon! je comprends à demi-mot. (A Geneviève.) Allons, allons, la belle, puisque vous ne voulez pas nous donner la preuve que vous êtes dans les conditions du décret, il faut nous suivre...

ROCHER.

Comment vous suivre?

LORIN.

Sans doute! Nous allons conduire la citoyenne au poste de l'hôtel de ville, où nous sommes de garde; là, nous prendrons des informations sur elle.

ROCHER.

Pas du tout. Elle est à nous et nous la gardons.

LORIN.

Ah! citoyens, citoyens, si vous n'êtes pas polis, nous allons nous fâcher.

ROCHER.

Allons donc, polis... polis!... La politesse est une vertu d'aristocrates. Nous sommes des sans-culottes, nous!

LORIN.

Chut!... madame est peut-être Anglaise... Ne vous fâchez pas de la supposition, mon bel oiseau de nuit!... Un poète l'a dit :

L'Angleterre est un nid de cygnes
Au milieu d'un immense étang.

ROCHER.

Entendez-vous comme il parle des Anglais? C'est un stipendié de Pitt et Cobourg.

LORIN.

Mon ami, tu n'entends rien à la poésie... Je vais donc te parler en prose. Nous sommes doux et patients, mais tous enfants de Paris; ce qui veut dire que, lorsqu'on nous échauffe les oreilles, nous tapons ferme.

(Murmures et menaces des Sectionnaires.)

MAURICE.

Madame, vous voyez ce qui se passe et vous devinez ce qui va se passer... Dans cinq minutes, dix ou douze hommes vont s'égorger pour vous... La cause qu'ont embrassée ceux qui vous défendent mérite-t-elle le sang qu'elle va faire couler?

GENEVIÈVE.

Monsieur, je ne puis vous dire qu'une chose, c'est

que, si vous me laissez arrêter, il en résultera, pour moi et pour d'autres, des malheurs si grands, que je vous supplierai de me percer plutôt le cœur avec l'arme que vous tenez à la main et de jeter mon cadavre à la Seine.

MAURICE.

C'est bien, madame, je prends tout sur moi. (Aux Gardes de Rocher.) Citoyens, comme votre officier, comme patriote, comme Français, je vous ordonne de protéger cette femme! et toi, Lorin, si toute cette canaille dit un mot...

LORIN, à ses Gardes nationaux.

A vos rangs!

GENEVIÈVE.

Oh! mon Dieu, mon Dieu, protégez-le!...

(Un coup de pistolet part des rangs de la Patrouille de Rocher.)

LORIN.

Ah! misérables! à la baïonnette! (Lutte et confusion dans les ténèbres; plusieurs fenêtres s'ouvrent et se referment; la plupart des Gardes nationaux de Rocher fuient, les autres sont cloués à la muraille avec chacun une baïonnette sur la poitrine.) Là, maintenant, j'espère que nous allons être doux comme des agneaux! Quant à toi, citoyen Maurice, je te charge de conduire cette femme au poste de l'hôtel de ville... Tu comprends que tu en réponds.

MAURICE.

C'est convenu!

LORIN.

Mais, avant de te quitter, cher ami, je ne serais point fâché de te donner un conseil...

MAURICE.

Soit. (A Geneviève.) Prenez courage, madame : tout va être fini.

LORIN, aux Gens de Rocher.

Eh bien, en avez-vous assez?

ROCHER.

Oui, chien de girondin!

LORIN.

Tu te trompes, l'ami, et grossièrement; car j'oserai dire que nous sommes meilleurs sans-culottes que toi, attendu que nous appartenons au club des *Thermopyles*, dont on ne contestera point le patriotisme, j'espère... (Aux siens.) Laissez aller les citoyens, ils ne contestent plus...

ROCHER.

Il n'en est pas moins vrai que, si cette femme est une suspecte...

LORIN.

Cela nous regarde!... c'est dit, convenu, arrêté; mais, crois-moi, gagne au large, en attendant; c'est ce que tu as de plus prudent à faire!

UN SECTIONNAIRE.

Viens, Rocher, viens!

LORIN, surpris.

Rocher?

ROCHER, avec un geste de menace.

Tiens, si jamais l'un ou l'autre me tombe sous la main...

LORIN.

Ah! c'est ce fameux Rocher, l'inspecteur des geôliers du Temple? Cela ne m'étonne plus! Eh bien?... (Les Gens de Rocher s'éloignent.) Maintenant, Maurice, je t'ai promis un conseil...

MAURICE.

Et tu vois que je l'attends.

LORIN.

Viens avec nous plutôt que de te compromettre avec la citoyenne, qui me fait l'effet d'être charmante, il est vrai, mais qui n'en est que plus suspecte.

MAURICE.

Voyons, mon cher Lorin, soyons juste. C'est une bonne patriote ou c'est une aristocrate : si c'est une aristocrate, nous avons eu tort de lui prêter assistance, et le mal est fait; si c'est une bonne patriote, c'est un devoir pour nous de la protéger. Maintenant, donne-moi le mot de passe.

LORIN.

Maurice, Maurice, tu me mets dans la nécessité de sacrifier mon devoir à un ami, ou mon ami à mon devoir.

MAURICE.

Décide-toi pour l'un ou pour l'autre; mais décide-toi !

LORIN.

Tu n'en abuseras pas?

MAURICE.

Je te le promets.

LORIN.

Ce n'est pas assez; jure...

MAURICE.

Sur quoi?

LORIN.

Jure sur l'autel de la patrie!

MAURICE.

Mais, mon ami, nous n'avons pas d'autel de la patrie!

LORIN, lui présentant son chapeau du côté de la cocarde.

Jure là-dessus.

MAURICE.

Je jure à mon ami Lorin de me conduire, cette fois comme toujours, en bon et brave citoyen...

LORIN.

Bien! rends-moi l'autel de la patrie. Maintenant, voici le mot d'ordre : *Gaule et Lutèce.* Peut-être y en a-t-il qui te diront comme à moi : *Gaule et Lucrèce...* N'importe, laisse passer! c'est toujours romain.

MAURICE.

Merci, Lorin!

LORIN.

Bon voyage!... Adieu, citoyenne. Par file à gauche, en avant, marche!

(Il sort avec la Patrouille.)

(*Le chevalier de Maison-Rouge*, I, tabl. I, Sc. I-IV, p. 2-14.)

VII

MARIAGES FORCÉS

Roger de Saint-Hérem, avec son riche et roturier ami Dubouloy, s'est introduit dans la maison de Saint-Cyr. Madame de Maintenon, informée de l'escapade, a immédiatement « établi », par solide mariage, nos deux étourdis : c'est l'idée spirituelle de la pièce. Le comique de la situation est

d'autant plus vif que Dubouloy devait se marier, le même jour, à une personne « majestueuse », et obtenir, avec l'argent de papa Dubouloy, la charge de gobelettier à la cour.

SCÈNE III

DUBOULOY, entrant le chapeau posé carrément sur la tête et se croisant les bras.

Ah!

ROGER, courant à lui.

Eh! c'est toi, mon cher Dubouloy!...

DUBOULOY, froidement.

Tout beau, monsieur! tout beau!

ROGER.

Qu'y a-t-il donc?

DUBOULOY.

Ce qu'il y a?... Il y a que vous disiez, hier encore, que dans plusieurs occasions vous aviez été mon obligé...

ROGER.

C'est vrai, tu m'as rendu plus d'un service, je me plais à le proclamer.

DUBOULOY.

Eh bien, je viens vous en demander un à mon tour, et, comme c'est le premier que je vous demande, j'espère que vous ne me le refuserez pas.

ROGER.

Lequel?

DUBOULOY.

C'est de vous couper la gorge avec moi.

ROGER.

Me couper la gorge avec toi! avec toi, mon ami?

DUBOULOY.

Vous, mon ami? après le tour que vous m'avez fait? vous, mon ami?... Vous plaisantez, monsieur!

ROGER.

Mais que t'est-il donc arrivé?

DUBOULOY.

Ce qui m'est arrivé?

ROGER.

Sans doute... Avant de nous battre, il faut au moins que je sache...

DUBOULOY.

C'est juste... Je vais vous le dire. Il m'est arrivé que, lorsqu'on nous a eu arrachés des bras l'un de l'autre, on m'a mis dans un carrosse, et conduit à la Bastille. Arrivé là, on m'a fait descendre vingt-sept marches... je les ai comptées... on a ouvert une porte devant moi, on m'a poussé, on a refermé la porte derrière moi, et je me suis trouvé dans un cachot très noir et très désagréable.

ROGER.

Mon pauvre garçon!

DUBOULOY.

A la lueur d'une mauvaise lampe qu'on avait l'air d'avoir oubliée là par hasard, je distinguai une espèce de grabat et un escabeau. Je m'assis sur mon escabeau, et je me mis à réfléchir. Je me disais que mon père, que mon beau-père et que ma future m'attendaient. Je tirai ma montre, il était juste neuf heures... l'heure fixée pour mon mariage.

ROGER.

Que veux-tu, mon ami? ce n'est pas ma faute...

Tu te marieras ce soir; ce n'est qu'un retard, voilà tout.

DUBOULOY.

Je me marierai ce soir?... Charmante plaisanterie, et que vous vous seriez épargnée si vous ne m'aviez pas interrompu!... Je disais donc que le résultat de mes réflexions fut que plus tôt je sortirais de la Bastille, mieux cela vaudrait. Je fis prier le gouverneur de descendre, prière à laquelle il se rendit, je dois le dire, et je lui demandai ce qu'il fallait faire pour arriver au résultat que j'ambitionnais... Il me dit que rien n'était plus facile, et qu'il fallait que je rendisse l'honneur à mademoiselle Louise Mauclair, voilà tout... Sur quoi, le gouverneur appela deux guichetiers, me fit descendre onze autres marches, et je me trouvai dans un cachot beaucoup plus désagréable que le premier.

ROGER.

Que fis-tu alors?

DUBOULOY.

Je me rappelai les philosophes de l'antiquité, et je résolus d'opposer le stoïcisme à la persécution. Au bout de deux heures de stoïcisme, je m'aperçus que je mourais de faim... C'était tout simple, je n'avais rien pris depuis le matin... Moi, d'abord, quand j'ai faim, il n'y a pas de stoïcisme, il n'y a pas de philosophie, il n'y a rien qui tienne... il faut que je mange!... c'est bizarre, mais c'est comme cela. J'appelai, et je demandai à souper. On me dit que j'avais du pain et de l'eau quelque part, et que je n'avais qu'à chercher. Vous comprenez dans quel état d'exaspération me mit cette réponse. Je pris

mon pain et mon eau, et, dans l'intention de me laisser mourir de faim et de soif, je jetai mon pain par la grille du cachot et je versai mon eau à terre. Deux heures après, dame! ce n'était plus de la faim, ce n'était plus de la soif, c'était de la rage... Je voulus tenir bon... Je persévérai une demi-heure encore: mais c'était tout ce que les forces humaines pouvaient supporter. La nature fut vaincue, et je criai de toute la force de mes poumons que j'étais prêt à rendre l'honneur à mademoiselle Louise Mauclair; n'ayant plus qu'une peur, c'est qu'on ne m'entendît pas. Heureusement, on m'entendit; le guichetier entra, tenant, d'une main, un poulet et une bouteille de bordeaux, de l'autre, un contrat de mariage. Je signai le contrat, j'avalai le poulet, je bus la bouteille, et je suivis le guichetier, qui me conduisit à l'église où mademoiselle Louise Mauclair m'attendait, et où le chapelain de la Bastille nous maria bel et bien. De sorte que vous comprenez, mon cher monsieur de Saint-Hérem, que, comme c'est à vous que je dois cette petite mystification conjugale, c'est à vous que je m'adresse, tout naturellement, pour en avoir satisfaction... Je n'en serai pas moins marié, c'est vrai, mais je me serai vengé sur quelqu'un. Vous avez votre épée, faites-moi donc le plaisir de me suivre.

ROGER.

Eh! mon cher Dubouloy, je comprendrais cet acharnement, si j'étais exempt du malheur où je t'ai entraîné; mais ton aventure, c'est la mienne.

DUBOULOY.

Comment, mon aventure, c'est la tienne?

ROGER.

Sans doute.

DUBOULOY.

On vous a conduit à la Bastille comme moi?

ROGER.

Oui.

DUBOULOY.

On vous a enfermé dans un cachot?

ROGER.

Oh! mon Dieu, oui.

DUBOULOY.

Et on vous a dit que vous n'en sortiriez pas?...

ROGER.

Que je n'en sortirais pas, à moins que je n'eusse rendu l'honneur à mademoiselle Charlotte de Mérian.

DUBOULOY.

Et vous avez cédé?

ROGER.

Il le fallait bien.

DUBOULOY.

Alors, dans ce cas, vous êtes donc...?

ROGER.

Je suis marié!

DUBOULOY.

Marié! Tu es marié?...

ROGER.

Marié!

DUBOULOY.

Mon ami, je n'exige plus rien de toi. (Lui serrant la main.) La réparation est suffisante.

ROGER.

Mais tu ne sais pas une chose plus triste encore que tout ce qui t'est arrivé?...

DUBOULOY.

Quoi donc?

ROGER.

Après ce tour cruel, je jurai de ne jamais la revoir...

DUBOULOY.

Eh bien?

ROGER.

Eh bien... je rentre ici, et je trouve madame de Saint-Hérem installée dans mon appartement, par ordre de madame de Maintenon.

DUBOULOY.

Mon ami, je rentre chez moi, et le concierge m'apprend que madame Dubouloy est en possession de mon hôtel! Alors je n'ai pas même voulu mettre le pied dans la maison, et j'ai couru chez mon père. Je lui devais bien une visite, tu en conviendras.

ROGER.

Eh bien, comment l'as-tu trouvé?

DUBOULOY.

Furieux, mon ami, furieux! et il y avait de quoi, tu comprends. Comment! je sors hier, au moment d'épouser une femme, en lui disant : « Mon père, soyez tranquille, dans une heure je suis ici »; et je reviens le lendemain, et marié avec une autre. Il n'a pas voulu croire un seul mot de tout ce que je lui ai raconté, et, me voyant perdre ma charge

future à la cour, mon titre... tu sais... il m'a donné sa malédiction.

ROGER.

Sa malédiction?

DUBOULOY.

Parfaitement! C'est alors que, ne voulant pas rentrer chez moi; que, ne pouvant pas rester chez mon père; que, ne sachant où aller, enfin, je suis venu ici... Pauvre ami! je ne savais pas que, moins la malédiction paternelle, nous nous trouvions juste dans la même situation.

ROGER.

Absolument la même.

DUBOULOY.

Non, non, pas la même; tu es encore couché sur un lit de roses relativement à moi.

ROGER.

Comment cela, je te prie?

DUBOULOY.

Oui, tu n'as pas deux femmes, toi : l'une que tu devais épouser, l'autre que tu ne devais pas épouser et que... C'est qu'elle a un père, deux frères et trois cousins, vois-tu!...

ROGER.

Laquelle?

DUBOULOY.

L'autre, la majestueuse... Tout cela va me tomber sur les bras; il faudra dégainer tous les jours... Voilà pourquoi j'aimais mieux en finir tout de suite

avec toi... Mais enfin, puisque nous sommes atteints du même coup, il ne sera pas dit que j'aggraverai ta position...

(*Les Demoiselles de Saint-Cyr*, II, sc. III, p. 122-127.)

VIII

ONCLE ET NEVEU

SCÈNE VII

SIR JOHN, SIR ARTHUR.

SIR ARTHUR, arrêtant son oncle, qui va sortir.

Pardon, mon oncle!

SIR JOHN.

Encore vous ici, monsieur? comment! vous n'êtes pas encore parti?

SIR ARTHUR.

Au contraire, mon oncle, je suis déjà revenu.

SIR JOHN.

Et qui vous ramène?

SIR ARTHUR.

Une lettre de Sa Majesté, lettre que j'étais chargé de vous rendre sans retard.

SIR JOHN, la lui arrachant des mains.

Donnez!

SIR ARTHUR.

Mais ce n'est pas tout.

SIR JOHN.

Qu'y a-t-il encore? Voyons!

SIR ARTHUR.

Mon oncle, je voudrais vous entretenir...

SIR JOHN.

De vos prouesses, n'est-ce pas, monsieur le chevalier? de vos belles actions, n'est-ce pas, monsieur l'honnête homme?

SIR ARTHUR.

Hélas! mon oncle, au contraire, et vous me voyez tout tremblant... Car enfin, comme vous ne me recevez pas trop bien, alors même que je crois mériter des éloges, comment allez-vous me recevoir, aujourd'hui que je viens m'accuser devant vous?...

SIR JOHN.

Comment, t'accuser?

SIR ARTHUR.

J'ai besoin de toute votre indulgence, mon oncle.

SIR JOHN.

Toi? (Se radoucissant.) Ah! vraiment!

SIR ARTHUR.

J'ai commis une grande faute.

SIR JOHN.

Tu as commis une grande faute?... Viens ici, mon garçon, et conte-moi cela...

SIR ARTHUR.

Eh quoi?... vous...?

SIR JOHN.

Conte-moi cela; que diable! je suis ton oncle... Eh bien, tu dis, mon ami?...

SIR ARTHUR.

Le ton avec lequel vous me parlez m'encourage... Je vais tout vous avouer... Je suis amoureux.

SIR JOHN.

Ah! vous êtes amoureux, monsieur le puritain?

SIR ARTHUR.

Amoureux comme un fou!

SIR JOHN.

Très bien!

SIR ARTHUR.

Comment! très bien?... Vous dites?...

SIR JOHN.

Je dis qu'il n'y a pas de mal à cela.

SIR ARTHUR.

C'est que, quand vous saurez, mon oncle...

SIR JOHN.

Quoi?

SIR ARTHUR.

Que la femme que j'aime...

SIR JOHN.

Eh bien?

SIR ARTHUR.

Est d'une naissance...

SIR JOHN.

Illustre?

SIR ARTHUR.

Non; au contraire, mon oncle, obscure, tout ce qu'il y a de plus obscur... Un instant, elle avait cru se rattacher à une grande famille, mais...

SIR JOHN.

Eh bien?

SIR ARTHUR.

Mais, aujourd'hui, tout espoir est perdu.

SIR JOHN.

Ah bah! une mésalliance?... Nous faisons une tache à notre blason?...

SIR ARTHUR.

Comment, mon oncle, vous ne me condamnez pas?...

SIR JOHN.

Et la jeune fille est riche, sans doute?

SIR ARTHUR.

Pauvre, mon oncle!

SIR JOHN.

De mieux en mieux!... Ah! elle est d'une naissance obscure! ah! elle est pauvre!... Ainsi, rien ne peut excuser, aux yeux du monde, la sottise que tu fais?... Bien, mon garçon; donne-moi la main.

SIR ARTHUR.

Oh! de grand cœur... Mon Dieu! j'étais si loin de m'attendre à tant d'indulgence!

SIR JOHN.

Et tu lui as promis le mariage, tu t'es engagé d'honneur, tu as signé quelque écrit, n'est-ce pas?

SIR ARTHUR.

J'ai fait plus, mon oncle, je l'ai épousée.

SIR JOHN.

Épousée?

SIR ARTHUR.

Sans votre consentement.

SIR JOHN.

Ainsi, elle est...?

SIR ARTHUR.

Elle est ma femme!

SIR JOHN.

C'est adorable!... Ah çà! il n'y a plus à y revenir, n'est-ce pas?

SIR ARTHUR.

Non, mon oncle; mais, quand même je le pourrais, je ne le ferais pas... Je l'aime, mon oncle, je l'aime ardemment, et quand vous la connaîtrez...

SIR JOHN.

Je ne veux pas la connaître.

SIR ARTHUR.

Quand vous la verrez...

SIR JOHN.

Je ne veux pas la voir...

SIR ARTHUR.

Quand je vous aurai dit son nom...

SIR JOHN, se bouchant les oreilles.

Je ne veux pas l'entendre.

SIR ARTHUR.

Alors, mon oncle, vous ne m'approuvez donc plus?

SIR JOHN.

Au contraire, je t'approuve, et plus que jamais! car, à l'avenir, impossible qu'on te cite encore à moi comme un modèle de bonne conduite; à l'avenir, personne ne me donnera tort si je te renvoie, personne ne pourra me blâmer si je te déshérite... Ah!

je suis d'une gaieté, d'une joie... Tiens, embrasse-moi, mon ami!... embrasse-moi, et reçois ma malédiction.

SIR ARTHUR.

Votre malédiction?... Mais je ne comprends plus.

SIR JOHN.

Avec tout l'argent dont tu auras besoin pour partir!... et, si tu veux t'expatrier, je ferai un sacrifice!... Viens encore une fois dans mes bras... C'est bien, et, maintenant, que je ne te revoie jamais.

SIR ARTHUR.

Je vous obéis, mon oncle; mais j'espère que vous reviendrez à de meilleurs sentiments.

SIR JOHN.

Oui, oui, oui, va, mon ami, va, et compte là-dessus... Adieu!

SIR ARTHUR.

Au revoir, mon oncle.

SIR JOHN.

Adieu! adieu! adieu! Ah! m'en voilà enfin débarrassé d'une façon honorable. Dieu merci, il y a assez longtemps que j'attends cela!.. Enfin je respire...

(*Halifax*, II, Sc. VII, p. 58-61.)

FIN

TABLE

INTRODUCTION.. I

PREMIÈRE PARTIE

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

I. — Mort du général Dumas........................ 1
II. — Braconnier.. 7
III. — Bureaucrate et dramaturge.................... 20
IV. — M. Lafon de la Comédie-Française............. 28
V. — Mademoiselle Mars aux répétitions de *Hernani*. 38
VI. — Prise de la poudrière de Soissons............ 53
VII. — Première représentation d'*Antony*............ 77

DEUXIÈME PARTIE

IMPRESSIONS DE VOYAGE

I. — Courses de taureaux à Madrid.................. 89
II. — La justice française en Algérie (1846).......... 112
III. — Le lazzarone et le sbire........................ 117
IV. — Jacques Balmat. Première ascension du Mont Blanc.. 122
V. — Waterloo.. 144
VI. — Chasse aux loups en Russie.................... 151
VII. — Voleurs et volés................................ 158

TROISIÈME PARTIE

ROMANS

I. — La fin de Madeleine........................ 171
II. — Acté.. 186
III. — Les jeux corinthiens........................ 197
IV. — Frère Gorenflot.............................. 210
V. — L'antichambre de M. de Tréville.............. 232
VI. — Le bastion Saint-Gervais..................... 244
VII. — La mort d'un Titan.......................... 277
VIII. — La grotte de Monte-Cristo.................. 287

QUATRIÈME PARTIE

THÉATRE

I. — La chasse au lion............................ 305
II. — Yaqoub...................................... 307
III. — A Rome...................................... 314
IV. — Le duc de Guise.............................. 326
V. — Richard Darlington............................ 337
VI. — Pendant la Révolution........................ 353
VII. — Mariages forcés............................. 369
VIII. — Oncle et neveu............................. 377

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 615-96.



Dumas, Alexandre
Alexandre Dumas

